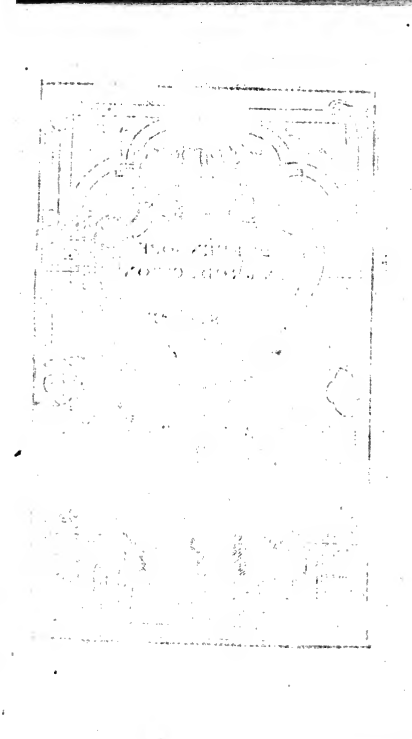









PUFFENDORF
INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE

INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE
GENERALE ET *POLITIQUE*
DE L'UNIVERS,

Où l'on voit l'Origine, les Révolutions, l'Etat présent, & les Intérêts des Souverains;

Commencée

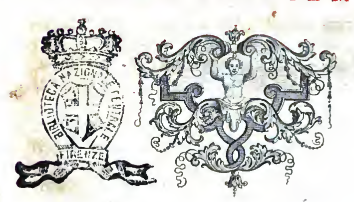
Par MR. LE BARON DE PUFENDORFF,

Complétée, & continuée jusqu'à 1745.

Par MR. BRUZEN DE LA MARTINIERE,

Prémier Géographe de Sa Majesté Catholique, Sécrétaire du Roi des deux Siciles, & du Conseil de Sa Majesté.

TOME HUITIEME.



A AMSTERDAM,
Chez *ZACHARIE CHATELAIN.*
M. DCC. XLV.

SOMMAIRE
DU
HUITIEME LIVRE.

Fait foi & hommage entre les mains de Cortez, 122. *Flotte qui arrive à la Nouvelle Espagne*, ibid. *Efforts de Vélasquez contre Cortez*, 123. *Narvaez va à la Nouvelle Espagne*, 125. *Conduite du Prêtre Guevara*, 126. *Fermeté de Sandoval*, ibid. *Embaras de Cortez*, ibid. *Sa Politique*, 127. *Conduite imprudente de Narvaez*, 128. *Cortez veut déguiser son embaras à Motezume*, 129. *Il part de Mexico, & y laisse Pedro de Alvarado*, 130. *Narvaez est fait prisonnier*, 131. *Cortez est rappellé à Mexico, par un sédition*, ibid. *Il veut essaier de ramener les séditieux par la douceur*, 132. *Il assiege l'Empereur dans le Palais*, 134. *Motezume est blessé mortellement par ses Sujets*, 136. *Propositions de Cortez aux Rebelles*, ibid. *Funérailles de Motezume*, 137. *Cortez est attaqué de nouveau*, 138. *On cherche à l'amuser*, 139. *On se retranche pour l'enfermer*, ibid. *Retraite très difficile*, 140. *Perte que fait l'Armée de Cortez*, 141. *Battaille d'Ottumba*, ibid. *Cortez arrive à Tlascala*, 142. *Il subjugue la Province de Tapeaca & Guacaebula*, ibid. *Il se procure de nouveaux secours*, ibid. *Il fait construire des Brigantins à la Vera-cruz*, 143. *Nouveaux renforts*

Sentence du Conseil en faveur de Cortez, ibid. *Eloges que lui donne l'Empereur Charles V*, 155. *Nouveaux efforts de Vélasquez contre Cortez*, 156. *Trahison d'Alderete & du Prêtre Léon, lequel étoit convenu de tuer Cortez lorsqu'il seroit à genoux durant la Messe*, ibid. *Lettres de la Cour d'Espagne qui mettent Cortez plus au large*, ibid.

CHAPITRE VI. *Suite de la Découverte & de la Conquête de la Castille d'Or depuis le Darien jusqu'au Panama*, 157. *Vasco Nugnez de Balboa fait le procès à Enciso*, ibid. *Il envoie Valdivia à l'Espagnole, & Zamudio en Espagne*, 158. *Courses de Balboa, qui se met à la tête de cent trente Braves*, ibid. *Progrès qu'il fait*, 159. *Premières connoissances du Pérou*, ibid. *Naufrage de Valdivia, & sa mort*, ibid. *Balboa reçoit du renfort*, ibid. *Il apprend de fâcheuses nouvelles de la Cour d'Espagne*, ibid. *Son expédition vers la Mer du Sud*, ibid. *Il la découvre*, 162. *Et en prend possession*, 163. *Il envoie une rélation & de grandes richesses à Cuba*, ibid. *Il est relevé par Pedrarias*, 164. *Qui mene un Evêque, le premier qu'il y ait eu en Amérique*, 165. *Pedrarias arrive à Ste. Marie*, ibid. *Il fait arrêter Balboa, & le condamne à une grosse*

se

Espa-

St. Laurent, qu'ils remontent quatre-vingt-dix lieues, jusqu'à Tadoussac, où ils font leur Etablissement, ibid. *Pontgravé va à la Cour, où il obtient un Privilege pour le trafic de Pelleterie & de Castors*, ibid. *Il mene avec lui des Pasteurs de la Religion Réformée*, ibid. *Endroit desavantageux que l'on choisit pour la Colonie*, ibid. *Chauvin s'obstine à ce mauvais choix contre l'avis de Pontgravé*, 277. *Maison que Chauvin bâtit à Tadoussac*, idid. *Son retour en France*, ibid. *Il meurt, dans le temps qu'ils songeoit à un troisieme voyage*, ibid. *Le Commandeur de la Chate, Gouverneur de Dieppe, demande au Roi une Commission, & l'obtient*, ibid. *Champlain, bon Navigateur, est de ce voyage*, 278. *Ils se rendent à Tadoussac, & delà au Saut de St. Louis*, ibid. *Ils reviennent à Honfleur*, ibid. *Mort du Commandeur*, ibid. *Champlain retourne en France, pour rendre compte de tout à Henri IV*, ibid. *De Mons, Gentilhomme Ordinaire de la Chambre du Roi & Gouverneur de Pons, Protestant de Religion, obtient la permission de retourner en Amérique*, ibid. *Il est accompagné de Champlain & de divers Gentilshommes*, ibid. *Ils arrivent au Cap de la Heve*, 279. *De Mons choisit pour l'habitation de sa Colo-*

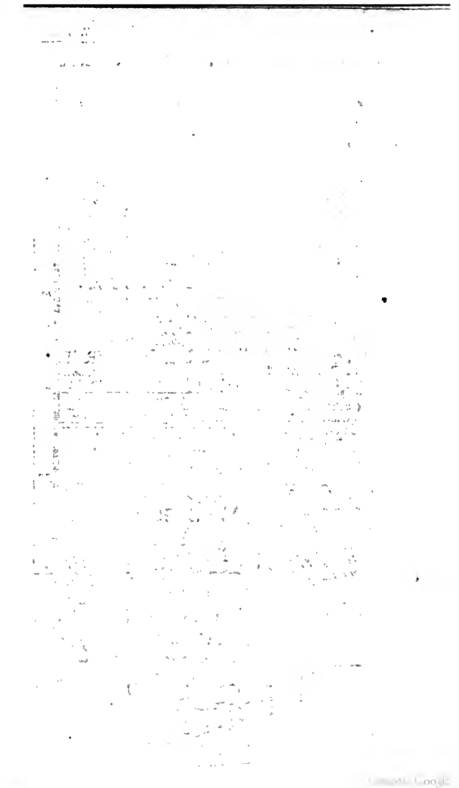
nie

voir

terre Occidentale, ibid. *François Drack, l'un des grands hommes de Mer qu'ait eu l'Angleterre, part de Plymouth pour son prémier Voyage*, 321. *Il arrive au Cap-Blanc en Afrique*, ibid. *Il passe le Détroit de Magellan*, 322. *Il s'enrichit dans la Mer du Sud*, ibid. *Il n'ôse revenir par le Détroit, traverse la Mer du Sud, revient par les Moluques, Java, & le Cap de Bonne-Espérance*, ibid. *Il va attaquer St. Domingue*, ibid. *Thomas Candish part d'Angleterre avec trois Navires, & aborde au Continent de l'Amerique, au Port Désiré*, 323. *Il entre dans le Détroit de Magellan*, ibid. *Il trouve Philippeville, ou Ciudad del Rey Felippe, qui avoit été bâtie peu d'années auparavant*, 324. *Port qu'il nomme* Port de Famine, ibid. *Il passe le Cap le plus Austral du Détroit, qu'il nomme le Cap Forward*, ibid. *Il fait le tour du Monde, en deux ans, cinq semaines & quatre jours*, ibid. *Il veut passer le Détroit pour la seconde fois, mais il périt dans ce Voyage*, 325. *Le Chevalier Richard Hawkins part pour l'Amerique*, ibid. *Il arrive près du Détroit, où il découvre plusieurs Isles*, ibid. *Il court la Côte du Chili, ensuite celle du Pérou, & est pris par les Espagnols, qui profitent de ses découvertes*, ibid. *Voyage des Hollandois par le*

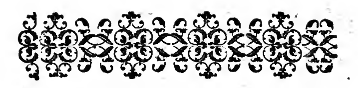
Dé-

ric,





AMERIQUE SEPTENTRIONALE.
MER DE SVD.
Leon
Cartagena
Carta gene
Meridien
I. de Cocos
I. de Perles
C. de Corrientes
MER
C. de S. Francisco
I. de los Gallopegos
Puerto Viejo
C. Blanco
MER
P.ta del Agua
DE
DV
P. Bermejo
Lima ou los Reyes
P. de Sangallan
Arequipa
PEROV.
S. Maria
S V D.
Cercle Tropique
S. Felix
S. Ambrosio
P. de Corne
MER DE
P. de Governador
Guan Fernando
CHILI.
S. Maria
I. la Mocha
P.ta de Galera
Castro
MAGEL
I. N. S. Socorro
NI
Destr.



INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE L'UNIVERS.

LIVRE VIII.

Contenant l'AMERIQUE.

CHAPITRE I.

DE L'AMERIQUE EN GENERAL.

Si les Anciens l'ont connue. Examen des passages que l'on allègue à cette occasion.

ON appelle AMERIQUE, ou le NOUVEAU MONDE, ce vaste Continent qui est séparé de l'Europe par la Mer du Nord, de l'Afrique par l'Océan Atlantique, & de l'Asie par la Mer du Sud. L'Amérique a au Nord les Terres Arctiques, qui ne sont découvertes qu'en par- L'AMERIQUE.

L'AMERIQUE. partie; & au Midi le Détroit de Magellan qui la ſépare de beaucoup d'Iſles, dont la plus conſiderable eſt la Terre de Feu, que l'on a longtemps regardée comme le commencement d'un nouveau Continent, auquel le nom de Terre Auſtrale auroit été fort convenable.

Elle étoit peuplée quand les Européens y ſont allés.

Ceux qui ont découvert ce grand Païs, l'ont trouvé peuplé de Nations ſans nombre, & les Savans ſe ſont exercés ſur la maniere dont les prémiers habitans y ont été tranſportés. La difficulté ne feroit pas grande, ſi la Navigation des Anciens avoit été favoriſée des mêmes ſecours qui rendent la nôtre plus aiſée & moins ſujette à l'erreur: mais on ſait à n'en point douter, qu'elle étoit très imparfaite, & que leurs Vaiſſeaux ne s'expoſoient pas de gayeté de cœur à des voyages où il faut perdre longtemps la terre de vue. Il eſt certain que les Anciens ont peuplé l'Amerique, mais il y a bien de l'apparence que c'étoit ſans le vouloir & ſans avoir choiſi cette demeure, comme les Colonies que l'on menoit dans un Païs conquis & connu. Leur Commerce ne s'étendoit point juſques-là, & il y a tout lieu de croire que ceux qui la peuplerent, n'y demeurerent que pour ne ſavoir plus où retrouver leur patrie, ni comment y retourner.

Elle a pu l'être par des naufrages.

Exemple à ce ſujet.

On a un exemple encore récent de ces ſortes de hazards, qui peuplent un Païs ſans qu'il y ait eu de deſſein prémédité. L'an 1589, une Flotte de quatre navires Anglois allant aux Indes Orientales, fut battue d'une tempête vers l'Iſle de Madagaſcar. Trois de ces navires furent écartés de leur route, & peut-être enſevelis dans les flots. Le quatrieme qu'on appelloit le Marchand Indien, emporté par les vents & par les courans, fut pouſſé vers un rivage hériſſé de roches. Chacun chercha auſſi-tôt à ſe mettre

tre dans la chaloupe, qui fut bientôt pleine de monde. La Fille du Capitaine du Vaiſſeau, accompagnée de deux Servantes & d'une Eſclave Maure, n'y put deſcendre. Ces quatre filles & un homme reſterent ſur le Vaiſſeau, dont on n'attendoit plus que le naufrage. La chaloupe trop chargée périt. Ces cinq perſonnes ſe ſaiſirent de quelques planches, qui lorſque le Vaiſſeau fut fracaſſé, les ſoutinrent & leur aiderent à gagner le rivage. C'étoit une Iſle à vingt-huit dégrés de latitude méridionale. Ils n'y virent point de bêtes ſauvages, mais beaucoup d'oiſeaux qui leur fourniſſoient des œufs en abondance, & des arbres qui leur donnoient aſſez de fruits. L'homme n'avoit que trente ans. Il ſe conſidera comme revenu à la Loi Naturelle, & devint le mari des quatre compagnes de ſon naufrage. Cette ſociété ne fut point ſtérile. Les enfans qu'ils eurent ſe marierent enſemble dès qu'ils furent nubiles, & il s'en forma une famille ſi nombreuſe, qu'en 1667 un navire Hollandois qui faiſoit route au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance vers l'Orient, pouſſé par un vent impétueux vers cette Iſle, fut bien ſurpris d'y trouver onze à douze-mille perſonnes qui profeſſoient la Religion Chrétienne. Ils apprirent de ceux qui vivoient, l'Hiſtoire de leurs ancêtres & le nom de l'Iſle, que l'on appelle Pinés. Rien n'empêche que l'Amerique n'ait été peuplée de même par quelques vaiſſeaux qui y auront été emportés par la tempête, & où il y aura eu des perſonnes des deux ſexes; mais on ne ſait ni quand cela eſt arrivé, ni quels Peuples y ont paſſé les prémiers. Il y a quelque apparence que ce ſont les Phéniciens, les plus anciens navigateurs que l'on connoiſſe.

L'AMERIQUE.

L'AMERIQUE. Auteurs qui semblent avoir parlé de l'Amerique.

Ceux qui prétendent que l'Amerique a été connue des Anciens, alleguent en preuve des Livres d'Auteurs véritablement anciens, savoir Théopompe, Platon, Aristote, Denys de Sicile, Seneque le Tragique, Elien, &c. Mais examinons un peu ces autorités ; la discussion n'en sera ni longue, ni desagréable, ni inutile.

Théopompe.

Le prémier, dans un Livre intitulé Thaumasia, c'est-à-dire Merveilles, insere une espece de Dialogue entre Midas le Phrygien & Silène. Nous n'avons plus cet Ouvrage, mais on voit que Strabon l'avoit lu, parce qu'il nomme en passant (*a*) la Meropide de Théopompe; mots qui seroient aujourdhui pour nous une énigme indéchiffrable, si Elien (*b*) ne nous avoit pas conservé en substance le Dialogue de Midas & de Silène. Je dirai ensuite ce que les Savans ont pensé de ce Dialogue. Ainsi le passage de Théopompe & celui d'Elien se réduisent à une seule autorité.

Platon.

Celle de Platon seroit d'un grand poids, s'il rapportoit les détails de quelques voyages qu'une Nation connue, comme les Egyptiens, les Phéniciens ou les Grecs, eût fait dans l'Isle Atlantide, dont il nous trace une aussi magnifique peinture que s'il y eût été lui-même. Mais rien de tout cela. Platon s'égaye dans deux de ses Dialogues à réchauffer une tradition, supposé même que c'en fût une. Il la met sur le compte de Solon, qui étoit mort plus de deux siecles avant lui ; & tout ce qu'il raconte de son Atlantide est fondé sur un entretien que Solon avoit eu en Egypte avec un Prêtre. C'est proprement ce Prêtre qui expliquant à Solon une tradition Egyptienne sur l'At-

(*a*) L. 7. p. 299. *Edit. Casaub.*
(*b*) *Varia Histor.* l. 3. c. 18.

l'Atlantide, lui en fait un portrait qui ne ressemble à aucun Païs qui existe (*a*). Il y a même des caracteres fabuleux, qui empêchent d'ajouter foi au recit du Prêtre Egyptien. L'AMERIQUE.

Aristote, ou l'Auteur d'un Livre qu'on lui attribue ordinairement (*b*), parle d'une Isle hors du Détroit de Gibraltar. Mais il n'en parle que sur un on dit. Voici le passage. „ On dit qu'au-delà des Colomnes d'Hercule, les Carthaginois „ ont trouvé une Isle fertile, mais sans habitans; „ pleine de forêts & ayant des rivieres navigables, & des fruits en abondance. Elle est à quelques journées de la terre ferme. Quelques Carthaginois, charmés de la fertilité du Païs, songerent à s'y établir & s'y marierent: mais on „ dit que le Gouvernement de Carthage défendit sur peine de la vie d'y mettre le pied, & „ en chassa les habitans qui y étoient déja, de „ peur que s'ils venoient à s'y multiplier & à s'y „ liguer, ils ne s'en rendissent les maitres & ne „ privassent les Carthaginois de la possession de „ cette Isle ". Voila assurément un plaisant trait de politique. Les Carthaginois qui vouloient s'approprier & se conserver cette Isle, empêchent leurs propres gens de s'y établir; au-lieu d'y conduire eux-mêmes des Colônies, ils en chassent les établissemens déja faits, & aiment mieux laisser cette Isle déserte, par une défiance & par une jalousie très mal entendues. On alloit donc à cette Isle, & on savoit assez la route pour en revenir. Elle n'étoit qu'à quelques journées du Continent. Si tout cela est véritable, ce ne peut être l'Amerique. On ne pouvoit y arriver du Con- Aristote.

(*a*) On peut voir toute la substance des deux Dialogues dans le Dictionnaire Géographique & Critique, au mot ATLANTIDE.

(*b*) *De mirabil. auscultat. Arist. oper. T. 1. p. 179.*

L'AMERIQUE.

Continent d'Afrique ou d'Europe, en quelques jours; & n'ayant point de bouſſole, ce voyage étoit abſolument impoſſible. Un hazard peut bien y conduire; mais qu'un autre hazard ramene au port, c'eſt ce qui n'eſt pas croyable.

Diodore.

Diodore de Sicile (*a*) raconte bien plus judicieuſement cette Hiſtoire, car il paroît que c'eſt la même; c'eſt au Lecteur d'en juger. Voici de quelle maniere il la rapporte. „ Après avoir parcouru les Iſles qui ſont en-deçà des Colomnes „ d'Hercule, nous parlerons de celles qui ſont „ plus loin dans l'Océan. Car vers l'Afrique il „ y a une certaine Iſle fort grande en pleine „ mer, en tirant vers l'Occident, à pluſieurs journées de la Libye. Le terroir y eſt fertile; une „ partie s'éleve en montagnes & une autre partie s'étend en plaines, & c'eſt ce qu'il y a de „ plus agréable. L'Iſle eſt traverſée par pluſieurs „ rivieres navigables qui l'arroſent; il y a grand „ nombre de jardins délicieux, plantés de diverſes ſortes d'arbres, & quantité de vergers entrecoupés de fontaines; des maiſons de campagnes accompagnées de beaux édifices, & „ dans les jardins on trouve des ſalons & des „ cabinets agréablement diſpoſés. Comme la „ terre y fournit commodément tous les plaiſirs, toutes les délices, on y va paſſer l'Eté. „ Dans la contrée où ſont les montagnes, il y a „ de grands bois fort près l'un de l'autre, & pluſieurs eſpèces d'arbres fruitiers. Il y a auſſi „ des vallées, que rafraichiſſent les ruiſſeaux qui „ deſcendent des montagnes. Toute l'Iſle eſt „ pleine de ſources d'une eau très douce & très „ pure; ce qui ne ſert pas ſeulement au plaiſir „ des habitans, mais contribue encore à leur „ ſanté. La chaſſe leur fournit pluſieurs eſpeces „ de

(*a*) *Biblioth. Hiſt.* l. 5, c. 19.

„ de gibier en telle abondance, que rien n'y L'AMERI-
„ manque pour faire la meilleure chere du mon- QUE.
„ de. Les côtes de l'Isle sont très poissonneu-
„ ses. L'air y est excellent, & si temperé que
„ les fruits y viennent meilleurs & plus beaux
„ qu'en aucun autre Païs. En un mot c'est un
„ si charmant séjour, qu'on le prendroit pour
„ la demeure des Dieux, plutôt que pour celle
„ des hommes. Autrefois cette Isle étoit in-
„ connue, à cause de sa trop grande distance
„ du Continent; mais elle fut enfin découverte,
„ & voici à quelle occasion. Dès le temps de
„ la plus haute antiquité, les Phéniciens ont
„ souvent fait des navigations en faveur de
„ leur Commerce. Cela leur donna lieu de
„ répandre beaucoup de Colonies en Afrique,
„ & quelques-unes vers l'Occident de l'Europe.
„ Comme tout leur réussissoit & qu'ils avoient
„ gagné d'immenses richesses, ils passerent les
„ Colomnes d'Hercule & entrerent dans l'O-
„ céan. Assez près du Détroit, ils fonderent
„ une Ville nommée Gades (a) dans une Pres-
„ qu'Isle; & y éleverent en l'honneur d'Hercu-
„ le un Temple superbe, où ils établirent un
„ culte magnifique selon les usages de leur Na-
„ tion. Ce Temple, poursuit l'Historien que
„ je ne fais ici que copier, conserve encore à
„ présent toute la vénération que les peuples
„ avoient autrefois pour lui; & plusieurs Ro-
„ mains fameux par leur naissance & par leurs
„ actions éclatantes, ont adressé des vœux à ce
„ Dieu, & après en avoir obtenu ce qu'ils sou-
„ haitoient, ils se sont acquittés de leur pro-
„ messe. Ainsi donc les Phéniciens, ayant
„ poussé leurs découvertes au-delà des Colom-
„ nes d'Hercule, continuerent de raser la côte
d'A-

(a) Aujourdhui *Cadix*.

L'AMERIQUE.

„ d'Afrique & furent emportés par une tempê-
„ te fort avant dans l'Océan. Après bien des
„ jours, ils se trouverent enfin auprès de cette
„ Isle dont on a parlé, & en ayant reconnu la
„ bonté & la beauté, ils en donnerent connois-
„ sance à d'autres. Les Tyrrhéniens, qui avoient
„ alors une excellente marine, voulurent y me-
„ ner une Colonie : mais les Carthaginois s'y
„ opposerent, parce qu'ils craignoient que plu-
„ sieurs de leurs citoyens attirés par un si char-
„ mant séjour ne dépeuplassent leur propre Païs
„ pour s'aller établir dans cette Isle ; & d'ail-
„ leurs ils étoient bien aises de se la réserver à
„ eux-mêmes comme une ressource où, en cas
„ de malheur, ils pourroient se refugier sans
„ craindre d'y être poursuivis par leurs vain-
„ queurs, à qui cette retraite étoit inconnue ".
Cela ressemble bien plus aux Canaries qu'à l'Amerique. On sait très certainement que les Anciens les ont connues ; il ne falloit point de boussole, ni pour s'y rendre, ni pour revenir au Détroit. La maniere dont leur route est insinuée, fait voir qu'il s'agissoit d'une Isle à l'Occident de l'Afrique, & à plusieurs jours de distance du Détroit d'où les Phéniciens étoient sortis.

Seneque le Tragique.

Seneque ne dit point qu'on eût fait quelque découverte du côté de l'Amerique. Il ne parle point en Historien, mais en Devin. „ Il vien-
„ dra enfin un temps, nous dit-il, (a) où l'O-
„ céan ne nous empêchera point de nous éten-
„ dre;

(a) .... *Venient annis*
Secula seris, quibus oceanus
Vincula rerum laxet, & ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Detegat Orbes ; nec sit terris
Ultima Thule.
Medea Act. 3. v. 375.

„ dre ; un vaſte Païs ſera ouvert : un nou- „ veau Typhis découvrira de nouveaux Mon- „ des : Thulé ne ſera plus le dernier Païs & „ l'extrémité du Monde connu. " Si cette Iſle, dont parle Diodore de Sicile, avoit été quelque choſe de bien réel, ou que du moins cette Iſle eût été ce que nous appellons préſentement l'Amerique, comment les Romains n'en auroient-ils jamais entendu parler ? Elle étoit délicieuſe, & même aſſez bien peuplée, ſelon cet Hiſtorien. Si l'Amerique eût été connue du temps de Diodore de Sicile, la divination de Seneque, qui a paru ſi belle à quelques Critiques, ſeroit ridicule; puiſqu'il auroit dû dire au paſſé ce qu'il diſoit au futur, & cela du temps de Neron, c'eſt-à-dire longtemps après Diodore de Sicile, dans un Chœur où il ſe fait un plaiſir de tracer les progrès de la Navigation. L'AMERIQUE.

Il ne nous reſte plus à voir que le paſſage d'Elien, où il ne fait que rendre ce qu'il emprunte de Théopompe. Il ſuffit de l'expoſer ſimplement, pour faire connoître quel fonds on peut faire ſur un tel récit. „ (a) Théopompe rapporte un entretien qu'eurent enſemble Midas le „ Phrygien & Silène. Ce dernier étoit fils d'une Nymphe ; ſa condition étoit inférieure à „ celle des Dieux, mais ſupérieure à celle des „ hommes, & il n'étoit point ſujet comme eux „ à la mort. Après beaucoup de converſations, Silène dit un jour à Midas, que l'Europe, l'Aſie & l'Afrique étoient des Iſles „ que l'Océan environne de tous côtés ; qu'il „ n'y a qu'un ſeul Continent ſitué hors de ce „ Monde-ci; qu'il eſt d'une étendue immenſe „ & ſans bornes, & nourrit des animaux plus „ grands que ceux que nous connoiſſons ; que „ les Elien.

(a) *Varia Hiſtor.* l. 3. c. 18.

L'AMERIQUE.

„ les hommes qui l'habitent font d'une taille
„ qui eſt le double de la nôtre, & qu'ils vivent
„ auſſi une fois plus longtemps que nous; qu'ils
„ ont quantité de grandes Villes, des uſages
„ tout particuliers, & des Loix toutes contrai-
„ res aux nôtres; qu'il y a chez eux deux Vil-
„ les extrêmement vaſtes qui ne ſe reſſemblent
„ en rien; que l'une eſt nommée Machimus
„ c'eſt-à dire guerriere, l'autre Euſèbe, c'eſt-
„ à-dire pieuſe; que dans celle-ci les gens de
„ bien vivent en paix, & dans l'affluence des
„ biens que la terre leur fournit, ſans qu'ils a-
„ yent beſoin de charrue, de bœufs, ni d'agri-
„ culture. Ils ne ſement rien, ſont exempts de
„ maladies, & paſſent leur vie dans la joye &
„ dans les plaiſirs. Ils n'ont pas la moindre
„ diſpute entre eux, & obſervent les regles de l'é-
„ quité d'une maniere ſi charmante, que les Dieux
„ ne dédaignent pas de converſer ſouvent avec
„ eux. Ceux qui habitent la Ville de Machi-
„ mus n'aiment que la guerre; toujours armés
„ ils ſe plaiſent à combattre, à ſubjuguer leurs
„ voiſins, & cette Ville a pluſieurs peuples ſous
„ ſa domination. Il n'y a pas moins de deux
„ millions de citoyens. Quelques-uns meurent
„ de maladie, mais cela eſt rare: la plupart
„ ſont aſſommés à coups de pierres, ou de bâ-
„ ton, car le fer ne les peut bleſſer. Ils poſſe-
„ dent l'or & l'argent en telle quantité, qu'ils
„ n'en font pas plus de cas que nous du fer.
„ Silène diſoit qu'ils ont autrefois tâché de paſ-
„ ſer dans les Iſles que nous habitons, qu'ils tra-
„ verſerent l'Océan & que plus de dix millions
„ d'hommes s'avancerent juſques aux Hyperbo-
„ rées; mais qu'ayant ouï dire que ces peuples
„ étoient les plus heureux d'entre nous, ils trou-
„ verent leur vie ſi chétive & ſi mépriſable,
„ qu'ils ne jugerent pas à propos d'aller plus
„ loin ". Juſ-

Jusqu'ici tout le discours de Silène, à le bien apprécier, me paroît une simple allégorie, où l'on voit un ingénieux contraste des gens de bien qui jouissent en paix des présens de la Nature, & en laissent jouir les autres ; & de ces hommes inquiets & injustes qui veulent que tout plie sous eux, & qui par tempérament sont dans un état de guerre perpétuelle avec tout le genre-humain. Ce qui suit est encore moins historique. „ Il ajouta encore, continue Elien, „ quelque chose de plus merveilleux : qu'il y a „ en ces lieux-là des hommes appellés Meropes, „ qui ont beaucoup de grandes Villes; qu'à l'extrémité du Païs est un endroit nommé Anoste (c'est-à-dire sans retour, d'où on ne revient „ jamais) qui ressemble à un gouffre; qu'il n'y „ a ni ténèbres, ni lumiere, mais un air d'un „ rouge obscur; qu'il y coule deux rivieres, l'une du Plaisir, & l'autre de la Tristesse, bordées toutes les deux d'arbres qui ressemblent „ au Plane. Ceux qui sont le long de la riviere „ de la Tristesse, produisent des fruits dont on „ ne peut gouter sans contracter aussi-tôt un „ fonds de chagrin qui fait qu'on répand des „ larmes, & qu'à force de pleurer on se consume ainsi, jusqu'à la mort. Mais les arbres qui „ sont autour de la riviere du Plaisir, ont des „ fruits dont l'effet est tout opposé. Quiconque „ en mange, oublie tous les autres objets de „ ses desirs. S'il a aimé avec passion, il ne s'en „ souvient plus. Il rajeunit, il repasse, pour „ ainsi dire, par l'âge qu'il a déja passé, & retourne de la vieillesse à l'âge viril, & delà à „ l'adolescence, puis à l'enfance, & meurt enfin de la sorte ". L'AMERIQUE.

Voila ce que c'est que la Meropide de Théopompe, dont parle Strabon. Elien, qui nous a conservé ces fables dans un Chapitre exprès de son

L'AMERIQUE. son Hiſtoire diverſe, le finit d'une maniere à faire ſentir de quel œil il regardoit toutes ces chimeres. „ Si quelqu'un, dit-il, jûge que Théo-„ pompe ſoit digne de foi, il peut le croire ; „ pour moi je le trouve un excellent Mytholo-„ gue, tant en cela que dans les autres choſes ". On ſait aſſez ce que ſignifie Mythologue : c'étoit des gens qui s'appliquoient à enveloper les matieres de Religion, de Morale, & de Politique, dans des fables, ou à expliquer ce que les autres avoient déja fait dans ce goût-là. Cette ſorte d'étude s'appelle Mythologie. Il y a dans Tertullien (*a*) un joli paſſage à cette occaſion. „ Si Anaximandre, dit-il, croit qu'il y a plu-„ ſieurs Mondes, à la bonne heure, c'eſt ſon „ affaire. Je m'embaraſſe auſſi peu ſi quelque „ autre penſe qu'il y a des Meropes, comme „ Silène le dit à Midas, dont les oreilles é-„ toient très propres à recevoir de plus grandes „ fables ". Voila le cas que Tertullien, & Elien lui-même, faiſoient de ces contes, ſur leſquels des Savans voudroient aujourdhui établir comme une vérité, que les Anciens ont eu connoiſſance de l'Amerique. Telle eſt l'ignorance où l'on étoit à cet égard juſques bien avant dans le XV. ſiecle, lorſque Chriſtophle Colomb découvrit ce vaſte Païs qui porte aujourdhui le nom d'un autre. Je ſai que des Auteurs Anglois ont prétendu que des Navigateurs de leur Nation avoient déja commencé cette découverte. Je rapporterai même enſuite la ſubſtance de ce qu'ils en diſent. Mais tout cela paroit inventé après coup; 1. pour ne point ceder aux Italiens & aux Eſpagnols la gloire de cette découverte; 2. pour ſe donner un prétexte de propriété à titre de prémier & plus ancien Découvreur. Mais s'il y

(*a*) *De Pallio*, c. 2.

y avoit eu en Angleterre des traces de pareilles Navigations, Henri VII auroit-il traité de chimere le projet de Christophle Colomb qui lui envoya son frere Barthelemi pour lui en proposer l'exécution en sa faveur, s'il vouloit l'aider dans son entreprise? De plus, l'usage de la Boussole étoit commun à la fin du XV. siecle: mais étoit-il connu aux Anglois dans le XII? Quelques-uns ont cru que vers le milieu du XIII. siecle, Marco Paolo Gentilhomme Venitien, grand voyageur, rapporta de la Chine le secret de la Boussole qui y étoit fort ancien. Cependant il étoit encore si peu connu au commencement du XIV. siecle, que Flavio de Melfi Napolitain acquit & conserve encore en beaucoup de Livres l'honneur d'une si belle invention. Il y a bien de l'apparence que les François ont été les prémiers de l'Europe à s'en servir, ou à la perfectionner: l'usage qu'ont toutes les Nations de l'Europe de mettre une Fleur-de-lis à la pointe de l'aiguille qui est au Pole Septentrional, confirme ce sentiment. Mais on ne voit aucun monument ancien & authentique, qui prouve qu'aucun Européen ait fait le voyage de l'Amerique avant le milieu du XV. siecle. Pour ôter à Christophle Colomb la possession où il est d'être le prémier qui ait fait ce voyage, il ne suffit pas d'alléguer des Histoires ténébreuses faites après coup; il faut des preuves & des monumens contemporains, & d'une certitude sans replique. L'AMERIQUE.

On ne doit pas s'étonner que j'aye rapporté tout au long les passages des Anciens. Cela étoit nécessaire afin de desabuser ceux que l'on a jettés dans l'erreur, en ne leur en montrant que quelques mots rapprochés les uns des autres & disposés pour y trouver une plus grande conformité avec l'Amerique. Cette illusion qu'il est aisé de faire, est aussi aisée à dissiper, en donnant en

L'AMERIQUE. entier ce que les Anciens ont dit. On est alors étonné, que cette ressemblance disparoît, & que ce qu'ils ont dit effectivement, n'est rien moins, que ce que l'on cherche à leur faire dire.

CHAPITRE II.

Ce qui précéda les prémieres Découvertes de l'Amérique.

IL n'est pas nécessaire de repéter ici ce que j'ai dit de la maniere dont les Canaries furent découvertes. J'en ai rapporté le détail le plus essentiel, dans le prémier Chapitre de ce qui regarde l'Afrique. On y a vu de quelle maniere les Portugais, à l'occasion de la guerre, qu'ils avoient portée en Afrique contre les Maures leurs anciens Tyrans, entreprirent peu-à-peu d'avancer le long de ces Mers, inconnues à leurs Ancêtres. Mais ils n'auroient jamais conçu un pareil dessein, s'ils n'y avoient été encouragés par l'Infant Don Henri, dont nous avons souvent fait mention.

Portrait du Prince Don Henri. Ce Prince voyoit quatre freres ses ainés, entre le Trône de son pere & lui. Duc de *Viseu* qu'il avoit pour son apanage, & Grand-Maitre de l'Ordre de Christ, dont le but est de combattre les Infideles, & de détruire l'Empire du Démon, il avoit signalé sa bravoure en Afrique contre les Maures. Curieux & homme de Lettres, il s'étoit informé quels Peuples bordoient l'Océan, aussi loin que ceux qu'il interrogeoit le lui pouvoient dire. Il s'appliquoit à la Géographie, & avoit assemblé tout ce qu'il avoit pu

pu trouver d'habiles gens, capables de lui donner des lumieres. Il équipa des Vaiſſeaux. Les Iſles de PORTO-SANTO & de MADERE, furent trouvées & peuplées de Colonies Portugaiſes, & le ſuccès l'encourageant de plus en plus, toute la côte Occidentale, depuis le Détroit juſqu'au mont de Serre-Lionne, & la Méridionale depuis-là juſqu'au Cap de *Ste. Catherine*, qui eſt du *Congo*, furent découvertes, avant la mort de ce Prince, qui arriva l'an 1463. Il n'eſt pas étonnant, que les Portugais ayent continué après lui des Découvertes, qui les approchoient inſenſiblement des Indes Orientales, leur grand objet.

Fruits des Voyages.

Ces voyages produiſirent pluſieurs biens. L'Evangile fut annoncé à des peuples, qui croupiſſoient dans l'ignorance & dans les ténèbres de l'Idolâtrie; ou, ce qui revient au même, dans les ſuperſtitions infames du Mahometiſme. Les temps de la miſéricorde de Dieu étoient venus; & la Providence diſpoſoit toutes choſes, pour préparer aux extrémités de la Terre une Egliſe fervente, que des Hommes vraiment Apoſtoliques y formerent: tandis que l'Egliſe étoit déchirée en Europe, par les diſſenſions peu Chrétiennes des Théologiens, chez qui le véritable eſprit du Chriſtianiſme s'éteignoit de jour en jour. On y obſcurciſſoit les Myſteres, par une vaine ſubtile Philoſophie; & la Religion conſiſtoit moins dans la pratique des vertus, que dans une ſtérile & orgueilleuſe ſpéculation, jointe à un culte extérieur, qui n'influoit guère ſur les mœurs.

Un autre bien réel, qui réſulta de ces voyages, ce fut la connoiſſance que l'on eut de la Mer Atlantique. On revint de ces préjugés affreux, dont on avoit été la dupe durant pluſieurs ſiecles. On s'apprivoiſa peu-à-peu avec

L'AMERIQUE. ces flots que l'erreur avoit peuplés de monſtres terribles. On vit qu'il n'étoit pas vrai que ſous la Zone torride, la Mer deſſéchée par des chaleurs inſupportables, ne fût qu'un marais bourbeux couvert d'un peu d'eau, qui ſans ceſſe bouillonnoit, & augmentoit le feu dont l'air y eſt allumé. En un mot on ſe détrompa de mille chimeres, que des ignorans oiſifs avoient avancées, & que l'on avoit crues trop légerement.

Les Açores trouvées & peuplées. Déja les AÇORES avoient été découvertes par des Flamands vers l'an 1447, & quelques-uns leur avoient donné le nom d'Iſles Flamandes, qu'elles conſervent encore dans quelques Livres. Les Portugais, qui les découvrirent d'un autre côté, n'y trouvant rien de plus remarquable que des Eperviers, que dans leur Langue ils appellent Açores, ils en donnerent le nom à ces Iſles. Les Flamands s'étoient établis à Fayal: les Portugais ſous la conduite de Gonçalve Velho, arriverent dans les autres Iſles en 1449, y laiſſerent des Colonies, & depuis ce temps-là, en ſont demeurés en poſſeſſion. Comme la troiſieme de ces Iſles leur parut plus propre, que les autres, à y établir le Siège de leur Domination, ils y bâtirent une Ville au fond d'une Anſe, & en firent la Métropole des Açores. Rien de plus ſimple que les noms qu'ils donnerent à l'Iſle & à la Ville. C'étoit la troiſieme Iſle en venant de l'Europe; ils l'appellerent en leur Langue Tercera, mot qui veut dire troiſieme. Ce nom à cauſe de la Capitale a été ſouvent commun à toutes les Iſles, & on les a appellées les Iſles TERCERES. La Ville étoit dans une Anſe; elle fut nommée Angra, mot Portugais, qui ſignifie une Anſe en général. Les Flamands de Fayal, après quel-

quelques générations, se fondirent dans les Colonies Portugaises. L'AMERIQUE.

Progrès des connoissances Géographiques.

Les Romains avoient donné occasion de connoitre toutes les côtes du Continent de l'Europe, depuis le Détroit de Gibraltar jusqu'à la Mer Baltique. Les conquêtes de Charlemagne, du côté de l'Elbe, avoient préparé les connoissances, qui manquoient encore du côté de cette Mer; & on les acquit peu-à-peu. L'Infant de Portugal Don Henri avoit découvert les côtes Occidentales de l'Afrique jusqu'au Congo. Il ne s'agissoit plus que d'avancer vers l'Occident. C'étoit déja un grand point que d'être arrivé aux Açores, un pas de plus conduisoit à l'Amerique. Cependant personne n'y songeoit encore. L'honneur de cette entreprise étoit réservé à CHRISTOPHLE COLOMB, que quelques-uns ont nommé *Colon*, par une erreur, que nous détruirons ci-après.

Qui étoit Christophle Colomb.

Cet homme, né Sujet de la République de Gènes, étoit si peu connu avant le relief que lui donna le succès de son entreprise, que cette obscurité même a porté les Historiens, à débiter mille fables sur son origine. Les uns ont dit qu'il étoit né à Savone; d'autres le font naitre en un petit Bourg de la même Province nommé Cugurco; d'autres à Nervi; quelques-uns à Gènes même. On n'est pas plus d'accord sur le rang, que ses Ancêtres ont tenu dans leur Patrie. Quelques-uns le font de la plus basse naissance; d'autres le font originaire de Piaisance en Lombardie, & disent qu'il sortoit de l'illustre Maison de Perestrello. D'autres ont voulu le faire descendre des anciens Seigneurs de Cucaro dans le Montferrat. Cette dispute touchant son origine fut même portée au Conseil Souverain des Indes. Herrera, qui fournit ce fait, ne nous apprend point quelle en fut la déci-

L'AMERIQUE. décifion. Don Fernand Colomb, fils de Chriftophle, dont il a écrit la Vie, fait venir lui-même fa famille de la Ville de Plaifance, où, dit-il, on voit fur plufieurs anciens tombeaux, le nom & les armes de la famille de Colomb. Dominique Colomb, pere de Chriftophle, dont il fera queftion dans la Découverte de l'Amerique, étoit forti de fa patrie à caufe des troubles dont elle étoit agitée, & étoit venu chercher un afyle dans l'Etat de Gènes. On parle d'un autre Colomb furnommé le Jeune, qui dans les guerres des Venitiens & des Génois, prit quatre Galeres aux Venitiens. Et Colomb lui-même écrivant à une Dame, lorfque l'on délibéroit à la Cour d'Efpagne, fi, pour faciliter les conquêtes & les découvertes qu'il méditoit, on lui donneroit la qualité d'Amiral qu'il demandoit, ne craint point de lui dire: *Je ne fuis point le prémier Amiral de ma famille; qu'on me donne tel titre que l'on voudra. David étoit un fimple Berger; & le même Dieu dont je fuis le ferviteur, le mit fur le Trône.*

Ses études & fes voyages. Chriftophle Colomb s'appliqua à la Navigation, & joignant la pratique à la théorie, il courut la Méditerranée, dans toutes les occafions qu'il en trouva. A cette fcience il joignit deux fortes d'étude qui lui fervirent beaucoup; favoir l'Aftronomie, & la lecture des Voyages. Sa curiofité naturelle y trouvoit dequoi fe fatisfaire. Ceux de Marco Paolo, étoient alors fort à la mode, & ce fut dans ce Livre qu'il prit les prémieres femences du deffein qu'il exécuta enfuite, comme je le dirai ci-après.

Barthelemi Colomb fon frere s'adonna plus particulierement à une étude tranquille. Il s'appliqua à la Cofmographie. On appelloit ainfi un mêlange affez imparfait, de l'Aftronomie felon le fyftême de Ptolomée, de la Géogra-

graphie selon les calculs du même Auteur, & de l'Hydrographie, sur laquelle les expériences modernes avoient produit bien des Découvertes, qui avoient échapé aux Anciens. Non seulement la Boussole étoit devenue d'un usage commun, mais encore, au moyen des opérations astronomiques, on étoit venu à bout de s'appercevoir de sa variation, & de la calculer avec assez de justesse. Les deux Colombs avoient profité de toutes ces observations, & dressé des Cartes Marines & des Spheres dont on faisoit un très grand cas. On enseignoit bien dans les Ecoles publiques, l'art de se servir de l'Astrolabe; mais on le regardoit comme un meuble d'Observatoire. Colomb fut le prémier, qui en fit usage sur Mer. Ses navigations ne se bornerent pas à la Méditerranée, il fit quelques courses en Portugal; & comme les Portugais faisoient alors de fréquens voyages vers le Midi, Colomb voulut voir Madere & Porto-Santo, afin d'augmenter ses connoissances. On ne parloit alors en Portugal, que des efforts que l'on faisoit pour trouver le Preste-Jean, ou, pour parler comme le peuple, le Prêtre-Jean, que l'on cherchoit bien loin en Asie. Cela reveilla l'ancien préjugé que Colomb s'étoit fait, en lisant Marco Paolo. Il se ressouvint de l'Isle de Cipango, dont parle ce Voyageur, & qui est le Japon. Comme il ne se figuroit rien de pareil à l'Amérique, il croyoit, que l'extrémité Orientale, où est la Chine, n'étoit divisée que par l'Océan, de la partie Occidentale où est le Portugal. On donnoit alors une bien plus vaste étendue au Continent à l'Orient, & Ptolomée, qui en suppose 180 d. de longitude, n'arrive point encore jusques à l'extrémité qu'il ne connoissoit pas. C'étoit une erreur, à la vérité, mais on ne savoit

L'AMERIQUE.

Son préjugé sur les Indes.

L'AMERIQUE.

voit pas mieux alors, & les obfervations qui nous en ont defabufés, font venues bien longtemps après cette Epoque. Colomb s'imagina donc qu'avec du courage, on pourroit traverfer cette Mer, & arriver à l'Ifle de Cipango, par l'Occident; tandis que les Portugais iroient aux Indes par le Midi.

Signes auxquels il foupçonna l'exiftance de l'Amérique.

Dans les fréquens voyages qu'il fit à Madere, & à Porto-Sancto, il fe maria dans la derniere Ifle, avec Dona Philippa Muniz de Pereftrello, fille du Gouverneur Portugais de Porto-Santo; & c'eft peut-être ce qui a donné lieu par une confufion de noms, à dire qu'il étoit de la Maifon de Pereftrello en Italie. Ce fut dans ces voyages, qu'il remarqua que du côté du Couchant, il fouffle de certains vents qui durent affez également durant plufieurs jours, & il foupçonna qu'ils devoient venir de quelques Terres fituées de ce côté-là. Mais une obfervation récente faite aux Açores, à Madere & aux Canaries, le confirma dans fon opinion. On avoit remarqué qu'après de grands vents d'Oueft, on voyoit dériver aux côtes de ces Ifles des morceaux de bois étranger, & même des cadavres, qu'on reconnoiffoit n'être ni Européens, ni Africains, & que la Mer jettoit fur fes bords. C'eft ainfi que fe forma & fe fortifia peu-à-peu l'idée de Colomb. Il fit même plufieurs voyages qui tendoient à la perfectionner; & comme il le rapporte dans un Mémoire, l'an 1477 au mois de Février, il navigea cent lieues au-delà de l'Ifle de Tyle, (ou Thulé) dont la partie méridionale eft felon lui à 73 d. de la Ligne. Il y a au moins une erreur de dix dégrés dans cette latitude, car ni la Thulé de Ptolomée, ni l'Iflande, encore moins l'Ifle de Frifland, ne font pas fi Septentrionales.

Ni

Ni ces Navigations, ni son mariage ne l'avoient pas enrichi : son frere & lui menoient une vie laborieuse, dans une fortune très bornée. Mais ses voyages lui donnoient au moins un surcroit d'expérience, & le préparoient comme par dégrés à affronter courageusement ces Mers qu'il se proposoit de pénétrer. Il résolut enfin d'exécuter son projet.

Il veut exécuter son dessein.

Il falloit pour cette entreprise, des forces qu'il n'avoit pas ; & d'ailleurs il ne pouvoit profiter de ces découvertes qu'il méditoit, sans être autorisé & soutenu par quelque Souverain, qui lui donnât & l'autorité nécessaire, & le secours d'hommes, de vivres, & de vaisseaux.

S'offre aux Génois.

Né Génois, il crut devoir à sa Patrie les prémieres offres de son projet. Elle les rejetta, & ne daigna pas même écouter ses propositions. Il en remporta la réputation d'un visionnaire.

S'adresse au Roi de Portugal.

Jean II regnoit alors en Portugal. Colomb étoit en quelque façon devenu Sujet de cette Couronne, par son mariage avec une Portugaise, de laquelle il avoit un fils nommé Diegue. Il s'adressa donc à ce Prince, qui lui donna pour Commissaire D. Diegue d'Ortiz Evêque de Ceuta, & deux Juifs, qui se piquoient de Cosmographie. Ils demanderent à Colomb un Mémoire : il le donna, & pendant qu'ils l'amusoient, ils firent partir une Caravelle, dont le Pilote eut ordre de suivre ce qui étoit marqué dans le Mémoire.

On le trompe.

Le Portugais, qui n'étoit pas persuadé comme Colomb, & dont l'Equipage n'étoit pas mieux intentionné, n'alla pas bien loin ; il revint au Port, & dit que l'exécution étoit impossible. Sur ces entrefaites, la femme de Colomb mourut. Plein d'indignation, lorsqu'il sut la supercherie qu'on lui avoit faite, & n'ayant plus rien qui l'attachât au Portugal, il résolut d'en partir : il se

re-

L'AMERIQUE.

retira même à petit bruit; il savoit que le Roi n'étoit pas fort persuadé de l'impossibilité, & imputoit le retour de sa Caravelle au peu d'habileté & de zèle de son Pilote. Quoique l'entreprise fût manquée pour cette fois-là, on pouvoit y revenir, & Colomb se hâtoit de frustrer de ses services une Cour, qui avoit cherché à profiter de ses lumieres avec des circonstances, qui tendoient à le priver de l'honneur & du fruit de son projet. Il partit de Lisbonne vers la fin de 1484, & se fit mettre à terre à Palos, Port de l'Andalousie: il y laissa son fils unique dans un Couvent, & se rendit à Cordoue, où étoit la Cour. Quoiqu'il fût assez bien fait de sa personne, l'équipage dans lequel il arrivoit, ne prévenoit pas en sa faveur.

Il s'adresse à Ferdinand & à Isabelle.

Ferdinand V & Isabelle regnoient alors, l'un en Arrangon, l'autre en Castille. Le mariage qui les unissoit, sans confondre leurs Couronnes & leurs droits, ne laissoit pas de joindre leurs intérêts, & ils regnoient avec une grande concorde.

Colomb s'adressa à Ferdinand. Les mots de Sire & Majesté n'étoient pas encore d'usage en Espagne, & n'y ont été que depuis l'avenement de Charles V à l'Empire. Voici la substance de son Mémoire. Il représenta qu'il avoit navigué dès sa jeunesse, & couru les Mers depuis quarante ans. „ Je les ai toutes examinées avec soin, *poursuivoit-il*, & j'ai conversé avec un grand nombre de gens sages „ de tous Etats, de toutes Nations, de toutes „ Religions. J'ai acquis quelque connoissance „ dans la Navigation, dans l'Astronomie & la „ Géométrie. Je suis en état de rendre compte de toutes les Villes, Rivieres, Montagnes, „ & de les placer chacune où elles doivent être „ dans les Cartes. J'ai lu tous les Livres qui „ trai-

Sa requête.

„ traitent de la Cosmographie, de l'Histoire & „ de la Philosophie. Je me sens présentement „ porté à entreprendre la découverte des In- „ des, & je viens à Votre Altesse pour la sup- „ plier de favoriser mon entreprise. Je ne dou- „ te pas que plusieurs ne se moquent de mon „ projet; mais si Votre Altesse veut me donner „ les moyens de l'exécuter, quelque obsta- „ cle qu'on y trouve, j'espere de le faire réus- „ sir ".

L'AMERIQUE.

Origine du préjugé de Colomb sur les Indes.

Colomb ne parle que des Indes: il croyoit effectivement les trouver, & cette erreur étoit fondée sur la Mappemonde de Ptolomée. Ce Géographe ne met à l'Orient de la Chine qu'un grand Golphe, dont il montre les trois côtés. La terre qui le borde à l'Orient est indéfinie dans la Mappemonde des Anciens, qui n'avoient garde d'en connoitre l'extrémité occidentale, puisque toute cette terre est imaginaire. Colomb, qui en supposoit la réalité sur un témoignage si ancien, prolongeoit à volonté cette terre vers l'Orient, & la croyoit immédiatement bornée par la mer qui baigne les côtes occidentales de l'Europe & de l'Afrique. L'étendue de cette prétendue terre est telle dans l'imagination des Anciens, qu'il n'y a aucun passage d'une mer à l'autre: ainsi Colomb concluoit, que tandis que les Portugais chercheroient par l'Orient les côtes occidentales de ces immenses Païs, il pouvoit par l'Occident y arriver aux côtes orientales. Ce systême, tout faux qu'il est, fut pour ainsi dire l'ame de toutes les espérances & de toutes les entreprises de Colomb. Il mourut dans ce préjugé, dont la fausseté n'a été reconnue que par les Navigations que les Espagnols ont faites dans la Mer du Sud; & cette Mer n'a été découverte que neuf

ans.

L'AMERIQUE.

ans après sa mort. Ainsi il raisonnoit savamment, quoique faussement.

On se moque de son Mémoire.

On traita le dessein de Colomb, comme il l'avoit prévu; on s'en moqua. Les Cours ne voyent que trop de ces génies industrieux, qui pour se tirer de l'obscurité, ou de la misere, forgent des plans & fatiguent les Ministres de mille nouveaux projets. L'inutilité de la plupart fait tort aux bons, qui restent souvent étouffés sous une multitude d'idées fantasques & chimériques. D. Alphonse Quintanglia, Grand-Trésorier de Castille, fut le seul qui jugeât plus sainement de Colomb. Il le gouta, lui donna sa protection, & lui en procura d'autres; & non content de lui fournir les moyens de subsister en sollicitant, il porta Isabelle à nommer des Commissaires pour examiner le projet. Le P. Ferdinand de Talavera de l'Ordre de S. Jerôme, Confesseur de la Reine, fut chargé de cet examen. Il assembla des Cosmographes. Leur ignorance, leur aheurtement à s'en tenir aux connoissances des Anciens, furent cause qu'ils ne gouterent point les sentimens du Génois, qui de son côté, déja trompé par le Portugal, ne s'expliquoit qu'obscurément. Les objections qu'ils lui opposerent font pitié, cependant elles retarderent la bonne volonté de la Reine. Cinq ans se passerent à attendre la résolution de la Cour, & tout le résultat fut que Leurs Majestés, trop occupées de la guerre de Grenade, ne pouvoient se charger d'une nouvelle entreprise; mais qu'il prît patience, & qu'après la paix on l'écouteroit à loisir.

Difficultés qu'il eut à surmonter à la Cour.

Piqué d'une réponse qui le remettoit à un terme si incertain, sans lui promettre aucun succès, il la prit pour un refus, & se rendit à Seville. Le Duc de Medina Sidonia, à qui il s'adressa pour entreprendre la découverte à son pro-

profit, refusa même de l'écouter. Le Duc de Medina-Celi accepta l'offre; mais il ne pouvoit rien faire sans la permission de la Cour, qui ne voulut pas la lui accorder. Le P. Jean Perez de Marchena, Cordelier, voyant Colomb résolu d'aller offrir ses services aux Cours de France & d'Angleterre, l'en détourna, fit examiner son projet par d'habiles gens qui y applaudirent, & en avertit Isabelle qui étoit au Camp devant Grenade. On fit plus d'attention aux desseins du Génois: le Cordelier eut ordre d'aller trouver la Reine, il la disposa à entendre son Ami, dont le plan parut assez sensé; mais ses demandes effrayerent. Il prétendoit d'être déclaré Amiral & Viceroi perpétuel & héréditaire des Terres & des Mers qu'il découvriroit. On jugea que c'étoit trop pour un Etranger. Que risquoit-on néanmoins? de vains Titres qui ne tiroient à aucune conséquence, s'il ne réussissoit pas; ou des Dignités qu'on ne pouvoit lui refuser sans ingratitude, si le succès répondoit à ses promesses.

L'AMERIQUE.

Rebuté de toutes ces difficultés, Colomb songeoit à quitter l'Espagne. Quintaniglia, & Sant-Angel Receveur des Droits Ecclésiastiques de la Couronne d'Arragon, firent un dernier effort, & engagerent le Cardinal de Mendoza Archevêque de Tolede à voir Colomb; ils étoient sûrs qu'il le gouteroit. En effet, Mendoza fut content du projet & du caractere d'esprit du Génois; mais ce fut tout. Pour lever tous les prétextes, Colomb offrit enfin de fournir un huitieme de la dépense, & de ne partager le profit qu'à proportion. Il retourna au Camp devant Grenade, & en partit en Janvier 1492, fort chagrin du mauvais succès de ses offres. Il prit le chemin de Cordoue & de Palos, pour y prendre sa famille & passer en France. Le siège de Grenade

L'AMERIQUE.

ayant été heureusement terminé par la prise de cette Ville au commencement de cette année, Sant-Angel profitant de la joye que la Cour en ressentoit, prit ce temps-là pour écrire à la Reine. Sa Lettre est vive & éloquente. Il lui retrace la sagesse de Colomb, la beauté de son projet, les fruits & la gloire qui en reviendroient au regne d'Isabelle : il l'avertit que Colomb est déja en chemin pour porter ailleurs des propositions si avantageuses : il la pique de jalousie : en un mot, la Reine y fit attention. Déja ébranlée par les raisons de Quintaniglia, elle entra si bien dans le projet, que voyant les Finances épuisées par la guerre de Grenade, elle étoit résolue d'engager ses pierreries pour fournir à la dépense de l'entreprise, qu'elle commença elle-même de presser. Sant-Angel s'offrit d'avancer les fraix de son propre argent. On courut après le Génois, déja parti pour la France: un Huissier de la Cour le joignit, & le ramena à Grenade, où on lui fit un accueil capable d'effacer tous les chagrins qu'on lui avoit fait dévorer depuis près de huit ans. On traita avec lui, & la Capitulation fut signée le 17 Avril.

On l'écoute enfin.

Condition qu'on lui accorde.

Elle consistoit en V Articles „ I. Que les Rois „ Catholiques, comme souverains Seigneurs de „ l'Océan, nommeroient & nommoient dès à „ présent Christophle Colomb leur Amiral & leur „ Viceroi perpétuel de toutes les Mers, Isles, & „ Terres-fermes qu'il avoit découvertes : qu'il „ jouïroit toute sa vie de ces Charges, avec les „ mêmes prérogatives, quant à la prémiere, „ dont l'Amirante de Castille jouïssoit dans toute „ l'étendue de sa jurisdiction: qu'il en feroit de „ même à proportion de la seconde; & qu'elles „ passeroient toutes deux à sa postérité. II. Que „ pour les Gouvernemens particuliers de chaque „ Place, Isle, Province, ou Royaume, les Rois

„ Ca-

„ Catholiques nommeroient un des trois Sujets
„ qu'il leur auroit présentés. III. Que de toutes
„ les richesses ou marchandises, de quelque na-
„ ture qu'elles fussent, qui seroient apportées
„ des nouvelles conquêtes, après que tous les
„ fraix auroient été remboursés, l'Amiral Vice-
„ roi auroit un dixieme, à prendre sur les droits
„ du Prince. IV. Que tous les différends qui
„ surviendroient dans l'étendue de la nouvelle
„ Amirauté, au sujet du Commerce & desdites
„ richesses & marchandises, seroient jugés par
„ l'Amiral, ou par ses Lieutenans en son nom;
„ comme il se pratiquoit à l'égard de l'Ami-
„ rante de Castille. V. Que dans tous les navi-
„ res qui seroient armés pour faire le commer-
„ ce dans les nouvelles Découvertes, le même
„ Amiral pourroit s'intéresser pour un huitie-
„ me ".

Telle fut cette Capitulation entre les Rois d'Espagne & un Particulier. Si d'un côté elle élevoit par un seul trait de plume un pauvre Etranger, un simple Pilote, à deux des plus grandes Dignités de l'Etat; de l'autre, elle transportoit à la Castille des Royaumes & des Empires dont ce même homme lui ouvrit heureusement le chemin. Le Brevet de ses deux Charges est remarquable, en ce qu'on y suppose les Découvertes déja faites, quoique la date soit du 30 d'Avril, c'est-à-dire antérieure au prémier départ de l'Amiral. Il est signé de Ferdinand & Isabelle, quoiqu'il ne soit fait que pour la seule Couronne de Castille. Celle d'Arragon n'y entra pour rien. Colomb eut des ordres particuliers de n'approcher point des côtes de la Guinée, à cent lieues près des terres possédées par le Roi de Portugal: précaution dont on verra ci-après la nécessité.

L'AMERIQUE.

Préparatifs de son voyage.

L'Amiral, c'est ainsi que dans la suite nous appellerons Colomb, se rendit au mois de Mai à Palos, où il avoit pris terre en venant de Portugal. Ce Port passoit alors pour avoir les meilleurs matelots de toute l'Espagne ; & c'étoit là que se faisoit l'armement qui lui venoit d'être accordé. Le P. Marchena, ce Cordelier dont nous avons déja parlé, engagea d'habiles mariniers à prendre parti avec lui. Ce service important n'étoit pas sans difficulté, & la plupart avoient de la répugnance à suivre un Etranger dans une mer inconnue. Trois freres nommés Pinçon, des plus riches habitans & des plus habiles Navigateurs de Palos, voulurent bien risquer leurs personnes & une partie de leur bien dans cet armement.

La Ville de Palos étoit obligée de mettre tous les ans en mer deux Caravelles pendant trois mois, pour le service du Roi: il y eut ordre de les donner à Christophle Colomb. On y joignit un petit navire que l'on appelloit la Gallega: l'Amiral qui voulut la monter lui-même, lui changea ce nom & lui donna celui de Ste. Marie. Les deux autres étoient la Pinta, montée par Martin Alphonse Pinçon ; & la Ninna que commandoit Vincent-Yanez Pinçon. François-Martin Pinçon, le plus jeune des trois freres, fut le Pilote de la Pinta. Il y avoit sur ces trois Caravelles six-vingts hommes en tout, tant Maniniers, que Volontaires; & des vivres pour un an. Ce fut avec de si minces préparatifs, que fut commencée la Conquête de l'Amerique.

CHA-

CHAPITRE III.

Découverte des Antilles & du continent de l'Amérique, par Christophle Colomb.

L'Amiral partit de Palos (*a*) avec sa petite Flotte le vendredi 3 d'Août 1492, demi-heure avant le lever du Soleil, après avoir fait ses dévotions avec tous ses gens. Le 11, on apperçut la grande Canarie, où l'on fit quelque réparation à la Pinta. Colomb fit aussi changer la voile latine de la Ninna, en voile ronde: puis il gagna en quatre jours la Gomere, où il se pourvut de viandes fraiches, d'eau & de bois. Il y fut averti que trois Caravelles Portugaises le cherchoient à dessein de l'enlever; il se hâta de partir & mit à la voile le 6 Septembre, faisant route vers le Sud-Ouest. Le 11, l'Amiral se croyoit à 150 lieues de l'Isle de Fer, & il rencontra un mât de navire qui paroissoit avoir été entrainé-là par les courans. Un peu plus loin il remarqua que les courans portoient extrêmement fort vers le Nord; & le 14 au soir il observa que l'aiguille de la boussole déclinoit d'un dégré vers le Nord-Ouest. Le lendemain matin cette déclinaison avoit augmenté d'un demi-dégré, mais les jours suivans elle varia beaucoup. Cela étoit nouveau pour nos Navigateurs, & on peut juger de l'étonnement où ils furent. La vue d'un oiseau assez petit, & quantité d'herbes dont la mer étoit couverte & qui paroissoient fraichement détachées de quelque terre, leur firent croire

L'AMERIQUE.
1492.
PREMIER VOYAGE DE COLOMB.
Sa Flotte part de Palos.

(*a*) *Chevreau* dit que ce fut de *Cadix*: il se trompe. Autre erreur: il met de ce Voyage *Barthelemi Colomb*, qui n'en fut point.

L'AMERIQUE.

croire qu'ils ne devoient pas en être fort éloignés, quoiqu'ils trouvassent à leur estime qu'ils n'étoient qu'à 400 lieues des Canaries. On n'avança plus que la sonde à la main. Le Commandant de la Pinta crut un jour avoir vu la terre quinze lieues au Nord, & vouloit tourner de ce côté-là; mais Colomb l'assura que ce qu'il prenoit pour la terre, n'étoit qu'un nuage; & en effet le nuage se dissipa. Les jours suivans il parut beaucoup d'oiseaux de différentes especes, & l'espérance d'arriver bientôt au terme d'une Navigation si nouvelle, releva le courage des Castillans qui commençoient à s'ennuyer. Trois semaines se passerent dans cet état d'impatience. Ils avoient un vent qui les portoit à l'Ouest; mais enfin ils commencerent à s'effrayer. Plus ils avançoient, plus ils s'éloignoient de leur Patrie. Ce même vent, tout favorable qu'il étoit, redoubloit leurs craintes; ils appréhendoient que lorsqu'il faudroit retourner vers la Castille, il ne leur fût tout-à-fait contraire. Ils se consideroient enfoncés dans une vaste mer sans fond ni bornes, & toujours prête à les engloutir. Ils crurent en avoir assez fait, & parlerent de retourner sur leurs pas. „ La Cour, disoient-ils, doit être „ contente de nous, personne n'est venu si loin. „ Pourquoi nous sacrifier à l'ambition d'un A„ vanturier qui n'ayant rien à perdre, se met „ peu en peine de nous faire périr avec lui?

Contradictions qu'il essuye de la part des mariniers.

Colomb eut besoin de tout son courage, pour calmer cette sédition. Quelques-uns avoient même proposé de le jetter à la mer. „ Nous en „ serons quittes, disoient-ils, pour déclarer qu'il „ y est tombé par accident en prenant hauteur". On ne prenoit pas la peine de lui dissimuler les résolutions que l'on formoit de s'en retourner malgré lui. Il n'épargna rien pour conjurer cet orage. Il employa les bonnes manieres, réveilla

la les efpérances, piqua d'honneur ceux qu'il crut les plus capables de ces fentimens; & avec l'air infinuant & perfuafif qui lui étoit naturel, il ménagea les efprits de maniere qu'il vint à bout de calmer cette prémiere faillie. Le 1 Octobre il fe faifoit à 700 lieues des Canaries: mais il fe garda bien de le dire, afin de n'épouvanter perfonne; & heureufement pour lui, les deux Caravelles ne fe jugeoient pas fi loin. Au bout de quelques jours les murmures recommencerent, le defefpoir s'empara des Equipages & la mutinerie devint fi grande, qu'elle fit tourner la tête à ceux fur qui il avoit le plus compté. Il tâcha de les raffurer, & voyant que rien ne les appaifoit, & que la fédition augmentoit, il hazarda une propofition qui fufpendit toute leur fureur.

L'AMERIQUE.

Il appaife une fédition.

Seconde fédition.

Il déclara que fi dans trois jours la terre ne paroiffoit point, il fe mettroit à leur difcrétion. Les Pinçons qui étoient à la tête des mutins, s'adoucirent; on accepta fa promeffe, en lui faifant entendre que, les trois jours expirés, on reprendroit la route d'Efpagne. On affure qu'il ne rifquoit rien, en prenant un terme fi court; qu'il avoit connu par des indices certains, qu'on ne devoit pas être fort éloigné de la terre; qu'il y avoit déja quelque temps qu'il trouvoit fond avec la fonde, & que la nature du fable ou de la vafe qu'elle rapportoit, lui annonçoit que la terre fe découvriroit bientôt. Dès le fecond jour il en parut des fignes, qui rafferent les plus timides; c'étoit des morceaux de bois figuré, des cannes fraichement coupées, une Epine avec fon fruit: d'ailleurs on commençoit, furtout le matin, à refpirer un air plus frais; &, ce qui plus que tout le refte faifoit impreffion fur l'efprit de l'Amiral, les vents changeoient fouvent pendant la nuit: il ne douta point que ce-

Promeffe de Colomb.

L'AMERIQUE. la ne vînt d'un combat du vent de terre contre celui qui souffloit ordinairement au large.

Le soir de ce même jour, un Jeudi 11 d'Octobre, la priere finie, il avertit que cette nuit même il comptoit de voir la terre; qu'on fût sur ses gardes, & qu'à minuit les trois bâtimens cargassent toutes leurs voiles, se contentant de courir sur la trinquette basse; & parce qu'un coup de vent pouvoit séparer les navires, il donna des signaux pour se réunir. Enfin il ajouta, qu'outre les 10000 Maravedis de rente que le Roi Catholique avoit promis à celui qui le prémier verroit la terre, il ajouteroit du sien un beau pourpoint de velours.

Il voit la terre. Vers les dix heures du soir, étant au château de poupe, il appella secrettement Pierre Guttieres, valet de la Garde-robe de la Reine, (d'autres disent un Gentilhomme nommé Escovado), & lui montra une lumiere qu'il venoit d'appercevoir. Tous deux ensuite appellerent Rodrigue Sanchez, qui faisoit l'office de Controlleur des guerres, & la lui montrerent. Un moment après il leur fit voir distinctement la terre, & ce fut ensuite sur leur témoignage que Colomb obtint la pension promise, qui lui fut payée jusqu'à sa mort. Colomb se fit honneur d'avoir vu la terre le prémier; mais il n'y a que sa pauvreté qui puisse le justifier d'avoir gardé cette pension qui dans le fond est un très petit objet pour un Amiral, & de n'en avoir pas gratifié un pauvre matelot qui eut la fausse joye de l'avoir gagnée. Il se tenoit depuis quelque temps au haut du mât, & vers les deux heures il se mit à crier Lumiere, Lumiere; Terre, Terre! On lui annonça que l'Amiral l'avoit prévenu dès la veille. Le dépit qu'il eut de se voir frustré d'une récompense qu'il croyoit lui être due, fut si grand, qu'aussi-tôt qu'il fut revenu en Espa-gne,

gne, il passa en Afrique & se fit Mahometan. L'AMERIQUE.

Au point du jour la terre parut visiblement, éloignée d'environ deux lieues. Le *Te Deum* fut chanté dans les trois vaisseaux; tout l'Equipage de la Capitane vint se jetter aux pieds de Colomb. On passa d'une extrémité à l'autre. Cet Avanturier, que peu d'heures auparavant on traitoit avec le dernier mépris, qu'on avoit voulu jetter à la mer, étoit un homme divin: on ne savoit point de termes assez relevés pour vanter son génie & son courage. On lui demanda pardon; & avec un repentir éclatant des mortifications qu'on lui avoit données, on lui marqua la plus profonde vénération. Il fut salué en qualité d'Amiral & de Viceroi, & il ne vit plus que le Trône au dessus de lui. Grande joye des Equipages.

Cette terre qu'ils voyoient étoit l'Isle de GUANAHANI, l'une de Lucayes: l'Amiral lui donna sur le champ le nom de San Salvador, qu'elle n'a point gardé. Il y sauta le prémier à terre, portant l'épée nue d'une main & l'étendard royal de l'autre. Les Commandans des deux Caravelles le suivirent; les trois Equipages furent bientôt à terre. Colomb en prit possession en présence d'une multitude d'Insulaires, qui regarderent paisiblement cette cérémonie. On planta une Croix sur le rivage, & on y attacha les Armes de Castille. Les naturels de l'Isle ayant remarqué que les Castillans faisoient cas du coton & des Peroquets, leur en porterent assez pour en remplir les trois navires, & reçurent en échange des grelots & autres babioles dont ils étoient enchantés. Ils avoient des plaques d'or qui leur pendoient aux narines: on leur demanda par signes d'où leur venoit ce métal, ils montrerent le Midi; cela détermina à faire voile de ce côté là. Le 14, on rangea la côte de l'Isle; le 15, on s'approcha d'une autre Isle éloignée de sept

L'Isle de GUANAHANI découverte. Colomb en prend possession.

Il parcourt d'autres Isles.

L'AMERIQUE. sept lieues de la prémiere, & l'Amiral la nomma l'Isle de la CONCEPTION, sans s'y arrêter. Le 17, il mouilla près d'une troisieme, où il fit de l'eau. Les peuples y parurent un peu plus civilisés qu'à San-Salvador, & les femmes y étoient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes de pieces de coton, & les autres de feuilles d'arbres. Elle fut appellée FERNANDINE. On arriva à une quatrieme Isle, que les gens du Païs appelloient SAOMOTO. L'Amiral y descendit, en prit possession avec les mêmes formalités, & la nomma Isabelle. Quelques-uns des Insulaires le suivoient. Le 28, il se trouva proche d'une grande Isle qu'ils lui nommerent CUBA. Il la nomma JUANA: on voulut l'appeller ensûite FERNANDINE, mais l'ancien nom s'est conservé. L'Amiral ignoroit alors si c'étoit Isle ou Terre-ferme. Le Port où il entra s'appelle aujourdhui Barracoa. Comme son vaisseau avoit besoin d'être radoubé, il profita de l'occasion de ce Port, & prit ce temps pour faire visiter le Païs.

Il aborde à l'Isle de CUBA.

Il donna cette commission à deux hommes fort intelligens, qui au bout de vingt lieues de découverte, lui rapporterent qu'ils avoient vu grand nombre de vilages & de hameaux, qu'ils y avoient été reçus comme des hommes descendus du Ciel; qu'ayant vu de l'or & s'étant informés où on le trouvoit, on leur avoit dit Bohio, en leur montrant l'Orient. Ce mot, qu'ils prirent pour le nom d'un Païs particulier, ne veut dire dans la Langue de ces Insulaires qu'une terre où il y a beaucoup de vilages & de maisons. Quelques-uns d'eux s'offrirent à le mener à Bohio: il en fut charmé, & espéra de faire apprendre un peu d'Espagnol à ces Insulaires, ce qui ne pouvoit manquer d'être utile dans la suite.

Au

Au sortir du Port de Barracoa, le vent contraire le fit relacher à un autre Port qu'il appella Port du Prince; & ensuite dans un troisieme qu'il nomma du nom de Ste. Catherine, parce que ce jour-là étoit le 25 Novembre. Il y trouva des habitans de ce Païs qu'on lui avoit désigné par le mot de Bohio; ils lui en apprirent le vrai nom, qui est HAYTI; & lui dirent que l'or se trouvoit en très grande quantité dans le Canton de Cibao. Frappé de ses anciens préjugés, il crut reconnoitre dans ce nom le Cipango de Marco-Paolo. Il se hâta de partir, & prenant dans son vaisseau ces mêmes Insulaires qui lui avoient donné de si agréables nouvelles, il se trouva le 5 de Décembre à la pointe Orientale de Cuba; traversa en 24 heures un Détroit de dix-huit lieues qui sépare cette Isle de celle d'Hayti, prit terre le 6 à un gros Cap & entra dans un Port voisin, auquel il donna le nom de St. Nicolas, qu'il porte encore.

L'AMERIQUE.

Va à celle d'HAYTI qu'il nomme l'ESPAGNOLE.

Il n'étoit pas sans inquiétude. Le 21 de Novembre, la Pinta s'étoit séparée de lui, & avoit disparu le lendemain. Elle étoit très bonne voiliere, & Martin-Alphonse Pinçon, qui la montoit, avoit voulu profiter de cet avantage pour arriver le prémier à cette terre si abondante en or & y faire sa main avant l'arrivée de l'Amiral, qui ignorant le motif de cette manœuvre, ne savoit que penser de cette séparation.

La Pinta se sépare.

Colomb eût bien voulu s'arrêter un peu au Port de St. Nicolas, y rafraichir ses Equipages, & découvrir le Païs: mais ses guides lui faisoient entendre qu'il falloit aller plus à l'Orient pour trouver les Mines de CIBAO, & d'ailleurs il n'étoit pas tranquille sur le sort de la Pinta. Il prit donc le Nord de l'Isle où il étoit; trouva une petite

L'AMERIQUE.

Il découvre l'Isle de la TORTUE & côtoye l'Espagnole.

tite Isle qui paroissoit de loin une TORTUE, & lui en donna le nom. Un gros temps l'obligea à chercher un abri ; il le trouva le 8 dans un Port qu'il nomma de la Conception : les François l'appellent le PORT DE L'ECU. La mer continuant d'être dangereuse, il détacha six Castillans pour découvrir le Païs. Ils marcherent tout un jour, ne virent personne & rapporterent que le Païs étoit charmant & le terroir excellent. Le chant d'un oiseau qui tenoit du ramage du Rossignol, des rayes que l'on pêcha, & d'autres poissons semblables à ceux qu'on prend sur la côte d'Espagne, il n'en falut pas davantage pour faire donner à l'Isle le nom de l'Isle ESPAGNOLE, ou simplement ESPAGNOLA, comme l'appellent les Espagnols; mot qui en Latin moderne a été rendu par le bizarre diminutif, Hispaniola.

Les Insulaires, qui avoient vu arriver les vaisseaux, s'étoient enfuis; ceux-mêmes que l'on avoit trouvés à Cuba & que l'on avoit amenés, avoient disparu. Ils firent des feux, pour avertir leurs compatriotes d'être sur leurs gardes. Plusieurs s'étoient sauvés dans les bois ; on en trouva quelques-uns, qui prirent d'abord la fuite. On se saisit d'une femme. L'Amiral lui fit bien des amitiés, l'habilla, & la fit conduire chez elle par trois Castillans & autant de Sauvages des Lucayes que l'on commençoit à entendre, & qui entendoient la Langue de cette femme. Un second envoi qu'il fit de neuf autres Castillans, accompagnés d'un Sauvage de San-Salvador, apprivoisa ce Peuple, qui vint trouver l'Amiral. Il avoit bien de l'impatience d'arriver à la Contrée de Cibao, pour vérifier ce qu'on lui en avoit fait entendre. Il partit dès que le gros temps fut cessé, entra dans

dans un Port qu'il nomma VALPARAYSO; c'est aujourdhui LE PORT DE LA PAIX. Il arriva dans un autre le 21, & le nomma PORT DE S. THOMAS; les François l'appellent L'ACUL. Ces bons insulaires, charmés de l'affabilité des Castilans, & des bagatelles qu'ils en recevoient, les mettoient à discrétion de tous leurs biens. Quatre lieues plus à l'Orient est le Port nommé aujourdhui le CAP FRANÇOIS, où demeuroit un des Rois de l'Isle. Il s'appelloit Goacanaric, & étoit Cacique ou Roi de Marien. Il invita Colomb à s'y rendre. Il y alla effectivement: mais à moitié chemin son vaisseau toucha sur un banc de sable, & s'y ouvrit. On soupçonna que le coup avoit été ménagé, pour avoir prétexte de laisser du monde dans l'Isle. Le fait est que l'Amiral, accablé de sommeil & de lassitude, s'alla mettre sur son lit, & chargea son Pilote de gouverner. Celui-ci, qui avoit aussi besoin de repos, confia le gouvernail à un jeune-homme qui alla donner sur cet écueil. Heureusement on se trouvoit à l'entrée d'un Port, que les Espagnols nommerent ensuite Puerto Real. C'est aujourdhui la BAYE DE CARACOLE. La Caravelle de Vincent Pinçon, qui ne quittoit point l'Amiral, aida à sauver l'Equipage; & le Cacique Goacanaric, averti de ce naufrage, vint au secours avec ses Sujets, qui sauverent tout ce que l'eau de la Mer n'avoit point absolument gâté.

L'AMERIQUE.

Le Vaisseau de Colomb fait naufrage.

Les Mines de Cibao tenoient toujours au cœur à Colomb. Le Cacique lui offrit d'envoyer ses Sujets, pour lui en rapporter de l'or. Le peuple imitant la bonne volonté du Cacique, donna tout l'or qu'il avoit pour des bonnets rouges, des sonnettes, des épingles, des chapelets de verre, & autres choses de peu de valeur: tout devint marchandise, jusqu'à des

L'AMERIQUE. pots de terre caſſés, des morceaux de verre, & de fayence; & ces bonnes gens croyoient faire un ſi bel échange, qu'après avoir troqué leur or pour ces babioles, ils s'enfuyoient, de peur que les Eſpagnols ne ſe raviſaſſent.

Ce naufrage rendit Colomb encore plus ſenſible à l'éloignement de la Pinta, dont la compagnie lui devenoit plus néceſſaire que jamais. Il la fit chercher, & comme elle ne ſe trouvoit point, il crut que Pinçon avoit prit la route de Caſtille, pour porter les prémieres nouvelles des Découvertes, & s'en faire honneur. Il ſe détermina à bâtir une Fortereſſe à Puerto Réal, avec les débris de ſon vaiſſeau, y laiſſa trente-huit hommes de bonne volonté, & partit avec l'autre Caravelle pour l'Eſpagne, le 4 Janvier 1493. En raſant la côte Septentrionale de l'Iſle, il nomma chemin faiſant MONTE-CHRISTO; & étant arrivé à la Riviere d'YAQUE', qui a ſa ſource aux Mines de Ciboa & roule des paillettes d'or, il l'appella RIO DEL ORO; les François l'appellent *Riviere de Monte-Chriſto.* Le 6, qui étoit un Dimanche, il trouva enfin la Pinta, dont le Commandant lui donna des excuſes qui furent reçues, toutes fauſſes qu'elles étoient. Il avoit côtoyé comme l'Amiral, & changé pour de l'or tout ce qu'il avoit voulu, & en avoit pris une moitié pour lui, & laiſſé l'autre à ſon Equipage. Colomb, dont les droits étoient doublement leſés en cela, ne dit rien ſur cet article. Ils entrerent enſemble dans un Port, qui fut appellé PUERTO DI GRACIA, ſoit parce qu'il pardonna à Pinçon, ſoit parce qu'il l'obligea de rendre la liberté à trois où quatre Inſulaires qu'il avoit embarqués de force. Ils continuerent leur route, côtoyant toujours & faiſant des découvertes chemin faiſant. Enfin le 16 de Janvier ils fi-

Il laiſſe une Colonie à Puerto Réal.

1493.

Il retrouve la Pinta.

Il reprend la route d'Eſpagne.

firent route vers le Nord-eſt, & le 14 Février, une longue & furieuſe tempête leur fit craindre le naufrage; mais la mer ſe calma enfin, & le 18 l'Amiral ſe trouva aux atterrages de l'Iſle de Sainte Marie, l'une des Açores. Le Gouverneur avoit ordre de l'arrêter; il s'en défia, & partit le 24. Il avoit employé ces douze jours à attendre la Pinta, qui dès le commencement de la tempête avoit diſparu: on la crut perdue. Colomb n'étant plus qu'à cent lieues des côtes d'Eſpagne, fut attaqué d'une nouvelle tempête, qui le jetta ſur les côtes de Portugal. Le vent devint aſſez bon, mais la mer étoit ſi groſſe qu'il entra dans la riviere de Lisbonne. Il dépêcha delà un Courier à la Cour d'Eſpagne, & envoya demander au Roi de Portugal, la permiſſion de mouiller dans le Port même de la Capitale. C'étoit le même Don Jean II, à qui il avoit offert ſes ſervices. On lui accorda la permiſſion qu'il demandoit. On vouloit qu'il fît ſa déclaration: il le refuſa, en qualité d'Amiral d'Eſpagne, fit voir ſes Patentes, & fut enſuite traité ſur ce pied-là. Une entrevue qu'il eut avec le Roi, penſa lui couter cher; il parla à ce Monarque aſſis & couvert, & ſembla affecter de lui vanter la beauté du Païs qu'il venoit de découvrir, pour le rendre encore plus ſenſible au répentir, qu'il avoit ſans doute, de n'avoir pas mieux profité des offres qu'il avoit faites. Quelques-uns s'offrirent, dit-on, de le dépêcher & d'enlever ſes Papiers. On ajoute que le Roi eut horreur de cette propoſition, & le renvoya comblé d'honneurs. Colomb partit de Lisbonne le 13 de Mars, & en deux jours arriva à Palos, où il entra après ſept mois & douze jours d'abſence.

L'AMERIQUE.

Il entre dans la riviere de Lisbonne.

Revient à Palos.

Mort de Martin-Alphonſe Pinçon.

Les Hiſtoriens ne s'accordent pas ſur ce que devint Pinçon & la Pinta qu'il commandoit. Se-

L'AMÉRIQUE.

Selon les uns, elle prit terre à Bayonne dans la Galice, d'où Pinçon se rendit en droiture à Barcelone où étoit le Roi, qui lui refusa l'audience qu'il demandoit; & il en eut un tel chagrin, que s'en étant allé chez lui, il y mourut en peu de jours. Selon d'autres, il alla droit à Palos, y arriva le même jour que l'Amiral; & cette rencontre à laquelle il ne s'attendoit pas, jointe aux plaintes que Colomb avoit déja faites de sa désertion qui l'avoit empêché de visiter les Mines de Cibao, d'où il auroit rapporté en Espagne autant d'or qu'il auroit voulu, lui causa un chagrin très vif. Il craignit d'être arrêté à Palos, en sortit & n'y revint qu'après le départ de l'Amiral; mais il revint si malade, qu'il mourut bientôt après.

Honneurs rendus à Colomb.

Colomb fut reçu dans la Ville au son de toutes les cloches, les boutiques furent fermées, & on lui rendit les mêmes honneurs qu'au Roi & à la Reine. Ils étoient alors à Barcelone, & il eut ordre de les y aller trouver. Il passa par Seville, où il regla tout pour continuer les Découvertes. Il fut reçu à la Cour avec des marques d'une distinction très flateuse. Son voyage fut un continuel Triomphe: le Roi ne parut point dans la Ville, qu'il n'eût le Prince son fils à sa droite, & Colomb à sa gauche. On rendit à l'Amiral, chez les Grands, les mêmes honneurs qu'au Roi même. Quoique ses deux freres ne fussent pas en Espagne, ils eurent part à ses honneurs. Le titre de *Don* leur fut accordé, & toute la famille eut des Armes magnifiques; au 1. de Castille; au 2. de Léon; au 3. une Mer d'azur semée d'Isles d'argent, la moitié de la circonférence environnée de Terre-ferme, des grains d'or répandus par-tout, les Terres & les Isles couvertes d'arbres verds; au 4 d'azur à quatre an-

ancres d'or; au-dessous, les Armes des anciens L'AMERIQUE.
Colombs de Plaisance; & pour Cimier un Globe surmonté d'une Croix, avec cette Devise:

Por Castilla, y por Léon,
Nuevo Mundo hallò Colon *.

De nouvelles Patentes du 28 Mai 1493 confirmerent à Colomb tous ses Privileges.

C'étoit une opinion assez commune en ce temps-là, que c'étoit au Saint Siège à disposer des Païs qui n'appartenoient encore à aucun Prince Chrétien. Alexandre VI, Espagnol de Nation, occupoit alors la Chaire de Saint Pierre. Le Roi & la Reine s'adresserent à lui, & en lui annonçant les Découvertes, lui firent une soumission, afin qu'il confirmât la propriété de ces Païs à la Couronne de Castille. D'un autre côté, le Portugal prétendoit que les nouvelles Découvertes étoient de son droit. Alexandre VI, pour accorder ces deux Puissances, ordonna que l'on traceroit sur le Globe d'un Pole à l'autre, une Ligne qui passeroit à 36 d. à l'Occident de Lisbonne. Cette Ligne, qui fut nommée la *Ligne de Marcation*, devoit borner les conquêtes des Portugais. Au Couchant de cette Ligne devoit être le partage

* C'est-à-dire: *Pour Castille & pour Léon, Colomb a trouvé un nouveau Monde.* Ceux qui ont voulu conclurre delà qu'il falloit que le vrai nom fût *Colon* & non pas *Colomb*, ne savoient pas apparemment que la prononciation Espagnole ne s'accommode point de l'*m* finale, & que même en prononçant le Latin, les Espagnols changent toutes les *m* finales en *n*. Cela est général. Il n'est donc pas étonnant que la Cour d'Espagne, ait accommodé au génie de sa Langue le nom d'un Etranger, qu'elle venoit de s'approprier. C'étoit le naturaliser en quelque façon.

L'AMERIQUE. tage des Eſpagnols, & celui des Portugais à l'Orient. Ces deux Nations ayant trouvé avec le temps, que cette Ligne, tracée alors ſur un Globe peu exact, devenoit ſujette à des inconveniens, que l'on n'avoit pas prévus, convinrent à l'amiable d'y faire des changemens, & ce ſont ces changemens qu'on appelle la *Ligne de Démarcation.*

Second Voyage de Colomb. Le ſecond armement fut de dix-ſept Navires, bien fournis d'artillerie, de munition de guerre & de bouche. On y embarqua grand nombre de chevaux d'Andalouſie; plus de quinze-cens Volontaires, la plupart Gentilshommes, firent le voyage à leurs fraix, ou furent défrayés par la Reine. On prit des graines, des arbres, du grain, en un mot, tout ce qui étoit néceſſaire, pour faire un établiſſement ſolide. La Flotte partit de la Baye de Cadix le 25 Septembre, s'arrêta deux jours à l'Iſle de Gomere, & après une heureuſe navigation, ſe trouva un dimanche, 3 de Novembre à la vue d'une Iſle, qui fut nommée la DOMINIQUE. Quelques Hiſtoriens

Il découvre la DOMINIQUE & autres Iſles. diſent qu'on en avoit déja vu une autre, à laquelle on donna le nom de la DESSEADA ou *la Deſirée.* Une troiſieme fut nommée MARIGALANTE, du nom que portoit le vaiſſeau même de l'Amiral, qui en fit prendre poſſeſſion. Une quatrieme fut nommée GUADALOUPE, en mémoire d'une Egliſe de Catalogne. MONTSERRAT eut ſon nom de *Notre Dame de Montſerrat*, près de Barcelone; & ANTIGOA prit le ſien de *Notre Dame l'Antique* de Seville. L'Iſle de S. CHRISTOPHLE fut ainſi nommée du nom de Batême de l'Amiral; & l'Iſle *Boriquen* fut appellée L'ISLE DE S. JEAN BAPTISTE: on y ajouta enſuite celui de PUERTO-RICCO, les François diſent PORTORIC. Enfin le 22 Novembre on arriva à la Baye de Samana dans l'Eſpagnole.

Le

L'AMERIQUE.

Le 27, la Flotte mouilla à PUERTO-REAL. Il n'y restoit plus rien de la Colonie; tous ceux qu'on y avoit laissés étoient morts. Goacanaric se justifia de son mieux envers Colomb, & fit entendre qu'après son départ, les Castillans peu unis entre eux, s'étoient répandus dans l'Isle, où les violences qu'ils commettoient avoient révolté les habitans & causé leur perte. L'Amiral retourna avec sa Flotte plus à l'Orient pour s'approcher des Mines, entra dans une riviere à deux lieues à l'Est de Monte-Christo, & y bâtit une Ville nommée ISABELLE, du nom de la Reine. Il envoya Ojeda Gentilhomme, avec 15 soldats, visiter les Mines, & sur son rapport y alla lui-même; & pour en prendre & en assurer la possession, y bâtit le Fort S. Thomas. Il avoit établi pour Gouverneur d'Isabelle D. Diegue Colomb, le plus jeune de ses freres. L'Amiral y étant revenu le 29 Mars, & ayant fait quelques nouveaux reglemens, partit le 24 Avril avec un navire & deux Caravelles, pour aller faire d'autres Découvertes. Il fit presque le tour de CUBA, s'assura que c'étoit une Isle, & en découvrit une autre qu'il nomma SANT YAGO; c'est la JAMAÏQUE. Il arriva ensuite à MONA, petite Isle entre l'Espagnole & Portoric, y tomba malade & se fit rapporter à Isabelle, où son frere Barthelemi étoit arrivé.

Il arrive à l'Espagnole; la Colonie de Puerto Réal détruite.

1494.

Il découvre la JAMAÏQUE.

Il tombe malade. Arrivée de son frere Barthelemi.

Il y avoit treize ans qu'ils ne s'étoient vus. Ce frere, dont j'ai déja parlé, étoit passé d'Italie en Portugal avant Christophle, & ayant voulu se rendre en Anglererre, il avoit été pris par des Corsaires. Il fut tiré de leurs mains, on ne sait par quel moyen, & subsista du débit qu'il eut des Cartes & des Spheres, à quoi il travailloit excellemment pour son temps. Il alla à Londres, où il sollicita en-vain Henri

VIII

L'AMERIQUE. VIII sur le plan de son frere Christophle ; & s'ennuyant de ne rien avancer avec ce Prince, il le quitta pour voir s'il ne seroit pas plus heureux en France. En passant par Paris, il vit Charles VIII, qui lui apprit la découverte du nouveau Monde, & lui donna dequoi faire le voyage d'Espagne. Il comptoit d'y trouver encore son frere : mais l'Amiral étant retourné aux Isles, Barthelemi l'y suivit avec trois navires qu'on lui donna, & qui arriverent fort à propos pour remédier à la famine dont la Colonie d'Isabelle étoit menacée. D. Pedro Margarit, qui commandoit les gens de guerre, s'étoit mis à piller les habitans en l'absence de l'Amiral, & les avoit aliénés; il profita du retour des vaisseaux pour repasser en Espagne, & se dérober au châtiment qu'il craignoit de la sévérité de Colomb. Il fut suivi d'un brouillon nommé le P. Boyl, Bénédictin, esprit factieux & toujours prêt à se mettre à la tête des mécontens. Ces deux hommes tâcherent de se justifier à la Cour, aux dépens des trois Co-
1495. lombs. L'Amiral l'avoit prévu, & vit arriver l'année suivante un Commissaire, qui au-lieu de se borner à la qualité d'Informateur, se donna les airs de Viceroi. Colomb laissa le Gouvernement de l'Isle à ses deux freres, & passa avec le Commissaire en Espagne, où la Cour ne jugea point à propos de lui parler des plaintes que Margarit & le P. Boyl y avoient faites. On le reçut parfaitement bien, on prit avec lui des mesures pour affermir la Colonie. Il demanda six vaisseaux, dont trois seroient pour porter des provisions à l'Espagnole, & les trois autres resteroient sous ses ordres pour étendre les Découvertes.

L'Amiral repasse en Espagne. 1496.

Caractere de l'Evêque Fonseca.

On ignore par où il se brouilla avec l'Evêque D. Jean-Rodrigue-de Fonseca, qui avoit toujours

jours été chargé des armemens. Mais il sentit le commencement de la haine de ce Prélat, par la lenteur avec laquelle cet armement fut préparé. Fonseca étoit un esprit inquiet, que son ambition fit passer successivement de l'Evêché de Badajoz à celui de Cordoue, qu'il quitta pour celui de Palencia, & il changea encore ce dernier pour celui de Burgos. Ce Prélat, plus politique que Chrétien, implacable dans son animosité, se déclara le protecteur de tous les factieux, que l'élévation de l'Amiral offensoit: il trouva même le moyen de lui aliéner le cœur de Ferdinand Roi d'Arragon, Prince esclave de ses intérêts, & susceptible de tous les soupçons qu'on lui suggéroit, & en qui les mauvaises impressions ne s'effaçoient jamais bien. Malheureusement pour les Colombs, le Prélat possédoit la confiance d'Isabelle; & on peut dire, que son crédit auprès de cette Princesse fut cause que leurs travaux furent payés de l'ingratitude la plus criante, & que l'Espagne vit ses progrès en Amerique retardés de quelques années. L'AMERIQUE.

L'Amiral ne fut en état de partir que le 30 Mai 1498. Il fit voile du Port de S. Lucar, il arriva le 7 Juin à l'Isle de Porto-Santo, le 10 à Madere, le 19 à la Gomere, & étant à l'Isle de Fer, il envoya en droiture à l'Espagnole trois de ses Vaisseaux, & fit avec les trois autres un grand détour vers les Isles du Cap-Verd, d'où il prit son point de partance. Une violente tempête suivie d'un grand calme, mit les trois Equipages en grand danger. Le 31 Juillet on vit la terre. On y porta le cap aussi-tôt, & comme on crut voir une montagne à trois têtes, Colomb lui donna le nom de LA TRINITE'. Cette Isle en porte encore le nom. Il en fit presque le tour, & s'assura que c'étoit une Isle. 1498. Troisieme voyage de l'Amiral. Il découvre l'Isle de la Trinité.

Cela

L'AMERIQUE.

Côtoye le Païs de Paria.

Cela ne pouvoit pas se faire, sans voir la terre-ferme. Il la vit effectivement, la prit d'abord pour une Isle, & la nomma ILA SANTA. Il en fut desabusé quelques jours après, & donna le nom de PARIA à la côte, qui le conserve encore sur les Cartes. La difficulté qu'il eut à sortir avec ses trois Vaisseaux du Canal, qui sépare l'Isle de la Trinité du Continent, fut cause qu'il nomma cette sortie BOCA DEL DRAGO, la bouche du Dragon. L'eau douce qu'il trouva assez avant en mer, étoit celle de l'Orenoque. Il fit le Nord, pour entrer dans le Golphe, où on lui avoit dit que l'on pêchoit des Perles, & en donna le nom à l'Isle, qui le garde encore: c'est la MARGUERITE. Delà il découvrit les Isles de COCHEM & de CUBAGUA. Il arriva le 22 d'Aout à l'Espagnole.

Passe la Bouche du Dragon.

Découvre la Marguerite.

La Colonie d'Isabelle transportée à S. Domingue, & ce dernier nom donné à l'Isle Espagnole.

La Ville où il avoit laissé ses freres, n'étoit plus la Capitale. La Colonie avoit été transportée à l'endroit où est la Ville de S. Domingue, nom qu'elle eut en mémoire du pere des trois Colombs, qui s'appelloit Dominique, en Espagnol Domingo, & qu'elle a donné ensuite à toute l'Isle; les François ne la nomment pas autrement. Il y trouva une funeste division. François Roldan Ximenez, qu'il avoit créé & laissé Alcaïde Major, ou Grand Sénéchal de la Colonie, homme d'esprit, mais fort ambitieux, très mutin & hardi jusqu'à la témérité, avoit levé l'étendard de la révolte, & s'étoit fait un gros Parti de tous les mécontens, qui étoient jaloux de l'autorité des trois freres. Colomb essaya en-vain de le ramener par la douceur. Il manda à la Cour cet incident; Roldan écrivit de son côté. La Colonie alloit périr par cette division; elle arrêtoit le cours des découvertes, & détruisoit tout le fruit qu'on eût dû tirer de l'établissement déja fait. Cependant,

l'E-

l'Evêque Fonseca eut l'iniquité d'en rejetter toute la faute sur l'Amiral, & soutint les revoltés. Ferdinand se répentoit des faveurs accordées à Colomb, & comme cet Etranger avoit rempli de son côté, les espérances qu'il avoit données, le Roi d'Arragon n'étoit pas fâché qu'il se trouvât des prétextes pour diminuer les grandes prérogatives attachées aux Charges, dont Colomb avoit été pourvu, quoiqu'il les eût mérités par ses services : mais ils étoient bien gâtés par sa qualité d'Etranger.

L'AMERIQUE. 1499.

Prémiere Expédition d'Ojeda.

Ojeda, ce Gentilhomme Espagnol, dont Colomb s'étoit servi pour la découverte des Mines de Cibao dans l'Espagnole, étoit repassé en Espagne & se trouva à la Cour, lorsqu'on y reçut les Mémoires des Découvertes, que Colomb avoit faites dans son troisieme Voyage. Bien-venu comme il étoit auprès de l'Evêque Fonseca, qui étoit Ministre, & instruit de la haine qu'il portoit à l'Amiral, il obtint la communication de ces Mémoires, & forma là-dessus un projet pour continuer cette Découverte, & pour se l'approprier. Le Prélat l'approuva, & lui aida à l'entreprendre. Il n'osa pourtant signer l'approbation qu'il lui donna par écrit.

Ojeda, si bien appuyé, va à Seville, trouve des fonds, forme un armement. Il engagea Jean de la Cosa, un des habiles Pilotes qu'il y eût en Europe, à faire le voyage avec lui. Americ Vespuce, riche Marchand Florentin, & avec cela Navigateur & Astronome, s'y intéressa, & fut du voyage. Ojeda commandoit la Flotte, le Marchand n'y étoit que comme passager, ou tout au plus comme un intéressé. Ils partirent le 20 Mai 1499. La prémiere terre où ils aborderent fut, dit faussement Americ Vespuce dans sa Rélation, à deux-cens lieues

L'AMERIQUE. lieues à l'Orient de l'Orenoque. Ils passerent la Bouche du Dragon, prirent à l'Ouest jusqu'au Cap DE LA VELA, qu'Ojeda nomma ainsi. Ils découvrirent dans cette course le Golphe de VENEZUELA, ou la petite Venise: ils nommerent ainsi un Vilage bâti dans de petites Isles, qui communiquoient par des Ponts. Du Cap de la Vela ils revinrent à la Marguerite, & les Navires faisant eau de toutes parts, Ojeda les mit en carène à la côte de Cumana. Ils passerent ensuite dans l'Isle Espagnole, y arriverent le 5 Septembre, & prirent terre au Port d'Yaquimo. Ce ne fut que l'année suivante, que l'on vint à bout de les en faire sortir, vers
1500. la fin de Février 1500. Ils partirent delà pour la Castille.

Il n'est pas vrai qu'Americ Vespuce ait découvert l'Amerique le prémier.

Americ Vespuce, qui, comme nous venons de voir, n'étoit ni Amiral, ni Commandant de la Flotte, fut assez vain pour s'attribuer tout l'honneur de ce Voyage. Il se vanta faussement, qu'on lui devoit la découverte du Continent, quoique Colomb y eût été avant lui. Il publia une Rélation, où il a l'insolence d'avancer des faits évidemment démentis par des Actes publics. Ces Rélations sont si visiblement fausses, que je crois, ou qu'elles ne sont pas de lui, ou que c'étoit un homme également fourbe & ignorant; comme je le démontre dans une Dissertation particuliere.

L'action d'Ojeda, d'avoir été braver un Viceroi & Amiral d'Espagne, dans le séjour même de sa résidence, & dans les Mers dont la Reine lui avoit soumis le département, & cela sans avoir d'autre commission qu'une simple permission de l'Evêque, qui n'étoit pas même signée de ce Ministre, ne pouvoit être regardée en bonne justice, que comme un crime de Lèse-Majesté. Mais Colomb absent, & per-

perſécuté par l'Evêque, fut condamné. La Reine lui ôta ſa Charge de Viceroi, & on envoya Bovadilla en qualité de Gouverneur-Général pour le relever. Cet homme, qui étoit Commandeur de l'Ordre de Calatrava, en arrivant à S. Domingue, ſembla n'être venu, que pour favoriſer les Mutins & outrager les Colombs, qu'il fit mettre aux fers & envoya en Eſpagne. Le Prélat avoit ſi bien prévenu la Reine, que, quoique Colomb l'eût deſabuſée dans une audience qu'elle lui donna, & qu'elle convînt que Bovadilla avoit paſſé ſes pouvoirs en le maltraitant, la complaiſance qu'elle avoit pour Ferdinand, & pour Fonſeca, ne lui laiſſa pas le pouvoir de rendre une juſtice entiere à l'Amiral opprimé.

L'AMERIQUE.

Diſgrace de Colomb.

Ce ne fut qu'injuſtices de tous côtés, qui attaquoient Colomb, pour lui enlever ſes Charges, ſes Biens, & même l'honneur de ſes Découvertes. Americ Veſpuce, comme on vient de voir, lui ravit injuſtement celui d'avoir découvert le Continent du Nouveau Monde; & ce Charlatan fit ſi bien qu'on le crut, & que l'on donna ſon nom à toute cette vaſte étendue de Terres, que Colomb avoit commencé de faire connoitre. On tâcha même de lui ôter le mérite de l'invention, en ſuppoſant qu'il n'avoit fait que profiter de certains Mémoires, auſſi chimériques que le naufrage de l'Etranger, & que l'Etabliſſement de Colomb à Madere, ou aux Açores; car ceux qui ont débité cette fable, ne ſavent où placer la ſcène. Sa Viceroyauté ſupprimée ne lui fut jamais rendue; & ſa qualité d'Amiral qu'on lui conſerva, ne lui fut continuée, que pour faire de nouvelles Découvertes: mais n'ayant pas les reſſources qu'il eût dû trouver à l'Eſpagnole, il n'eut pas le ſuccès qu'il auroit eu, s'il y eût été le maitre,

L'AMERIQUE. comme la justice le demandoit. On lui fit pourtant venir en Espagne le bien qu'il avoit laissé à l'Espagnole, & Bovadilla fut rappellé.

1502. Quatrieme Voyage de Colomb. Il découvre la Martinique. On lui refuse l'entrée de l'Isle Espagnole.

Colomb partit avec quatre Vaisseaux, le 9 Mai 1502, avec D. Barthelemi son frere, & D. Ferdinand son second fils, car Colomb s'étoit remarié. Le 13 Juin il arriva à l'Isle de Marinino (aujourdhui la MARTINIQUE), & y fut trois jours. Un besoin l'obligea de toucher à S. Domingue, où il ne fut point reçu. Il y trouva un Flotte prête à partir pour l'Espagne. Le Capitaine-Général Torres la commandoit. Bovadilla, le même qui avoit envoyé l'Amiral chargé de fers; le même Roldan, qui lui avoit suscité tant de traverses, par son humeur mutine & séditieuse; des biens immenses en or, qui étoient le fruit des rapines & de l'iniquité de ces gens-là; & le bien de Colomb que l'on renvoyoit en Europe, tout cela étoit sur trente-deux Vaisseaux. L'Amiral fit avertir qu'il voyoit des signes certains d'une prochaine tempête: l'avis fut méprisé. L'ouragan prédit arriva, vingt-un Vaisseaux périrent, sans qu'il en rechapât un seul homme. Onze, sur lequels étoit son bien, rechaperent seuls. L'Amiral lui-même fut fort maltraité de cette tempête.

Il va à la Jamaïque. Au Golphe de Honduras.

Ne pouvant entrer à S. Domingue, il rasa la côte, passa à la Jamaïque, & après bien des vents contraires, arriva enfin à l'Isle de GUANAJA à l'entrée du Golphe de Honduras, & l'appella L'ISLE DES PINS, parce que son frere Barthelemi qui y descendit, y trouva de ces arbres en quantité. Il parut un canot, qu'il prit, & dont il renvoya tout le monde chargé de présens, à la réserve d'un vieillard, qui lui parut avoir de l'esprit; & ce vieillard fut cause qu'il manqua la découverte du Mexique. On lui

lui montra de l'or: il ſe tourna vers l'Orient, L'AMERI-
& fit ſigne qu'il y en avoit beaucoup. Il y a QUE.
apparence qu'il montroit le Perou, mais on ne l'entendoit point aſſez. Colomb renvoya cet homme, le paya de cette nouvelle, & prit la route de l'Orient. Il n'étoit qu'à trente lieues de l'Yucatan, & s'il eût pris ſa route à l'Oueſt, il ſe trouvoit infailliblement au Mexique. Il doubla le 12 Septembre le Cap de GRACIAS A DIOS, qu'il nomma ainſi, parce que les mêmes vents qui l'avoient fort traverſé, commencerent alors à lui être favorables. Il s'avança côtoyant toujours juſqu'à un Port, qu'il trouva ſi beau qu'il le nomma PUERTO-BELLO; nom qu'il porte encore. Il y entra le 2 de Novembre, & en ſortit le 9. Quatre ou cinq lieues plus loin, il en vit un autre, qu'il nomma DI BASTIMENTOS, parce que les environs étoient cultivés: il y demeura juſqu'au 23, & y fit travailler à ſes Navires, qui vieux & rompus avoient ſouvent beſoin de réparation. Le 26 il entra dans un troiſieme Port, qu'il nomma EL RETRETO. Il s'apperçut que ſes Vaiſſeaux commençoient à prendre l'eau de tous côtés, & ſongea à regagner l'Eſpagne au-plutôt: mais auparavant il vouloit établir une Colonie. Il en commença une ſous les ordres de ſon frere Barthelemi: elle trouva trop d'obſtacles de la part des habitans; on ſe rembarqua, on quitta la riviere de Veragua, au bord de laquelle étoit cette habitation. Un des Vaiſſeaux avoit échoué dans la riviere: on tira à Puerto-Bello avec les autres, où le ſecond échoua encore. Les deux autres Bâtimens, ſuffirent à peine pour gagner la Jamaïque, où cette troupe fut fort maltraitée par la diſette, & plus encore par la meſintelligence qui s'y mit.

Manque la découverte du Mexique.

Va à Puerto-Bello, & découvre d'autres Ports de l'Iſthme de Panama.

Pendant que Colomb luttoit ainſi contre ſa 1501.

L'AMERIQUE.

Courses de Rodrigue de Bastidas.

mauvaise fortune, Rodrigue de Bastidas, homme de bien, riche & habile Navigateur, s'étoit associé de Jean de la Cosa célèbre Pilote, qui avoit déja couru ces Mers avec Ojeda. Il avoit abtenu une commission du Roi, & armé deux Navires à Cadix. Il suivit la même route que l'Amiral avoit faite, dans son troisieme Voyage, & poussa les Découvertes cent lieues au-delà de ce qu'Ojeda avoit découvert; donna le nom de CARTAGHENE au Port qui s'appelle ainsi, & où l'on a depuis bâti une Ville de même nom; passa l'endroit qui a été ensuite appellé NOMBRE DE DIOS; & ses Navires ne pouvant plus tenir la mer, il gagna avec beaucoup de peine le Golphe de Xaragua au Couchant de l'Isle Espagnole, où il fut obligé de les échouer. Il se rendit par terre à S. Domingue.

Ses Découvertes.

Seconde Expédition d'Ojeda.

Ojeda étoit aussi parti pour un nouveau Voyage, dans le même temps à peu près que Bastidas; mais comme il ne savoit pas de quel côté il avoit tourné, il ne fit autre chose que le suivre. Il avoit encore avec lui Americ Vespuce. Ils se brouillerent ensemble, au sujet des vivres. Ojeda vouloit les menager: l'Equipage voyant que Vespuce étoit d'un avis contraire, se ligua avec lui, & mit Ojeda aux fers. Cela rompit le projet de leurs Découvertes.

Retour de Colomb en Europe.

Colomb, après avoir langui plus d'un an dans la Jamaïque, en fut enfin retiré par Ovando, qui commandoit à l'Espagnole. Il fut amené à S. Domingue, & repassa en Espagne, où il arriva à San-Lucar, vers la fin de la même année. Il se rendit à Seville, où il apprit la mort d'Isabelle, arrivée le 9 Novembre 1504. Il se voyoit abandonné à l'indifférence, pour ne rien dire de plus, qu'avoit pour lui Ferdinand. La facilité avec laquelle on fai-

faisoit le voyage de l'Amerique devint même un prétexte pour prétendre que les récompenses, qu'on lui avoit solennellement promises, étoient excessives. Quelqu'un même eut l'impolitesse de dire en sa présence, à table dans une grande compagnie, qu'il ne voyoit pas trop le merveilleux de cette entreprise; qu'un peu de hardiesse, & beaucoup de bonheur, en avoient fait tout le mérite. Ce discours fut plus applaudi qu'il ne méritoit de l'être. Colomb, sans répondre, se fit apporter un œuf, & demanda si quelqu'un savoit le secret de le faire tenir debout sur sa pointe. On lui en donna le défi à lui-même: il cassa la pointe de l'œuf, & le fit tenir droit par ce moyen. Tous s'écrierent, qu'ils en auroient bien fait autant. „ Je n'en doute point, *leur dit-il*, mais aucun de vous ne s'est avisé de le faire; & c'est „ ainsi, que j'ai découvert les Indes. Je me „ suis avisé le prémier de naviguer de ce côté-„ là, & il n'y a aujourdhui si misérable Pilote, „ qui n'y puisse aller. Bien des choses pa-„ roissent aisées après le succès, qu'on a cru „ impraticables avant qu'elles eussent été en-„ treprises. Vous pouvez vous souvenir des „ railleries, qui ont été faites sur mon projet, „ avant que je l'eusse exécuté. C'étoit alors „ une chimere, une folie; & si on veut vous „ en croire aujourdhui, rien n'étoit plus aisé". Cette réponse fut rapportée au Roi, qui en rit, & loua Colomb hautement à cette occasion. Quelque temps après, il lui fit faire des propositions; mais elles étoient si peu raisonnables, que l'Amiral en fut outré de dépit. Sur ces entrefaites, on sut que l'Archiduc Philippe son gendre arrivoit. La mort d'Isabelle lui livroit la Couronne de Castille. Colomb, que ses infirmités retenoient, lui envoya son frere

L'AMERIQUE.

Apologue ingénieux dont il confond ses ennemis.

1505.

L'AMERIQUE.

Barthelemi, qui eut parole de Philippe qu'on donneroit contentement à l'Amiral. Il est incertain, si son frere le trouva en état de se réjouir de cette nouvelle.

Sa mort.

Christophle Colomb mourut à Valladolid le 20 Mai 1505, dans sa soixante-cinquieme année. Son corps fut d'abord inhumé dans l'Eglise des Chartreux de Seville, & delà transferé à S. Domingue, comme il l'avoit ordonné par son Testament. Il voulut aussi que l'on mît dans son tombeau, les fers dont le cruel Bovadilla l'avoit chargé.

Son fils D. Diegue lui succede à la Dignité d'Amiral.

Son fils D. Diegue hérita de tous ses droits aux Charges d'Amiral & de Viceroi, & en même temps de l'injuste haine de Ferdinand, & des persécutions que lui continua l'Evêque Fonseca. Il poursuivoit ses droits avec chaleur, & trouvoit toujours en son chemin les mêmes difficultés, que son pere avoit eues à surmonter. Il ne se rebuta point: après avoir longtemps essuyé les lenteurs affectées de Ferdinand, qui l'amusoit de paroles & cherchoit à le lasser, il conjura enfin ce Prince de trouver bon, qu'il se pourvût en Justice. Cette permission lui étant accordée, il présenta au Conseil un Mémoire, contenant ce qui avoit été accordé à son pere, avant & après la découverte des Indes. Il gagna son procès; mais Ferdinand ne manquoit pas de moyens pour éluder l'exécution de l'Arrêt. D. Diegue épousa Marie de Tolede, fille de Ferdinand de Tolede Grand-Commandeur de Léon, Grand-Veneur de Castille, frere du Duc d'Albe, & cousin du Roi, dont le Duc d'Albe étoit Favori depuis les services, qu'il lui avoit rendus durant la guerre de Naples. Les deux freres s'intéresserent en faveur de Colomb, qui étoit devenu neveu de l'un, & gendre de l'autre. Le Roi voulut les amuser, à sa maniere: ils ne se payerent point de

de paroles, & parlerent si haut, qu'ils obtinrent une partie de ce qu'ils demandoient. L'AMERIQUE.

Il est fait Gouverneur-Général de l'Espagnole.

Ovando Gouverneur-Général de l'Espagnole fut revoqué, & l'Amiral Don Diegue fut nommé pour le remplacer; mais la Dignité de Viceroi resta supprimée, & il n'eut que la même autorité, les mêmes privileges, & les mêmes appointemens, que ses deux prédécesseurs avoient eus. Il se trouve quelquefois nommé Viceroi, & Dona Marie de Tolede sa femme, est presque toujours qualifiée Vicereine: mais ce n'étoient que des noms donnés par des Particuliers, & par le peuple, sans conséquence. Il se rendit à Seville sur la fin de l'année 1508, 1508.
y hâta les préparatifs de son armement, & s'embarqua le 9 de Juin de l'année suivante, a- 1509.
vec sa femme, son frere D. Fernand, ses deux oncles, D. Barthelemi, & D. Diegue, quantité de Noblesse, beaucoup d'Officiers, & bon nombre de Demoiselles qui étoient à la suite de la Vicereine. Leur arrivée donna à l'Isle Espagnole, un lustre qu'elle n'avoit pas encore eu. Les Demoiselles s'y marierent, & contribuerent à adoucir les mœurs des habitans, qui étoient devenus très sauvages.

L'autorité de D. Diegue étoit bornée par d'autres Gouverneurs, qui partageoient & balançoient son pouvoir; & elle le fut encore davantage par l'Audience Royale, à laquelle on pouvoit appeller de tous les Jugemens rendus dans les Indes, comme à un Tribunal Souverain. Voyons maintenant la suite de ces établissemens.

CHAPITRE IV.

Suite des Découvertes & des Etablissemens des Espagnols, dans les Isles, & au Continent de l'Amerique.

Conquête de l'Isle de Porto Rico, par Ponce de Léon.

UNe guerre qu'eut Ovando, prédécesseur de D. Diegue Colomb, contre des peuples de la partie Orientale de l'Espagnole, donna occasion de conquérir l'Isle de BORIQUEN, qui en est voisine. Le grand Colomb l'avoit nommée L'ISLE DE S. JEAN: du reste, on n'y avoit point encore été. Ponce de Léon, qui avoit mené les milices de S. Domingue contre les habitans de cette partie Orientale, y trouva des Insulaires de Boriquen, qui lui dirent qu'il y avoit de l'or chez eux. Il y alla, aborda chez un Cacique, qui lui fit un charmant accueil, & lui offrit tout l'or qui étoit en son pouvoir. Il en visita les Mines, en prit des montres, les porta à Ovando, & la conquête de l'Isle fut résolue. Ponce de Léon en fut chargé, alla rejoindre ses gens qu'il y avoit laissés, les retrouva en bonne santé & se louant fort des insulaires. Sur ces entrefaites, Ovando fut rappellé. D. Diegue Colomb arriva, & amena avec lui D. Christoval de Sotto-Major, que la Cour avoit pourvu du Gouvernement de l'Isle de S. Jean. Cette concurrence porta l'Amiral à mettre d'accord les deux Prétendans, en nommant de sa propre autorité Michel Cerron pour Gouverneur, & Michel Diaz pour son Lieutenant. Il les y envoya en effet: mais Ovando arrivé à la Cour demanda, & obtint le Gouvernement pour Ponce de Léon, qui s'y rendit la même année, en prit
1509. possession, & fit une querelle à Cerron & à Diaz qu'il

qu'il envoya prifonniers en Efpagne. Lorfqu'il voulut fubjuger les habitans, il y trouva plus de difficulté qu'il n'avoit cru : ils fe foumirent à la fin, & le travail des Mines fit périr prefque tous ces Infulaires. L'AMERIQUE.

Dans les Inftructions de D. Diegue, il devoit faire un établiffement à Cubagua, petite Ifle voifine de la Marguerite : c'eft proprement auprès de Cubagua que l'on pêchoit des perles. On prit pour cette Colonie ceux qui avoient des Efclaves nés dans les Lucayes, parce qu'ils avoient la facilité de demeurer dans l'eau plus longtemps. L'Etabliffement fut fait, & pendant plufieurs années il fe fit des fortunes immenfes par la pêche de ces perles. On dit que le quint du Roi y montoit tous les ans à 15000 Ducats. Mais les plongeurs ne furent point affez ménagés, ils périrent tous ; & les perles difparurent prefque en même temps de cette côte. Digne châtiment d'une avarice, qui facrifioit des hommes à fon infatiable avidité ! L'Ifle a un excellent Port, où l'on avoit bâti une jolie Ville fous le nom de NOUVELLE CADIX. Il y a une fontaine, dont l'eau odoriferante & médicinale furnage fur celle de la mer. Mais le feul objet de l'établiffement étoit les perles. Cela manquant, l'Ifle fut abandonnée. Ses habitans pafferent à la Marguerite où ils fe foutinrent quelque temps, & leur pofterité y fait encore un petit commerce de Tabac avec les Hollandois de Curaçao.

Etabliffement à l'Ifle des Perles.

La nouvelle Cadix bâtie & abandonnée.

Jufques-là il n'y avoit point encore d'Etabliffement dans le Continent, ni même dans la Jamaïque. On y fongeoit pourtant en Efpagne. Les Mémoires de Colomb faifoient fouhaiter que l'on profitât de fes Découvertes, & le Roi jugea qu'Ojeda, dont l'Évêque Fonfeca vantoit le mérite, étoit fort propre à cettre entreprife.

Troifieme Armement d'Ojeda pour la Terre-ferme.

L'AMERIQUE. Ojeda étoit alors à St. Domingue, depuis le malheureux voyage qu'il avoit fait avec Vespuce. Il n'avoit point amassé de richesses, & n'étoit pas en état de faire les avances de l'armement. Jean de la Cosa, ce même Pilote dont il a été parlé, étoit en Espagne & lui conservoit toujours une amitié très sincere. Ayant su que la pauvreté empêchoit qu'Ojeda ne fût employé à l'entreprise que l'on méditoit, il s'offrit à lui porter les ordres & les instructions de la Cour, & à l'aider de son bien, pour faire les fraix, dont le Roi ne vouloit pas se charger; il promit même de l'accompagner dans l'Expédition, & fut pris au mot.

Diegue de Nicuessa entreprend la même chose.

Sur ces entrefaites, Diegue de Nicuessa, Gentilhomme fort riche, qui passoit pour homme de tête & de main, arrive à la Cour pour quelques affaires dont l'Amiral l'avoit chargé. Entendant parler de ce qui se ménageoit pour Ojeda, il représenta qu'un seul homme ne suffisoit pas pour conquérir un Païs si étendu. On l'écouta. Il proposa de partager en deux cette concession, & répondit de l'établissement des Provinces dont on voudroit bien le charger; & son plan fut approuvé.

La Cour leur fait un partage de ce Païs.

On fit donc deux Gouvernemens de cette partie du Continent qu'on vouloit peupler; on en regla les limites, & les Provisions pour les deux Gouverneurs furent signées. Ojeda eut depuis le Cap qu'il avoit lui-même nommé de la Vela, jusqu'à la moitié du Golphe d'Uraba, aujourdhui de Darien, & tout ce Païs fut nommé la NOUVELLE-ANDALOUSIE. Le partage de Nicuessa fut depuis ce même Golphe jusqu'au Cap de Gracias à Dios; & cette Province fut nommée LA CASTILLE D'OR. La Cour abandonna la Jamaïque aux deux Gouverneurs en commun, pour en tirer des vivres & autres be-

besoins. Jean de la Cosa fut fait Sergent-Major & Lieutenant d'Ojeda. Et en tout cela, pas un mot de l'Amiral; quoique par des privileges tant de fois confirmés, ces lieux qui avoient été découverts par son pere dussent lui être subordonnés. L'AMERIQUE.

La Cosa ne put freter qu'un navire & deux brigantins, sur lesquels il embarqua deux-cens hommes. Nicuessa arma quatre grands vaisseaux & deux brigantins, qu'il remplit d'une quantité prodigieuse de provisions. Ils arriverent à St. Domingue presque en même temps, quoique Nicuessa fût parti le dernier & qu'il se fût arrêté à l'Isle de Ste. Croix, où il enleva cent Caraïbes qu'il vendit ensuite pour Esclaves. Les deux Gouverneurs ne tarderent guère à se brouiller: chacun vouloit que tout le Golphe de Darien fût de son ressort. Jean de la Cosa les fit consentir à prendre pour ligne de séparation la riviere même de Darien, qui en a pris le nom ou qui le lui a donné. La Jamaïque, où tous deux prétendoient une préférence, fut une autre pomme de discorde. L'Amiral les mit d'accord en y mettant un Gouverneur nommé Jean de Esquibel, qui la conquit & s'y maintint malgré les menaces d'Ojeda, qui dit tout haut que s'il l'y trouvoit, il lui feroit trancher la tête. D. Diegue Colomb fait conquérir la Jamaïque.

Ojeda mit à la voile le 10 Novembre, avec 300 hommes sur deux navires & deux brigantins. Il prit d'abord terre dans le Port que Rodrigue Bastidas avoit découvert en 1501, & nommé de CARTHAGENE. Il n'y avoit point encore d'Etablissement; mais depuis Bastidas, Christophle Guerra & d'autres Espagnols après lui, avoient touché sur cette côte, & commis des hostilités pour y enlever des Esclaves. Ojeda qui ignoroit ces faits, & qui avoit ordre d'apprivoiser ces peuples par la douceur & de Ils se séparent. Course d'Ojeda.

L'AMERIQUE.

n'user de violence envers eux qu'au cas d'une résistance opiniâtre, commença par faire amitié à ces Sauvages. Ses avances furent mal reçues, & il eut lieu de voir qu'on ne pouvoit s'établir là sans une guerre. La Cosa vouloit qu'on retournât au Golphe de Darien, où le peuple étoit plus doux. Ojeda, plus brave que prudent, eut honte de ceder le terrein à des gens tout nuds: il les attaqua, en tua beaucoup & fit soixante prisonniers qu'il envoya sur ses Vaisseaux; & poursuivant sa victoire avança jusqu'à un village, qu'il trouva abandonné. Les Castillans ne voyant plus d'ennemis, crurent que la peur les avoit saisis, & qu'il n'y avoit plus rien à craindre; & se débanderent pour piller. Les Sauvages l'avoient prévu, & s'étoient mis en embuscade dans tous les endroits par où les Européens pouvoient se retirer. Les voyant répandus sans ordre par la campagne, ils fondirent sur eux, & les firent tous périr; le seul Ojeda par son agilité gagna les bois, laissant étendus morts sur la place son fidele Jean de la Cosa & soixante & dix Castillans.

Sa défaite par les Sauvages. Mort de la Cosa.

Quelques jours s'étant passés, ceux qui étoient restés dans les vaisseaux n'entendant parler de rien, envoyerent à terre la chaloupe. Elle y trouva Ojeda caché dans des Mangles, tenant son épée d'une main, ayant sur son épaule son bouclier percé de trois-cens fleches, & prêt à expirer de faim & d'inanition. Ils allumerent du feu & lui donnerent à manger: revenu à soi, il leur raconta tout son desastre. Dans l'instant même qu'il leur parloit, il apperçut au large des navires. C'étoit Nicuessa. Il s'approcha, & sachant le malheur de son rival, il lui envoya dire qu'il n'étoit plus question de leurs inimitiés personnelles; qu'il pouvoit disposer de lui & de tous ses gens pour venger le

sang

sang Espagnol. Un procedé si noble ne pouvoit que faire plaisir à Ojeda. On débarqua 400 hommes des deux Escadres. On marcha vers le Village, où les Indiens étoient rentrés. Tout ce qui ne prit pas la fuite, fut taillé en pieces, ou tué à coups d'arquebuses ; on mit le feu au Village, & ceux qui ne voulurent pas s'y laisser bruler, furent ou tirés, ou percés par les Espagnols : on ne fit point de prisonniers. Le butin fut riche, & Nicuessa eut pour sa part la valeur de sept-mille Castillans.

L'AMERIQUE.

Nicuessa vange Ojeda.

Nicuessa prit ensuite la route de Veragua, & Ojeda celle du Golphe de Darien. Ce dernier relâcha en quelques endroits, où il trouva de l'or & enleva quelques habitans. Ayant manqué la riviere de Darien, il s'arrêta vis-à-vis de quelques hauteurs qui sont à la pointe Orientale du Golphe d'Uraba, & sur lesquelles il jetta les fondemens d'une Ville qu'il nomma de St. SEBASTIEN. En la mettant sous la protection de ce Saint, il esperoit qu'elle les garantiroit des fleches empoisonnées des Sauvages.

Ils se séparent de nouveau.

Fondation de St. Sebastien.

Le peuple des environs étoit des Cannibales cruels. Ojeda ne se voyant pas assez de monde pour leur résister en cas de guerre, envoya Enciso l'un de ses Capitaines à l'Espagnole, pour lui en amener le plus qu'il pourroit d'hommes, d'armes, & de provisions ; & en attendant son retour, il travailla à des retranchemens. Les vivres commencerent à manquer, il fallut en chercher à la campagne. Les Barbares en grand nombre défendoient le terrein, & avec leurs fleches empoisonnées détruisoient les Espagnols déja affoiblis par la famine. Il en étoit déja mort beaucoup, & le reste de la Colonie s'attendoit à une mort certaine, quand un bâtiment parti de l'Isle Espagnole, vint mouil-

L'AMERIQUE.

Arrivée de Talavera à St. Sebastien.

ler au pied de St. Sébastien. Il étoit commandé par Bernardin de Talavera, qui fuyant les poursuites de la Justice & ayant trouvé auprès du Cap de Tiburon un navire qui appartenoit à des Génois, s'en étoit emparé avec le secours d'une troupe de gens de même étoffe que lui, s'y étoit embarqué avec eux, & avoit mis à la voile sans trop savoir où aller. Ojeda acheta sa cargaison; & Talavera, charmé d'avoir un asyle, s'engagea à lui avec tout son monde.

Ces provisions ne durerent pas longtemps. Les Sauvages devenoient plus incommodes que jamais, & Enciso ne revenoit point. Tous les gens d'Ojeda demanderent à être ramenés à St. Domingue. Ojeda s'offrit d'y aller hâter le secours qu'il en attendoit, ajoutant que si dans cinquante jours il n'étoit pas de retour, ils seroient libres de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos. Tous y consentirent. Il laissa pour Gouverneur à St. Sebastien François Pizarre, le même qui sera dans la suite une très grande figure dans cette Histoire. Ojeda partit sur le vaisseau de Talavera, qui l'accompagnoit, & de qui l'Equipage dépendoit. Dès qu'il fut en mer, il voulut agir en maitre. Talavera le fit mettre aux fers. C'étoit la destinée d'Ojeda, de ne point faire de voyage sans être enchainé par ses inférieurs. Mais la traversée fut si difficile, qu'on eut besoin de lui, & on lui ôta ses fers. Il lutta envain contre les vents avec un vaisseau ouvert de tous côtés, qui alla se briser sur la côte de Cuba.

Ojeda nomme François Pizarre Gouverneur de cette place.

Ojeda échoue à l'Isle de Cuba. Ses malheurs, sa mort.

Il étoit naturel qu'il cherchât à passer delà à l'Isle Espagnole, où il n'y a qu'un assez court trajet: mais il pensa, je ne sai pourquoi, à gagner la Jamaïque. Il fit plus de cent lieues le long de la côte, avec des peines qui passent l'imagination, & arriva enfin chez des Caciques

ques qui le soulagerent. Il s'adressa à Esquibel qu'il avoit autrefois ménacé de mort, & qui eut cependant assez de générosité pour le tirer de la peine où il étoit. Ojeda passa à St. Domingue, d'où le Capitaine Enciso étoit parti depuis quelque temps pour porter du secours à St. Sebastien. Comme Ojeda n'en avoit point eu de nouvelles, il le crut péri, & jugea son Gouvernement perdu sans ressource. Tout le monde lui tourna le dos. Il mourut peu après, de chagrin & de misere, dans la plus affreuse pauvreté. Talavera, trop prudent pour le suivre, ne le fut pas assez pour partir au-plutôt de la Jamaïque. L'Amiral sut qu'il y étoit, l'envoya saisir, & le fit pendre.

La Colonie de St. Sebastien quitte ce lieu.

Les cinquante jours étant expirés avant qu'Ojeda arrivât à l'Espagnole, Pizarre, Gouverneur en son absence, avoit d'abord songé à quitter un lieu où il n'y avoit nulle espérance de s'établir. Quoiqu'il n'y eût plus que soixante personnes, quand ce vint à s'embarquer, les deux brigantins se trouverent trop petits. On résolut d'attendre que le nombre fût encore diminué, & on n'attendit pas longtemps. Pizarre prit un brigantin, & donna le commandement de l'autre à un Flamand de Valenciennes. Ils n'étoient pas bien loin en mer, lorsqu'il s'éleva un vent très violent, & le brigantin du Flamand reçut un si furieux coup de mer qu'il s'ouvrit à la vue de Pizarre, qui n'en put sauver aucun homme. Ces vents contraires obligerent Pizarre de tourner du côté du Port de Carthagene, où en approchant il apperçut un navire & un brigantin. C'étoit Enciso, qui conduisoit à St. Sebastien des provisions en quantité; des chevaux, des verrats, des armes, & cent-cinquante hommes d'élite.

Il

L'AMERIQUE.

Elle y est ramenée : nouveaux malheurs qu'elle y éprouve.

Il ramena Pizarre à St. Sebaſtien, où il comptoit qu'Ojeda les viendroit trouver, il ignoroit qu'il fût arrivé à l'Eſpagnole après ſon départ. Comme ils entroient dans le Golphe, le navire que montoit Enciſo toucha rudement, & fut briſé. On ſauva à peine les hommes, avec un peu de farine, de biſcuit & de fromage. Toutes les bêtes furent noyées, & la Colonie ſe trouva en peu de jours réduite à manger les extrémités des Palmiers. La Ville de St. Sebaſtien avoit été brulée par les Sauvages, & il n'en reſtoit plus que le lieu, couvert de cendres. Enciſo, réduit à faire ſubſiſter ſon monde par la guerre, fut lui-même bleſſé, & bravé, à la tête de cent hommes, par trois Sauvages qui s'avancerent fierement vers lui, tirerent toutes leurs fleches, & diſparurent comme un éclair. Toute la Colonie étoit dans un deſeſpoir affreux, lorſque Balboa ouvrit un conſeil utile, que l'on ſuivit.

Hiſtoire de Balboa.

Vaſco Nugnez de Balboa étoit paſſé aux Indes fort jeune. Il avoit eu un bon établiſſement dans l'Iſle Eſpagnole, & s'étoit enſuite trouvé dans la néceſſité de quitter cette Iſle. Sur ce que le bruit avoit couru à St. Domingue que pluſieurs débiteurs vouloient ſuivre Enciſo pour ſe ſouſtraire à leurs créanciers, ceux-ci avoient obtenu de l'Amiral un navire armé, qui eut ordre d'obſerver celui d'Enciſo juſqu'à ce qu'il fût bien loin du Port. Ce dernier n'eut pas plutôt pris le large, que Balboa, qui s'étoit fait porter à ſon bord dans un tonneau, en ſortit & ſe montra. Enciſo qui n'avoit point été prévenu, entra dans une ſi grande colere, qu'il menaça de le dégrader ſur la prémiere Iſle deſerte qu'il trouveroit. Balboa le conjura, on interceda pour lui, & le Capitaine s'adoucit. C'étoit un hom-

homme de trente-cinq ans, entreprenant, infatigable, intrépide, roulant toujours quelque projet, & très capable de l'exécuter ; comme on le verra dans toute sa conduite ci-après. L'AMERIQUE.

Voyant donc tout le monde découragé, il dit qu'étant autrefois dans ces parages avec Bastidas, ils pénétrerent jusqu'au fond de ce même Golphe où ils étoient, & qu'ayant mis pied à terre, ils apperçurent au Couchant d'une belle & large riviere, une bourgade située sous un Ciel fort pur, & dans un terrein fertile, & que les habitans de ce beau Païs avoient la réputation de ne point empoisonner leurs fleches. Tout le monde sembla revivre à ce récit, & sans différer d'un moment, tout ce qui put tenir dans le brigantin passa le Golphe, & les choses se trouverent comme Balboa les avoit représentées. Mais tout en arrivant, il fallut combattre cinq-cens braves Indiens. Dans cette extrémité, ils firent vœu à Ste. Marie l'Ancienne de Seville, d'y envoyer faire un pélerinage en leur nom, d'y offrir un présent considerable en or & en argent, & de donner à la prémiere Ville qu'ils bâtiroient le nom de cette fameuse Eglise. Les Indiens, éclaircis par la prémiere décharge, prirent la fuite. Les Castillans marcherent vers la bourgade, y firent un riche butin tant en or qu'en coton ; & pour commencer à s'acquitter de leur vœu, ils tracerent le plan d'une Ville qu'ils nommerent SAINTE MARIE L'ANCIENNE DE DARIEN, parce qu'elle fut placée sur le bord occidental de la riviere de ce nom, qui se jette dans le Golphe d'Uraba ou de Darien. Elle a eu l'honneur d'être la prémiere Ville & le prémier Siège Episcopal du Continent de l'Amerique : mais elle ne subsista pas longtemps, comme on verra dans la suite.

Fondation de Sainte Marie l'Ancienne de Darien.

Enciso, qui tenoit ses pouvoirs d'Ojeda, fit une

Fautes d'Enciso.

L'AMERIQUE.

une grande faute en ne mettant pas la Ville sur la rive orientale ; car le terrein qu'il prit étant du partage de Nicueſſa , ces pouvoirs ceſſoient dans une Ville qui n'étoit pas de la Province de celui dont il tenoit ſa commiſſion. Il fit une autre faute qui achèva de le perdre. Il voulut défendre la traite. Balboa , qui avoit eu peut-être ſes vues en conſeillant de placer la Colonie en cet endroit , ne vit pas plutôt l'affaire engagée ſans retour , qu'il fit obſerver que la juriſdiction d'Enciſo étoit finie , parce qu'on n'étoit plus dans ſa Province. On le lui ſignifia, & en attendant que la Cour y eût pourvu, on nomma deux Magiſtrats ſous le titre d'Alcaïde, pour adminiſtrer la Juſtice; & ce furent Vaſco Nunnes de Balboa & Jean de Zamudio; & un Regidor pour la Police, & cette Charge fut conferée à François Valdivia.

La Ville devient une République.

La nouvelle République étoit diviſée par trois Partis. Les uns vouloient que l'on reconnût Enciſo, juſqu'à ce que la Cour nommât un autre Commandant. Les autres étoient d'avis qu'on ſe donnât à Nicueſſa, ſur le terrein de qui on étoit. D'autres enfin prétendoient que l'on continuât comme l'on avoit commencé, & que s'il falloit néceſſairement un Commandant, perſonne ne convenoit mieux que Balboa , qui les avoit tirés de la miſere où Enciſo les avoit mal-à propos engagés.

Vers la mi-Novembre, on entendit tirer deux coups de canon dans le Golphe ; on y répondit. C'étoient deux navires chargés de ſoixante & dix hommes, & de proviſions pour Nicueſſa. Rodrigue-Enriquez Colmenarez lui amenoit ce renfort. Il travailla à groſſir le Parti qui vouloit le rappeller; & pour gagner la multitude en faveur de ſon ami, il abandonna la plus grande partie de ſes proviſions. Il s'y prit ſi bien,

qu'on

qu'on le chargea de l'aller chercher, & il remit à la voile pour ce dessein. L'AMERIQUE.

Courses & succès de Nicuessa.

Nicuessa étoit dans un état déplorable. A peine s'étoit-il séparé d'Ojeda, qu'une violente tempête dispersa tous ses bâtimens, au nombre de quatre grands vaisseaux, deux brigantins & un navire. Lope de Olano son Lieutenant le quitta pendant la nuit, sous prétexte qu'il ne pouvoit pas tenir la mer; alla joindre le gros des vaisseaux qui étoient dans le Chagre (a), s'y fit reconnoitre pour le Commandant, en disant que la caravelle que montoit Nicuessa étoit sans doute périe. Il passa ensuite au Païs de Veragua, à dessein d'y faire un Etablissement: mais son projet échoua, faute de vivres & par d'autres contretemps; & il perdit une partie de son monde, qui y périt de misere. Delà il arriva à la riviere de Bethlehem, pour y tenter un autre Etablissement: n'y ayant pas plus de succès, il songeoit à regagner l'Isle Espagnole, quand une chaloupe où étoient quatre hommes lui apporta des nouvelles de Nicuessa.

Ses malheurs.

Cet infortuné Gentilhomme avoit été jetté par la tempête sur une côte inconnue, où il avoit perdu sa caravelle, & réduit à chercher par terre la Véragua le rendez-vous général, faisoit une marche très dangereuse & très pénible. Le nombre des Espagnols étoit déja bien diminué, par la misere, & par les fleches des Sauvages. Quelques-uns l'abandonnerent, sans trop savoir où ils alloient. Les quatre matelots ayant dit à Olano que Nicuessa venoit par terre dans un triste état, le Lieutenant crut que c'étoit une occasion favorable pour rentrer en grace avec lui. Il envoya aussi-tôt un brigantin, qui n'alla pas fort loin sans le trouver. Nicuessa devoi

cer

(a) Riviere du Panama.

L'AMERIQUE. certainement la vie à ce secours : cependant il ne changea rien à la résolution qu'il avoit prise de punir du dernier supplice un traitre qui lui avoit couté la perte de quatre-cens hommes, & fait échouer son entreprise. Il lui fit néanmoins grace de la vie ; mais il lui laissa ses fers, & persista dans la résolution de l'envoyer en Espagne.

Il laisse du monde à la riviere de Bethlehem.

On ne gouta pas longtemps la joye de cette réunion. La plupart des bâtimens furent jettés sur la côte, & les vivres commencerent à manquer. On permit à chacun de s'en pourvoir, comme il pourroit. On en vint à la violence avec un peuple nombreux, défiant, & armé. Ces hostilités ne servirent qu'à augmenter la misere, qui fut extrême. Faute de vaisseaux, on laissa une partie de ce monde à la riviere de Bethlehem sous les ordres d'Alphonse Nunnes ; & Nicuessa conduit par un matelot, qui avoit fait le voyage avec Christophle Colomb, alla avec les autres à Puerto Bello. Il y trouva tout le rivage couvert d'une multitude armée, & fut obligé d'aller cinq ou six lieues plus loin, où ayant trouvé le Port nommé par Colomb DI BASTIMENTOS, il y entra en disant, *Paremos aqui en el nombre de Dios*, c'est-à-dire, Arrêtons-nous ici au nom de Dieu. Il en prit possession au nom du Roi Catholique, & il y commença une Forteresse, à laquelle le nom de NOMBRE DE DIOS est demeuré.

Donne le nom de *Nombre de Dios* à un Port.

Cette Colonie se trouva exposée aux mêmes miseres où celle de Bethlehem étoit réduite ; la faim & les maladies en enleverent la plus grande partie. Le Gouverneur envoya une caravelle à St. Domingue, pour y demander du secours. Elle étoit à peine partie, lorsque Colmenarez arriva, & trouva son ami avec soixante personnes,

Colmenarez le vient chercher.

nes, nuds pieds, couverts de haillons, déchar- nés & pouvant à peine se soutenir. Il lui ex- pliqua le sujet de son voyage, lui apprit l'établissement d'une Colonie qui le souhaitoit, & lui parla des richesses qu'on avoit trouvées dans le Darien. Toute cette troupe écouta ce récit avec une extrême joye. Le seul Nicuessa, aigri par de longs malheurs, eut l'imprudence de dire en présence de ceux qui étoient venus avec son ami, que cette Ville étant bâtie sur son terrein, ses fondateurs méritoient d'être punis; & que quand il seroit sur les lieux, il verroit de quelle maniere il en useroit à leur égard. Par une seconde imprudence qui mit le comble à la prémiere, il envoya devant lui une caravelle, & s'amusa sans nécessité à visiter quelques Isles & à chercher de l'or.

L'AMERIQUE.

Sa caravelle alla annoncer à la Colonie son arrivée, & les sentimens où il étoit; & comme il parut peu de jours après, Balboa se montra sur le rivage, & lui fit crier qu'il pouvoit s'en retourner à Nombre de Dios, & qu'on ne le laisseroit débarquer en aucun lieu de la Province de Darien. Il passa la nuit sur son vaisseau. Le lendemain on lui permit de débarquer, mais il s'apperçut qu'on vouloit se saisir de lui; il échapa, & se sauva dans le bois. Balboa empêcha qu'on ne l'y poursuivît. Zamudio étoit le plus animé contre lui; & Balboa qui avoit des dispositions favorables pour le Gouverneur, tâcha de le servir, & lui fit dire de se retirer dans son brigantin & de n'en point sortir, qui que ce fût qui l'en pressât, à moins que lui-même ne l'y invitât. Nicuessa ne fut pas assez sage pour le croire. Trois hommes l'en tirerent sous prétexte d'amitié, & le livrerent à Zamudio, qui le fit mettre sur un méchant brigantin avec dix-sept hommes, lui ordonna de partir sans délai & d'al-

Il cause lui-même sa perte.

L'AMERIQUE. d'aller en Castille, sans s'arrêter en aucun endroit. Cet infortuné Gouverneur prit le Ciel à témoin de l'injustice qu'on lui faisoit dans son propre Gouvernement; il cita ses ennemis au jugement de Dieu: il eut beau dire, on le fit partir, & on n'en entendit plus parler. Herrera traite de fable ce que quelques-uns ont écrit, qu'on avoit trouvé dans l'Isle de Cuba cette Inscription sur un arbre: *Ici l'infortuné Nicuessa à fini ses malheurs & sa vie.*

Sa mort.

1511. Conquête de l'Isle de Cuba par Velasquez.

L'Amiral D. Diegue Colomb, voyant que les Découvertes de son pere devenoient le partage de quiconque demandoit à la Cour la permission de s'en emparer, craignit qu'elle ne nommât un Gouverneur pour la conquête de l'Isle de Cuba qui étoit à sa bienséance, & pour ainsi dire à sa porte. Pour prévenir ce qu'il craignoit, il se hâta de se saisir de cette Isle; & pour y avoir un Lieutenant de la fidelité duquel il fût assuré, il choisit D. Diegue Velasquez. C'étoit un des anciens Colons de l'Espagnole, où il avoit eu les prémiers emplois, & s'en étoit toujours acquitté avec beaucoup de bonheur & de droiture. Plus de trois-cens Volontaires le suivirent à cette expédition, sans les Troupes reglées que lui donna l'Amiral. Un Cacique s'opposa à lui, & fut vaincu; les autres se soumirent, & Velasquez y fut bientôt maitre absolu. Cette conquête fit d'autant plus de plaisir à la Cour d'Espagne, que quoique l'Isle n'eût presque point d'or, elle avoit en récompense d'autres avantages, comme d'excellens Ports; & elle est aujourdhui une des plus utiles Colonies qu'ait l'Espagne dans le Nouveau Monde.

Cerron & Diaz, que Ponce de Léon avoit envoyés en Espagne, appuyés par les commissions & les amis de l'Amiral, avoient trouvé le moyen

L'AMERIQUE.

yen d'y avoir raison, & étoient revenus dans l'Isle de Portoric. Ponce de Léon, réduit à leur en remettre le Gouvernement, y vivoit en simple particulier, sans emploi, mais avec de grandes richesses, qu'il avoit ramassées lorsqu'il avoit été en place. On débitoit dans les Antilles depuis longtemps, que dans l'Isle de Bimini, l'une des Lucayes, il y avoit une fontaine, dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les vieillards, qui s'y baignoient. Les Insulaires de Cuba, infatués de cette chimere, avoient pris bien de la peine pour la trouver. Quelques Espagnols s'en entêterent, & se mirent à la chercher. Plusieurs ne revinrent point. Cette circonstance, qui auroit dû en détourner d'autres, servit à accréditer cette fable: on présuma, que ceux qui avoient eu le bonheur de la trouver, étoient trop sages pour s'éloigner d'un si délicieux séjour.

Ponce de Léon court après la fontaine de Jouvence.

Ponce de Léon donna dans cette illusion, & résolut de ne rien négliger, pour découvrir où étoit la fontaine de Jouvence. Il partit un jeudi 1 Mai de l'année 1512, du Port de S. Germain dans l'Isle de Portoric, avec deux Navires qu'il avoit équipés à ses fraix; & après avoir rangé toute la côte Septentrionale de l'Espagnole, il se trouva au milieu des Lucayes. Il s'informa par-tout de la fontaine miraculeuse, gouta de toutes les eaux, même des marais les plus bourbeux; & comme il alloit devant lui, il apperçut le Continent un jour de la semaine sainte, & en mettant pied à terre, & trouvant la campagne toute couverte de fleurs, il la nomma la FLORIDE. Cette découverte, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, le dédommagea un peu de n'avoir pas trouvé la fontaine. On ne sait pas au juste en quel lieu il débarqua, mais on sait qu'il reconnut une bonne partie de

1512.

Il découvre la Floride & quelques Isles.

la

L'AMERIQUE.

la côte Occidentale de la presqu'Isle, & qu'il donna aux Isles des MARTYRS & des TORTUES, les noms qu'elles portent encore aujourdhui; que par-tout où il voulut faire descente, il trouva des Sauvages en grand nombre, & fort résolus à ne le pas laisser établir chez eux; & qu'il eut une connoissance assez exacte du Canal de BAHAMA, par où quelques années après les vaisseaux commencerent à prendre leur route pour retourner en Europe, ce qui donna occasion d'établir le Port de la HAVANA, qui n'est qu'à deux petites journées de ce Canal.

Ponce de Léon fut donc obligé de se contenter de la Découverte. Il courut encore quelque temps après sa chimere, & revint à Portoric assez mal en ordre. On l'y railla de ce qu'il revenoit plus vieux qu'il n'étoit parti. Il passa en Espagne, & fut bien reçu de Ferdinand, qui lui permit de mener des Colonies, & de bâtir des Forts dans la Floride: permission dont il ne se hâta point de profiter, puisque deux ans après il étoit encore en Espagne, & que sur la fin de 1514 le Roi l'envoya faire la guerre aux Caraïbes, qui désoloient Portoric. Il y retourna alors, & y étoit encore en 1521.

Mission des Dominicains à Cumana.

Quelques Religieux Dominicains furent persuadés, que la cruelle servitude, où les habitans de S. Domingue tenoient les Indiens, qu'ils avoient partagés entre eux comme des bêtes, & qu'ils ne ménagoient guère, étoit ce qui indisposoit ces peuples contre l'Evangile. Ils crurent faire plus de fruit chez des Americains, auprès de qui ils seroient seuls. Trois Peres partirent de S. Domingue pour Cumana: l'un d'eux tomba malade à Portoric, les deux autres continuerent leur route, & débarquerent assez près de l'endroit où est bâtie la Ville de Co-

Coro; c'étoit alors la même bourgade qu'Ojeda & Vefpuce avoient vue, & qu'ils avoient appellée petite Venife, VENEZUELA. Les Miffionnaires y furent bien reçus, on les logea & on leur fournit leurs befoins avec une hofpitalité admirable. Ils profiterent de ces bonnes difpofitions, pour annoncer l'Evangile à ce peuple; on les écoutoit & ils s'en promettoient la converfion, lorfqu'il arriva malheureufement un navire Efpagnol, l'un de ceux qui faifoient l'infame commerce d'enlever des Américains & de les vendre. Ces bons Indiens, raffurés par la préfence des deux Religieux, ne fe défierent point du malheur qui les menaçoit; au contraire, voyant que les Religieux fe faifoient une fête de cette arrivée, ils s'en réjouïffoient avec eux. Le Capitaine les voyant fi familiers, invita fur fon vaiffeau le Cacique, qui s'y rendit avec fa femme & dix-fept Indiens: ils y étoient à peine embarqués, que le vaiffeau prit la route de l'Efpagnole. La douleur des Indiens, à la vue de cette trahifon, fut inexprimable. Peu s'en fallut qu'ils ne maffacraffent fur le champ les deux Religieux, dont la vie reftoit en danger, lorfqu'il arriva un autre vaiffeau, dont le Capitaine étant defcendu à terre vit cette défolation, prit des Lettres des Religieux par lefquelles ils prioient que les Indiens fuffent renvoyés, avertiffant que fans cela, outre le danger où étoit leur vie, on fermoit à l'Evangile la porte de ce Païs-là. Ils promirent que dans le terme de quatre Lunes, leur Cacique & fa fuite feroient de retour; finon, qu'ils fe mettoient eux-mêmes à leur difcrétion. Ils ne doutoient point que l'Audience Royale n'eût égard à leur remontrance. Cependant le vaiffeau qui portoit la Lettre trouva les Indiens vendus, & qui pis eft, à des Officiers de l'Audience Royale,

L'AMERIQUE.

Trahifon d'un Armateur.

L'AMERIQUE.

gens sur qui l'Amiral n'avoit presque point d'autorité. Ces Magistrats, chargés par le Roi de l'observation des Edits qui défendoient ce trafic barbare, fermerent l'oreille à tout ce qu'on put leur dire, & garderent les Indiens. Les autres, ne les voyant point revenir dans le temps qu'ils avoient accordé, massacrerent les deux Missionnaires à la vue l'un de l'autre. Ils s'appelloient François de Cordoue, & Jean Garcez.

Elle cause le massacre de deux Missionnaires.

1515 & 1516. Entreprises de Velasquez.

L'Isle de Cuba étoit devenue très florissante, & la bonne conduite de Velasquez en avoit fait un séjour si avantageux, que tout ce qu'il y avoit de considerable aux Antilles cherchoit à s'y établir. D. Diegue Colomb, trop gêné par l'Audience Royale, ne pouvoit pas faire le même bien dans l'Isle Espagnole, où il n'avoit qu'une autorité très bornée. Velasquez, qui n'étoit que son Lieutenant, songea à se tirer de la subordination. Passamonte Tréforier-Général de l'Espagnole, dont l'autorité balançoit celle de l'Amiral, lui aida à se rendre indépendant : on obtint même pour lui de la Cour des Lettres qui lui assuroient cette indépendance. D. Diegue qui étoit alors en Espagne les fit réformer, & au-lieu d'indépendant on lui donna la qualité d'irrévocable ; de sorte que l'Amiral ne pouvoit lui ôter son Emploi, quoique Velasquez fût toujours soumis à l'autorité de l'Amiral.

Expédition de François Fernandez de Cordoue.

Velasquez songea à s'étendre en conquérant de nouvelles Provinces qui agrandissent son Gouvernement, ou à se fortifier dans son Isle en la remplissant d'esclaves qui missent les habitans en état de s'enrichir par la culture des terres. Il n'eut pas plutôt déclaré le dessein qu'il avoit de faire un armement utile, que plusieurs personnes aisées, des Matelots, & des Soldats en grand nombre s'offrirent à lui. Un des plus con-

considerables habitans de Cuba, nommé François-Fernandez de Cordoue, s'engagea à faire une bonne partie des fraix de l'entreprise, pourvu qu'on lui en confiât la conduite. Le Gouverneur accepta son offre, fit armer à Sant-Yago Capitale de Cuba deux navires & un brigantin, & y embarqua 110 Soldats. Fernandez ayant mis à la voile, alla achever de s'équiper à la Havane, autre Port de Cuba, d'où il sortit le 8 Fevrier 1517.

L'AMERIQUE.

1517.

Dès qu'il eut doublé le Cap S. Antoine qui est à l'extremité occidentale de l'Isle, Antoine Alaminos son Pilote fut d'avis de tirer droit à l'Ouest, apportant pour raison, que l'ancien Amiral, sous lequel il avoit servi fort jeune, avoit toujours témoigné une grande envie de naviguer de ce côté-là. C'en fut assez pour déterminer Fernandez, qui n'avoit point encore pris de parti sur la route qu'il devoit tenir; & après trois semaines d'une rude navigation, on vit la terre. C'étoit l'Yucatan, dont le grand Colomb avoit été autrefois fort proche, & dont il ne s'écarta que sur une fausse indication.

Ayant approché cette terre assez près, Fernandez remarqua une grande bourgade qui paroissoit éloignée de la mer environ deux lieues: toute cette côte étoit fort peuplée, & le rivage fut en un moment couvert d'Indiens qui sembloient charmés de voir les Espagnols. Les Castillans, trompés par cette feinte, se livrerent à eux & débarquerent: mais ils furent très vivement repoussés, & il y en eut quinze de blessés. Ces peuples n'étoient point nuds comme ceux qu'on avoit découverts jusques-là, & ils étoient assez bien armés. Leurs armes défensives étoient le bouclier, & une espece de cuirasse doublée de coton; les offensives é-

Ses découvertes dans l'Yucatan.

 toient

L'AMERIQUE.

toient l'arc & les fleches, & une espece d'épée ou plutôt des couteaux de pierre, la fronde, & une maniere de lance. Ils se battirent bien, & en assez bon ordre. Auprès du lieu où se passoit l'action, il y avoit quelques édifices de maçonnerie, & entre autres des Temples, où l'on trouva quantité d'Idoles de terre cuite, qui toutes avoient quelque chose de monstrueux. Cet endroit fut appellé la Pointe ou Cap de Cotoche. On ne put faire de prisonniers, que deux jeunes gens qui furent instruits & batisés; l'un fut nommé Julien & l'autre Melchior, & on s'en servit dans la suite en qualité d'Interprêtes.

Dans la Baye de Campeche.

Fernandez fit rembarquer tout son monde, & continuant de côtoyer le rivage, il arriva à la vue d'une grosse bourgade que les gens du Païs nommoient Kimpesch, & où l'on a bâti ensuite la Ville de CAMPECH. Ce qui le surprit davantage, c'est que dans une si grande étendue de côte, il ne vit pas une riviere. Les Cartes ne laissent pas d'en marquer quelques-unes entre Cotoche & Campeche: cependant la vérité est qu'il n'y a point de Païs moins arrosé que celui-là, & qu'on n'y boit ordinairement que de l'eau de puits, qui est excellente.

Les Espagnols firent de l'eau en cet endroit, & comme ils songeoient à se rembarquer, une Troupe de cinquante Indiens s'approcherent d'eux & leur demanderent s'ils ne venoient pas de l'Orient, & les inviterent à venir dans leur bourgade. Cette invitation leur fut suspecte; & ils se contenterent d'entrer dans quelque Temple, où ils apperçurent des traces de sang toutes fraiches, & des croix peintes sur les murailles. Comme on les avoit vus entrer dans ces Temples, ils y furent bientôt environnés d'une grande multitude de gens de tout âge & de tout sexe

fexe, qui paroiffoient également furpris de leur figure. Quelques momens après il parut comme deux bataillons qui marchoient en bon ordre & venoient à eux, armés de la même maniere que ceux de Cotoche. Il fortit alors d'un Temple environ dix Prêtres vêtus de mantes blanches fort larges : ils portoient à la main des rechauds de terre pleins de feu, où ils jettoient de la gomme Copale & en faifoient aller la fumée du côté des Efpagnols, en leur difant de s'en aller, parce qu'ils craignoient qu'ils ne les fiffent mourir.

L'AMERIQUE.

Cette cérémonie étoit à peine finie, qu'on entendit plufieurs inftrumens de guerre qui fonnoient la charge. Alors les Caftillans, qui ne fe fentoient pas affez forts pour réfifter à un peuple dont le nombre auroit pu les accabler, fe rapprocherent de la mer, toujours en bataille, & fe rembarquerent fans perte. Ils firent encore le Sud durant fix jours, & allerent faire de l'eau dans une Anfe que les habitans nommoient POTONCHAN. Il y eut-là un grand combat, où 40 Efpagnols demeurerent fur la place, & tous les autres furent bleffés à l'exception d'un feul. Fernandez lui-même fut percé de douze fleches. Les bleffés regagnerent leurs chaloupes, & il fe trouva à peine quelqu'un en état de faire la manœuvre.

Bataille de Potonchan.

On tâcha de regagner Cuba, mais les vents & les courans porterent vers la Floride, que l'on vit le quatrieme jour. Fernandez y débarqua avec fon Pilote, & vingt-deux hommes des moins bleffés. Alaminos fon Pilote ne fût pas plutôt fur le rivage, qu'il le reconnut pour y avoir été avec Ponce de Léon, & il ajouta qu'il falloit être là fur fes gardes. Fernandez, qui avoit befoin d'y faire de l'eau, mit des fentinelles à toutes les avenues du bois. Malgré

L'AMERIQUE. cette précaution, une Armée de Barbares fondit ſur les Eſpagnols. Alaminos fut bleſſé à la gorge. Le Soldat qui ſeul n'avoit point été bleſſé à Potonchan, & qui étoit à la garde la plus avancée, diſparut. Les autres furent pourſuivis juſqu'aux vaiſſeaux, qui mirent d'abord à la voile. En vingt-quatre heures on fut aux Martyrs. Un des deux navires s'y briſa. Fernandez gagna avec les autres le Port de la Havane, d'où il ſe rendit à la Ville du St. Eſprit. Il écrivit à Velaſquez qu'il iroit lui rendre compte de ſon Voyage, dès qu'il ſe porteroit mieux; mais il mourut au bout de dix jours.

Mort de Fernandez de Cordoue.

Quoique cette Expédition eût abouti à fort peu de choſe, & que dans le vrai elle eût été funeſte à tous ceux qui y avoient eu part, Velaſquez en parut fort ſatisfait & réſolut de n'en pas demeurer-là. Il arma en diligence trois navires & un brigantin, ſur leſquels il mit 250 Eſpagnols, & quelque Inſulaires de Cuba pour les ſervir. Les trois navires étoient commandés par Pedro de Alvarado, François de Montejo, & Alphonſe d'Avila. Ils avoient pour Directeur de l'Expédition Jean Grijalva, compatriote de Velaſquez & né à Cuellar comme lui. Il avoit défenſe expreſſe de faire aucun Etabliſſement en Terre-ferme.

Grijalva lui ſuccede pour les découvertes.

1518. Expédition de Grijalva.

L'Eſcadre partit de Cuba le 8 d'Avril 1518, & en huit jours de navigation ſe trouva à la vue d'une Iſle que les habitans nommoient COZUMEL; Grijalva voulut l'appeller Sainte Croix, à cauſe de la fête de l'invention de Sainte Croix: mais l'ancien nom a prévalu. Il s'approcha enſuite de la Terre ferme, & arriva en huit jours à Potonchan, où il trouva les peuples fort réſolus à lui diſputer la deſcente. Il ne laiſſa pas de

de la faire. Il y eut trois hommes tués & soixante de blessés; comme il s'exposoit sans ménagement, il fut lui-même blessé. Il marcha ensuite vers une bourgade où il n'y avoit plus personne, & quoiqu'il eût envoyé faire aux habitans des propositions avantageuses, il ne put les engager à revenir. Ne voyant aucun jour à pouvoir traiter avec eux, il se rembarqua.

L'AMERIQUE.

Plus il avançoit, & plus le Païs lui paroissoit cultivé & peuplé, les habitans plus à leur aise & plus policés, les édifices plus propres & mieux bâtis. Un Soldat s'étant avisé de dire qu'il lui sembloit être dans une nouvelle Espagne, cette parole passa aussi-tôt de bouche en bouche; & c'est ainsi que le nom de NOUVELLE ESPAGNE a été donné à cette Contrée, qui le conserve encore.

Il découvre la Nouvelle Espagne.

Grijalva soupiroit après une riviere, où il pût s'arrêter quelque temps, & par ce moyen prendre un peu plus de connoissance de l'intérieur du Païs. Il en découvrit une qui se jette, par deux embouchures, dans ce que l'on a depuis appellé le Golphe de Mexique. Mais s'étant approché de la branche qui lui parut la plus navigable, il n'y trouva point assez d'eau pour y faire entrer ses deux plus gros vaisseaux. Il fit renforcer les Equipages des deux autres, résolu de remonter cette riviere le plus haut qu'il seroit possible. Il eut de la peine à surmonter le courant du fleuve; & il y étoit à peine engagé, quand il apperçut assez près de lui un grand nombre de Canots remplis d'Indiens armés, qui paroissoient résolus de défendre la descente. Leurs cris, leurs menaces n'épouvanterent point les Espagnols, qui s'avancerent jusqu'à la portée du trait. Le Général leur avoit sur-tout recommandé de ne faire aucune démonstration par où l'on pût juger qu'ils ve-

L'AMERIQUE. noient comme ennemis. Les Indiens de leur côté furent si frappés de la figure de ces étrangers, de la belle ordonnance dans laquelle ils s'avançoient, de l'intrépidité qu'ils faisoient paroitre, malgré leur petit nombre, de la forme de leurs armes & de celle de leurs navires, que la surprise suspendant toute la fureur dont ils étoient animés, ils resterent comme immobiles. Un silence général succéda tout à coup aux clameurs dont, un instant auparavant, la campagne & le rivage retentissoient.

En prend possession à la vue des Indiens.

Le Commandant profita d'une si heureuse conjoncture, pour sauter à terre. Ceux qui étoient avec lui en firent autant, & tous les autres le suivirent de près. Il les rangea en bataille à mesure qu'ils arriverent, fit déployer l'Etendard Royal, & s'appercevant que cette action avoit redoublé l'étonnement des Indiens, il fit tranquillement à leur vue toutes les cérémonies qui ont accoutumé d'accompagner les prises de possession les moins contestées. Il envoya ensuite ses deux Interprêtes Julien & Melchior, ces deux Néophytes de l'Yucatan, que Fernandez de Cordoue avoit menés à Cuba, & dont la Langue s'entendoit dans une bonne partie de la Nouvelle Espagne. Il les chargea de dire aux Indiens qu'il n'étoit venu dans leur Païs dans aucun mauvais dessein, que son arrivée n'avoit rien que de pacifique, & que tout son desir étoit de faire Alliance avec eux.

Sa proposition aux Indiens.

Sur cette assurance trente des principaux se détacherent, & s'approcherent avec une confiance qui laissoit entrevoir quelque soupçon. Grijalva les combla d'amitiés & leur fit quelques présens qui acheverent de les rassurer. Il crut alors pouvoir leur dire qu'il étoit le

Lieu-

Lieutenant du grand Roi auquel obéissoient des peuples sans nombre, qu'il les invitoit à le reconnoitre pour leur Souverain; qu'ils ne s'en repentiroient point, ce Monarque n'ayant rien plus à cœur que de rendre heureux tous ceux qui se rangeoient sous ses loix. L'AMERIQUE.

A ces mots, on vit la fureur renaitre sur le visage des Indiens. Le plus considérable d'entre eux leur imposa silence de la main, & s'adressant à Grijalva; „ Ce n'est pas, dit-il, „ une paix que vous nous offrez, mais une „ guerre que vous nous déclarez; car qui a „ jamais entendu parler d'une paix dont la „ prémiere condition demande une soumis- „ sion, telle qu'on l'exige d'un peuple déja „ vaincu? Avant que de nous proposer votre „ Souverain pour maitre., vous deviez vous „ informer si nous sommes mécontens du nô- „ tre. Cependant, comme je ne suis pas mu- „ ni d'une autorité suffisante pour vous don- „ ner une réponse décisive, je vais rendre „ compte à mes Supérieurs de ce que vous „ prétendez, & je vous ferai savoir leur der- „ niere résolution ". Il se retira en disant ces mots, & laissa les Espagnols un peu intrigués, voyant qu'ils avoient affaire à des gens qui pensoient trop bien pour être des ennemis méprisables. Mais leur inquiétude finit bientôt, par le retour du même Indien qui leur avoit parlé si sagement. Il étoit accompagné d'une suite nombreuse, & leur présenta des provisions de la part des Caciques des environs. „ Voici, leur dit-il, des gages de la „ paix que nous acceptons. Mes Maitres ne „ craignent point la guerre; mais ils jugent que „ la paix est toujous préférable à la plus heu- „ reuse guerre ". Sage réponse d'un d'entre eux.

Cette déclaration causa une joye universelle,

 &

L'AMERIQUE.

& les deux Nations commençoient à traiter ensemble cordialement, quand le Cacique du lieu parut avec une garde peu nombreuse & desarmée. Il ne laissa pas de conserver un air de maitre, qu'il ne démentit point par son discours. Ayant fait étaler quantité de raretés du Païs dont il vouloit faire présent au Général, & parmi lesquelles il y avoit beaucoup d'ouvrages travaillés en or: „ J'aime la paix, (lui „ dit-il, sans lui donner le temps de faire son „ remerciment,) j'aime la paix, & c'est pour „ la maintenir entre nous, que je vous prie „ d'accepter ce présent, & de vous éloigner „ de ces lieux, de peur que la mesintelligence „ ne se mette entre vos Sujets & les miens ". Grijalva lui répondit, que son dessein n'avoit jamais été de lui causer de l'inquiétude, & qu'il ne tarderoit pas à partir. Sur cette assurance le Cacique le quitta, & les Espagnols se rembarquerent le même jour. La riviere où ils étoient s'appelloit TABASCO; les Espagnols l'ont nommée Riviere de Grijalva, & ont conservé le nom de Tabasco à la Province. On demanda aux Indiens d'où leur venoit l'or: ils montrerent le Couchant, & dirent plusieurs fois Culua. Plusieurs proposerent de faire un Etablissement en cet endroit; le Général leur opposa la défense de Velasquez.

Grijalva continue ses découvertes.

Au sortir de cette riviere, Grijalva prit à l'Ouest & continua de ranger la côte jusqu'à une riviere qu'il nomma Rio de Banderas, parce qu'il y apperçut des Américains qui avoient mis des banderoles au bout d'une maniere de piques, & sembloient les inviter à faire descente chez eux. Montejo eut ordre de reconnoitre cette riviere avec deux bateaux armés, & Grijalva le suivit avec tout son monde. Ils furent bien reçus, & traiterent avec ce peuple-

quin-

quinze-mille Pezos en or, pour les plus viles marchandises. Grijalva prit aussi possession de cet endroit avec toutes les cérémonies ordinaires; & ce qui est remarquable, tous ces actes se faisoient au nom de Velasquez. Cette rade n'étant pas à l'abri des vents du Nord, le Général n'osa point s'y arrêter. Il passa deux ou trois Isles peu considerables, & en vit une qui lui parut bien peuplée. Il y fit descendre quelque monde. On y trouva quelques édifices assez beaux, & un Temple d'une structure singuliere. Il étoit ouvert de tous côtés, & au milieu il y avoit un dégré tout découvert par où l'on montoit à une espece d'autel, sur lequel étoient des statues d'une figure horrible. Grijalva eut la curiosité de le voir de près, & y trouva cinq ou six cadavres qui paroissoient avoir été sacrifiés la nuit précédente. Il nomma l'Isle, L'ISLE DES SACRIFICES; les François disent la Caye du Sacrificé. Il vit la même chose dans une autre Isle un peu éloignée, que les Insulaires nommoient Culua, & qu'il crut être cette terre fertile en or qu'on lui avoit indiquée. En effet il y trouva beaucoup d'or, & il la nomma ST. JEAN D'ULUA. Elle est au Nord de la Vera-Cruz, dont elle forme le Port.

L'AMERIQUE.

L'Isle des Sacrifices.

Grijalva eût été charmé de prendre possession de ces beaux Païs autrement que par de vaines cérémonies, mais il étoit retenu par des défenses expresses de Velasquez, qui néanmoins en lui faisant cette défense, eût été charmé qu'il ne lui eût pas obéi & se fût chargé de ces Etablissemens sans le consulter. Obligé de ménager l'Amiral & l'Audience Royale de St. Domingue d'où son Gouvernement relevoit, il n'avoit osé donner cette permission, & avoit même fait la défense pour s'en servir en cas

Velasquez avoit défendu de faire aucun établissement.

L'AMERIQUE. de mauvais succès : mais il avoit supposé qu'il ne seroit pas obéi, & que l'on interpreteroit ses paroles selon ses intérêts ; & malheureusement pour lui, il avoit mis à la tête de l'Expédition un homme scrupuleusement fidèle à ses ordres.

Le Général, que tout invitoit à faire un Etablissement en ces lieux-là, n'osant le faire sans permission, envoya Pedro de Alvarado avec un navire, le chargea de tout l'or & de toutes les raretés qu'il avoit négociées jusque-là, renvoya tous les malades qui étoient hors de service, & pria Velasquez de lui envoyer ses ordres. Velasquez de son côté étant en peine de son Escadre, envoya Christophle d'Olid avec un navire pour en avoir des nouvelles. Celui-ci, maltraité par un coup de vent sur les côtes de l'Yucatan, regagna l'Isle de Cuba & y arriva en même temps qu'Alvarado. On fut charmé d'un si beau succès ; mais Velasquez entra dans une furieuse colère, quand il sut qu'il n'y avoit point d'Etablissement commencé. Alvarado, qui avoit conseillé à Grijalva d'en hazarder un, l'excusa mal. Le Gouverneur de Cuba prit d'abord la résolution de faire un nouvel armement, & d'en donner le commandement à un autre.

Tandis qu'il faisoit ainsi injustement le procès à Grijalva, dont tout le crime étoit de lui avoir trop fidelement obéi, ce Général continuoit de le servir avec un dévouement extrême, & poussoit ses Découvertes le long du Golphe du Mexique. Peu après le départ d'Alvarado, il s'étoit remis en mer, & après avoir reconnu les hautes montagnes de TUSPA, il se trouva dans la Province de Panuco. Y ayant apperçu une riviere, il y fit entrer ses navires ; mais à peine y avoit-il mouillé ses ancres, que le

Grijalva s'avance jusqu'à la Province de Panuco.

le vaisseau d'Alphonse d'Avila, un peu plus avancé que les autres, fut attaqué par une Flotte de canots d'Indiens qui lui auroient fait un mauvais parti, si Grijalva joignant promptement toutes ses forces ne fût pas venu à son secours. Le Général tomba si brusquement sur les Barbares, qu'il en fut tué un très grand nombre, & la plupart n'eurent pas le temps de se sauver. Cet incident fit donner à cette riviere le nom de RIVIERE DES CANOTS. Grijalva en étant sorti, côtoya la Province de Tlascala, & s'avança ensuite jusqu'à une pointe où les courans se trouverent si contraires & si forts, que son Pilote Alaminos après plusieurs efforts inutiles, déclara qu'il y avoit trop de risque à s'opiniâtrer davantage. L'AMERIQUE. Et celle de Tlascala.

Plusieurs personnes des plus considerables de l'Escadre firent alors une derniere tentative pour engager Grijalva à faire un Etablissement, & l'on prétend qu'il ne parut pas alors s'en éloigner beaucoup: mais François de Montejo ayant opiné au contraire, il reprit ses prémiers sentimens & fit voile vers l'Isle de Cuba, où il arriva sur la fin d'Octobre. Il apprit en passant à Matança, les grands préparatifs de Velasquez pour une nouvelle Expédition; & comme il ignoroit les dispositions de ce Gouverneur à son égard, il se flatta qu'il seroit chargé du commandement. Il n'en fut détrompé que quand, au-lieu des amitiés & des remercimens qu'il avoit compté d'en recevoir, Velasquez lui fit en public les reproches les plus sensibles & lui parla de la maniere la plus dure. Il ne repliqua, qu'en faisant voir l'ordre qu'il avoit reçu de lui-même. Le Gouverneur reconnut de l'avoir donné, & ne laissa pas de vouloir un mal mortel de ce qu'on l'avoit exécuté. Velasquez le maltraite injustement pour avoir suivi ses ordres.

Velasquez envoya Jean de Salcedo à l'Espa-

L'AMERIQUE. gnole, afin d'y demander l'agrément pour une nouvelle entreprise, concertée sur les Mémoires de Grijalva. Lorsqu'il fut question de nommer un Commandant pour sa Flotte, il se trouva embarrassé. Il s'en présenta assez ; mais les uns portoient trop haut leurs prétentions, & les autres n'avoient pas les qualités que demandoit une entreprise de cette importance. D'ailleurs les conditions qu'il demandoit dans un Général n'étoient pas aisées à trouver dans un même sujet. Il vouloit un homme qui eût toutes les vertus des Conquérans & des Héros, sans en avoir l'ambition; un homme qui en surmontant les plus grands périls, fût assez desintéressé pour lui faire un sacrifice continuel de sa réputation & de sa gloire. Il ne vouloit pas voir que Grijalva étoit seul capable de cette sorte d'Héroisme. Sa haine pour lui, lui couta cher, comme l'on verra dans la suite. Dans le temps qu'il déliberoit sur le choix d'un Général pour sa Flotte, Amador de Lariz Trésorier Royal, & André Duero Sécrétaire du Gouverneur, profiterent de cette irrésolution & firent tomber son choix sur leur ami commun, & l'homme du monde le plus ambitieux & le moins propre à n'agir qu'avec subordination à la tête d'une Armée. Ce fut le célèbre Fernand Cortez, celui peut-être des Conquérans du Nouveau Monde, dont on a dit plus de bien & plus de mal.

Il choisit Cortez pour son Général.

CHA-




AMERICQVE
SEPTENTRIONALE
Par N. Sanson
d'Abbeville Geographe
du Roy.
GLACI
MEXIC
NOVVEAV
Conibas
Cibola
Les Apaches
Nouueau
Mexique
Nouuelle
MEX
Grenade
Californie Isle.
MER VERMEIO
Cinaloa
Paffagua
tes.
N Biscaye
Zacatecas
Chichi
C de S Lucas
Compostelle
C. de Corrientes
Xalis
Purification
Mec
hoacan.
MEXI
Zacatula
Acapulca
NOU
Tlas
MER
DE SVD.
ou
ESP
70
60
50
40
30
20
10
250
260
270
330

CHAPITRE V.

De la Conquête du MEXIQUE.

AVant que d'entrer dans le détail de ce grand évenement, il eſt bon de connoître le Héros qui en fut l'ame, & qui par ſon courage & ſa conduite, avec une poignée d'Eſpagnols, conquit un ſi vaſte Empire. Fernand Cortez naquit à Medellin, Ville de l'Eſtremadure d'Eſpagne, en 1485, d'une famille noble. Son pere étoit Martin Cortez de Monroy, & ſa mere Catherine Pizarro Altamirano. On eut aſſez de peine à l'élever, & juſqu'à l'âge de quatorze ans il fut très infirme. Mais alors ſa ſanté ayant paru ſe fortifier, il fut envoyé à Salamanque pour achever ſes études. Le deſſein de ſon pere étoit de l'appliquer à la Juriſprudence: comme cette occupation n'étoit pas fort de ſon gout, il y renonça bientôt, retourna dans ſa famille, & prit le parti d'aller ſervir en Italie, ſous le célèbre Gonçalve de Cordoue. Une maladie rompit ce voyage. Dès qu'il fut guéri, il paſſa aux Indes en 1504, & ſon pere le recommanda à Ovando, Gouverneur-Général de l'Eſpagnole, duquel il étoit parent. Ovando le reçut bien, & lui donna de l'emploi dans la Ville d'Azua de Compoſtelle. Il étoit bien fait, ſon air & ſes manieres avoient quelque choſe de fort aimable. Il étoit généreux, ſage, diſcret, ne parlant jamais mal de perſonne, & avoit la converſation fort enjouée. Il obligeoit de bonne grace, n'avoit rien à lui, & ne vouloit pas mê-

Portrait hiſtorique de Fernand Cortez.

L'AMERIQUE. même qu'on publiât ses bienfaits ; mais il savoit merveilleusement faire servir cette générosité & cette modestie aux fins qu'il se proposoit, qui étoient de se faire des amis qui contribuassent à son élevation, ou la souffrissent sans jalousie. En 1511, trois ans après le rappel de son parent, il passa dans l'Isle de Cuba avec Velasquez, qui le fit son Secretaire. L'année suivante, quelques mécontens, qui vouloient porter des plaintes contre le Gouverneur, à l'Audience Royale de S. Domingue, cherchant un homme assez hardi pour se charger de cette commission, s'adresserent à Cortez, qui l'accepta, & entreprit de passer à l'Espagnole dans un canot. Velasquez en eut le vent, le fit arrêter, & condamner à être pendu. Quelques personnes de considération firent envisager au Gouverneur, que par cette action il s'attireroit sur les bras l'Audience Royale, dont l'autorité supérieure à la sienne pourroit lui faire payer cette vengeance. En un mot il obtint la grace de Cortez, qui eut assez d'habileté pour faire ensuite sa paix avec Velasquez, qui dans le fond l'aimoit & l'estimoit. Il devint très riche: il avoit la Charge d'Alcaïde dans la Capitale de Cuba, & jouïssoit plus que personne de la faveur de Velasquez, lorsque ses amis le lui proposerent pour le commandement de la Flotte.

Sa nomination fut généralement applaudie par le peuple: mais ceux qui connoissoient le génie de Cortez, & les intérêts du Gouverneur, jugerent que ce choix feroit fatal à ce dernier. Il n'y eut pas jusqu'à un de ces Fous, qui en bouffonnant, disent quelquefois des vérités fort sensées, qui ne pensât fort juste sur ce sujet. Voyant un jour Velasquez & Cortez, qui se promenoient ensemble, il se mit à crier,

que

que le Gouverneur avoit fait un beau coup, *& il lui faudroit une autre Flotte, pour courir après Cortez.* Velasquez demanda à Cortez, s'il entendoit bien ce que cet homme disoit. *C'est un Fou*, reprit Cortez. Cependant la prédiction fut vraie à la lettre. L'AMERIQUE.

1618. Intrigues de Valasquez à la Cour d'Espagne.

Ce qui étourdissoit Velasquez sur les mauvaises suites que ce choix pouvoit avoir, c'étoient les mesures qu'il avoit prises à la Cour. Aussitôt après l'arrivée de Pedro de Alvarado, qui lui avoit apporté les prémieres nouvelles de la découverte de la Nouvelle Espagne, il avoit envoyé en Europe Benoît Martin son Chapelain, pour rendre compte au Roi, & de ce qui s'étoit passé, & des projets qu'il méditoit encore. Il avoit envoyé avec lui ce qu'on avoit rapporté de plus précieux de la Terre-ferme. Le Chapelain avoit été suivi de Gonçalez de Guzman, & Velasquez avoit recommandé à tous les deux, d'agir de concert avec Pamphile de Narvaez, qui étoit à la Cour depuis quelque temps, & qui avoit déja assez bien commencé à le servir. Fonseca, qui trouvoit en Velasquez un Sujet tout propre à mortifier l'Amiral, ne manqua pas cette occasion. Le 13 Novembre, il fit signer au Roi un Concordat, en vertu duquel ce Prince nommoit Velasquez Adelantade, & le déclaroit son Capitaine & Lieutenant-Général dans l'Isle de Cuba, & dans tous les lieux qui avoient été, ou seroient découverts par ses soins & sous ses ordres. Il lui donnoit même la permission de lever, pour cela, du monde par-tout où il voudroit, sans en excepter l'Espagnole; & regloit d'une maniere très avantageuse pour lui, les profits qui se tireroient de toutes ses entreprises dans le Continent. Ces graces arriverent trop tard à Velasquez, & il n'en jouit pas long-

L'AMERIQUE. longtemps. Il avoit fait des fraix immenses pour cette Flotte, & il s'en promettoit de grands fruits: le choix qu'il avoit fait gâta tout; & pour hâter son malheur, il s'en repentit, & fit paroître son regret lorsqu'il n'étoit plus temps.

Préparatifs de Cortez. Cortez fit voile du Port de Sant-Yago le 8 Novembre 1518, & gagna fort vite le Port de la Trinité, où il avoit quantité d'amis, qui voulurent le servir de leur bourse & de leur personne. Il lui vint aussi un renfort considérable de la Ville du S. Esprit, qui n'est pas loin de celle de la Trinité. Mais tandis que tout étoit en mouvement dans ces deux Villes en faveur du Général, le Gouverneur cédant enfin à une frayeur tardive, résolut de hazarder tout, pour lui ôter la conduite de cette entreprise. Il commença par envoyer un ordre exprès à François Verdugo son beau-frere, Alcaïde-Major à la Trinité, de le déposer juridiquement de sa Charge. Cortez étoit sûr de ceux qui étoient sous ses ordres, & Verdugo n'osa commettre son autorité. D'ailleurs il fut charmé de la maniere dont Cortez lui parla, & il voulut attendre un second ordre du Gouverneur, avant que de hazarder une démarche si délicate. La plupart des Officiers de la Flotte écrivirent au Gouverneur, en faveur du Général. Cortez lui écrivit lui-même d'une maniere fort mesurée, qui sans sortir du respect & de la subordination, faisoit voir une noblesse de sentimens, que Velasquez ne lui avoit peut-être pas assez connue, & un peu de ce ressentiment, qui ne sied pas mal à la vertu calomniée.

Velasquez veut l'arrêter, & n'est point obéi.

Ces Dépêches étant parties, Cortez se hâta de quitter la Trinité, & de sortir de l'Isle au plutôt. Il envoya la plus grande partie de ses Sol-

Soldats par terre à la Havane, sous la conduite de Pedro de Alvarado. Il s'y rendit lui-même par mer, & eut bien de la peine de se tirer d'un récif où il avoit échoué. Il eut à la Havane un nouveau renfort de Volontaires ; & comme toute cette Noblesse, qui se donnoit à lui, n'épargnoit rien pour se bien équiper, rien n'étoit plus leste que toute cette Armée navale. Mais tandis qu'il pressoit les derniers préparatifs, avec une conduite & une diligence, qui le faisoient admirer de jour en jour, Gaspar de Garnica arriva de Sant-Yago, avec des Lettres de Velasquez pour Pierre Barba, Commandant de la Havane. Il lui étoit ordonné d'arrêter Cortez, & de l'envoyer prisonnier à la Capitale. Le Gouverneur recommandoit en même temps à Diego de Ordaz, & à Jean Velasquez de Léon, de prêter main-forte à Barba. Cette seconde tentative ne réussit pas mieux que la prémiere, elle fut généralement blâmée; & Cortez se voyant soutenu, leva le masque, & cessa de ménager un Ennemi déclaré.

L'AMERIQUE.

Quelque temps après, on apprit que Velasquez ne trouvant point d'Officiers, qui se chargeassent d'arrêter Cortez, venoit lui-même à la Havane. Cortez ne l'attendit point, & partit le 10 Fevrier 1519, après avoir mis solennellement son Expédition sous la protection du Prince des Apôtres, & fait peindre dans son grand Etendard une Croix, avec ces mots, qui furent montrés au *Grand Constantin*, IN HOC SIGNO VINCES. Il avoit divisé toutes ses Troupes en onze Compagnies sur autant de Bâtimens ; & par-là chaque Capitaine avoit une autorité égale sur mer & sur terre. Cortez prit le commandement de la prémiere Compagnie. Les autres Capitaines étoient, *Jean Velasquez de Léon*, *Alphonse-Fernand de Portocarrero*, *François de Mon-*

Départ de Cortez. 1519.

Détail de sa Flotte.

L'AMERIQUE. *Montejo*, *Christophle de Olid*, *Jean de Escalanté*, *François de Morla*, *Pedro de Alvarado*, *François Saucedo*, *Alphonse d'Avila*, & *Ginez de Nortez*, qui montoit le brigantin. François de Orezco, qui avoit servi avec beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie, fut chargé de l'Artillerie; & le même Antoine Alaminos, qui avoit accompagné Fernandez & Grijalva, fut déclaré prémier Pilote. Tel étoit l'armement dont Cortez se conserva le commandement.

Il donna ordre à Pedro de Alvarado de prendre les devants par le côté du Nord & d'aller chercher Ordaz à Guacanico, & d'attendre ensuite la Flotte au Cap S. Antoine. L'Isle de Cozumel fut marquée pour se rejoindre en cas de séparation. Cette précaution fut utile: une tempête les traversa dans leur route; Alvarado en fut entrainé dans le Golphe plus avant qu'il ne vouloit. Ne pouvant regagner le Cap S. Antoine, il aima mieux aller en droiture à Cozumel, où il mit pied à terre à dessein de se loger dans une bourgade, que lui & quelques Soldats avoient remarquée au voyage de Grijalva. Ils la trouverent sans habitans, les Indiens s'étant retirés avec leurs effets, à l'approche des Espagnols.

Leur arrivée à l'Isle de Cozumel. Alvarado, jeune, plein de feu, crut qu'il étoit de son honneur de ne pas rester dans l'inaction: il alla avec sa troupe reconnoitre le Païs. A une lieue il trouverent un autre Village abandonné, mais où les Indiens avoient laissé des vivres & des poules, que les Soldats s'approprierent. Ils trouverent dans un Temple quelques bijoux autour d'une Idole, & quelques autres choses qu'ils prirent. Il revinrent à leur prémier poste, & Cortez arriva le lendemain avec la Flotte. Prévoyant qu'Alvarado n'auroit pu exécuter la commission, comme il étoit vrai,

vrai, il fit avertir Diego d'Ordaz par un autre moyen. Tout charmé qu'il étoit de voir le navire d'Alvarado heureusement arrivé, il fit mettre le Pilote aux arrêts, fit une sévère reprimande au Capitaine, & la lui fit en public, afin de la rendre utile. Alvarado avoit pris deux Indiens & une Indienne; Cortez les fit venir. Il avoit pour Interprete Melchior, l'un de ces deux Indiens, qui avoient été pris & batisés dans l'Expédition de Fernandez; Julien étoit mort. Il fit comprendre aux prisonniers, qu'il étoit bien fâché du tort que ces Soldats leur avoient fait, ordonna qu'on leur rendît ce qui leur avoit été pris, & y ajoutant d'autres présens il les renvoya, avec un présent de quelques bagatelles pour leur Cacique.

L'AMERIQUE.

L'Armée campa sur le bord de la mer, & s'y reposa trois jours, sans rien faire qui pût allarmer les Indiens. Le Général y fit la revue de tout son monde: il se trouva cinq-cens-huit Soldats; dix-sept chevaux, & cent-neuf tant Pilotes, que Matelots; deux Chapelains dont l'un étoit le Licentié Jean Diaz, & l'autre le P. Barthelemi d'Olmedo Religieux de la Merci. Tous deux accompagnerent Cortez jusqu'à la fin de la conquête. Le Général fit alors à ses Soldats une harangue, où sans exténuer, ou cacher les périls qu'ils auroient à surmonter, & les fatigues inévitables, il marqua l'extrême confiance qu'il avoit en eux, les piqua d'honneur, & leur fit envisager la gloire & tous les avantages, qui seroient le prix de leur union & de leurs travaux. Sur ces entrefaites les Indiens, sur l'esprit de qui le renvoi des prisonniers avoit produit un bon effet, se rapprocherent par petites bandes. Les hostilités furent défendues, mais on prit les précautions nécessaires, pour n'en être point surpris. Ceux qui vin-

Revue de l'Armée.

L'AMERIQUE.

vinrent jufqu'au Camp, y furent bien traités, & ne marquerent aucune furprife. Leur Ifle avoit un Temple, où il venoit des étrangers de toutes parts, ils étoient accoutumés à en voir de toutes façons. Leur Cacique vint lui-même voir Cortez, qui le reçut bien. Quelqu'un de fa fuite prononça le mot de Caftille. Cortez en fut frappé, il voulut favoir comment ce mot étoit connu de l'Indien. Il apprit par-là, qu'il y avoit dans la Province d'Yucatan, des prifonniers qui étoient d'un Païs nommé Caftille, & qui reffembloient beaucoup aux Efpagnols de fon Armée. Ils étoient au pouvoir de quelques Indiens puiffans, dont la réfidence étoit à deux journées dans les Terres. Il prit auffitôt la réfolution de les retirer par la force. Le Cacique lui confeilla fagement de les racheter par des préfens, de peur que fi on y alloit à main armée, les Indiens ne commençaffent par faire mourir leurs prifonniers. Il offrit huit de ces Indiens, pour cette commiffion. Ils partirent avec Ordaz, qui les mena au Yucatan, & eut ordre de les attendre pendant huit jours. Cortez profita de ce délai, pour inftruire ce peuple, & le Cacique; mais il falloit plus de temps pour une fi grande entreprife, que la converfion d'un peuple. On détruifit leurs Idoles. Ils s'attendoient que leurs Dieux s'en vengeroient; cela n'arriva point, & ils en conclurent, que le Dieu qu'on leur annonçoit étoit encore plus puiffant, que ceux qu'ils adoroient: ils auroient voulu les affocier. Cependant les huit Indiens ne revenoient point. Cortez les foupçonna de l'avoir joué en cela, afin de profiter des préfens qu'il leur avoit donnés, pour la rançon des Efpagnols. Ordaz ayant attendu inutilement les huit jours, rejoignit la Flotte;

Efpagnols prifonniers dans l'Yucatan. Cortez veut les délivrer.

&

& Cortez sans rien témoigner de son soupçon, se remit en mer, dans le dessein de suivre la route qu'avoit tenue Grijalva. La Flotte avoit le vent favorable, & on se promettoit une course heureuse, quand on entendit un coup de canon. Le vaisseau d'Escalanté d'où il venoit, ne pouvant suivre, reprenoit la route de Cozumel. Cortez y revint avec la Flotte. Le vaisseau y arriva assez à temps pour se sauver; un moment plus tard, il couloit à fond. On le soulagea, & pendant qu'on y travailloit, on vit de loin venir un canot avec des Indiens. C'étoient ceux qui avoient été envoyés, pour la délivrance des prisonniers. Ils en ramenoient un, nommé Jerôme d'Aguilar natif d'Ecija. Il avoit été jetté sur cette côte, par le naufrage d'une caravelle, qui passoit du Darien à S. Domingue. Vingt de ses compagnons & lui, avoient été récueillis par les Sauvages, & la plupart menés chez des Caraïbes, qui les avoient sacrifiés à leurs Idoles, après les avoir engraissés pour les manger; il s'étoit échapé de leurs mains comme par miracle, & avoit trouvé un autre peuple moins cruel, dont le Cacique l'avoit fait Esclave. Ayant appris la Langue de ces Peuples, en huit ans qu'il avoit été en leur Païs, son maitre l'avoit traité avec plus de bonté, & les présens de Cortez avoient achevé de le gagner, de maniere qu'il lui avoit rendu sa liberté. Il dit qu'il y avoit encore en ce canton un Espagnol qui avoit refusé de profiter de cette occasion, parce qu'il avoit une femme & quatre enfans, & que d'ailleurs il s'étoit fait aux mœurs des Sauvages. Cortez crut n'avoir fait qu'une action de charité, & l'évenement fit voir qu'il avoit acquis un homme, qui lui étoit absolument nécessaire, & sans lequel il n'eût pu aller bien loin.

L'AMERIQUE.

Il y gagne un Interprête.

On

L'AMERIQUE.

Il arrive à la riviere de Grijalva.

Sanglante Bataille suivie de la Paix.

On remit en mer, & en arrivant à la riviere de Grijalva, on y entra. Ces peuples qui avoient fait accueil à Grijalva, n'étoient plus dans la même disposition. Il se livra une bataille, où le grand nombe des Indiens mit l'Armée Espagnole en un extrême danger. La conduite de Cortez, & le bon usage qu'il fit du peu de Cavalerie qu'il avoit, & de son Artillerie que l'on débarqua, lui mériterent la victoire. Mais ce qui lui fit connoitre le prix de l'acquisition qu'il avoit faite, en Jerôme d'Aguilar, ce fut la fuite de Melchior, qui disparut, & dont on ne trouva que les habits de Chrétien, pendus à un arbre. On fut ensuite que les Indiens mécontens de lui, le sacrifierent à leurs Idoles, & le mangerent. Cette guerre qui fut très courte, mais très sanglante, parce que la multitude d'Indiens paroissoit inépuissable, ne couta aux Espagnols que deux Soldats tués; & soixante & dix de blessés. La bourgade de Tabasco fut prise. Entre les prisonniers que l'on fit, il y avoit deux ou trois Capitaines, qui s'attendoient à des cruautés pareilles à celles qu'ils avoient coutume d'exercer sur des ennemis vaincus. Le Général leur parla avec douceur, & les mit en liberté. Peu d'heures après, quelques Indiens vinrent chargés de provisions, demander la paix de la part de leur Cacique. Aguilar fit remarquer que c'étoient des personnes de la plus vile populace, au-lieu que la bienséance demandoit que ce fussent des personnes du prémier rang. Cortez profita de cet avis, il refusa de les voir. Il en vint d'autres avec qui on conclut la paix, & on les renvoya enrichis à bon marché, en leur faisant des présens de peu de valeur, dont ils faisoient un cas infini.

Le

Le Cacique vint enfin lui-même, & fit présent au Général de vingt Indiennes, dont il vanta fort l'habileté à préparer le manger & à faire le pain de Mahis. Il y avoit entre elles une fille d'une naiſſance diſtinguée, dont nous aurons occaſion de parler dans la ſuite de cette Hiſtoire. Cortez propoſa au Cacique de reconnoitre le Roi d'Eſpagne pour ſon Souverain, & d'embraſſer la Religion Chrétienne, dont il lui fit voir quelques cérémonies. On ne lui fit pas beaucoup de difficulté ſur la prémiere propoſition. La ſeconde devoit être préparée par l'inſtruction; & le temps étoit trop court pour cela. On ſe borna à des eſpérances pour l'avenir.

L'AMERIQUE.

Commencemens de Marine, fille Indienne.

Les Eſpagnols ayant célébré la ſolennité du Dimanche des Rameaux dans ce lieu, partirent le lendemain, continuant toujours leur route vers le Couchant. Ils reconnurent, ſans s'arrêter, la Province de Guazacoalco, Rio de Banderas, l'Iſle des Sacrifices, en un mot, ils firent la même route que Grijalva, & aborderent le Jeudi Saint, à midi, à S. Jean d'Ulua. Ils avoient à peine jetté l'ancre, que l'on vit venir deux gros Canots, de ceux qu'on nomme Pirogues. Ils approcherent; mais on fut bien en peine, quand on vit qu'Aguilar ne les entendoit pas. Heureuſement, cette Indienne, dont on a parlé, ſavoit leur Langue, & celle d'Yucatan qu'Aguilar parloit auſſi. Elle ſervit d'Interprete en cette occaſion. Cortez ayant vu de quelle utilité elle lui étoit, la diſtingua; de ſon côté elle n'oublia rien pour lui plaire: elle fut inſtruite, batiſée ſous le nom de Marine; & comme elle étoit d'une famille diſtinguée, les Eſpagnols ne la nommerent plus que Donna Marina. Elle étoit fille du Cacique de Guazacoalco, Province ſujette du Mexique, &

Cortez pourſuit ſa route.

L'AMERIQUE. voiſine de Tabaſco; enlevée de chez ſon pere, dès ſon enfance, ſans que l'on ſache bien comment, & après divers incidens, elle fut vendue au Cacique de Tabaſco, qui en fit préſent à Cortez. Elle apprit le Caſtillan avec beaucoup de facilité, & comme elle entendoit la Langue des Mexicains, elle lui ſervit d'Interprete. Le Général ſe l'attacha par les liens de l'amour, & il eut d'elle un fils qui fut Martin Cortez, Chevalier de l'Ordre de S. Jaques. Revenons aux Indiens, arrivés dans les deux Canots.

Ils étoient envoyés par Pilpatoé & Teutilé. Le prémier étoit Gouverneur de la Province, le ſecond étoit Capitaine-Général de Motezume, Empereur du Mexique. Ils étoient chargés de ſavoir, à quel deſſein Cortez étoit venu mouiller en ce rivage, & de lui offrir leur ſecours, en tout ce qui lui ſeroit néceſſaire, pour continuer ſon voyage. Le Général leur fit beaucoup de careſſes, & quelques préſens. Il les regala de confitures & de vin d'Eſpagne, & ayant tiré de leur entretien les connoiſſances qu'il ſouhaitoit, il les renvoya en leur diſant, qu'il venoit en ami, pour traiter de choſes importantes à leur Prince; qu'il verroit à ce ſujet le Gouverneur & le Général, & qu'il eſpéroit qu'il recevroit d'eux un accueil auſſi favorable, que celui qu'ils avoient fait l'année précédente à quelques perſonnes de ſa Nation.

Il débarque & s'établit auprès de S. Jean d'Ulua.

Le jour ſuivant on mit pied à terre dans le Continent, on débarqua les chevaux & l'Artillerie, & on commença par ſe retrancher. Pluſieurs Indiens aiderent à couper & à planter les paliſſades, & à élever des Maiſons à leur maniere. On fit même une Chapelle de la même architecture, & devant on y planta une Croix. On ſe hâta d'être à couvert de toute inſulte, & on apprit enſuite que les civilités qu'on

qu'on avoit reçues, n'étoient que l'effet de la frayeur, qu'avoit répandue la victoire remportée dans le Tabasco. L'AMERIQUE.

Le Gouverneur & le Général vinrent sous prétexte d'une visite, voir eux-mêmes ces Etrangers, & les observer assez pour en rendre compte à l'Empereur. Cortez leur dit qu'il venoit de la part de Charles, Monarque de l'Orient, traiter avec l'Empereur Motezume, de matieres de grande importances, non seulement à la personne même de l'Empereur, & à son Etat, mais encore à tous ses Sujets en particulier; qu'il ne pouvoit dire ses propositions qu'à l'Empereur lui-même, qu'ainsi il ne pouvoit se dispenser de le voir. A ces mots le Gouverneur & le Général ne purent dissimuler leur chagrin. Ils firent entrer trente Indiens chargés de présens, & en les présentant ils insisterent sur la difficulté de voir l'Empereur, & tâcherent de détourner une audience, qu'ils savoient que Motezume étoit bien éloigné de leur accorder.

Le Gouverneur & le Général de la Province le viennent trouver.

Il se dit Ambassadeur de Charles V. vers l'Empereur du Mexique.

On veut le détourner de l'audience qu'il demande.

Ce Prince déja instruit, dès longtemps, du courage & des vues des Espagnols, soit par une Politique naturelle, soit par un secret pressentiment des malheurs auxquels il étoit prêt de succomber, avoit donné par-tout les ordres de les recevoir en amis, de leur fournir tous leurs besoins, mais de faire enforte qu'ils quittassent au-plutôt ses Etats, & c'est le principe des politesses que Grijalva y avoit reçues. Aussi le Gouverneur & le Général de la Province parlerent-ils à Cortez dans le même sens. Cortez d'un air fier leur repliqua, que l'on ne refusoit point audience aux Ambassadeurs d'un grand Roi: il leur donna le temps de savoir sur cela la volonté de l'Empereur, pourvu qu'ils fissent diligence, & qu'ils fissent sa-

Sentimens de Motezume Empereur du Mexique.

L'AMERIQUE.

favoir à leur Maitre, que le Général des Etrangers étoit réfolu de le voir, & ne partiroit point, qu'il n'eût eu l'audience qu'il demandoit.

Peintres Mexicains: fingularité à ce fujet.

Cela fut dit d'un ton, auquel les Officiers Indiens n'oferent repliquer. Ils prierent feulement d'un air foumis, qu'on ne fît rien avant la réponfe de la Cour. Ils avoient amené avec eux des Peintres, qui fur des toiles de coton tracerent avec beaucoup de légereté des figures, qui repréfentoient l'habillement & les Vaiffeaux des Efpagnols, ils y ajoutoient des caracteres particuliers, qui expliquoient les nombres : efpeces d'Hiéroglyphes, dont cette Nation fe fervoit au défaut de l'Ecriture. Cortez remarqua & admira l'adreffe de ces Peintres, & pour donner plus de matiere à leur pinceau, il fit prendre les armes à fon monde : quelques Cavaliers firent une courfe de bague, les Troupes firent l'exercice, & donnerent une efpece de combat, & après quelques évolutions on fit des falves de l'Artillerie, & de la Moufqueterie. Quoique Cortez eût averti les Indiens que ce n'étoit qu'un jeu & une maniere de faire bonneur aux perfonnes de diftinction, ils en furent effrayés. Il leur fit enfuite quelques préfens, & leur en remit de plus confidérables pour Motezume. Mais il perfifta à demander audience, & les renvoya.

Gros Bourg bâti fur le champ, & peuplé de même.

Le Gouverneur & le Général s'arrêterent affez près du Camp Efpagnol, & il parut qu'ils déliberoient fur la maniere dont ils devoient fe conduire ; car après leur entretien, Pilpatoé s'arrêta en ce lieu, & le terrein fut partagé en un inftant : auffitôt on y vit des Indiens, qui y éleverent des Baraques, & en peu d'heures cette Campagne devint un Gros Bourg, fort peuplé. Pilpatoé crut endormir la défiance de Cortez, en lui faifant dire, que ce Bourg ne fe faifoit, que

que pour être plus à portée de lui fournir tous les besoins. Il feignit de le croire. Cependant, on continuoit d'apporter les vivres, en abondance. L'AMERIQUE.

La réponse de Motezume vint en sept jours, & Teutilé l'apporta au Camp des Espagnols. Elle étoit accompagnée de présens, qui furent reçus avec des marques d'un profond respect. Mais sur la réponse, qui marquoit l'impossibilité de l'audience, Cortez déclara, que sans blesser l'honneur de son Prince, il ne pouvoit pas se retirer sans avoir vu l'Empereur, & qu'il espéroit qu'on ne l'obligeroit pas à prendre là-dessus des mesures qui seroient desagréables. Il chargea les Mexicains d'un nouveau présent pour l'Empereur, & les pria de redoubler leurs instances, ajoutant qu'il attendroit la réponse, en ce même lieu ; & que si elle tardoit à venir, il l'iroit solliciter de plus près.

Instances de Cortez pour être admis à la Cour de Motezume.

Le lieu où ils étoient, étoit un endroit stérile sur des sables brulans, dont les Soldats étoient fort incommodés, aussi bien que des Mosquites, sorte de moucherons très fâcheux. Cortez, en attendant la réponse de Motezume, envoya Montejo avec deux Vaisseaux, & lui ordonna d'aller le plus loin qu'il pourroit, sur la route que Grijalva avoit faite, & de revenir au bout de six jours. Il eut soin de lui donner pour Soldats quelques-uns de ceux que la grande puissance de l'Empire du Mexique commençoit à effrayer.

Motezume de son côté fut extrêmement allarmé de l'opiniâtreté de ces Etrangers. Il se voyoit un vaste Empire, qu'il avoit acquis par la cruauté & par l'audace, plein de mécontens que sa tyrannie révoltoit, entouré de peuples toujours prêts à secouer un joug, qu'ils ne portoient pas volontairement. Mille présa-

Frayeur de cet Empereur.

 ges

L'AMERIQUE.

ges publics & funeſtes ſembloient lui annoncer ſa perte. Son prémier mouvement fut la colere, il vouloit exterminer ces Etrangers; de la colere il paſſa à l'accablement & à la triſteſſe, il redoubla les vœux & les ſacrifices à ſes Dieux. Il prit enfin ſon parti : il envoya de nouveaux préſens à Cortez, avec ordre de ſe retirer de ſes Etats.

La Cour s'obſtine à lui refuſer audience.

Tandis que la Cour ſe livroit à mille allarmes, Cortez s'appliquoit à connoitre le Païs, à ſe faire aimer des Americains, & à inſpirer à ſes Soldats un grand courage, & une confiance à l'épreuve des évenemens. Teutilé lui porta les préſens & la derniere réponſe de la Cour. Cortez, avec ſa fermeté ordinaire, lui parla de l'Idolâtrie qu'il étoit venu détruire. Teutilé le laiſſa à peine achever, il ſe leva bruſquement, & marquant ſur ſon viſage, une impatience mêlée de chagrin & de colere, il dit à Cortez, „ que, juſqu'alors le grand Motezume „ l'avoit traité comme ſon hôte, en employant „ la douceur; mais que, s'il s'opiniâtroit à „ faire toujours la même réponſe, ce ſeroit ſa „ faute s'il ſe trouvoit traité comme un ennemi ". Alors ſans attendre aucune replique, ni prendre congé, il ſortit à grands pas, ſuivi de Pilpatoé, & des autres Indiens de ſon cortege. Cortez fut d'abord ſurpris d'un procédé ſi cavalier, auquel il ne s'attendoit pas. Il ſe remit néanmoins, & tourna même la choſe en raillerie avec ſes gens, à qui il fit remarquer, que des richeſſes offertes à contre-temps, étoient plutôt des gages de foibleſſe, que de liberalité.

Le gros Bourg diſparoit en une nuit.

Le lendemain il ne ſe trouva pas un ſeul homme dans le Bourg & dans la Campagne, qui étoient ſi peuplés la veille; on ceſſa tout-à-coup d'apporter des vivres. Les murmures

res des Soldats commencerent. Ceux qui avoient du penchant pour Velaſquez, ne ſe cachoient plus pour dire dans leurs converſations : „ que Cortez jouoit à les perdre „ par ſon ambition ; qu'il y avoit de la té„ mérité à braver un ſi puiſſant Empereur avec „ ſi peu de monde ; qu'il falloit tous s'unir „ pour crier, que le retour à l'Iſle de Cuba „ étoit néceſſaire, afin de fortifier la Flotte „ & l'Armée, & donner un fondement plus „ ſolide à l'entrepriſe ".

L'AMERIQUE.

Mutinerie dans l'Armée de Cortez.

Cortez fut averti de ces bruits ; mais heureuſement, le plus grand nombre & les plus braves étoient pour lui. Raſſuré par la certitude qu'il en avoit, il permit aux mécontens de lui adreſſer leurs plaintes. Diego d'Ordaz, porta la parole pour tous, & lui propoſa le retour à Cuba, après un détail exprimé d'un ſtyle chagrin, & ſans beaucoup de ménagement. Cortez l'écouta d'un grand ſang-froid, lui répondit noblement, par une peinture des heureux ſuccès qu'on avoit eus juſques-là, & ne lui diſſimula point trop, que s'il ſe trouvoit forcé à prendre la réſolution de retourner à Cuba, c'étoit plus par le conſeil de ſes amis, que par l'inclination des Soldats & du menu peuple.

Quelques heures après, il fit publier que l'on ſe tînt prêt le lendemain, pour s'embarquer & retourner à Cuba. L'Armée conduite par ſes confidens s'y oppoſa, le preſſa de demeurer, & de ne pas faire la même faute que Grijalva. Il ſe fit prier, pour leur accorder la choſe du monde, qu'il ſouhaitoit le plus ardemment.

Montejo étoit revenu de ſa courſe, & avoit découvert un Bourg d'Indiens, dans un lieu fertile & cultivé : la Mer y formoit une eſpe-

L'AMERIQUE.

ce de Port, où les Vaiſſeaux pouvoient être à l'abri des vents derriere des rochers fort élevés. Ce lieu, qui eſt à environ douze lieues de S. Jean d'Ulua, parut propre pour y faire un Etabliſſement avantageux. Sur ces entrefaites arriverent cinq Indiens, députés par le Seigneur de Zempoala, Province voiſine. Leur Cacique mécontent de Motezume, dont il avoit été forcé de ſubir le joug, recherchoit l'alliance de Cortez ; perſuadé par le ſuccès de Tabaſco, que ce devoit être un excellent appui, pour quiconque ſeroit ſous leur protection.

Le Cacique de Zempoala ſe ligue avec Cortez.

Les vues de Cortez commencerent alors à avoir de la réalité. Ce peuple n'étoit pas le ſeul mécontent, & par une prudente diverſion il pouvoit parvenir à balancer les forces des Mexicains. Mais avant que de s'engager plus loin, il fut bien aiſe de s'aſſurer une entiere obéiſſance de l'Armée. Il ne pouvoit pas douter qu'il n'y eût un Parti, peu favorable à ſes deſſeins. Il étoit aiſé à ſes ennemis de lui conteſter ſon autorité : il vouloit la tenir d'une main qui la rendît inébranlable. Il commença habilement ſon manege, par donner une forme à ſa Colonie. Il communiqua ſon deſſein à ſes Officiers, & par eux à toute l'Armée. La propoſition fut bien reçue.

On nomma deux Alcaïdes, Porto-Carrero & Montejo ; quatre Régidors ou Conſeillers, d'Avila, les deux Alvarado, & Sandoval ; un Alguazil-Major, Jean de Eſcalanté ; un Procureur-Général, François Alvarez Chico. Cette Aſſemblée prit le titre de *Conſeil de la Ville de la Vera-Cruz* : c'eſt le nom que l'on donna d'avance à la Ville que l'on vouloit établir, en mémoire du Vendredi Saint, jour auquel on avoit pris terre dans le Continent.

Le

Le Conseil s'étant assemblé le lendemain, Cortez, qui dans ces dernieres fonctions n'avoit paru que comme simple habitant de la Colonie, quoique rien ne se fît que par sa direction & par celle de ses amis, demanda la permission d'entrer; elle lui fut accordée d'abord. On l'invita à prendre la prémiere place: il se contenta de s'asseoir après le prémier Conseiller, les traita de Seigneurs, avec un respect très concerté, & en haranguant l'Assemblée, il représenta qu'il se trouvoit à la tête d'une Armée, sans aucune autorité pour la commander, la Commission qu'il avoit eue de Velasquez, étant revoquée par ce même Gouverneur: qu'il n'avoit fait jusques-là les fonctions de Général, que par la déférence volontaire de ceux, qui l'avoient d'abord reconnu pour leur Chef; qu'il avoit été nécessaire d'en user ainsi, tant qu'il n'y avoit pas eu dans l'Armée une autorité suffisante, pour se donner un Général: que cette nécessité ne subsistoit plus; qu'il prioit le Conseil d'user de son droit, & de n'avoir égard dans un choix de cette importance, qu'à la gloire de la Nation & au bien du service. Après avoir ainsi parlé, il mit sur le bureau les Provisions qu'il avoit de Velasquez, & se retira. Le Conseil ne délibera pas longtemps; toutes les voix furent pour recevoir sa démission, à condition qu'on l'obligeroit d'accepter une Commission nouvelle, & de conserver le Généralat, dont le Conseil lui expédieroit les Patentes.

L'AMERIQUE.

Cortez se démet du Généralat entre les mains d'un Conseil formé par l'Armée.

Le Conseil le lui fait reprendre.

Cette nouvelle fut annoncée par le Crieur public; chacun y applaudit, & ceux-mêmes qui en étoient le moins contens y applaudirent comme les autres, & feignirent de pren-

L'AMERIQUE. dre part à la joye publique. Les Partisans de Velasquez ne se continrent pas longtemps dans les bornes de cette dissimulation; ils commencerent à cabaler. Cortez, persuadé qu'il falloit un coup d'éclat pour prévenir la sédition, fit enlever & mettre aux fers Diego d'Ordaz, Pedro Escudero, & Jean Velasquez de Léon. Cela eut tout le succès qu'il en attendoit: ceux des Subalternes qui pensoient comme eux, furent saisis de frayeur. Cortez l'augmenta, en disant, qu'il alloit leur faire leur procès, comme à des séditieux & à des perturbateurs du repos public, & que leur tête répondroit de leur opiniâtreté. Il les laissa quelques jours dans cette crainte, & affecta beaucoup de sévérité. On défendit qu'ils ne parlassent à personne. Quelques-uns pourtant les approcherent, comme par une tolerance extrême; mais ceux qui les virent étoient des confidens de Cortez, qui les lui gagnerent si bien, qu'après leur pardon il n'eut point d'amis plus dévoués.

Il se forme une nouvelle mutinerie contre lui. Il en fait justice.

Le Général n'ayant rien qui l'arrêtât davantage en cet endroit, fit marcher son Armée vers le Païs de Zempoala, où l'attendoit le Cacique qui l'avoit invité par ses Députés. Il y trouva un peuple qui portoit impatiemment le joug, que Motezume rendoit plus pesant de jour en jour. Il en fut reçu comme un protecteur, avec confiance, & avec une affection dont on lui donna à chaque instant de nouvelles marques. Des Caciques voisins, qui pensoient comme celui de Zempoala, s'y rendirent, & leurs plaintes firent comprendre à Cortez, qu'un Empire aussi mal affermi que celui des Mexicains, n'étoit pas aussi invincible qu'on eût pu se l'imaginer. Avant que d'avoir fait

Il va trouver le Cacique de Zempoala.

S'y fait de nouveaux Alliés.

fait ces découvertes, il s'informa de leurs forces & leur promit sa protection. Il se mit ensuite en marche pour Quiabiflan, où il entra sans résistance. Le Cacique le vint trouver avec celui de Zempoala, & tandis qu'ils conféroient, arriverent des Commissaires de Motezume, qui d'un air impérieux appellerent les deux Caciques, les condamnerent à payer vingt hommes de tribut extraordinaire, pour être immolés, en punition de la retraite qu'ils avoient donnée aux Espagnols.

Il fait arrêter les Commissaires de Motezume par les Caciques.

Cortez ordonna aux Caciques d'arrêter les Commissaires, & de leur mettre des entraves à leur maniere, leur disant, qu'il prenoit sur lui le soin de les défendre contre les ressentimens de l'Empereur. Son but étoit de les rendre plus irréconciliables avec leur ennemi commun, en les chargeant de ce qu'il y avoit d'odieux dans cette action; & en même temps, de laisser toujours une porte ouverte aux négociations avec Motezume, avec qui il ne pouvoit rompre entierement sans témérité.

Se rend maitre des prisonniers & s'en sert à ses desseins.

Il arrêta l'impétuosité qu'avoient les Caciques, & s'étant fait amener deux des prisonniers la nuit, & secretement, il leur marqua qu'il vouloit leur rendre la liberté, qu'il tâcheroit de délivrer aussi leurs compagnons, qu'ils pouvoient en assurer l'Empereur, & qu'il vouloit mériter par son respect, & par son affection, tous les égards qui étoient dus à l'Ambassadeur, & au Ministre d'un très grand Prince. Il les fit embarquer sur une chaloupe, & conduire par des Espagnols hors des Terres des deux Caciques. Le lendemain, on vint lui dire que deux des Commissaires ne se trouvoient plus: ce lui fut un prétexte pour se saisir des quatre autres, & les

L'AMERIQUE. envoyer fur fes vaiffeaux, où ils feroient mieux gardés.

De nouveaux Caciques recherchent fon alliance.

La réputation des Efpagnols fe répandoit. Les Caciques de la Montagne vinrent trouver Cortez, & lui offrirent leurs Troupes qui étoient en très grand nombre. Le Général voyant que chaque jour lui procuroit des Alliés, fongea à fonder enfin une Ville. Ce fut celle de la Vera-Cruz, dans une plaine entre la mer & Quiabiflan, à une demi-lieue de ce Bourg.

Il fonde la Vera-Cruz.

Le retour des deux Commiffaires à la Cour de Motezume, & le rapport avantageux qu'ils y firent des manieres de Cortez pour eux, porterent ce Prince à ceffer les préparatifs de guerre qu'il commençoit. Il lui envoya une Ambaffade avec des préfens, & chargea fes Miniftres de le détourner de fa prémiere réfolution. Ils arriverent à la Vera-Cruz que l'on achevoit de bâtir, furent reçus avec honneur ; & fur ce que, dans leur difcours, ils témoignerent que Motezume fouhaitoit le départ des Efpagnols afin de châtier des Sujets féditieux, le Général dit qu'au contraire il étoit de l'intérêt de l'Empereur qu'il demeurât, pour les retenir dans le refpect. Il les renvoya avec les quatre autres Commiffaires, auxquels on avoit fait toutes les amitiés imaginables fur les vaiffeaux où ils avoient été retenus.

Un vaiffeau venu de Cuba fe joint à Cortez.

Quelque temps après, on vit arriver à la Vera-Cruz un petit vaiffeau Efpagnol, commandé par François de Saucedo. Louis Marin, qui fe diftingua enfuite dans la conquête du Mexique, l'accompagnoit; & ils amenoient dix Soldats, un cheval, & une cavale: ce qui étoit un renfort confiderable. On apprit d'eux que Diego Velafquez Gouverneur de Cuba, revêtu de la Charge d'Adelantade de cette Ifle par la Cour, avoit reçu de nouveaux pouvoirs de décou-

couvrir & de peupler ; que plus fier & plus inexorable que jamais, il menaçoit publiquement de perdre Cortez. L'AMERIQUE.

Le Général dissimulant l'inquiétude que cette nouvelle lui causoit, proposa au Conseil de la Vera-Cruz d'envoyer au nom de la Colonie une Députation à la Cour d'Espagne, avec les richesses qu'on avoit rassemblées, tant des présens des Caciques, que de ceux de Motezume ; & d'y joindre une relation exacte de ce qu'on avoit fait jusqu'alors pour le service du Roi. Le Conseil insista dans ses Lettres sur la sage conduite de Cortez, sur la bravoure des Espagnols, & sur l'injuste procedé du Gouverneur de Cuba. La Lettre finissoit par une supplication de la Ville & de l'Armée, pour que le Roi nommât Cortez Capitaine-Général de cette Expédition, sans aucune dépendance de Velasquez, & confirmât ce que la Ville & l'Armée avoient fait provisionnellement en sa faveur. Les deux Alcaïdes, Alphonse Fernandez, Porto-Carrero & François de Montejo, furent chargés de cette Députation, & Antoine Alaminos fut choisi pour les conduire dans le meilleur voilier de l'Escadre. Ils partirent au mois de Juillet. Montejo, qui avoit un Bien auprès de la Havana, eut l'indiscretion de s'y arrêter pour voir en quel état il étoit. Velasquez, à la défiance de qui rien n'échapoit, faillit à l'enlever ; & s'il manqua son coup, on dut la délivrance du vaisseau que deux navires de Cuba avoient ordre de poursuivre, à l'habileté d'Alaminos, qui eut le courage de s'abandonner aux courans du Canal de Bahama, & ils arriverent à Seville au mois d'Octobre. Cortez envoye à la Cour.

Ce ne fut pas le seul péril auquel ce vaisseau fut exposé. Dans le temps même qu'on l'équipoit, quelques Soldats & Matelots complote- Nouvelle conspiration contre lui.

E 7 rent

L'AMERIQUE. rent ensemble de s'emparer d'un navire, de passer à l'Isle de Cuba & d'avertir Velasquez de la Députation, afin qu'il se saisît des Députés & des présens de Cortez. Un des conjurés se repentit, la nuit même qu'ils devoient exécuter leur projet. La conjuration découverte, les complices arrêtés, le procès ne fut pas long: deux Soldats furent condamnés à la mort, & deux au fouet; & le Pilote qui les devoit mener eut le pied coupé. On fit grace au reste & on supposa qu'ils avoient été séduits par les autres, afin de ne perdre pas tant de monde.

Il fait échouer sa Flotte, afin d'ôter toute espérance de fuite aux mutins.

Cette conspiration fit connoitre au Général qu'il falloit y apporter une fois pour toutes un remede qui coupât la racine du mal, & il en ménagea habilement les moyens. Il s'en ouvrit à quelques-uns de ses confidens; & par leur canal, & par les présens qu'il répandit à propos, il fit si bien que les Matelots publierent eux-mêmes tout d'une voix, que les vaisseaux couloient à fond sans remede, étant entrouverts par le long séjour qu'ils avoient fait dans un Port dont les eaux étoient très mauvaises. Sur leur rapport, on mit promptement à terre les voiles, les cordages, les planches, les ferremens, & tout ce qui pouvoit être de quelque usage; ensuite Cortez ordonna qu'on fît échouer sur la côte tous les gros vaisseaux, sans réserver que les chaloupes pour l'usage de la pêche. On ne parla plus que d'avancer vers le Mexique.

Entreprise de Garay sur la côte de Panuco.

Il étoit à peine en marche, qu'Escalanté laissé à la Vera-Cruz, avertit qu'il paroissoit en rade quelques vaisseaux. Il y retourna aussi-tôt. Quatre hommes débarqués d'un de ces vaisseaux vinrent lui signifier que François de Garay Gouverneur Espagnol de la Jamaïque, ayant pouvoir

voir

voir de découvrir & de peupler, avoit équipé trois navires montés par deux-cens-soixante Espagnols sous le Capitaine Alphonse de Pineda, & pris possession de ce Païs du côté de Panuco; & que comme il étoit prêt d'établir une Colonie à Naotlan, douze milles à l'Ouest de la Vera-Cruz, ils le lui intimoient, & lui demandoient qu'il n'étendît point ses conquêtes de ce côté-là. Cortez se contenta de répondre, qu'il ne savoit ce que c'étoit que requête & significations: que si le Capitaine le venoit trouver, ils ajusteroient à l'amiable leurs prétentions. Ces quatre hommes ne s'en contenterent pas; ils voulurent lui faire une signification dans les formes, & l'Ecrivain même lui manqua de respect. Il les fit arrêter; & leurs habits, que des Soldats mirent aussi-tôt, leur servirent à enlever trois autres hommes qui donnerent dans le panneau. L'AMERIQUE.

L'Armée se remit en marche, & entra dans la Province de Zocotlan. Le Cacique leur fit une reception qui marquoit peu d'affection pour les Etrangers; & comme on déliberoit sur la route que l'on prendroit pour s'approcher de la Capitale de l'Empire, ce Cacique lui conseilla de passer par la Province de Cholula abondante & peuplée, dont les habitans, plus portés au trafic qu'aux armes, livreroient un passage sûr & commode; & sur-tout d'éviter la Province de Tlascala, dont les peuples, disoit-il, avoient des mœurs sanguinaires & féroces. Heureusement pour Cortez, les Indiens de son Armée l'avertirent que ce conseil étoit un piège, que les habitans de Cholula étoient traitres & méchans, & que les Armées de Motezume y logeoient ordinairement; au-lieu que le peuple de Tlascala, quoique nombreux, étoit allié & ami des

L'Armée entre dans le Zocotlan. Piège qu'on lui tend.

L'AMERIQUE. des Zempoales & des Totonagues, amis de Cortez.

République de Tlascala. Tlascala se gouvernoit en République. Cortez envoya demander au Sénat la permission de passer paisiblement par cette Province. Mahiscatzin, le plus vieux & le plus vénérable du Sénat, opinoit en sa faveur. Il parla d'une ancienne tradition, qui promettoit que des hommes qui paroîtroient descendus du Ciel & qui viendroient de l'Orient, devoient un jour arriver chez eux. Il en fit l'application aux Espagnols, & conclut à conserver la paix avec eux. Xicotencal jeune guerrier prévalut, & on se prépara à la guerre de part & d'autre. Cortez arriva, & fut obligé de livrer deux sanglantes batailles, & d'en soutenir une troisieme durant la nuit. Ces trois victoires donnerent aux Espagnols un nouveau lustre, & déterminerent le peuple de Tlascala à leur demander la paix. Tandis que l'on traitoit, Motezume instruit des avantages que Cortez venoit de remporter, & craignant que s'il se joignoit avec les Tlascalteques, ils ne vinssent ensemble contre lui, envoya une nouvelle Ambassade à Cortez pour traverser la négociation.

Cortez après trois victoires lui donne la paix.

Motezume tâche de la traverser. Ces Ministres firent bien des railleries de cette négociation, & de ceux qui demandoient la paix. Ils tâcherent d'inspirer une grande défiance, en dépeignant les Tlascalteques comme un peuple de mauvaise foi, qui ne cherchoit qu'à endormir les Espagnols, & à les attirer chez eux, afin de les faire périr plus surement. Quand ils virent que Cortez ne donnoit point dans leur sentiment, ils demanderent six jours pour envoyer deux d'entre eux à l'Empereur. Ce délai, qui leur fut accordé comme une grace, ne servit qu'à rendre les habitans de Tsalcala plus em-

empressés à obtenir la paix avec ces Etrangers dont ils avoient conçu une si haute opinion. Les Ministres Mexicains revinrent au jour nommé, & eurent audience de Cortez. L'AMERIQUE.

Leur Maitre, non content des présens qu'il envoyoit jusques-là, offroit de payer tous les ans un tribut au Monarque dont Cortez se disoit l'Ambassadeur, & à le révérer comme fils du Soleil & comme propriétaire de l'Empire du Mexique. Mais il y mettoit deux conditions: l'une, que les Espagnols ne s'allieroient point avec la République de Tlascala: & l'autre, qu'ils ne s'obstineroient point à vouloir venir à la Cour. Toutes les Ambassades de l'Empereur aboutissoient à ce but. Cortez, sans leur répondre rien de positif, se contenta de leur dire qu'il falloit les laisser reposer des fatigues de leur voyage, & qu'il les expédieroit en peu de temps. Il craignoit qu'en les renvoyant avec sa réponse ordinaire, on ne profitât de son séjour au Païs de Tlascala pour lui fermer les chemins par de nombreuses Armées.

Il offre de payer tribut, & à quelles conditions.

Le Sénat des Tlascalteques redoubloit ses empressemens pour attirer chez soi Cortez & sa suite: ils lui firent une Députation, à laquelle il ne put refuser la grace qu'ils lui demandoient. Il leur promit d'aller chez eux, & tint parole. Il y mena les Mexicains, qui n'osoient se fier à leurs ennemis; mais il les rassura.

Il arriva à Tlascala: ce ne fut ni un voyage, ni une entrée; mais un Triomphe. Ce peuple & tous ceux des environs faisoient éclater leur vénération pour les Espagnols, en qui ils croyoient voir les Libérateurs du Mexique opprimé sous la tyrannie de Motezume. Un des bons effets de son arrivée, ce fut la délivrance de plusieurs malheureux Indiens réservés à être sacrifiés à leurs Dieux. Il vouloit briser les Idoles;

Son entrée à Tlascala.

L'AMERIQUE.

les: le P. Olmedo, dont le zèle étoit plus sage, lui fit entendre que c'étoit ne rien faire que d'abattre les autels, & laisser l'Idole dans le cœur ; & qu'il falloit commencer par instruire ces peuples ; sans les chagriner par des hostilités qui ne serviroient qu'à les irriter sans les éclairer.

Cortez ayant passé quelques jours à Tlascala, renvoya les Mexicains. Il étoit charmé qu'ils eussent vu avec quelle soumission il avoit été reçu par un peuple que tout l'Empire du Mexique regardoit comme indomtable. Il fit entendre aux Ambassadeurs, que voulant obliger leur Maître en tout, il se serviroit de ce pouvoir pour les lui soumettre. Enfin, après un séjour de trois semaines, Cortez songea à continuer sa marche vers Mexico (a) ; & le jour du départ fut fixé. Il vouloit prendre sa route par Cholula, grande Bourgade bien peuplée, & où les vieilles Troupes de Motezume avoient ordinairement leurs quartiers. On tâcha de l'en détourner, & il n'étoit pas encore bien déterminé, quand de nouveaux Ambassadeurs de l'Empereur le vinrent trouver. Ils lui apportoient enfin le consentement Impérial pour le faire venir à la Cour, & lui dirent qu'on lui avoit préparé un logement à Cholula.

Il veut passer par Cholula.

Les Indiens amis de Cortez ne purent se persuader que ce ne fût pas une embuscade : ils vouloient qu'il prît une autre route, & le voyant obstiné à ne point marquer de défiance & à passer à Cholula, ils assemblerent des Troupes pour le secourir en cas de besoin, n'y ayant que

Les Mexicains veulent l'y faire périr.

(a) C'est ainsi qu'on doit appeller la Capitale de ce vaste Empire, & reserver le mot MEXIQUE pour la Province où elle est, & pour l'Empire dont elle est la Capitale. Son vrai nom étoit *Temixtitlan*.

que cinq lieues de diſtance d'une Bourgade à l'autre. L'AMERIQUE.

L'Armée partit avec les Ambaſſadeurs, quelques Indiens Zempoales qui ne quittoient plus Cortez, & quelques mille Tlaſcalteques, qui le ſuivirent juſques là & camperent hors de la Ville. D'un autre côté vingt-mille Mexicains vinrent pour appuyer le projet, qui étoit effectivement dreſſé pour l'opprimer. Il en fût heureuſement averti la veille du jour pris pour l'exécution, fit une cruelle boucherie des Mexicains, & pardonna enſuite à ceux qui implorerent ſa clémence. De nouveaux Ambaſſadeurs Mexicains qui arriverent, tâcherent d'écarter les ſoupçons du Général. Ils traiterent cette conſpiration de ſédition populaire, & le remercierent de l'avoir punie. On va voir que cette Ambaſſade cachoit une nouvelle fourberie. On partit de Cholula au bout de quatorze jours.

Il évite un autre piége.

On paſſa chez un Cacique de Guacocingo, qui après de vives plaintes contre Motezume, avertit le Général de ne ſe pas fier aux Mexicains, & qu'ils lui avoient dreſſé une embuſcade à la deſcente des montagnes; qu'ils avoient bouché avec des pierres & des arbres le grand-chemin, & applani au commencement de la deſcente un autre chemin qui aboutiſſoit à des précipices. On arriva au haut de la montagne avec beaucoup de fatigue, à cauſe de la neige qui tomboit à gros floccons & que chaſſoit un vent furieux. Cortez voyant les deux chemins, dont l'un paroiſſoit aiſé & l'autre embarraſſé, reconnut la trahiſon; & quoiqu'il fût piqué au vif de ce procedé, il diſſimula ſon reſſentiment & demanda froidement aux Ambaſſadeurs, pourquoi ces chemins étoient ainſi accommodés. Ils répondirent qu'ils avoient fait applanir le plus aiſé, & boucher le plus dangereux. *Vous ne connoiſſez*

L'AMERIQUE.

noissez pas les Espagnols, dit Cortez: *notre inclination se porte toujours au plus difficile, & le danger ne nous épouvante point.* Il ordonna aussitôt de nettoyer ce chemin, & l'Armée descendit dans la plaine sans aucun risque. Elle y trouva une Bourgade, où elle passa la nuit avec toutes les sages précautions que Cortez ne négligeoit jamais pour prévenir toute surprise.

Il arrive dans la Province de Chalco. Chagrin & derniere ressource de Motezume.

Motezume fut au desespoir quand il fut que son dernier stratagème lui avoit manqué, & que l'Armée étoit dans la Province de Chalco, & pour ainsi dire, aux portes de sa Capitale. Sa derniere ressource fut aux Magiciens, qui employerent tout ce que leur Art impie leur put suggerer. Tout fut inutile. Ils avouerent eux-mêmes leur impuissance; & Motezume effrayé par mille présages qui lui annonçoient une infinité de malheurs inévitables, & que sa frayeur grossissoit encore, ne sachant plus à quoi recourir, commença de déliberer sur la maniere dont on devoit recevoir ces Etrangers, sur la solennité & sur l'appareil de leur reception.

Pendant qu'il se livroit aux inquiétudes qui s'augmentoient à chaque instant, le principal Cacique de Chalco & quelques autres de cette Province vinrent saluer Cortez. Après avoir présenté les vivres & offert les présens qu'ils apportoient, ils paroissoient gênés par la présence des Ambassadeurs Impériaux. Cortez les prit en particulier, & les engagea à lui confier sans déguisement tous les sujets de plaintes que la Tyrannie de Motezume leur donnoit. Ils s'adressoient à lui comme à un Dieu qui venoit à leur secours. Cortez avoit intérêt à ne les pas tirer encore de leur erreur: il crut qu'il suffiroit de n'y prendre point de part, & d'être dans la disposition de leur faire connoitre le vrai Dieu, dès qu'il seroit en état de pouvoir travailler à leur

leur conversion avec quelque apparence de succès. Il tâcha de relever leur espérances, en leur insinuant que sa protection ne leur manqueroit pas au besoin. Le jour suivant, l'Armée marcha par un Païs délicieux, & fit quatre lieues. L'air étoit doux & temperé ; la beauté des arbres & la propreté des jardins étaloient à l'envi les soins de la Nature & de l'Art. On logea à Amaméca, Bourg assez peuplé, sur le bord du grand Lac dans lequel la Ville de Mexico est située. L'AMERIQUE.

Le lendemain l'Armée étoit prête à marcher, quand on vint annoncer au Général l'approche du Prince Cacumatzin, Cacique de Tezeuco grande Ville du voisinage, & neveu de Motezume. Il venoit faire un dernier effort pour détourner Cortez d'entrer dans la Capitale. Après les prémieres civilités, il parla de la stérilité qui avoit causé une grande disette dans le Païs; il ajouta que les Espagnols seroient mal régalés dans un lieu où les habitans manquoient des choses nécessaires à la vie. Son neveu vient au-devant de Cortez, & le conduit à Tezeuco.

Cortez ne parut sensible qu'à la bonté qu'on lui témoignoit, & dit qu'on ne devoit pas craindre pour les Espagnols, qui étoient accoutumés à mépriser les travaux & les incommodités qui seroient insupportables à des hommes d'une espece inférieure à la leur. Un présent de quelques bijoux de verre assaisonna sa réponse, & le Prince l'accompagna jusqu'à Tezeuco, Ville dont il étoit Seigneur ; l'une des plus grandes de tout le Mexique, & selon les Historiens, deux fois plus grande que Seville. On continua ensuite la marche par une chaussée, & l'on passa à Quitlavaca, Bourg de deux-mille maisons, & dont le Cacique ne dissimula point à Cortez combien il étoit mécontent de l'Empereur. Delà on se rendit le lendemain à Istacpalapa, Ville située à

trois

L'AMERIQUE.

Motezume vient lui-même au devant des Espagnols.

trois lieues de Tezeuco, sur le même Lac; & enfin le jour suivant on entra dans la Capitale, le 8 Novembre 1519. Motezume lui-même vint au-devant de l'Armée, accompagné de deux Princes ses neveux, & d'un cortege magnifique. Cortez fut logé dans un des Palais de l'Empereur, superbement meublé, & assez grand pour y loger sa petite Armée. Il avoit l'apparence d'une Forteresse: les Espagnols en firent usage dans la suite. Motezume, dévoré par l'inquiétude que lui causoit un voisin dont il n'avoit pu éviter l'approche, l'alla voir encore le même jour, & lui donna audience le lendemain. Il se fit ensuite un plaisir de montrer ses Temples & ses Palais au Général & aux Capitaines, qui ne le quittoient point. Il s'apprivoisa enfin avec ces hommes si formidables, qu'il craignoit effectivement: mais sa crainte, à force de se déguiser sous les apparences de l'amitié, en prit insensiblement l'habitude. Chaque jour étoit marqué par quelque nouvelle faveur, ou par quelqu'une de ces fêtes, à quoi il étoit charmé que les Grands & le peuple s'amusassent, pour s'étourdir sur le sentiment de leur esclavage.

Défiance de Cortez.

Qualpopoca insulte les Espagnols de la Vera-Cruz, & en fait mourir un.

Pendant que l'Armée jouissoit ainsi des plaisirs que Motezume s'empressoit de lui procurer, la joye fut troublée par l'arrivée de deux Soldats Tlascalteques, qui arriverent déguisés en Mexicains. Ils apprirent que les Totonaques de la montagne alliés des Espagnols, voyant leurs terres ravagées par Qualpopoca Capitaine Mexicain, dont l'Armée étoit répandue aux environs de Zempoala, s'étoient adressés à Escalanté Gouverneur de la Vera-Cruz, qui étoit allé à leur secours; qu'il y avoit été blessé mortellement avec sept Soldats, desquels un nommé Jean d'Arguello avoit été enlevé: que les Espagnols, malgré cette perte, avoient pourtant gagné la victoire.

toire. Cette nouvelle jetta Cortez dans un extrême embaras, que d'autres circonſtances augmenterent. Les fêtes continuoient, mais les Nobles commençoient à devenir rêveurs & myſtérieux. Quelques mots échappés, comme celuici, *qu'il ſeroit aiſé de rompre les ponts des chauſſées*; l'avis qu'eut le Général, que quelques Indiens avoient ouï dire qu'on avoit depuis peu apporté à Motezume une tête qu'il avoit conſiderée avec beaucoup d'étonnement, & commandé qu'on la cachât avec grand ſoin; & d'autres obſervations recueillies, firent ſoupçonner que Motezume étoit entré dans une nouvelle conſpiration contre les Eſpagnols, & que Qualpopoca n'avoit agi que par ſes ordres. On ſentit tout le péril. Cortez délibera avec ſes Capitaines ſur le parti qu'il y avoit à prendre, & après leur avoir expoſé le danger où l'on étoit, il balança les inconvéniens qu'il y avoit & à prolonger le ſéjour au milieu d'une Nation nombreuſe, & à faire une retraite qui, outre qu'on ne la feroit pas trop en ſureté, auroit l'air d'une fuite, les rendroit mépriſables à leurs Alliés, & les perdant de réputation, les mettroit hors d'état de ſe relever jamais. Il propoſa enſuite un coup d'éclat, dont la difficulté fut diminuée par la maniere dont on s'y prit.

Cortez ſe ſaiſit de Motezume, & l'arrête priſonnier dans ſa Capitale.

Il alla rendre viſite à l'Empereur à ſon ordinaire, fit mettre tout ſon monde ſous les armes, & ordonna que l'on occupât toutes les avenues du Palais; & accompagné de *Pedro de Alvarado*, *Gonçale de Sandoval*, *Jean Velaſquez de Léon*, *François de Lugo & Alphonſe d'Avila*, & de trente Soldats tous gens de main, il entra chez Motezume, lui repréſenta l'action de Qualpopoca, & l'intimida ſi bien, qu'il l'obligea de le ſuivre au Palais des Eſpagnols, & de dire à ſes gens qu'il y alloit librement pour ſe divertir avec les

Etran-

L'AMERIQUE.

Etrangers ses amis. C'est ainsi que l'Empereur, enlevé de son Palais, fut mené prisonnier dans un autre, où, à la réserve d'une entiere liberté, les Espagnols lui rendirent tous les honneurs imaginables. Ils avoient exigé de lui un ordre pour arrêter Qualpopoca, afin de faire connoître qu'il n'avoit point trempé dans le crime de ce Capitaine. Hors d'état de rien refuser, il avoit envoyé l'ordre; & au bout de deux jours, ce malheureux Officier fut amené. Cortez le fit conduire à l'Empereur; qui le lui renvoya pour en faire ce qu'il voudroit. Cortez lui fit subir un prompt interrogatoire. Il prit d'abord sur soi l'expédition: mais quand il vit qu'on lui faisoit son procès, il se justifia en accusant son Souverain dont il n'avoit fait que suivre les volontés. Cortez, qui vouloit éviter la nécessité de rompre avec un Prince qu'il avoit intérêt de ménager, fit à cet Officier un nouveau crime d'avoir voulu flêtrir la gloire de son Souverain par une fausse accusation. Il voulut que l'exécution fût publique, & pour la faire avec plus de sureté, il fit mettre Motezume aux fers. Ce malheureux Monarque fut si saisi de cet opprobre, qu'il ne fit aucune résistance.

Qualpopoca est amené & puni de mort.

L'exécution faite, Cortez vint le retrouver, lui ôta ses fers, lui rendit les honneurs accoutumés, lui offrit même de le renvoyer dans son Palais. L'Empereur craignit peut-être que ce ne fût un piège qu'on lui tendoit: il dit qu'il vouloit demeurer avec lui. „ Si j'étois, dit-il, „ dans mon Palais, mes Sujets me forceroient „ à me mettre à leur tête contre vous; & votre „ sureté demande que je reste ici ". On ôta toutes les gardes qu'il avoit eues jusqu'alors; on ne laissa pas cependant de le veiller. On lui permit de sortir & d'aller où il voudroit; & com-

comme il étoit devenu prisonnier volontaire, il revenoit toujours au Palais. On obtint de lui qu'il n'offriroit plus de victimes humaines dans ses sacrifices; il y avoit déja quelque temps qu'on ne servoit plus de viande humaine sur sa table. Cortez qui l'entretenoit tous les jours, satisfit sa curiosité sur mille détails de ce vaste Empire & des Provinces qui le composoient: il y eut même des Espagnols qui en parcoururent une partie sous la protection de l'Empereur.

L'AMERIQUE.

Une conjuration formée par Cacumazin Cacique de Tezeuco, & neveu de Motezume, fut découverte, & punie par la destitution du Chef qui fut privé de ses Dignités. L'Empereur même lui fit entendre, qu'il ne lui conservoit la vie qu'à la priere de Cortez. Mais tandis que le Général jouïssoit des marques d'amitié que Motezume lui donnoit chaque jour, il fut fort embarrassé d'un parti que prit ce dernier. Il assembla les Etats de son Païs, & fit en présence des Nobles un discours où il leur déduisit en peu de mots l'origine de l'Empire Mexicain, les prodigieux exploits de Quezalcoal leur prémier Empereur, & la prophétie qu'il leur laissa en partant pour la conquête des Païs Orientaux, que ses descendans reviendroient un jour & regneroient au Mexique. Il ajouta que le Roi des Espagnols, Souverain des régions Orientales, étoit légitime Successeur de Quezalcoal; qu'ils devoient tous reconnoitre ce droit héréditaire en la personne de ce Prince, & que si au-lieu d'envoyer un Ambassadeur il étoit venu en personne, lui-même qui leur parloit il lui eût d'abord cédé le Trône; qu'il avoit donc résolu de rendre obéïssance à ce Monarque, & de lui envoyer les plus riches bijoux de son Trésor. Il exhorta sa Noblesse à l'imiter. Cortez étoit

1520. Conspiration contre Cortez punie par Motezume.

Ce Prince se déclare, vassal du Roi d'Espagne.

étoit préſent, & remarquant combien l'Empereur s'étoit fait de violence pour prononcer qu'il ſe déclaroit Vaſſal, il demanda à parler, & dit que l'intention de ſon Maitre n'étoit pas de déposſeder l'Empereur, ni de rien changer au Gouvernement; mais qu'il ſe contentoit que l'on reconnût ſon droit; & que le cas prédit n'arriveroit de longtemps, vu l'éloignement des lieux, & les autres conquêtes auxquelles ſon Souverain étoit engagé. Ces mots raſſurerent l'Empereur. Le Conſeil ſe ſoumit à ſa volonté, & de ce jour-là le Roi d'Eſpagne fut déclaré Succeſſeur héréditaire à l'Empire du Mexique, par un Acte ſolemnel, & Motezume en fit foi & hommage ſelon l'uſage du Mexique. Les préſens furent préparés & remis à Cortez, à qui l'Empereur fit entendre que ſon Ambaſſade étant finie, il étoit temps qu'il ſe retirât. Le Général, que cette priere ſurprit un peu, prit le parti le plus prudent, & dit qu'il étoit prêt d'obéir. La difficulté étoit d'avoir des vaiſſeaux, les ſiens ne ſubſiſtant plus. L'Empereur fournit des ouvriers. Cortez chargea publiquement un charpentier de ſes gens d'aller travailler à cette Flotte, & lui commanda en particulier de ne rien preſſer, afin d'avoir ce prétexte de différer ſon départ. Il ſe flattoit que pendant ce délai, les deux Capitaines Porto-Carrero & Montejo reviendroient d'Europe & lui apporteroient du ſecours, ou qu'au moins il ſurviendroit quelque incident qui ſerviroit de prétexte à différer le départ.

Fait foi & hommage entre les mains de Cortez.

Pendant que l'on travailloit à équiper une Flotte, Motezume fit appeller Cortez & lui montra une peinture qu'il venoit de recevoir. C'étoit une Flotte de dix-huit navires étrangers, qui étoient à la côte d'Ulua. Il lui dit que puiſqu'il étoit arrivé des navires de ſa Nation, il

Une Flotte arrive à la Nouvelle Eſpagne.

il n'étoit pas néceſſaire d'en conſtruire d'autres. Cortez répondit que ſi c'étoit des vaiſſeaux Eſpagnols, il en ſeroit bientôt informé. En effet, des Lettres de la Vera-Cruz lui apprirent bientôt après, que cette Flotte étoit envoyée par Velaſquez, qu'elle portoit huit-cens Soldats Eſpagnols, & venoit pour s'oppoſer à ſa conquête. L'AMERIQUE.

Vers la fin de l'année précédente, Velaſquez avoit reçu des Lettres de ſon Chapelain qui étoit toujours à la ſuite de la Cour, & qui lui mandoit que les Proviſions d'Adelantade avoient été expédiées: que ſes Pouvoirs en vertu de cette Charge s'étendoient non ſeulement à toute l'Iſle de Cuba, mais encore à toutes les Provinces qui ſeroient découvertes & conquiſes par ſes ſoins & ſous ſes ordres; & qu'il pouvoit compter ſur toute la protection de l'Evêque Fonſeca: mais il ajoutoit, que Porto-Carrero & Montejo étoient arrivés en Cour avec beaucoup d'or, & des nouvelles du Mexique qui avoient cauſé une grande joye au Roi; que l'Evêque agiſſoit de ſon mieux pour faire regarder Cortez comme un rebelle qui méritoit d'être puni; mais qu'il ne répondoit pas de pouvoir détruire dans l'eſprit du Prince les impreſſions qu'y avoient faites en faveur de ce Général les eſpérances d'une ſi belle conquête, ni de contrebalancer les ſuffrages de tous les Ordres du Royaume qui élevoient juſqu'au Ciel le courage & la conduite d'un homme trop heureux pour être jugé criminel. Etat de Velaſquez.

Ces avis exciterent dans le cœur de Velaſquez des ſentimens bien oppoſés, mais qui concoururent à lui faire prendre la réſolution de tout riſquer pour avoir raiſon d'un ingrat, qui lui ayant obligation de tout ce qu'il étoit, alloit, Ses efforts contre Cortez.

L'AMERIQUE. s'il n'y mettoit ordre au-plutôt, lui enlever la gloire, & les fruits de la plus grande entreprise, qui eût encore été tentée dans le Nouveau Monde. Occupé de ces idées, il parcourut toute l'Isle de Cuba, pour tâcher d'inspirer à la Noblesse & au peuple toute sa passion ; ou du moins de faire naitre dans leurs cœurs, le desir de partager avec l'Armée de Cortez, les Trésors de la Nouvelle Espagne, & l'honneur d'ajouter une si belle Couronne, à toutes celles qui brilloient déja sur le front de leur Souverain. Velasquez étoit aimé, ce qu'il proposoit n'avoit rien qui ne fût d'une exécution aisée; d'ailleurs il n'épargna ni son crédit, ni son bien. Aussi vint-il à bout de lever en fort peu de temps une Armée fort leste, & de mettre en mer la Flotte la plus nombreuse, qui fût encore sortie d'aucun Port des Indes. Le prémier dessein de Velasquez étoit de la commander lui-même; il changea de sentiment, & il choisit pour Général, Pamphile de Narvaez, revenu depuis peu d'Espagne. C'étoit un ancien Officier, qui s'étoit acquis une grande réputation dans les Indes, & dont l'attachement aux intérêts du Gouverneur étoit connu. Il le nomma son Lieutenant, & lui recommanda sur toutes choses de ne rien négliger, pour se saisir de la personne de Cortez ; de le lui envoyer sous bonne garde dès qu'il l'auroit en sa puissance; de prendre ensuite le commandement des deux Armées réunies; de poursuivre la conquête commencée, & d'y établir en même temps l'autorité du Roi, & les droits de l'Adelantade de Cuba.

L'Audience Royale s'y oppose. L'Audience Royale de S. Domingue, bientôt informée des préparatifs de Velasquez, lui dépêcha aussi-tôt l'Auditeur Luc Vasquez d'Aillon, pour l'engager à remettre ce différend

rend à sa décision; avec ordre de n'épargner, ni la persuasion, ni les menaces, pour le détourner d'une entreprise, qui ne pouvoit manquer de lui attirer l'indignation du Roi, quel qu'en fût le succès; de lui mettre devant les yeux sa perte inévitable, & l'infamie dont il se couvriroit, si, pour satisfaire sa passion, il allumoit dans les Indes un incendie, qui embraseroit peut-être toutes les Colonies Espagnoles: & si toutes ces considérations ne suffisoient pas pour l'obliger à desarmer, de le lui commander sous peine de desobéïssance, & d'être traité comme rebelle. Vasquez exécuta ponctuellement ses ordres; mais il ne gagna rien sur un homme, qui, en vertu de sa nouvelle Dignité d'Adelantade, prétendoit n'avoir plus de Supérieur dans le Nouveau Monde; & la Flotte mit à la voile au mois d'Avril 1520. L'Auditeur s'y embarqua, dans la pensée, que quand il n'auroit plus affaire qu'à Narvaez, il en viendroit plus facilement à bout. C'étoit cette même Flotte, dont on avoit mandé l'arrivée à Motezume, & dont la nouvelle causoit tant d'inquiétude à Cortez.

L'AMERIQUE.

Narvaez, arrivé en peu de jours à la rade d'Ulua, mit à terre quelques Soldats pour reconnoitre le Païs. Ils trouverent deux ou trois Espagnols, qu'ils lui amenerent. Sur ce qu'il tira d'eux, il voulut traiter avec Sandoval, qui avoit succédé à Escalanté au Gouvernement de la Vera-Cruz, & envoya un Prêtre nommé Jean Ruiz de Guevara, homme d'esprit, mais brusque & emporté. Il le fit accompagner de trois Soldats, qui devoient servir de témoins, & d'un Notaire, pour en venir aux formalités, au cas que Sandoval refusât de remettre la Place à Narvaez.

Narvaez va à la nouvelle Espagne.

L'AMERI-QUE.

Conduite du Prêtre Guevara.

Guevara commença par montrer une Lettre de créance, & parla de sa commission en des termes très outrageux pour Cortez. Sandoval, qui avoit peine à cacher son émotion, lui ré-pondit prudemment, que Narvaez étoit son a-mi, & si fidele Sujet du Roi, que tous ses dé-sirs ne pouvoient aller qu'à l'avantage du servi-ce de Sa Majesté ; que la situation des affaires, & l'état ou étoit la conquête, demandoient que Narvaez joignît ses forces à celles de Cortez pour l'achever; que c'étoit le prémier devoir: que néanmoins si Narvaez poussé par son inté-rêt particulier, ou par la vengeance d'autrui, entreprenoit quelque chose contre Cortez, lui qui lui parloit, & tous les Soldats de sa Place, perdroit plutôt la vie, que de commettre l'in-fame action, que Guevara leur proposoit.

Fermeté de Sandoval.

Le Prêtre, frappé de cette réponse, éclata en injures contre Cortez, & commanda au Notaire de faire la signification. Il fut mal o-béi, Sandoval dit nettement au Notaire qu'il le feroit pendre, s'il étoit assez hardi pour lui signifier des ordres, qui ne vinssent pas du Roi même. Il les fit saisir en même temps, & les envoya à Cortez avec une Escorte & des Let-tres. Narvaez de son côté mit pied à terre a-vec son Armée, & marcha droit à Zempoala, sur les instructions des Espagnols, qui, soit par frayeur, soit par mauvais cœur pour leur Gé-néral, le mirent au fait des amis que les Espa-gnols avoient acquis. Cependant Cortez, ins-truit de toutes ces circonstances, étoit d'autant plus embarassé à la Cour de Motezume, qu'il falloit cacher à ce Prince le véritable but de ces nouveaux Etrangers, & d'un autre côté, rassurer ses Troupes contre un ennemi plus nombreux; & ce qui étoit encore plus difficile,

Embaras de Cortez.

se

se les attacher par des motifs qui affermîssent leur fidélité. L'AMERIQUE.

Il fit entendre à l'Empereur, que c'étoient sans doute de nouveaux Ambassadeurs, qui venoient appuyer les propositions, dont il étoit chargé; mais que la négociation étant finie, il alloit les renvoyer & s'en retourner avec eux. Il dit d'un autre côté à ses Soldats, que Narvaez étoit son ami, & que c'étoit un nouveau secours que le Ciel leur envoyoit; & qu'il ne desespéroit pas que ceux qui venoient comme ennemis, ne devinssent bientôt leurs compagnons.

Sa politique.

Pendant qu'il s'assuroit des secours de ses Alliés, à qui il recommandoit de lui tenir des Troupes prêtes, pour une Expédition qu'il ne leur déclaroit pas encore, les prisonniers arriverent. Cortez leur fit ôter les fers, caressa fort Guevara, lui fit des présens, le rendit témoin des faveurs dont Motezume l'honoroit, & de la vénération que les Mexicains lui témoignoient. On traita avec amitié les Espagnols, ses compagnons: Cortez leur marqua, qu'il se rejouissoit de l'arrivée de Narvaez, & qu'il comptoit sur leur ancienne amitié; & après les avoir persuadés de ses raisons, & gagnés par ses bienfaits, il les renvoya au bout de quatre jours, bien assuré, que les civilités qu'on leur avoit faites n'étoient point perdues. Il les chargea de dépêches pour Narvaez, à qui il faisoit un détail de ses progrès; & il l'avertissoit sur-tout, que tout seroit perdu si les Mexicains, peuple intelligent & guerrier, s'appercevoient de la mesintelligence des Espagnols. La conclusion étoit, que pour éviter toutes les contestations entre eux, il étoit à propos que Narvaez lui communiquât les ordres qu'il portoit, puisque s'ils venoient de la

 part

L'AMERIQUE.

part du Roi, il étoit prêt à leur rendre une parfaite obéiſſance, en remettant entre ſes mains le bâton de Général, & les Troupes qu'il commandoit; que ſi ſes ordres venoient de Velaſquez, ils devoient faire tous deux réflexion ſur ce qu'ils hazardoient, puiſque l'intérêt du Prince devoit aller devant celui d'un Particulier & d'un Sujet: que ſon deſſein étoit de rembourſer Velaſquez de la dépenſe du prémier vayage, & de partager avec lui les richeſſes & la gloire de cette conquête. De peur que l'on n'attribuât à la crainte ces derniers mots, il ajouta quelques traits de vivacités; & finit en diſant, que s'il uſoit ainſi des forces de la Raiſon, ce n'étoit pas que celles des mains lui manquaſſent, & qu'il ſauroit bien ſoutenir ſes droits, lorſqu'on le mettroit dans la néceſſité de le faire.

Conduite imprudente de Narvaez.

Narvaez avoit été reçu à Zempoala par le Cacique, qui, faute d'interprete, crut que c'étoit un renfort que l'on amenoit à ſon ami; mais ſes Sujets & lui ſentirent bientôt la différence. Narvaez & ſon monde, accoutumés à une eſpece de brigandage, que l'on exerçoit à l'Eſpagnole & à Cuba, ſur les Indiens rendus Eſclaves, crurent agir de même dans la Nouvelle Eſpagne. Guevara, revenu auprès de Narvaez, exagera la faveur où étoit ce Général, ſa générosité, ſes belles manieres, & déplut ſi bien à Narvaez, que celui-ci le chaſſa brutalement de ſa préſence. L'Eccléſiaſtique ne ſe tut point pour cela; il trouva des Auditeurs, & l'idée qu'il donna du mérite de Cortez, fit ſur les Soldats une impreſſion qui eut des ſuites. Le P. Olmedo, Député par Cortez, arriva enſuite. Narvaez s'irrita encore plus des propoſitions qu'il lui fit, & ordonna au Crieur de publier la guerre à feu & à ſang con-

tre

tre Cortez. Vasquez l'Auditeur, qui jusques là ne l'avoit point encore quitté, commanda au Crieur de se taire, & parlant à Narvaez, au nom de l'Audience Royale qu'il représentoit, il lui fit signifier qu'il ne sortît point de Zempoala, sous peine de la vie, & qu'il n'employât point les armes sans le consentement de toute l'Armée. Narvaez fit alors un coup d'éclat qui lui fit grand tort; il fit saisir & embarquer Vasquez sur un vaisseau, pour le renvoyer à Cuba. Vasquez gagna si bien le Capitaine de la Caravelle, qu'il le conduisit à S. Domingue, où l'Audience Royale fut extrêmement surprise & irritée de cet attentat.

L'AMERIQUE.

Le P. Olmedo arrivant à Mexico, rendit compte de sa députation. Le Général crut devoir partir, & voulut prevenir Motezume, en lui alléguant quelques raisons ingénieusement concertées. Il fut surpris de le trouver assez bien instruit de la mesintelligence, qui étoit entre Narvaez & lui. Il prit son parti habilement: il dit à l'Empereur, que ce nouveau-venu étoit le Lieutenant d'un Gouverneur mal informé, qui demeurant dans une Province fort éloignée de la Cour, n'étoit pas instruit des véritables résolutions du Souverain, & s'étoit imaginé, que les fonctions de cette Ambassade lui appartenoient; que cette illusion seroit bientôt dissipée, en faisant voir à ce Lieutenant les Pouvoirs en vertu desquels, lui Cortez, avoit droit de commander à tous les Capitaines & Soldats, qui aborderoient sur ces côtes; qu'avant que cet Officier s'engageât plus avant, il vouloit l'aller trouver à Zempoala, pour déclarer à ses Troupes qu'elles devoient respecter l'Empire du Mexique, comme étant sous la protection du Roi leur Maitre.

Cortez veut déguiser son embarras à Motezume.

Motezume, qui n'ignoroit pas les dégâts que

L'AMERIQUE.

ces Troupes avoient faits à Zempoala, fut charmé de trouver dans Cortez une disposition à lui épargner de pareils hôtes. Il voulut même lui donner des Troupes pour les opposer à ces gens, dont il savoit l'inimitié. Ce Prince commençoit à aimer les Espagnols. Ils le laissoient jouïr de tous les droits, & de tous les honneurs du Trône, & comme il ne pouvoit pas douter, que parmi ses Peuples il n'eût bien des ennemis, il les craignoit moins ayant les Espagnols pour lui. Aussi, quand après l'acte de Vassalité, il eut dit à Cortez, qu'il devoit se retirer & s'en retourner en son Païs, & qu'il vit que le Général Espagnol marquoit une entiere disposition à obéir; il lui dit qu'il étoit content de sa soumission, & que rien ne le pressoit de partir.

Part de Mexico, & y laisse Pedro de Alvarado.

Cortez, en partant de Mexico, y laissa quatre-vingts Espagnols sous les ordres de Pedro de Alvarado, qui étoit dans les bonnes graces de Motezume. Il recommanda à ce Capitaine, de conserver à ce Prince cette espece de liberté, qui l'empêchoit de s'appercevoir qu'il fût prisonnier, observant pourtant qu'il n'eût point avec les Mexicains quelques pratiques. Il laissa en sa charge le Trésor du Roi d'Espagne, & celui des Particuliers. Il ordonna aux Soldats d'obéir à leur Capitaine, & d'avoir pour l'Empereur plus de respect & de soumission que jamais. Il manda en même temps à Sandoval, de laisser la Place de la Vera - Cruz, où il commandoit, en garde au Indiens, & de venir le joindre avec tout son monde en un lieu qu'il lui marquoit. Il se mit ensuite en chemin pour le Païs de Zempoala, & se joignit avec Sandoval. Il tenta encore la voye de la négociation; mais il avoit affaire à un homme fort entêté, de la prétendue supériorité que lui donnoient,

&

& les ordres du Gouverneur de Cuba, & le plus grand nombre d'hommes. Après bien des rebufades & des tentatives inutiles, on en vint aux mains. Narvaez fut fait prisonnier, & Cortez l'envoya à la Vera-Cruz sous bonne garde, & profita de l'Armée de cet ennemi, laquelle, comme il l'avoit prédit, se rangea sous ses drapeaux. Il fit transporter à Zempoala la mâture, les voiles, & les gouvernails de la Flotte, qui avoit amené Narvaez; il renvoya ensuite les Alliés, qui étoient venus à son secours. Tous les Caciques des environs vinrent le féliciter de la victoire qu'il venoit de remporter sur des gens, dont les mauvaises manieres avoient rebuté tout le voisinage.

L'AMERIQUE.

Narvaez est fait prisonnier.

Le sort d'Alvarado, qu'il avoit laissé à Mexico, l'inquiétoit: il bruloit d'impatience d'y retourner. D'un autre côté, la prudence ne permettoit pas d'y aller avec toute son Armée; cela auroit effarouché les Mexicains. Il vouloit envoyer Jean Velasquez de Léon, pour aller avec deux-cens hommes soumettre la Province de Panuco; Ordaz avec pareil nombre, devoit faire un Etablissement solide dans la Province de Guazacoalco; & il ne se reservoit que six-cens Espagnols, qui lui parurent suffisans. Mais cette disposition fut changée par des Lettres qu'il reçut. Alvarado l'avertissoit, que les Mexicains avoient pris les armes malgré Motezume, qui ne sortoit point de son logis. L'Espagnol qui étoit chargé de cette Lettre, étoit accompagné d'un Ambassadeur, que l'Empereur envoyoit à Cortez, pour l'assurer qu'il n'avoit aucune part à la mutinerie de ses Sujets, & qu'il n'abandonneroit point Alvarado. Il pressoit le Général de les venir tirer au plutôt du péril où ils étoient.

Cortez est rappellé à Mexico par une sédition.

Son retour à la Capitale.

Cortez mit à la Vera-Cruz pour Lieutenant de Sandoval, Gouverneur qui le ſuivoit à Mexico, Rodrigue Rangel, dont la capacité lui répondoit de la perſonne des priſonniers. Il lui laiſſa la Garniſon néceſſaire, & quelques Soldats pour la garde des Vaiſſeaux; & faiſant la revue de ce qui lui reſtoit de monde, il ſe trouva encore mille Fantaſſins & cent Cavaliers. Il leur fit prendre diverſes routes, pour ne point trop incommoder les Alliés chez qui ils paſſoient, & tous ſe rejoignirent le 17 Juin auprès de Tlaſcala. Cette République, qui vouloit abaiſſer une fois les Mexicains, vouloit le faire ſuivre de toutes les forces qu'elle pourroit lever. Il n'en prit que deux-mille hommes choiſis, qu'il joignit aux Zempoales qui le ſuivoient, & ſe hâta de ſe rendre à Mexico, où les Mutins le laiſſerent entrer ſans réſiſtance, comptant bien que quand ils tiendroient tous les Eſpagnols dans la Ville, ils les opprimeroient tous à la fois. Ils paſſerent ſans obſtacle les digues & les chauſſées, & arriverent le jour de la S. Jean au quartier des Eſpagnols, où Alvarado vint les recevoir à la porte. Ce fut une joye réciproque en s'embraſſant. Motezume lui-même vint juſqu'à la prémiere Cour, avec une ſatisfaction qui emporta la majeſté. Il ſentoit bien que ſon peuple lui échapoit, & que ſe gouvernant par des Chefs, qui s'emparoient de l'Autorité Souveraine, il n'obéiſſoit plus à ſes ordres; & il regardoit le retour du Général & les forces qu'il amenoit, comme une reſſource qui lui venoit à propos, pour faire rentrer les rebelles dans le devoir.

La ſédition continue.

Cortez voulut eſſayer de les ramener par la douceur. Soins inutiles, il fallut en venir aux armes. Il fut bientôt aſſiegé dans le Palais

par

par une multitude innombrable d'ennemis. Chaque jour c'étoient des sorties, où à chaque rue il falloit livrer une bataille. Le carnage qu'on en faisoit, n'empêcha point qu'il ne s'en présentât par milliers. Leur archarnement étoit l'effet d'une imprudence d'Alvarado. On a vu que les Mexicains faisoient presque tous les jours des fêtes & des danses, où il regnoit une extrême liberté. Quelques Nobles concerterent entre eux de prendre le temps d'une de ces Fêtes, pour se défaire des Espagnols, pendant qu'ils seroient attentifs à voir ces jeux. Ce projet fut dressé peu de temps après que Cortez fut parti, pour combattre Narvaez. Alvarado, qui avoit ordre de ménager les Mexicains, s'apperçut qu'ils avoient un air plus froid & plus inquiet que de coutume; quelque chose de plus mystérieux, de plus réservé dans leur manieres, lui fit naitre des soupçons. Il sut qu'il s'étoit fait des Assemblées, & apprit enfin des détails de la conjuration. Les conjurés ayant choisi un jour, pour l'exécution de leur dessein, il fut averti dès le matin, que pendant la nuit ils avoient caché des armes près d'un Temple. Il prit ses mesures, pour attaquer les conjurés au commencement du bal, sans leur donner le loisir de prendre leurs armes. On en tua, on en blessa, &, ce qui fit plus de tort aux Espagnols, le Soldat s'amusa à piller l'or dont les conjurés étoient parés pour la fête. Leurs ennemis & ceux d'Alvarado firent passer cette action pour un meurtre dicté par l'avarice. La prudence vouloit qu'Alvarado fît saisir quelques-uns des principaux conjurés, & enlever les armes cachées, & qu'il eût gardé les criminels, afin de les faire punir par Motezume, où

L'AMERIQUE.

Origine de cette fureur.

L'AMERIQUE.

où comme des ôtages de sa sureté jusqu'à l'arrivée de Cortez. Mais la faute étoit faite, & ce carnage avoit soulevé la Noblesse, ou pour mieux dire l'Empire entier, d'une maniere qui ne laissoit plus aucun remede. Le quartier des Espagnols fut vivemennt attaqué à plusieurs reprises. Motezume fit le devoir d'ami en cette occasion, & n'oublia rien pour calmer cette sédition. Cortez fit plusieurs sorties, dont chacune valut plusieurs combats; à chaque rue on trouvoit de nouvaux ennemis qui faisoient face, & qui par des retranchemens embarassoient le passage, ou le retour des Espagnols. Ce n'étoient plus ces Mexicains, que les armes Castillanes effrayoient; c'étoit un courage, un acharnement, une fureur, à quoi il n'étoit pas possible que Cortez pût résister longtemps.

Les Espagnols assiegés avec l'Empereur dans leur Palais.

Motezume voyoit son autorité perdue. Après avoir bien refléchi sur les moyens de la rétablir, il n'en vit point d'autres que de faire partir Cortez & les Espagnols. Il lui communiqua cette pensée. Cortez dit qu'il ne pouvoit partir, tant qu'il verroit des révoltés sous les armes, prêts à perdre le respect pour leur Empereur; mais que s'ils vouloient mettre bas les armes & se retirer, il partiroit sans aucun délai. Motezume fut charmé de cette réponse; comme ils parloient, l'allarme sonna furieusement dans tout le quartier. Cortez courut au danger, & trouva ses Soldats occupés à repousser un assaut, que l'on donnoit de tous côtés. Il eut besoin de sa prudence, qui se répandoit sur tous les endroits où le danger pressoit le plus, & de la valeur de ses Soldats, pour soutenir les efforts d'une multitude furieuse, qui vouloit périr, pour-

pourvu qu'elle fît périr en même temps ces Etrangers. L'AMERIQUE.

Motezume fit dire à Cortez, que ſuivant l'état des affaires, & ce qu'ils avoient réſolu enſemble, il ſeroit bon qu'il ſe montrât à ſes Sujets de-deſſus la muraille, afin de commander aux plus Mutins de ſe retirer, & aux Nobles de venir deſarmés lui préſenter les prétentions des uns & des autres. Cortez l'aprouva, eſpérant que ce diſcours ſuſpendroit la furie de l'attaque, & donneroit aux Eſpagnols le temps de reprendre haleine. L'Empereur prit tous les ornemens de ſa Dignité, & les riches habits qu'il ne mettoit qu'aux jours les plus ſolennels. Avec cet appareil, accompagné des Nobles Mexicains qui étoient demeurés à ſon ſervice, il monta ſur le rempart oppoſé à la principale avenue. Un de ſes Officiers alla annoncer qu'il alloit paroître. Au nom de l'Empereur, les cris s'appaiſerent. Le Prince parut; pluſieurs des Mutins ſe mirent à genoux, d'autres ſe proſternerent. Motezume fixant ſa vue ſur les Nobles, en appella quelques-uns par leurs noms, & leur commanda de s'approcher. Il leur fit un diſcours, où il tâcha de leur inſinuer qu'il n'attribuoit leur priſes d'armes qu'à leur zèle pour ſa perſonne; qu'ils croyoient ſans doute lui rendre ſervice en voulant le tirer des mains de ces Etrangers, chez qui néanmoins il n'étoit que par ſon choix. Il annonça leur départ, pria de quitter les armes, moyennant quoi il accordoit l'Amniſtie. Motezume veut parler aux revoltés.

Ce ſtyle étoit nouveau pour eux. Le Prince étoit accoutumé à parler fierement par des décrets abſolus, ſans ſe donner la peine de juſtifier ſes motifs. Quelques-uns en eurent honte, d'autres La ſédition augmente.

L'AMÉRIQUE.

tres en furent touchés de pitié : mais ces deux passions firent bientôt place à la fureur. La sédition devint plus forte qu'auparavant, & il y avoit parmi eux des gens qui avoient soin de l'allumer. Le choix d'un autre Empereur étoit déja fait, & depuis quelques jours on remarquoit dans leur maniere de combattre un ordre, un arrangement, qui avoit fait soupçonner qu'ils avoient un Chef. Les cris, les injures contre Motezume éclatoient de toutes parts. Il eut beau faire signe des yeux & des mains pour qu'on l'écoutât ; une grêle de fleches fondit sur le rempart où il étoit. Deux Soldats Espagnols le couvrirent de leurs boucliers, & ne purent empêcher que quelques-unes ne le blessassent; mais sur-tout une pierre le blessa à la tête, & le fit tomber sans sentiment. A cette vue, les Mexicains disparurent avec une terreur confuse, & l'on ne vit plus qu'une affreuse solitude. Cortez fut au desespoir d'un accident qui lui ôtoit une ressource, dont il s'étoit toujours promis beaucoup. L'Empereur reporté dans son appartement, & revenu à soi, rejetta tous les secours, & voulût hâter sa mort. Cortez, à qui on fit connoitre le véritable état des blessures, tâcha au moins de le porter à abjurer l'Idolâtrie. Il n'obtint rien ; Motezume mourut Idolâtre & desesperé.

Motezume est blessé mortellement par ses Sujets.

Le prémier soin du Général fut d'assembler les Officiers de l'Empereur. Il en choisit six des plus considérables, & parmi eux il y avoit quelques Sacrificateurs pris dans les rencontres précédentes, & les chargeant du corps de leur Maitre pour le porter dans la Ville, il leur commanda de dire de sa part aux séditieux : „ Qu'il „ leur envoyoit le corps de leur Empereur „ massacré par leurs mains, & que l'énormité „ de ce crime donnoit un nouveau droit à la „ justi-

Propositions de Cortez aux Rebelles.

„ justice de ses armes; qu'avant que de mourir, L'AMERIQUE.
„ ce Prince l'avoit prié plusieurs fois de pren-
„ dre sur soi la vengeance de cet attentat, & le
„ châtiment d'une si horrible conspiration; que
„ néanmoins, regardant ce malheur comme
„ l'effet d'une brutale impétuosité du menu
„ peuple, que les sages desavouoient, il vou-
„ loit bien leur offrir la paix; qu'ils lui en-
„ voyassent des Députés pour convenir d'un
„ Traité; que s'ils méprisoient ses offres, il ne
„ songeroit plus qu'à la vengeance, qu'à dé-
„ truire leur Ville; que jusque-là son respect
„ pour l'Empereur avoit retenu les Espagnols
„ dans les bornes de la défensive, mais qu'a-
„ lors il leur feroit une guerre à toute ou-
„ trance ".

Funerailles de Motezume.

Leur parti étoit pris, ils avoient élu un autre Empereur. Cependant les pleurs, les gémissemens annonçoient les funerailles qu'on faisoit à celui dont le corps leur avoit été rendu. Ils le porterent le jour suivant dès le grand matin à la montagne de Chapultepeque, en grande cérémonie. C'est-là qu'ils célébroient les funerailles de leurs Princes, & où ils en conservoient les cendres. Deux des fils de Motezume demeurerent auprès de Cortez, & périrent dans sa déroute. Un autre se fit Chrétien, & fut nommé Don Pedro de Motezume. La Reine sa mere suivit son exemple, & fut appellée Donna Maria Niagua Fuchtil. Don Pedro fut gratifié par le Roi d'Espagne, qui lui donna de grandes Terres avec la qualité de Comte de Motezume, & sa postérité subsistoit du temps que Solis écrivoit l'Histoire de cette Conquête. Deux ou trois filles de ce Monarque se convertirent, & furent mariées à des Espagnols.

Durant les trois jours qui s'écoulerent entre la blessure & la mort de Motezume, les Mexi-

cains

L'AMERIQUE.

cains ne firent aucun mouvement confiderable; mais le lendemain de fes funerailles, ils revinrent avec plus d'ordre & de forces qu'auparavant. Ils avoient couronné QUETLAVACA, Cacique d'Iztacpelapa & fecond Electeur. Il ne regna que peu de jours, & eut pour Succeffeur GUATIMOZIN, Prince qui ne refpiroit que la guerre.

Cortez est attaqué de nouveau.

Les prémiers rayons du foleil découvrirent aux Efpagnols toutes les rues autour du quartier garnies d'un grand nombre d'Indiens armés, qui occupoient encore les Tours d'un Temple fi peu éloigné, que delà ils pouvoient avec leurs fleches & leurs frondes battre une partie du quartier à commandement. On montoit par cent dégrés à la terraffe de ce Temple, qui foutenoit quelques Tours affez fpacieufes, où cinqcens Soldats choifis entre la plus brave Nobleffe Mexicaine s'étoient poftés, fi bien réfolus de s'y maintenir, qu'ils s'étoient pourvus d'armes & de vivres pour plufieurs jours. Cortez n'avoit pu s'affurer ce pofte, parce qu'il n'avoit pas affez de monde pour divifer fes forces. Cependant, quand il vit que les Mexicains en connoiffoient l'importance & s'en étoient emparé, il fe trouva dans la néceffité de les déloger. Il l'emporta en effet, & fit des prodiges de valeur en cette occafion. On y fit un fanglant carnage des Nobles & des Sacrificateurs, qui fe battoient en defefperés. On y trouva des vivres, qui furent portés au quartier. Une courfe qu'il fit dans la Ville lui donna lieu de fauver la vie à Duero le Secrétaire de Velafquez, qui avoit propofé Cortez pour Général, & qui étant enfuite venu avec Narvaez s'étoit enfin attaché à cet ancien ami. Cette courfe fut une feconde victoire qu'on remporta fur les Mexicains.

Le

Le lendemain, l'ennemi demanda une conference pour traiter de la paix. Son but étoit d'amuſer ainſi les Eſpagnols, de leur faire conſumer dans l'inaction le peu de vivres qu'ils avoient, de les affoiblir par la faim, & enſuite de les tailler en pieces. On ferma de tous côtés les paſſages par où ils pouvoient recevoir des vivres, ou s'échaper. Mais ils firent réflexion, qu'il y avoit d'illuſtres Mexicains enfermés, qui pourroient périr en cette occaſion. L'Empereur n'étoit pas fâché que les enfans de Motezume, dont l'aîné étoit un jeune Prince digne du Trône & chéri du peuple, fuſſent immolés aux intérêts de l'Etat, ou plutôt à ſa Politique. Toute leur pitié tomba ſur le Chef des Sacrificateurs, qu'ils révéroient comme la ſeconde perſonne de l'Etat. Le ſoir même, les Envoyés revinrent à la conference, & firent entendre qu'il ſeroit bon que quelqu'un des priſonniers Mexicains, bien inſtruit des ſentimens du Général, vînt trouver les Miniſtres de l'Empereur. Ils inſinuerent que le vieux bon-homme de Sacrificateur y ſeroit plus propre que perſonne, parce qu'en vertu de ſon rang, il pourroit applanir les difficultés. On donna dans le panneau; on l'inſtruiſit, on le députa, & on le perdit.

L'AMERIQUE.

On cherche à l'amuſer.

Cortez ne tarda guère à apprendre que les ennemis travailloient à faire des coupures dans les chauſſées, qu'ils en briſoient les ponts, & faiſoient en pluſieurs endroits des retranchemens. Il réſolut de partir dès la nuit ſuivante, avant que les chemins euſſent été rendus impraticables. Il fit faire un pont de groſſes ſolives & de planches aſſez fortes pour ſoutenir le canon, afin de traverſer les coupures. Quarante perſonnes pouvoient l'ébranler & le conduire. Il mit à l'Avant-garde deux-cens Tlaſcalteques, & juſqu'à vingt Cavaliers ſous le comman-

On ſe retranche pour l'enfermer.

Il ſe réſout de partir.

L'AMERIQUE.

mandement de Chriſtophle de Sandoval, François d'Azevedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo & André de Tapia. Il commit l'Arriere-garde à Pedro d'Alvarado, à Jean Velaſquez de Léon, & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez, & ce Corps étoit plus fort que le prémier. Le Corps de bataille étoit composé du reſte de l'Armée, qui conduiſoit les priſonniers, l'artillerie, & le bagage. Cortez ſe fit encore un Corps particulier qu'il ſe réſerva, pour porter du ſecours où il ſeroit néceſſaire; il conſiſtoit en cent Soldats choiſis, ſous les Capitaines Alphonſe d'Avila, Chriſtophle d'Olid & Bernardin Vaſquez de Tapia. Il fit apporter dans une chambre le Tréſor, en tira le Quint du Roi que l'on chargea ſur des chevaux; le reſte, qui ſe montoit à ſept cens mille écus, fut abandonné. Cortez dit *qu'il n'étoit pas temps de s'embaraſſer de ce fardeau, & que leurs mains devoient être libres pour défendre leur réputation & leur vie.* Sur ce qu'il remarqua que les Soldats ne quittoient qu'avec douleur une ſi charmante proye, il ajouta, *qu'il ne falloit pas regarder cette retraite comme un abandonnement de ces biens, ni comme un déſiſtement du deſſein de conquérir cet Empire; mais comme un voyage qu'il faiſoit pour aſſembler des forces ſuffiſantes, afin de revenir à jeu ſûr.* Mais il lâcha quelques mots qui gâterent tout. Par complaiſance pour les Soldats, il inſinua qu'il n'y auroit pas grand mal quand ils prendroient ce qu'ils pourroient commodément emporter. L'avarice fut la meſure de leur diſcrétion, & pluſieurs s'en chargerent au-delà de ce que la prudence permettoit.

Retraite très difficile.

Il étoit près de minuit, quand on partit. La pluye & l'obſcurité ſembloient favoriſer leur deſſein. On trouva néanmoins des obſtacles à cha-

chaque pas. Il falut souvent se faire jour par le carnage au milieu d'une multitude de Mexicains armés. Les deux bords de la chaussée se trouverent garnis de canots, dont le nombre est presque incroyable. Le pont n'alla pas bien loin, il s'embarassa dans des pierres qui l'arrêterent: il falut jetter l'artillerie dans l'eau: l'Arriere-garde fut coupée par les Indiens: plusieurs Espagnols chargés d'or, ne pouvant avancer avec la liberté de gens qui ne portent que leurs armes, furent massacrés. Cortez rassembla tout ce qu'il put des débris de l'Arriere-garde, & Alvarado le vint joindre, ayant perdu son cheval, & fait d'extrêmes efforts pour n'être pas accablé du nombre.

L'AMERIQUE.

L'Armée s'arrêta à Tacupa au bord du Lac, afin de recueillir le plus de monde que l'on pourroit, & se mit enfin en marche. On trouva qu'il manquoit environ deux-cens Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux, tous les Mexicains prisonniers qui dans l'obscurité furent égorgés. Les principaux Espagnols que l'on perdit, furent Amador de Lares, François de Morla, François de Salcedo, & Jean Velasquez de Léon. Les Mexicains ayant examiné les morts dès qu'il fut jour, reconnurent les fils de Motezume, & se hâterent de leur faire des funerailles proportionnées à leur naissance. Cela les occupa, & les empêcha de poursuivre l'Armée qui se retiroit. Ils détacherent divers Corps des Villes voisines du Lac, pour l'amuser jusqu'à ce que toutes les forces de l'Empire pussent se réunir contre elle. Après bien des attaques dont les Espagnols furent harcelés dans leur marche, ils trouverent une Armée innombrable de Mexicains qui occupoit la vallée d'Ottumba, & leur barroit le chemin. Ils se firent jour à travers, par une vic-

Perte des Espagnols.

Bataille d'Ottumba.

L'AMERIQUE. victoire qu'ils dûrent à la prudence de Cortez, qui se ressouvint à propos d'avoir ouï dire à Motezume que l'Etendard Impérial étoit regardé de ces Barbares comme le gage sacré d'un heureux succès. Il prit quelques Braves avec lui, perça les bataillons de ce côté, & fit enlever l'étendard. Dès qu'il fut entre les mains des Espagnols, leurs ennemis se crurent vaincus, & le furent en effet.

Cortez arrive à Tlascala. Cortez avoit besoin de cette victoire, pour ranimer le zèle de la République de Tlascala en sa faveur. Heureusement, Aguilar & Marine lui restoient encore. Le Général fut reçu chez ce peuple comme le vainqueur des Mexicains, & on célébra son retour par des réjouïssances publiques. Il apprit que huit Espagnols de la Vera-Cruz avoient été pris par les habitans de la Province de Tapeaca, qui s'étoient soulevés, & qui étoient poussés & soutenus par les Mexicains. Il alla dans leur Païs, leur livra bataille, prit leur Ville, & y construisit une Forteresse qu'il nomma Segura de la frontera, parce qu'en effet elle devoit assurer la frontiere. Il envoya divers Capitaines pour réduire quelques autres Villes qui s'étoient soulevées; & avec trois-cens Espagnols, douze ou treize Cavaliers & plus de trente-mille Tlascalteques, il marcha vers Guacachula, où tout se soumit à ses loix.

Subjugue la Province de Tapeaca & Guacachula.

Il se procure de nouveaux secours. Ces heureux succès lui attiroient la vénération des Caciques, qui lui offroient à l'envi leurs Troupes, charmés de les commander eux-mêmes sous ses ordres. Ces circonstances lui faisoient espérer qu'il seroit bientôt en état de retourner à Mexico avec des forces suffisantes. Son bonheur lui procura encore de nouveaux secours, qu'il n'attendoit pas. Un vaisseau de moyenne grandeur vint mouiller à la Rade de St.

St. Jean d'Ulua. Il étoit monté par Pierre Barba Gouverneur de la Havana, le même qui avoit refusé d'y arrêter Cortez qu'il aimoit. Velasquez, surpris de n'avoir point de nouvelles de Narvaez, lui envoyoit avec cet Officier treize Soldats, deux chevaux & quelques munitions de guerre & de bouche. Pedro Cavallero, que Cortez avoit fait Capitaine de la côte, l'alla d'abord reconnoitre dans une chaloupe. Ces Avanturiers lui demanderent des nouvelles de Narvaez. Il leur dit qu'il étoit en parfaite santé, & que ses affaires étoient en un état digne d'admiration; que tout le Païs lui étoit soumis, & que Cortez fuyoit à travers les bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étoient restés. Il mena ensuite Barba & son monde à la Vera-Cruz, où ils furent arrêtés au nom de Cortez. Barba ne fut point mauvais gré à Cavallero d'une supercherie qui le rapprochoit d'un ami. On les conduisit à Segura où étoit Cortez, qui fut charmé de cette rencontre. Huit jours après, un vaisseau arriva avec un nouveau secours pour Narvaez. Cavallero usa du même stratagême, & procura à son Général huit Soldats Espagnols & une jument, avec une quantité considerable d'armes & de munitions. Cela venoit sous le commandement du Capitaine Rodrigue Moreion de Lobera. Ils suivirent le même chemin, & prirent parti comme les autres.

L'AMERIQUE.

Cortez se promettoit de plus en plus la conquête de Mexico; mais il en prévoyoit les difficultés. Les chaussées devenoient dangereuses par cette multitude de canots armés, dont les Lacs se couvroient fort aisément. Il savoit par expérience, qu'il y avoit assez de fond pour des brigantins. Il en avoit fait faire trois sur ces Lacs, à son prémier voyage; & avoit fait voir à Motezume un essai de la navigation des Eu-

Il fait construire des Brigantins à la Vera-Cruz.

L'AMERIQUE.

Européens. A son retour de son expédition contre Narvaez, il les avoit trouvés détruits & à moitié brulés par les rebelles. Il résolut d'en faire douze ou treize à la Vera-Cruz, & de les faire porter piece à piece par les Tamenes, sortes d'hommes qui portent les bagages de l'Armée, & de les assembler au bord du Lac même, quand on y seroit arrivé. Ordaz avoit été reconnoitre un Volcan, où il avoit remarqué beaucoup de souphre : on en tira deux avantages; cette hardiesse heureuse redoubla la haute idée que les Indiens avoient du courage des Espagnols ; & le souphre servit à faire de la poudre, dont on manquoit.

Nouveau renfort pour l'Armée de Cortez.

Pendant qu'on se préparoit ainsi à une nouvelle expédition, Garay, qui en avoit tenté une sur la côte de Panuco dans le temps que l'Armée étoit à Zempoala contre Narvaez, avoit été repoussé par la résistance des Mexicains dont Panuco est une Province. Une seconde Flotte, qu'il envoya, n'eut pas un meilleur succès. Ses gens obligés de se rembarquer, & de courir la mer sans savoir où aborder, vinrent mouiller à la Vera-Cruz, où ils s'engagerent dans l'Armée de Cortez. Le prémier de ces vaisseaux, commandé par le Capitaine Camargo, portoit soixante Soldats Espagnols ; le second en avoit cinquante plus aguerris, avec sept chevaux, sous la conduite de Michel Diaz d'Auz, Cavalier Arragonois. Avec ce renfort de plus, Cortez se crut en état de se passer de quelques Soldats de Narvaez qui bruloient de retourner à Cuba. C'étoit le reste de ceux qui avoient fait son arriere-garde à la sortie de Mexico. Il avoit éprouvé que c'étoient des braillards, que la fatigue décourageoit, & qui n'étoient sensibles qu'au butin & nullement à la belle gloire. La plupart profiterent de la permission qu'il leur

donna

donna de s'en retourner à Cuba. Quelques-uns furent retenus par l'honneur. Duero le Secretaire de Velasquez, à qui Cortez avoit sauvé la vie dans une des rues de Mexico, fut un de ceux qui l'abandonnerent ; & qui pis est, il passa ensuite en Espagne, où l'ingrat tâcha de rendre de mauvais services au Général, employant jusqu'à la calomnie pour le perdre dans l'esprit du Souverain.

L'AMERIQUE.

Il envoye une seconde rélation à la Cour d'Espagne.

Cortez de son côté écrivit une longue Rélation de ce qu'il avoit fait jusques-là, reprenant même le fil des Dépêches qu'il avoit envoyées l'année précédente par Porto-Carrero & Montejo. On a cette Rélation, qui est imprimée. Il s'y plaignoit des traverses que Velasquez tâchoit de lui susciter, & de l'injustice qu'avoit Garay de vouloir s'approprier une partie du Mexique. Il confia ces Dépêches aux Capitaines Alphonse de Mendoça & Diego de Ordaz. Il leur enjoignit d'aller voir son pere Martin Cortez qui vivoit encore, & de se joindre à Porto-Carrero & à Montejo déja chargés de ses prémieres Dépêches. Pendant qu'il s'occupe à ses préparatifs, voyons ce que ses Envoyés étoient devenus.

Négociation de ses prémiers Envoyés à la Cour d'Espagne.

On a vu que, malgré la faute de Montejo & la haine de Velasquez, ils étoient arrivés à Seville au mois d'Octobre 1519. Ils y trouverent Martin Benoît Chapelain de Velasquez, qui attendoit une occasion de retourner à Cuba. Il étoit déja connu des Ministres. Il fit saisir le vaisseau & sa charge, comme appartenant à Velasquez. Les protecteurs qu'il avoit entrerent dans ses raisons, que ses présens appuyoient. On permit aux Envoyés de Cortez d'en appeller à Sa Majesté. Ils crurent trouver le Roi à Barcelone; ils y arriverent au moment qu'il venoit de partir pour la Corogne. Ils allerent à

L'AMERIQUE. Medelin trouver Martin Cortez pere du Général, afin qu'il les préſentât au Roi, & joignît ſes prieres à leurs inſtances pour faire rendre juſtice à ſon fils. Ce vénérable vieillard fut d'autant plus charmé de les voir, qu'il avoit cru ſon fils mort, & l'avoit pleuré comme tel. Il ſut que l'Empereur (c'eſt ainſi qu'on nommoit le Roi d'Eſpagne Charles I. lorſqu'il fut élu à l'Empire) devoit aller à Tordeſillas voir la Reine Jeanne ſa mere. Ils l'y allerent attendre, & en furent reçus avec bonté. La Chambre de Seville, en ſaiſiſſant le vaiſſeau, n'avoit oſé envoyer le préſent pour l'Empereur ; elle le lui envoya, & il fut remis à Sa Majeſté dans le temps que le vieux Cortez, les deux Capitaines & le Pilote Alaminos, ſollicitoient en faveur du Général. Charles rendit graces à Dieu de ces ſuccès, & ſe fit inſtruire de tout; mais trop occupé par les plaintes qui pleuvoient de tous côtés de la part des Villes mécontentes, il renvoya l'affaire du vaiſſeau & les demandes de Cortez à un Conſeil formé du Cardinal Adrien Florent (qui avoit été ſon Précepteur, Doyen de Louvain, & qui fut enſuite le Pape Adrien VI), & de quelques Prélats & Miniſtres qui devoient aſſiſter ce Cardinal en l'abſence de l'Empereur. Ils devoient conſulter le Conſeil des Indes: mais malheureuſement ce Conſeil avoit pour Préſident l'Evêque Fonſeca, & ce Prélat ſembloit être perſécuteur-né des grands-hommes qui rendoient les ſervices les plus eſſentiels à la Monarchie Eſpagnole.

L'Ennemi juré de Colomb le fut auſſi de Cortez. Il traverſa toute la bonne volonté qu'on avoit pour ce Général, & jetta en faveur de Velaſquez qui l'avoit gagné par ſes préſens, tant d'irréſolution dans le Conſeil, que l'affaire traina juſqu'à l'arrivée des ſeconds Envoyés & juſ-

jusqu'au retour de l'Empereur. Tout ce que le vieux Cortez & les Envoyés purent obtenir, ce fut une Provision pour leur dépense sur les effets saisis à Seville. Avec ce secours ils furent deux ans à la Cour, suivant les Tribunaux; comme des prétendans disgraciés: triste effet de l'iniquité du Prélat, qui par cette haine personnelle traversoit autant qu'il étoit en lui la plus belle conquête qu'ait faite l'Espagne. Revenons présentement à l'Expédition de Cortez.

L'AMÉRIQUE.

Cortez sollicite l'Audience Royale de St. Domingue.

En même temps qu'il envoyoit en Espagne, il dépêcha un autre vaisseau à St. Domingue pour y porter les Capitaines Alphonse d'Avila & François Alvarez Chico, qu'il députoit aux PP. de St. Jerôme Présidens de l'Audience Royale, Tribunal alors unique dans tous ces Païs-là. Il leur demandoit quelques secours plus prompts que ceux qu'il avoit envoyé solliciter à la Cour; leur donnoit part de tout ce qu'il avoit fait, & se plaignoit des persécutions de Velasquez & des prétentions de Garay. L'Isle de St. Domingue n'étoit pas en état de se dégarnir du peu de forces qui lui restoient. Ces Religieux approuverent la conduite de Cortez, & promirent d'écrire à la Cour favorablement & conformément à ses besoins; & en même temps ils se chargerent de réprimer les deux Concurrens par des ordres pressans & redoublés. Si ce voyage ne valut pas à Cortez tout ce qu'il en attendoit, il ne laissa pas de lui être utile par les services que ces Peres lui rendirent en Europe.

Réponse qu'il en reçoit.

Suite de l'expédition du Mexique.

On approchoit de la fin de l'année 1520; lorsque Cortez prit la résolution d'entrer pour la troisieme fois dans le Mexique, avec toutes les forces qu'il se voyoit. Il venoit de recevoir un nouveau renfort. Un vaisseau étoit mouillé à la Vera-Cruz, & venoit des Canaries, d'où il apportoit une quantité considerable d'arquebuses,

 de

L'AMERIQUE. de poudre, & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux, & quelques Passagers qui venoient vendre ces marchandises aux Espagnols occupés à des conquêtes. Le prix où elles étoient montées attiroit les marchands d'Europe. Le Général, averti de cette occasion, envoya de l'or & de l'argent en barre, & le Commissaire s'y prit si bien, qu'il acheta toute la charge & donna une si belle idée de l'entreprise, qu'il persuada au Capitaine & au Maitre du navire d'aller servir sous Cortez, avec treize Soldats Espagnols qui venoient chercher fortune.

Etat de l'Armée de Cortez: sa marche. Cortez fit la revue de son Armée, & se trouva 540 fantassins, 40 cavaliers, & neuf pieces d'artillerie. La République de Tlascala lui avoit destiné une Armée nombreuse, mais il ne voulut que dix-mille hommes; le reste fut occupé à porter les brigantins. Les Troupes de Cholula & de Guacocingo le joignirent aussi, & il se trouva une Armée de soixante-mille hommes de guerre. On partit le 28 Décembre, & après une

1521. Il rétablit le Roi de Tezeuco. marche assez heureuse on arriva à Tezeuco au bord du Lac. Cacumazin neveu de Motezume s'y étoit rétabli, & y tendit un piége à Cortez; mais il n'eut pas le courage de soutenir la gageure jusqu'au bout, & il s'enfuit par le Lac. Il avoit autrefois usurpé cette Place sur son frere ainé, dont le fils fut présenté à Cortez. Il se fit un plaisir de le rétablir, & le peuple reçut avec joye son Prince légitime, qui se fit Chrétien & passa avec ses forces au service de Cortez.

Pendant que l'on montoit les brigantins au bord du Lac, Cortez fit des détachemens pour découvrir les environs & soumettre plusieurs Villes. Tout cela ne se faisoit point sans de fréquentes escarmouches, où les Mexicains perdoient toujours du monde, & où les Alliés de Cor-

Cortez ſe formoient de plus en plus à la Diſci- L'AMERIQUE.
pline militaire qu'il leur faiſoit obſerver. Ce fut en ce temps-là qu'il lui ſurvint un ſurcroit de joye. Un vaiſſeau d'un port conſiderable vint mouiller à la Vera-Cruz. Il portoit Julien d'Alderete né à Tordeſillas, qui venoit exercer la Charge de Tréſorier pour l'Empereur; Frere Pierre Melgareio d'Urrera, Franſciſcain de Seville, Antoine de Carvajal, Jerôme Ruiz de la Mota, Alphonſe Diaz de la Reguera, & d'autres Soldats de conſideration, avec un ſecours d'armes & de munitions. Ils ſe rendirent auſſitôt à Tlaſcala avec les munitions portées par les Indiens Zempoales, & on leur donna une Eſcorte qui les conduiſit à Tezeuco, où ils porterent eux-mêmes le ſecours & les prémieres nouvelles de leur arrivée. Ce vaiſſeau venoit de St. Domingue.

Arrivée de Julien d'Alderete.

Une expédition que Cortez fit en perſonne à la tête d'un détachement, & d'où il revint couvert de gloire, donna lieu par ſon abſence à une conſpiration contre ſa vie. Il en fut averti, & fut aſſez prudent pour diſſimuler qu'il eût vu la liſte des conjurés; il ſe contenta de faire condamner à mort le Soldat Villafagna qui en avoit été le boute-feu. Il eut la douleur de trouver ſur cette liſte quelques perſonnes, ſur la fidélité de qui il croyoit devoir compter le plus.

Heureux ſuccès du Général.

Conſpiration contre lui.

Quand les brigantins furent mis à l'eau, on commença le ſiège de la Capitale, qui dura quatre vingt-treize jours, durant leſquels les Mexicains eſſayerent tout ce que peut le grand nombre d'hommes, & l'induſtrie animée par un intérêt auſſi vif que celui qui les excitoit à retarder leur perte & celle de leur Empire. Il fallut gagner le terrein pied à pied par des chauſſées entrecoupées de foſſés, & de tout ce dont un peuple ruſé & belliqueux put s'aviſer. Guatimo-

Il fait le ſiege de Mexico.

L'AMERIQUE.

timozin fut pris comme il s'enfuyoit, & cette proye assura à Cortez l'honneur d'avoir subjugué un vaste Empire, qui à chaque pas lui opposoit des Armées innombrables qu'il falloit renverser pour se faire jour. Ce grand évenement arriva le 13 du mois d'Aout 1521. Dans les trois mois que dura ce siège, il se donna plus de soixante batailles sanglantes, qui couterent plus de cent-mille hommes aux Mexicains.

Prend le nouvel Empereur.

Dès que l'Empereur fut au pouvoir de Cortez, il ordonna à son peuple de mettre bas les armes, & fut obéi; & profitant de la douleur que Cortez lui témoignoit, il le pria de faire cesser le carnage, & d'empêcher que l'on outrageât ses Sujets, l'assurant de leur soumission. Il l'obtint, & Cortez défendit aux Troupes de faire la moindre insulte aux vaincus.

Se rend maitre de la Ville & récompense ses Alliés.

Le prémier soin du Général fut de s'assurer de tous les postes. Il fit nettoyer de grandes cours, où l'on avoit assemblé les corps des Nobles, morts durant le siège, en attendant qu'on pût les porter au lieu de leurs funerailles. Ces cadavres répandoient l'infection dans l'air : il fit faire dans toutes les rues des feux de joye, qui servirent aussi à le purifier. Dans le butin qui se trouva, les Castillans prirent l'or, l'argent, & les plumes; les Alliés prirent les hardes & tout le reste des dépouilles, qui furent une véritable richesse pour eux. Il fit serrer les brigantins, & en donna la garde à Jean Rodriguez de Villa-Fuerte, avec quatre-vingts Castillans; & après avoir donné quatre jours à ces prémiers soins, il mena l'Armée à Cuyoacan à une lieue & demie de Mexico, au bout d'une chaussée en terre-ferme, remercia les gens de cette Peuplade & ceux des autres Bourgades qui l'avoient assisté, & après leur avoir promis de les maintenir dans leur liberté & de les employer

ployer en cas de guerre, il les congédia. Ils partirent, charmés de la gloire & des dépouilles qu'ils emportoient. L'AMERIQUE.

Les Espagnols qui avoient suivi Cortez, furent les plus difficiles à contenter. Ils avoient ouï parler des trésors de Motezume. Il ne se trouvoit plus rien de tout cela. Ils vouloient que le Général leur trouvât ces richesses dont l'appas, plus que la gloire & les intérêts de la patrie, les avoient attachés à sa personne. Ils allerent jusqu'à l'accuser de se les être appropriées pour lui seul. Mais celui qui fit le plus de bruit ce fut Julien d'Alderete, qui en qualité de Trésorier du Roi parloit au nom de Sa Majesté, & vouloit qu'on lui cherchât ces biens immenses dont il devoit recueillir la part du Roi. Il étoit neveu de l'Evêque Fonseca, & par conséquent homme capable de faire beaucoup de mal par le crédit de ses parens. Les autres menaçoient d'un soulevement. Cortez dans cette extrémité permit qu'ils fissent subir l'interrogatoire à l'Empereur & à son Trésorier, pour savoir d'eux ce qu'ils avoient fait de l'or & de l'argent de Motezume. Mecontentement d'Alderete.

Alderete fit mettre sur des charbons ardens l'infortuné Guatimozin & son Favori, afin de les obliger par cet horrible supplice à découvrir où ils avoient caché ces trésors. Le Ministre cédant à sa douleur, poussa quelques cris en regardant son Maitre, qui lui dit avec une constance heroïque, *Et moi, suis-je sur des roses?* Le Favori, réprimé par ce seul mot, marqua par son silence son respect pour son Prince, jusqu'à la mort. Cortez informé de cette cruauté, entra, & parlant en maitre, fit ôter Guatimozin de ces tourmens, en disant que c'étoit une inhumanité barbare, de traiter ainsi un Roi pour un sujet pareil. Cortez intéressa toute l'Armée Sa cruauté envers Guatimozin. Constance admirable de ce Prince. Cortez le délivre de ses bourreaux.

L'AMERIQUE. en faveur de ce malheureux Prince, qu'Alderete n'auroit pas tenu quitte à si bon marché, si on l'eût laissé à sa discrétion. L'Armée blâma également la cruauté d'Alderete & la négligence des Supérieurs, qui n'avoient pas commencé par chercher ces trésors si désirés.

Perte des Trésors. Le bruit courut, que dix jours avant la prise de Guatimozin, ce Monarque averti par ses Dieux qu'il seroit vaincu, avoit fait jetter toutes ses richesses dans le Lac. On chercha partout, on ne trouva rien. On soupçonna qu'on pourroit bien avoir caché des richesses dans les tombeaux; on les ouvrit, & on n'y gagna que quelque peu d'or qui fut partagé.

Les PP. de St. Jerôme qui étoient à la tête de l'Audience Royale de St. Domingue, apprirent par le retour de Duero & des autres qui avoient quitté Cortez, que le chemin du Mexique étoit ouvert aux Prédicateurs de l'Evangile. Il s'étoit même fait des conversions éclatantes chez les Alliés. Ils y envoyerent trois Religieux de l'Ordre de St. François, qui firent chez le peuple de Tlascala un essai de leur mission. Ces bons Cordeliers se mirent à prêcher dans les rues & dans les places, avec un zèle admirable; mais comme ils n'avoient pas le don des Langues, & que les Tlascalteques ne les entendoient pas, ils ne firent pas tout le fruit qu'ils espéroient. Les Indiens qui ne voyoient que des gestes vifs & animés, & des larmes que les Missionnaires répandoient en abondance à la vue de ce grand nombre d'Idolâtres qu'ils vouloient toucher, ne savoient ce qu'ils en devoient penser. Douze autres Religieux du même Ordre arriverent à Mexico, peu de temps après la prise de cette Ville. Les Indiens, surpris de voir Cortez & les autres Espagnols marquer tant de vénération & de respect pour ces Peres, en conçurent aussi

Des Missionnaires vont au Mexique. Leur zèle.

pour

pour eux; & cela joint aux Interprêtes qu'ils avoient, facilita le progrès de la Religion Chrétienne, qui commença à prendre racine chez tous ces peuples, qui l'ont enfin embrassée.

L'AMERIQUE.

1522. Découverte & conquête du Royaume de Méchoacan.

Cortez s'appliqua ensuite à connoitre les Provinces de ce vaste Empire, dont plusieurs lui étoient encore inconnues. Un hazard mena un de ses Soldats au Royaume de Méchoacan: il y fit aimer sa Nation, & à son retour on y envoya Montano avec quelques hommes, que Cazouzin Roi de Méchoacan reçut assez bien, mais dans le dessein de les sacrifier aux Idoles. Il en fut détourné par le plus accrédité de ses Ministres, les renvoya avec des Ambassadeurs pour Cortez; envoya ensuite son frere, & vint enfin lui-même en personne. Cortez se servit de son habileté ordinaire pour faire des Etablissemens dans ce Royaume, qui fait aujourdhui partie de la Nouvelle Espagne.

Suite de la Négociation des Envoyés de Cortez à la Cour d'Espagne.

Ce fut cette même année, que la Cour d'Espagne vuida enfin le grand procès entre Velasquez & Cortez. Mendoza & Ordaz avoient ordre de ne point déclarer en arrivant en Espagne, qu'ils vinssent de la part de Cortez, ni qu'ils eussent aucune commission pour ses affaires, avant qu'ils eussent su de son pere en quels termes on en étoit. Cette précaution leur sauva la liberté. Il y avoit ordre à Seville d'arrêter tout ce qui viendroit de la Nouvelle Espagne. Leur vaisseau, & l'or qu'ils apportoient, tout fut saisi. Ils eurent le bonheur de se mettre en sureté, & se trouverent heureux de sauver les Dépêches & les Lettres dont ils étoient chargés; & laisserent tout le reste à la discrétion de l'Evêque Fonseca, dont on ne faisoit que suivre les ordres. Ils s'évaderent de Seville, & allerent trouver Martin Cortez qui s'étoit retiré à Medelin avec les deux autres Envoyés Porto-

L'AMERIQUE. to-Carrero & Montejo. Ils attendirent que l'occasion fût favorable. On étoit alors trop agité par les troubles intérieurs de l'Etat, qui occupoient le Cardinal Adrien tout entier. Les nouvelles que l'on eut du prochain retour de l'Empereur, ramenerent le calme. Martin Cortez prit ce temps pour se présenter au Cardinal, avec les quatre Envoyés de son fils. Ils lui remirent les Lettres, & produisirent les ordres qu'il y avoit eu à Seville pour les arrêter, eux & tout ce qui viendroit du Mexique. Ils appuyerent sur la saisie de l'or, des joyaux, & de tout ce qui composoit le présent destiné à l'Empereur.

L'Evêque recusé, & sa conduite desavouée. On lui défend de se mêler de cette affaire.

Le Cardinal fut indigné d'apprendre que l'Evêque se fût arrogé l'autorité de donner de pareils ordres à son insu. Il leur permit de recuser ce Prélat, & promit de les appuyer. Ils le recuserent en effet. De l'avis du Conseil d'Etat, & sur les conclusions du Cardinal, il fut interdit à l'Evêque de prendre aucune connoissance des affaires entre Velasquez & Cortez; ses ordres furent revoqués, les saisies levées, & la probité des Ministres n'étant plus gênée par la passion de l'Evêque, ils s'attacherent à faire justice. Le mérite de Cortez sortit de l'oppression, & fut envisagé tout entier. Mais quand le Conseil voulut revoir tous les Actes, il se trouva que l'Evêque avoit si fort embrouillé les choses, qu'il étoit impossible de démêler la vérité, noyée dans une infinité de chicanes. Le plus court fut d'appeller les Agens de part & d'autre, & de les interroger sur ce que l'on vouloit savoir pour fonder le droit des deux Parties. Après cet examen, les conclusions furent envoyées à l'Empereur, qui les approuva, & la

Sentence du Conseil, en faveur de Cortez.

Sentence fut ensuite prononcée. On y déclaroit Fernand Cortez bon Ministre & fidele Vassal de Sa Majesté. On honoroit des mêmes qualités les

les Capitaines & Soldats qui l'avoient accompagné; & on imposoit un silence perpétuel à Diego Velasquez sur la conquête de la Nouvelle Espagne, lui ordonnant, sous peine de punition, de n'y apporter aucun obstacle, soit par lui-même, soit par quelqu'un qui s'avouât de lui; réservant néanmoins tous ses droits pour ce qui regardoit les fraix qu'il avoit faits pour l'armement des vaisseaux, moyennant qu'il en justifiât la dépense faite de son propre bien & non des deniers Royaux, & qu'il la poursuivît en Justice. On remit les graces dont Cortez devoit être honoré, la correction de Velasquez, & les autres ordres dont l'Assemblée avoit dressé un projet, aux Dépêches qui seroient faites au nom de l'Empereur. On y ajouta ensuite une Lettre à Garay, pour lui défendre de continuer son dessein sur le Mexique, avec blâme de ce qu'il avoit déja tenté de ce côté.

L'AMERIQUE.

A l'égard de Cortez, outre de grands éloges que lui donnoit l'Empereur, & une approbation générale de sa conduite, Sa Majesté le nommoit Gouverneur & Capitaine-Général par tout l'Empire du Mexique, & lui promettoit sa faveur, en lui marquant les ordres donnés pour le mettre en sureté de la part de ses concurrens. Les autres Lettres étoient pour Velasquez & pour l'Audience Royale de St. Domingue, à laquelle on ordonnoit de proteger Cortez de tout son pouvoir, & d'écarter tous les obstacles qui s'opposeroient à son entreprise. Ces Lettres furent datées du 22 Octobre 1522. On en chargea deux des Envoyés, les deux autres demeurerent pour solliciter le secours que l'Empereur destinoit à Cortez. Il devoit consister en armes, en chevaux; & on y joignit des Religieux pour travailler à la conversion des Peuples alliés ou soumis.

Eloges que lui donne Charles V.

 Ce-

L'AMERIQUE.

Nouvel effort de Velasquez.

Cependant Cortez ajoutoit en même temps diverses Provinces à sa conquête, & le Mexique se soumettoit peu à peu, lorsque Christophle Tapia arriva à la Vera-Cruz avec des ordres de soulever l'Armée contre Cortez, & de faire reconnoitre le droit de Velasquez. Il ne put rien faire, & retourna à l'Espagnole, où l'Audience Royale le censura de cette démarche. Il étoit à peine parti, que Jean Bono de Quexo arriva avec des Lettres signées de l'Evêque Fonseca, pour autoriser Tapia. La prudence de Cortez, & le zèle de ses amis, le sauverent de tous les mauvais tours que ce Prélat lui jouoit. Il n'y eut pas jusqu'à Julien d'Alderete, qui étoit convenu de le tuer lorsqu'il feroit à genoux durant la Messe. Il confessa ce crime, & en demanda pardon. Un Prêtre appellé Léon entreprit de le faire sauter, en mettant le feu à un baril de poudre qui étoit sous la chambre du Général. Ce n'étoient que périls qui renaissoient à mesure qu'il les surmontoit. Les Lettres de la Cour arriverent enfin, & mirent Cortez plus au large. Nous finirons ici cet Article, n'ayant pas entrepris d'écrire ni l'Histoire de Cortez (a), ni les Annales du Mexique, qui demanderoient plusieurs volumes. Il suffit d'avoir marqué de quelle maniere cet Empire vint au pouvoir de la Monarchie Espagnole.

Trahison d'Alderete & du Prêtre Leon.

1523.

(a) Il mourut à Castilleja de la Cuesta, Bourgade auprès de Seville, le 2 Décembre 1554, dans sa 63 année. Son corps fut porté dans la Nouvelle Espagne, comme il l'avoit ordonné.

CHA-

CHAPITRE VI.

Suite de la Découverte & de la conquête de la CASTILLE D'OR *depuis le* DARIEN *jusqu'au* PANAMA.

NOus avons eu occasion (*a*) de parler de la République qui s'étoit formée au bord du Darien, sous la conduite de Vasco Nugnez de Balboa. Les partisans de Nicuessa ne purent réussir à la changer. Enciso lui-même, sous les auspices duquel la Ville avoit été bâtie, avoit été exclus du commandement; & quoiqu'il eût peut-être sauvé la vie à Balboa en lui donnant occasion de sortir de St. Domingue, il avoit gâté ce bienfait par la mauvaise grace avec laquelle il y avoit consenti; & Balboa n'oublia jamais la frayeur que ses menaces lui avoient faite quand il sortit de son tonneau.

L'AMERIQUE.

Suite de l'Histoire de Balboa.

Enciso fit de nouveaux efforts pour se maintenir dans la Charge qu'on lui avoit ôtée. Balboa, qui insensiblement s'étoit attiré toute l'autorité, le fit arrêter, le mit en prison, & l'accusa d'avoir usurpé une Charge dont le Roi seul pouvoit lui donner les Provisions, & cela sur la simple nomination d'un Particulier qui n'avoit jamais eu d'autorité dans la Province, & qui étoit mort. Il confisqua tous ses biens, & ne lui rendit la vie & la liberté, à la priere des plus considérables habitans, qu'à condition qu'il s'embarqueroit pour la Castille, ou pour l'Espagnole, sur le prémier navire qui partiroit de Sainte Marie.

Il fait le procès à Enciso.

Il

(*a*) Voyez ci-devant, Chap. 4.

L'AMERIQUE.

Il songea ensuite à se procurer les secours dont la Colonie avoit besoin, & ayant fait regler dans le Conseil, qu'on envoyeroit demander à l'Amiral D. Diegue Colomb, des Munitions & des Hommes, il fit nommer pour cette Commission Valdivia son ancien ami. Il représenta ensuite, qu'il étoit à propos d'informer la Cour de la situation présente de la Province de Darien, & des grandes richesses qu'on espéroit y découvrir; & il persuada à Zamudio son Collegue de passer lui-même en Castille. Il avoit en cela deux vues. La prémiere, de rester seul saisi de toute l'autorité; & la seconde, d'avoir à la Cour un homme qui eût autant d'intérêt que lui, à prévenir le Roi & ses Ministres sur tout ce qui s'étoit passé d'irrégulier, au sujet de Nicuessa & d'Enciso. Celui-ci de son côté, se promettoit bien de tirer raison des injustices qu'on lui avoit faites, & il se prépara à profiter du bâtiment, qui devoit porter Valdivia & Zamudio à S. Domingue, pour sortir d'une Colonie où son ennemi étoit le maitre. On avertit Balboa du danger où le départ d'Enciso le mettoit. Il y fit réflexion, & crut y remedier assez en chargeant Valdivia d'un présent considérable en or, pour Passamonte Trésorier-Général de S. Domingue, dont il savoit que le crédit étoit très grand auprès du Roi & des principaux Ministres.

Envoye Valdivia à l'Espagnole & Zamudio en Espagne.

Pendant l'absence de Valdivia, Balboa ne voulant pas demeurer dans une oisiveté peu conforme à son temperament, se mit à la tête d'une troupe de 130 Braves, parmi lesquels étoient Rodrigue Henriquez de Colmenarez, cet ami de Nicuessa dont nous avons parlé; François Pizarre, & Diego d'Almagro. Il fit avec eux des courses dans tout le Païs jusqu'à Nombre de Dios, répandant par-tout la ter-

Courses de Balboa.

reur de ſon nom, & ne donnant ſon amitié à ceux qui la recherchoient, qu'au prix de leur or. Auſſi en revint-il ſi chargé à Ste. Marie, que le Quint du Roi, dont Valdivia fut chargé, pour le remettre au Tréſor Royal de S. Domingue, fut de 300 marcs d'or qui faiſoient quinze-mille Pezos. Valdivia étoit revenu en Terre-ferme; ſon voyage avoit duré ſix mois; à cela près, ſa négociation avoit eu tout le ſuccès qu'il s'étoit promis. Il ramena des proviſions & des hommes, & rendit à Balboa des Lettres de l'Amiral, qui l'aſſuroit d'un plus grand ſecours, dès que le renfort qu'il attendoit lui-même d'Eſpagne ſeroit arrivé. Ces réponſes, & le ſuccès de ſon expédition, ne pouvoient qu'augmenter ſes eſpérances: mais il y avoit plus encore. Une des circonſtances de ſa courſe l'occupoit entierement.

L'AMERIQUE.

Second voyage de Valdivia.

Un jour que le fils d'un Cacique allié avoit préſenté à Balboa & à Colmenarez une grande quantité d'or; comme on le peſoit pour en faire la repartition, il ſurvint une aſſez groſſe querelle au ſujet du partage, & on fut ſur le point d'en venir aux mains. Le jeune Cacique, qui étoit préſent, en fut ſurpris & ſcandaliſé. S'étant approché de la balance, il la ſecoua violemment, & renverſa tout l'or. „ Puiſque „ vous-vous querellez pour ſi peu de choſe, „ *leur dit-il*, & qu'apparemment c'eſt ce mé„tal qui vous à fait abandonner votre Patrie, „ eſſuyer tant de fatigues, courir tant de dan„gers, & inquieter tant de peuples qui jouïſ„ſoient d'une paix profonde, que rien n'a„voit encore troublée; je veux vous faire con„noitre un Païs où vous aurez dequoi vous „ contenter. Mais pour y pénétrer, il vous „ faut bien d'autres forces que celles que vous „ avez. Vous aurez à combattre des Nations

Progrès de Balboa.

„ nom-

L'AMERIQUE. „ nombreuses & des Rois puissans, qui ne „ manquent, ni de courage, ni de tout ce qui „ est nécessaire, pour se bien défendre.

Prémieres connoissance du Perou. On lui demanda de quel côté étoit ce Païs si opulent; & il répondit qu'après avoir marché six jours, de l'endroit où ils étoient alors, allant toujours au Midi, ils trouveroient un Cacique très riche en or, & au-delà une Mer d'une étendue immense, sur laquelle il y avoit des Vaisseaux peu inférieurs en grandeur à ceux des Espagnols; enfin, qu'en suivant sur cette Mer le même air de vent, ils arriveroient dans un Royaume où l'or étoit si commun, qu'on s'en servoit aux usages les plus ordinaires. Ces avis réjouïrent fort les Castillans, & les empêcherent de ressentir la confusion, que leur devoient causer l'action & les reproches de l'Indien. Balboa reprit peu de temps après la route de Sainte Marie, fort résolu de ne rien négliger, pour profiter de tout ce qu'il venoit d'apprendre. Ce fut alors que Valdivia y étant revenu de son prémier voyage, il le fit partir sur le champ, pour porter à l'Amiral de si heureuses nouvelles, & l'engager à ne point différer le secours qu'il lui avoit promis. Ce vaisseau fit malheureusement naufrage sur les Caimans, petites Isles au Nord-Ouest de la Jamaïque; & l'Equipage ayant voulu passer à la Terre-ferme du côté de l'Yucatan, ils tomberent entre les mains des Barbares, qui les sacrifierent à leurs Idoles & les mangerent. Aguilar, cet Interprete de Cortez, étoit un des hommes de ce vaisseau.

Naufrage de Valdivia, sa mort.

1512. Balboa reçoit du renfort. Balboa de son côté, après s'être desennuyé quelque temps à faire des conquêtes, se lassa d'attendre, & voulut passer lui-même à S. Domingue, & delà en Castille, où il comptoit bien qu'avec l'or qu'il y portoit, il surmonteroit

roit tous les obstacles. Mais la Colonie s'opposa à ce voyage, & il fallut consentir que quelque autre le fît pour lui. Il s'en consola par l'arrivée de deux Navires, que l'Amiral lui envoyoit. Ils étoient chargés de Munitions, & portoient une recrûe de cent-cinquante hommes. Par la même voye il reçut des Provisions de Capitaine-Général, signées de Passamonte, qui prétendoit avoir reçu du Roi, le pouvoir d'expédier de pareilles Provisions. Mais il eut en même temps des nouvelles bien fâcheuses de Castille. Zamudio son Collegue lui mandoit que le Roi étoit extrêmement indigné contre lui, & qu'Enciso lui rendoit de fort mauvais services à la Cour; qu'il rejettoit sur lui une bonne partie des violences qu'on avoit exercées contre le malheureux Nicuessa, & qu'il y avoit ordre de lui faire son procès. Il fut effectivement condamné pour le civil, à indemniser Enciso de toutes les pertes, & de tous les frais qu'il lui avoit causés; mais pour le criminel, Ferdinand ne voulut pas qu'il y eût de jugement porté, avant que l'accusé n'eût été ouï. Plaisante délicatesse de ce Prince! comme s'il lui eût été permis de décider le civil, sans entendre les défenses de Balboa, & celles de toute la Colonie, qui l'avoit secondé & appuyé en tout. Triste sort des Rois, qui se passionnant pour un homme qu'ils voyent & qu'ils entendent, condamnent souvent injustement un homme de mérite, qui leur rend les plus grands services, dans le temps même qu'ils conspirent sa perte, avec ses ennemis déclarés!

L'AMERIQUE.

1513.

Apprend de fâcheuses nouvelles de la Cour d'Espagne.

Balboa, en apprenant ces nouvelles, comprit qu'il étoit perdu si le succès de la grande entreprise qu'il méditoit, ne lui méritoit l'abolition du passé. Il résolut de ne plus différer, &

Son expédition vers la Mer du Sud.

L'AMERIQUE. & ayant choisi 190 hommes, sur lesquels il crut pouvoir compter, il travailla avec toute la diligence possible à faire un fonds de provisions, à regler toutes choses dans sa Colonie, pour le temps de son absence; & enfin au commencement de Septembre 1513, il s'embarqua sur un brigantin, qui le porta dans les Terres d'un Cacique, nommé Careta, avec qui il avoit fait alliance. Delà il prit le chemin des Montagnes, avec des Guides que lui avoit donnés le Cacique. Il fallut combattre sur la route une nombreuse Armée de Barbares, qui l'attaquerent avec assez de résolution, mais que quelques coups d'arquebuse tirés à propos dissiperent aussi-tôt après la prémiere décharge; & le 25 du même mois, ses Guides l'ayant averti qu'on voyoit la Mer de dessus une montagne qu'ils lui marquerent, il y monta seul & la découvrit en effet. Le prémier signal qu'il en donna fut de se mettre à genoux, & de lever les mains au Ciel pour rendre graces à Dieu, d'un évenement si avantageux à sa Patrie, & si glorieux pour lui. Il fit cela par trois fois, & à la seconde, toute la Troupe en fit de-même; après quoi tous eurent permission de venir voir une Mer sur laquelle on leur avoit assuré qu'ils trouveroient de si grands Trésors.

Il la découvre.

Balboa ne manqua pas de leur faire observer, qu'il n'y avoit plus lieu de douter de la sincerité du récit, que leur avoit fait le jeune Cacique, puisque jusques-là tout y étoit parfaitement conforme. Il ajouta, que le même Dieu qui les avoit si heureusement conduits dans toutes leurs entreprises, ne les abandonneroit pas dans celle-ci. Balboa étoit éloquent, & ce qui donnoit un grand poids à ses discours, c'est que l'unique distinction qu'il affectât, étoit de

de prendre pour lui les plus rudes travaux, & les plus grands dangers. Aussi eût-il dans cette occasion, comme dans toutes les autres, le plaisir de voir tout son monde disposé de le suivre par-tout où il voudroit le mener. Il résolut d'en profiter; mais il ne crut pas devoir s'exposer plus avant avec si peu de monde. Il jugea même à propos de s'assurer d'abord de l'alliance de tous les Caciques, aux environs de tous les lieux par-où il auroit à passer. Il se borna donc à prendre possession de cette Mer qu'il venoit de découvrir, & du Païs où il se trouvoit alors, & il en fit la cérémonie le 29 de Septembre. Il se mit dans un canot d'Indiens, & alla reconnoitre quelques petites Isles autour desquelles il se faisoit une très abondante pêche de Perles, & il leur en donna le nom. Il retourna delà à Sainte Marie, où il n'arriva que le 14 de Janvier 1514, ayant selon sa coutume fait plusieurs excursions, sur les Terres de différens Caciques, dont il gagna les uns, & domta les autres.

L'AMERIQUE.

En prend possession.

1514.

Il rapporta encore de cette Expédition de grandes richesses, en or & en perles; & son prémier soin, après s'être un peu délassé de tant de fatigues, fut d'instruire le Roi & les Ministres, de l'importante découverte qu'il venoit de faire, des suites avantageuses qu'elle pouvoit avoir, & de la nécessité de ne point différer d'en profiter. Il confia ses Lettres à un nommé Pierre d'Arbolanchos, & les accompagna d'une très grande quantité d'or, & des plus belles Perles qu'il eût, tant pour le Quint du Roi, que pour faire des présens, à ceux qu'il lui importoit le plus de mettre dans ses intérêts. Arbolanchos partit au commencement de Mars, & remplit à son arrivée toute la Cour d'une extrême joye. L'Evêque

Il envoye une rélation & de grandes richesses à Cuba.

Fon-

L'AMERIQUE.

Fonseca & le Commandeur Lope de Conchillos gouvernoient alors toutes les affaires du Nouveau Monde, le Conseil des Indes n'étoit pas encore établi, & ils avoient une autorité presque souveraine. Ces deux hommes, qui venoient de porter le coup mortel à Balboa, charmés des présens qu'il leur envoyoit, firent un gracieux accueil à son Député, & voulurent qu'il présentât lui-même au Roi, ce dont il étoit chargé au nom de la Colonie. Ferdinand le reçut bien, lui fit diverses questions, auxquelles cet Officier répondit d'une maniere très favorable à Balboa, & le Roi ordonna à l'Evêque d'avoir soin que les services de ce Commandant ne fussent pas sans récompense.

Arbolanchos étoit arrivé deux mois trop tard en Espagne, & le mal étoit déja fait. Le Roi, à qui on avoit fait comprendre, que la Colonie de Darien alloit devenir un grand objet, s'étoit déterminé à lui donner un Chef, qui fût d'un caractere & d'un rang à y faire respecter l'Autorité Souveraine; & sous ce prétexte on suivit la maxime injuste, d'ôter de sa place un Conquérant nécessaire pour achever son ouvrage, afin d'y placer un de ces Grands, qui n'ont souvent d'autre recommandation que leur naissance, beaucoup d'orgueil, & un ardent désir de profiter du travail d'autrui. C'est pour ces sortes de gens que les Colombs, les Cortez, & les Balboa ont travaillé.

Pedrarias va relever Balboa.

Don Pedro Arias d'Avila, Officier de naissance, qui s'étoit signalé dans les Joutes & dans les Tournois, qui même avoit la réputation d'être brave, fut présenté pour Gouverneur de la Province de Darien par l'Evêque Fonseca, & fut préféré par son crédit à plusieurs autres concurrens. Il partit le 12 Avril 1514, peu de jours avant l'arrivée d'Arbolanchos.

chos. La Flotte qui le portoit étoit de qüinze Vaisseaux; il menoit avec lui Jean de Quevedo Cordelier, sacré Evêque de Darien, un bon nombre de Missionnaires de son Ordre, des Ecclésiastiques, & environ deux-mille tant Soldats qu'Habitans. Le Roi lui avoit donné pour Lieutenant, Jean de Ayora, pour Alcaïde, Jean de Espinosa, qui fut dans la suite Président de l'Audience Royale de S. Domingue, & Gouverneur de l'Isle Espagnole; & pour Alguazil-Major ou Grand-Prévôt, Enciso, l'ennemi mortel de Balboa. Il y avoit outre cela quatre Officiers Royaux, auxquels, aussi-bien qu'à l'Evêque le Gouverneur avoit ordre de communiquer toutes les affaires. Un de ces quatre Officiers étoit Gonçalez Fernandez d'Oviedo, qui a écrit une Histoire du Nouveau Monde: son emploi étoit celui de Controlleur des Mines & des Fontes de l'Or. Cette Flotte arriva vers la fin de Juillet au Golphe d'Uraba, & mouilla à une lieue & demie de Ste. Marie, où Pedro Arias, (ou, comme les Historiens l'appellent, Pedrarias), envoya aussitôt donner avis de son arrivée.

L'AMERIQUE. Il mene un Evêque, le prémier qu'il y ait eu en Amerique.

Il arrive à Ste. Marie.

Celui qui fut chargé de la commission étant entré dans la Ville, demanda à parler au Commandant. On le lui montra, & il fut fort surpris de voir un homme si célèbre, avec une simple camisole de coton, ou de canevas sur sa chemise, un caleçon, & des souliers de corde; faisant couvrir de feuilles une assez méchante case, qui lui servoit de Château & de Palais. Telle est la simplicité avec laquelle vivoit cet homme, qui ne travailloit que pour son Roi. Elle lui avoit tellement gagné le cœur de 450 hommes en quoi consistoit sa Colonie, que s'il eût entrepris de s'opposer à Pedrarias, jamais le nouveau Gouverneur ne fût

venu

L'AMERIQUE.

venu à bout de le déplacer. Mais le Commandant ne consulta que son devoir. Il reçut Pedrarias avec respect, alla desarmé au-devant de lui avec ses Braves, à qui il avoit fait quitter les armes, & il y fut comme un Président à la tête de son Conseil. Il lui donna un repas frugal, où il lui présenta de l'eau du fleuve pour toute boisson.

Dès le lendemain, le Gouverneur examina si tout ce qui avoit été mandé au Roi des grandes entreprises, & des conquêtes de Balboa étoit conforme à l'exacte vérité. Il ne trouva rien d'exageré: il apprit même ce qu'on ignoroit encore en Europe lorsqu'il en étoit parti, que la Mer du Sud étoit découverte, & tout le Païs jusqu'à cette Mer entierement soumis. Les gens qui l'avoient suivi d'Espagne pour s'établir là, avoient cru follement que l'or se trouvoit sous les pas, & qu'il ne falloit que se baisser pour le recueillir. Ils furent bien loin de compte, quand ils eurent ouï raconter ce qu'il en avoit couté aux anciens Colons pour s'enrichir. Peu de jours après, le Gouverneur fit publier l'ordre qu'il avoit de finir le procès de Balboa, & il commanda à l'Alcaïde-Major de faire sa charge. Ce Magistrat commença par se rendre maitre de la personne de l'accusé, & après avoir examiné les charges contenues dans le Mémoire d'Enciso, il condamna son prisonnier à une très grosse amande, & le mit en liberté.

Il fait arrêter Balboa & le condamne à une grosse amende.

Cette affaire terminée, Pedrarias profitant du plan que Balboa s'étoit proposé, prit des mesures pour faire des Peuplades, dans les endroits que ce Capitaine avoit marqués. Mais tandis qu'il paroissoit agir avec lui dans une intelligence, de laquelle tout le monde étoit charmé, il écrivit au Roi que la Colonie de Da-

Il fait un faux rapport à la Cour.

Darien n'étoit pas à beaucoup près sur un aussi bon pied, qu'on l'avoit mandé à la Cour. Il y avoit bien de la mauvaise foi dans ce récit. Il avoit trouvé cette Colonie dans un état très florissant; tout le monde étoit content, & on ne voyoit que des Fêtes, on n'entendoit que Chants d'allegresse au son de toutes sortes d'Instrumens; les Terres étoient ensemencées, & commençoient à fournir assez de vivres pour les Habitans. Les Caciques des environs étoient non seulement soumis, mais même pour la plupart tellement affectionnés aux Espagnols, que ceux-ci pouvoient aller seuls, sans rien craindre, d'une Mer à l'autre.

L'AMERIQUE.

C'est ce qu'on eut soin d'exposer dans des Lettres, qui partirent en même temps. Il y en eut, où les anciens Colons faisoient des plaintes ameres, contre quelques Officiers, qui étoient venus avec le Gouverneur. Le Roi démêla la vérité, au travers des nuages dont on vouloit l'obscurcir. Il écrivit l'année suivante à Pedrarias, „ que voulant reconnoitre „ les grands services de Vasco Nugnez de Bal- „ boa, il le créoit son Adelantade pour la „ Mer du Sud, & les Provinces de Panama & „ de Coyba; & qu'il prétendoit qu'on lui o- „ béît, dans l'étendue de ce district comme à „ lui-même, & qu'il vouloit que tout le mon- „ de fût l'estime qu'il faisoit de son mérite; „ enfin, que quoiqu'il dût être subordonné au „ Gouverneur-Général, son intention étoit „ qu'on ne le gênât en rien, sur ce qui regar- „ doit le bien & le service de l'Etat. Il ajou- „ toit, qu'il reconnoitroit le zèle de Pedrarias „ pour sa personne, au traitement qu'il feroit „ à Balboa, dont il souhaitoit qu'il prît les a- „ vis en toutes choses.

Lettres favorables à Balboa.

Rien

Pedrarias le fait périr.

Rien n'étoit plus flateur pour Balboa, que ces Lettres de son Prince; mais ces Lettres, qui devoient faire sa sureté & sa gloire, ne firent que hâter sa perte. Le Gouverneur étoit un homme violent, & il s'en falut bien qu'il gouvernât avec la même douceur qu'avoit fait l'Adelantade. Oviedo ne fut pas à couvert des persécutions; il le fit mettre en prison, & le
1515. maltraita. Oviedo partit secretement l'année suivante pour la Castille, où il fit de grandes plaintes contre Pedrarias. Balboa écrivit aussi au Roi une Lettre du 16 Octobre de la même année, où il se plaignoit fort du Gouverneur. L'Evêque Quevedo ménagea entre eux une reconciliation, mais elle ne fut pas de longue
1516. durée; car, quelque temps après, Pedrarias recommença un procès criminel contre Balboa. On lui reprocha de nouveau la mort de Nicuessa, & les violences exercées contre Enciso; on y ajouta le crime de félonie, qui consistoit en ce qu'il avoit, disoit-on, voulu usurper le Domaine du Roi. Il eut beau se recrier contre de pareilles accusations, dont les unes étoient évidemment fausses, & les autres ne devoient plus avoir lieu après le jugement définitif, porté contre lui par l'Alcaïde-Major, il
1517. eut la tête tranchée à Ste. Marie, au grand regret de la Colonie. Il n'avoit que 42 ans, & l'Espagne perdit en lui le meilleur Sujet qu'elle eût dans les Indes. Ce qu'il avoit fait dans le peu d'années qu'il commanda dans la Castille d'Or, ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'eût bientôt découvert & conquis le Perou, si on ne lui eût pas donné un Supérieur, au moment qu'il se disposoit à partir pour cette grande Expédition.

Il est desapprouvé.

Lorsque la nouvelle de cette Exécution fut por-

portée à l'Espagnole, les P. P. de S. Jerôme qui gouvernoient alors l'Audience Royale, & dont l'autorité s'étendoit sur tous les Gouverneurs des Indes, témoignerent beaucoup de ressentiment contre Pedrarias, & lui en écrivirent dans des termes qui dûrent lui faire sentir toute l'horreur qu'on avoit de sa cruauté. Ils ajouterent, qu'ils avoient reçu beaucoup d'autres plaintes de sa conduite, & lui donnerent quelques avis sur l'avenir. Soins perdus; Pedrarias n'étoit pas homme à se corriger. Un saint Evêque Espagnol, que Dieu avoit suscité pour la défense des Indiens, que faisoit périr l'avarice de leurs Vainqueurs, dont le style se ressent de l'amertume dont son cœur étoit rempli, à la vue de l'injustice qui les opprimoit, Las Casas en un mot, nous a laissé un affreux portrait de Pedrarias. Il ne le nomme point, mais il le désigne de la maniere à ne s'y point tromper. Il le représente comme une bête féroce, déchainée par le Tout-puissant dans sa colere, pour exterminer un peuple, dont il falloit que les crimes fussent montés à leur comble, pour mériter tout ce que ce Gouverneur leur fit souffrir. C'est tout dire, que Pedrarias ravagea & désola depuis le Darien, jusqu'au Lac de Nicaragua, 500 lieues d'un Païs très peuplé, le plus beau & le plus riche que l'on pût voir; & que sans distinction d'alliés & d'ennemis, il exerça indifféremment sur tous des cruautés qui seroient incroyables, si les preuves n'en avoient été déposées au Greffe du Fisc Royal, auquel Las Casas ne craint point de renvoyer ses Lecteurs.

L'AMERIQUE.

Un homme de ce caractere souffroit fort impatiemment la dépendance où il se voyoit de tant de Supérieurs. D'un côté, l'envie de secouer un joug si incommode; de l'autre, le plai-

Il s'éloigne de Ste. Marie.

L'AMÉRIQUE. plaisir de détruire une Ville qui étoit l'ouvrage de cet homme, qu'il venoit de sacrifier à sa haine, l'engagerent à s'aller établir sur la Mer du Sud. Il s'imagina que l'éloignement le pourroit plus aisément soustraire à l'autorité de l'Audience Royale, à laquelle il étoit subor-
1518. donné. En 1518, il envoya l'Alcaïde-Major Diego de Espinosa à Panama, avec ordre d'y bâtir une Ville; ce qui fut exécuté. Il écrivit en même temps au Roi, que le Païs où étoit située Ste. Marie, n'étoit pas propre à un grand Etablissement, & qu'il convenoit au bien de la Colonie, de transporter le Siege Episcopal à Panama. Il reçut l'année suivante une réponse favorable, & aussi-tôt il envoya ordre à Oviedo, qui commandoit sur le Darien en qualité de Lieutenant, de transporter à Panama tout ce qu'il y avoit encore d'habitans de Ste. Marie, & jusqu'aux troupeaux.

Il va s'établir à Panama.

1519.

1523. Cela fait, il songea à continuer le projet des
1524. Découvertes dans la Mer du Sud, formé par Balboa. Il songeoit aussi depuis quelque temps à peupler les environs de Nicaragua, dont il prétendoit avoir fait la prémiere découverte; & il avoit envoyé un nommé Herrera à l'Isle Espagnole, pour lui amener un puissant secours. Ce Député trouva moyen d'angager dans cette entreprise un riche habitant, nommé Jean Bazurto, qui fit une grande levée d'hommes & de chevaux pour ce dessein. Mais comme l'armement traina en longueur, Bazurto apprit en
1524. arrivant à Panama, que Pedrarias avoit chargé de cette entreprise son Capitaine des Gardes, François Fernand de Cordoue (a). Il en témoi-

Jean Bazurto appellé pour conquérir le Nicaragua.

Vient trop tard.

(a) Il ne faut pas le confondre avec un Capitaine de même nom, qui alla avant Grijalva pour reconnoi-

moigna beaucoup de ressentiment, & Pedrarias, pour l'appaiser lui proposa de continuer les Découvertes sur la Mer du Sud. Pascal d'Andagoia les avoit poussées en 1522 jusqu'à Cuzco. Bazurto accepta la proposition avec joye; mais ne trouvant point à Panama, tout ce dont il avoit besoin pour une entreprise de cette conséquence, il prit le parti d'aller s'équiper à l'Espagnole, & mourut dans ce voyage à Nombre de Dios.

L'AMERIQUE.

Sa mort.

On n'en eut pas plutôt avis à Panama, que François Pizarre & Diego de Almagro, qui s'étoient établis dans cette Ville, & y étoient devenus puissamment riches, représenterent à Pedrarias, qu'il n'étoit pas de son honneur d'aller chercher hors de sa Province des Sujets capables d'exécuter de pareils desseins; qu'il s'y en trouvoit d'aussi propres qu'en aucun autre endroit des Indes, & que leur expérience & leurs longs services, méritoient bien qu'on leur donnât la préférence sur des Etrangers. Le Gouverneur se laissa aisément persuader: il n'y mettoit rien du sien, & il pouvoit faire ses conditions aussi bonnes qu'il vouloit; & il les fit en effet très avantageuses.

François Pizarre & Diegue d'Almagro entreprennent la découverte du Perou.

Pizarre, Almagro, & un Ecclésiastique nommé Fernand de Luques, qui avoit été Ecolâtre de Ste Marie l'Ancienne, homme fort riche, firent entre eux une association dont les principaux Articles furent: „ Que Pizarre, qui „ étoit homme de main, & qui toute sa vie „ avoit voyagé & fait la guerre aux Indiens, „ seroit chargé de l'expédition: Qu'Almagro „ fourniroit toutes les provisions, & feroit „ tous les préparatifs; & que Fernand de Lu- „ ques

noitre les côtes de l'Yucatan & de Campêche, & qui mourut à son retour dans l'Isle de Cuba.

L'AMERIQUE.

„ ques feroit obligé de faire les autres dépenses néceſſaires ". Ce Traité fit grand bruit dans Panama, où l'on ne pouvoit comprendre que des perſonnes ſi ſages engageaſſent tout ce qu'elles avoient au monde, pour aller à la conquête d'un Païs où l'on n'avoit encore trouvé que des Marais & des Terres ſtériles; & il n'y eut perſonne qui ne crût que la tête leur avoit tourné, lorſque pour cimenter leur aſſociation, on vit Fernand de Luques dire la Meſſe, ſéparer l'Hoſtie en trois, & après en avoir pris une partie, donner les deux autres à ſes Aſſociés. Les commencemens de cette Expédition n'en promettoient pas une iſſue fort heureuſe : mais le courage, l'induſtrie, & la conſtance de Pizarre, ſurmonterent tous les obſtacles.

CHAPITRE VII.

Découverte & Conquête du PEROU.

CONQUETE DU PEROU. 1524. Départ de Pizarre.

APrès ces préparatifs, Pizarre partit de Panama, vers la mi-Novembre 1524. Ils avoient eu la précaution de conſulter Paſcal d'Andagoya, qui avoit fait la même route, & qui leur déconſeilla cette entrepriſe. La Flotte de Pizarre conſiſtoit en un vaiſſeau qu'ils avoient acheté, l'un de ceux que l'infortuné Balboa avoit fait bâtir pour cette même découverte, & deux canots. Leur Pilote étoit Fernandez Pennate. Pizarre avoit pour Enſeigne Salzedo; pour Tréſorier, Nicolas de Ribera; & pour Viſiteur, Jean Carillo, qui devoit tenir les comptes pour le Quint du Roi. Diego de Almagro reſta à Panama, pour ramaſſer le

le plus de monde & de vivres qu'il pourroit, & il devoit suivre avec ce renfort. L'AMERIQUE.

Pizarre arriva à l'Isle de Taboga, à cinq lieues de Panama, passa aux Isles des Perles, nommées ainsi par Balboa qui les avoit découvertes, & qui sont douze lieues plus loin. Il y fit de l'eau & du bois, & y prit du fourage pour les chevaux; & à douze autres lieues il trouva un Port qu'il nomma de Las Pinas, à cause des Pommes de pin qu'ils trouverent au voisinage. Balboa étoit venu jusques-là. Tous les Soldats descendirent, & il ne resta dans le vaisseau que l'Equipage. Ils remonterent trois jours la riviere de Biru, avec de grandes fatigues, dans des Terres pierreuses & stériles, sans aucun chemin, souvent entre des précipices où ils ne trouvoient pas le moindre rafraichissement. Moralez un des Soldats en mourut. Ils cherchoient le Cacique de la Province. Le peuple à leur approche avoit abandonné les Maisons & les Champs. Ne trouvant rien, ils retournerent à leur vaisseau, accablés de faim & de lassitude.

Il arrive à l'Isle de Taboga.

La riviere de Biru.

1525.

Au-lieu de se rebuter de ce succès, ils continuerent leur navigation vers le Midi, & à dix lieues ils trouverent un autre Port, où ils chargerent du bois & de l'eau; & avançant encore pendant dix jours, les vivres commencerent tellement à leur manquer, qu'ils réduisirent les portions à quatre onces de mahis par jour. La viande étoit consumée, & comme ils avoient peu de futailles, l'eau vint aussi à manquer. Ils tomberent dans une si affreuse misere, qu'ils furent forcés de brouter des bourgeons de palmier, qui étoient d'une extrême amertume. Ils prirent aussi quelque peu de poisson. Les fatigues qu'ils essuyoient,

Grande misere de la troupe de Pizarre.

jointes à la mauvaise nourriture, les épuiserent. Ils avoient envoyé le vaisseau aux Isles des Perles, pour leur chercher des vivres. En l'attendant, Pizarre fit tous ses efforts pour les soulager, prenant sur soi les plus grands travaux, & secourant les malades de tout ce qu'il pouvoit trouver. Ils apperçurent de loin une clarté qui les surprit. Pizarre prit quelques Braves avec lui, & marcha vers cet endroit. Ils y trouverent quantité de Cocos. Sur ces entrefaites, Montenegro revint avec le vaisseau, & des vivres. Sa vue seule ranima plusieurs malades; mais il y avoit déja vingt-sept Soldats morts, quand il arriva. Ce malheur fit donner à ce Port le nom DE LA HAMBRE, *le Port de la Faim*. Ils allerent ensuite plus loin, & prirent terre le jour de la Chandeleur, en une terre qu'ils appellerent *de la Candelaria*; terre si humide, que leurs habitans y pourrirent en très peu temps; & si entrecoupée de Montagnes & de Bois, qu'ils ne purent y pénétrer. S'étant avancés plus loin, il débarquerent; trouverent un chemin, le suivirent; & au bout de deux lieues ils rencontrerent un petit Village, sans habitans, mais où il y avoit beaucoup de mahis, de la viande de porc, des pieds & des mains d'hommes, ce qui fit connoitre que ce peuple étoit Antropophage. Ils retournerent vers la mer, & arriverent en un lieu qu'ils nommerent *Pueblo Quemado*, c'est-à-dire, *Peuple brulé*. Les habitans du Païs lui firent la guerre avec tant d'opiniâtreté, & lui tuerent une si grande partie de son monde, qu'il fut contraint de se retirer au Païs de Chincama.

Puerto de la Hambre.

La Candelaria.

Pueblo Quemado.

Départ d'Almagro.

Pendant que François Pizarre luttoit ainsi contre sa mauvaise fortune, Diego d'Almagro partit de Panama, sur un vaisseau avec soixante &

& dix Espagnols. Il côtoya jusqu'à la riviere de S. Jean à cent lieues de Panama, & ne trouvant point Pizarre, il retourna en le cherchant jusqu'à Pueblo Quemado, où il reconnut, à quelques marques, qu'il y avoit été. Les Indiens, charmés d'avoir chassé de leur Païs les Espagnols de Pizarre, n'en combattirent contre Almagro qu'avec plus de bravoure. Ils les attaquerent tant de fois, qu'Almagro ayant perdu un œil dans une de ces batailles, fut forcé de se remettre en mer. Il apprit aux Isles des Perles, que son Associé étoit au Chincama qui est vis-à-vis, & l'y alla trouver.

L'AMERIQUE.

Il joint Pizarre.

Leur jonction se fit avec une grande joye de part & d'autre, & leur mauvais succès leur apprit qu'ils n'avoient pas trop de toutes leurs forces ensemble, pour pénétrer des Païs, que défendoient des Nations si courageuses. Ils grossirent leur troupe, & se voyant deux Navires, trois Canots, & deux-cens Espagnols, ils recommencerent à côtoyer, & souffrirent beaucoup. Toute la côte qu'ils trouverent est pleine de Rivieres, qui se jettent dans la mer, & qui à leur embouchure ont des Caymans, sorte de Crocodile toujours prêt à dévorer les Hommes, qui se hazardent d'entrer dans l'eau. Les provisions leur manquant, ils ne trouverent à manger que le fruit des Mangles, dont ce Païs est couvert, & dont les Racines étant abreuvées d'eau salée, donnoient au fruit un goût salé & amer. Obligés de ramer dans leurs Canots, ils travailloient sans cesse contre les courans, qui les portoient vers le Nord. Les Indiens les harceloient sans relâche, & leur disoient qu'ils falloit qu'ils fussent de grands paresseux, de ce qu'ils ne semoient, ni ne cultivoient point leur

L'AMERIQUE. Païs, & aimoient mieux ravager celui d'autrui que de travailler.

Almagro retourne à Panama. Les deux Capitaines ayant vu plusieurs de leurs gens périr, soit de disette, soit par les armes des naturels du Païs, résolurent que D. Diego d'Almagro retourneroit à Panama, pour y recueillir des vivres, & y faire des recrues. Il en tira quatre-vingts Hommes, & avec ce renfort ils allerent jusqu'au Catamez, qui est au-delà des Mangles, Païs médiocrement peuplé, où ils trouverent abondamment des vivres. Les Indiens, qui les attaquoient, avoient le visage parsemé de clous d'or, enchassés dans des trous qu'ils se faisoient exprès, pour y mettre ces ornemens. Après cette découverte, ils s'arrêterent jusqu'à ce que Don Diegue eût fait une seconde course à Panama, pour en ramener plus de monde.

L'Isle del Gallo. Cependant Pizarre l'alla attendre dans la petite Isle del Gallo ou du Coq, où il eut beaucoup à souffrir de la disette.

1526. Pedrarias relevé par Los Rios. Almagro trouva bien du changement en arrivant à Panama. Ce n'étoit plus Pedrarias qui y commandoit, Pedro de Los Rios l'étoit venu relever. Il se douta que le nouveau Gouverneur ne les favoriseroit pas. En effet, il s'opposa à la levée qu'Almagro vouloit faire. Ceux qui étoient avec Pizarre, mécontens au dernier point de tout ce qu'ils avoient souffert, & effrayés des maux à venir, avoient écrit à leurs amis de Panama. Ceux-ci avoient supplié le Gouverneur de ne pas permettre, qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr inutilement dans une entreprise si dangereuse ; & ils lui demanderent ses ordres, pour que ceux qui y étoient déja, pussent s'en retourner librement. Le Gouverneur envoya un Lieutenant, avec ordre de

ramener à Panama, ceux qui ne feroient pas contens de leur fort. La plupart en profiterent avec joye, & il n'y eut que douze ou treize hommes, qui fignalerent en cette occafion leur attachement pour le Capitaine. Comme c'eft à leur conftance, que la Monarchie Efpagnole doit le Perou, il eft jufte de conferver à ceux dont les noms font venus jufqu'à nous, la gloire que mérite leur perfévérance. Ces douze hommes étoient, Nicolas de Ribera, natif d'Olvera; un autre Ribera; Pierre de Candie, de l'Ifle de même nom: Jean de Torre; Alphonfe Brifeno, natif de Benevent; Chriftophle de Peralta, de Baeça; Alphonfe & Diegue de Truxillo, de la Ville de même nom; François de Cuellar, de Cuellar; François Rodriguez de Villa-fuerte; Alphonfe de Molina, d'Ubeda; & le Pilote Barthelemi Ruiz, de Moguer. Pizarre leur marqua une vive reconnoiffance, en les affurant que le meilleur butin feroit pour eux; eux de leur côté l'affurerent qu'il mourroient tous avec lui.

L'AMERIQUE.

Pizarre abandonné. Douze hommes s'attachent à lui.

Ils pafferent delà dans une autre Ifle qu'ils nommerent la Gorgone, où la faim les preffa tellement, qu'ils y vêcurent plufieurs mois de Couleuvres & de Reptiles. Ils étoient fans Tente ni Hutte, dans un Païs où il plut prefque toujours. Il leur vint enfin un vaiffeau qu'Almagro leur envoyoit, & où il y avoit quelques vivres & point de Soldats. Pizarre monta fur ce vaiffeau, avec les douze Braves qui lui étoient demeurés, & fous la conduite de Barthelemi Ruiz, ils voguerent avec beaucoup de peine & de péril jufques au Canton de Moftupe, qui eft entre S. Michel & Truxillo. Pizarre n'ofant aller plus loin, vu le peu de monde qu'il avoit, avança un peu dans la ri-

Ifle de la Gorgone.

1527.

L'AMERIQUE. viere de Puechos, ou de la Chira, prit quelques Brebis du Païs & quelques Indiens, qu'il emmena pour les instruire & s'en faire des Interpretes. Il se remit en mer, & se rendit au Port de Tumbez, où le Roi de ce Païs avoit un magnifique Palais, & où il y avoit de très riches habitans.

Tumbos ou Tumpiz.

Origine du nom de Perou.

Les Espagnols avoient commencé la Découverte de cette Côte, par une Province qui avoit son Cacique particulier, & qui s'étendoit le long de la riviere de Biru. Ils accoutumerent les habitans de Panama à ce nom, d'où est venu avec quelque changement le nom de PEROU, sous lequel nous connoissons aujourdhui plusieurs Etats, qui avoient alors des noms différens. Les Historiens Espagnols remarquent, que les Indiens n'avoient point de nom général, qui fût commun à tout ce Païs, que nous appellons aujourdhui le Perou.

Trois Espagnols abandonnent Pizarre, qui retourne à Panama.

Trois Espagnols abandonnerent Pizarre en cet endroit, & se retirerent chez les Indiens, qui ne leur firent aucun quartier. Après ces découvertes Pizarre retourna à Panama, d'où il étoit parti depuis trois ans. Ce voyage lui couta des peines, des fatigues, & des périls incroyables; il s'y vit attaqué par la famine, par les Indiens, souvent exposé aux murmures & à la mutinerie de ses propres gens, & pour comble de disgrace, plus pauvre que quand il étoit venu dans le Nouveau Monde chercher fortune. Ses Associés, qui avoient été les plus riches habitans de Panama, y dépenserent tout leur bien, & s'endetterent bien au-delà de leurs propres fonds.

Il va en Europe.

Pizarre ne trouva point de plus sûr moyen de remettre les choses sur un bon pied, que de faire un voyage en Europe. Il exposa à la Cour

Cour, tout ce qu'il avoit fait & souffert dans cette entreprise, & les avantages qu'il se promettoit d'en recueillir pour la Couronne. Il demanda le Gouvernement du Païs qu'il avoit découvert, & qu'il s'agissoit de conquérir. Le Roi le lui accorda aux conditions usitées en ce temps-là; c'est-à-dire, qu'il feroit les fraix, & prendroit sur lui les peines & les dépenses de la conquête: car c'est quelque chose d'admirable, que ni Colomb, ni Cortez, ni Balboa, ni Pizarre, ni les autres Conquérans, qui procurerent à l'Etat plus de millions, que les Rois d'Espagne n'avoient de Pistoles dans leurs Coffres, ne reçurent jamais un Maravedis pour les encourager à ces entreprises. Trop heureux quand après un succès dont on étoit charmé de profiter, on leur laissoit la jouïssance d'une partie des avantages qui leur avoient été promis, & qu'ils avoient si cherement achetés. Tel étoit alors le Gouvernement d'Espagne. Pizarre, muni de Lettres, qui l'établissoient Gouverneur du Perou, retourna à Panama, emmenant ses quatre freres avec lui.

L'AMERIQUE.

Gonçale Pizarre surnommé le Long, habitant de Truxillo dans l'Estramadure, avoit été Capitaine d'Infanterie au Royaume de Navarre. Il avoit eu de son mariage deux fils légitimes, savoir Fernand & Jean. Il eut aussi deux fils Naturels de deux différentes Meres, savoir François & Gonçale Pizarre; François est celui, dont nous avons parlé jusqu'à présent. Pizarre le pere, maria ensuite la mere de François, avec un bon Laboureur, dont elle eut un fils, qui portant le nom de son pere, s'appella François Martin d'Alcantara. Telle étoit la famille de François Pizarre, avec qui elle partit pour Panama, menant avec soi tout ce qu'elle

Famille de Pizarre.

Ses freres le suivent à Panama.

 put

put engager de monde à Truxillo, à Caceres, & autres lieux de la Province. Outre la qualité de Gouverneur-Général, François s'étoit fait donner par le Roi celle d'Adelantade du Perou; & bien que Don Diego d'Almagro eût partagé les travaux, & fourni la principale dépense de la Découverte, il n'étoit pas fait la moindre mention de lui dans les Patentes accordées par la Cour. On peut juger de son mécontentement, quand il vit que ses intérêts avoient été oubliés jusqu'à ce point-là. Le Gouverneur l'appaisa néanmoins, en lui disant que Sa Majesté n'avoit pas jugé à propos d'avoir égard aux supplications qu'il avoit faites en sa faveur; mais il lui donna sa parole qu'il lui remettroit la Charge d'Adelantade & insisteroit si bien là-dessus, que l'Empereur y consentiroit. Don Diegue d'Almagro s'en contenta, ne pouvant remedier autrement à ce qui étoit fait. Ils prirent ensemble leurs mesures pour profiter de la Concession Impériale. Mais Almagro & Fernand Pizarre ne s'accorderent jamais bien. Il se passa quelque temps avant qu'ils pussent équiper un vaisseau; jusqu'à ce qu'enfin Fernand Ponce de Léon en ayant équipé un qui lui appartenoit, Don François Pizarre s'y embarqua avec ses freres, & le plus grand nombre de gens de pied & de cheval qu'il put assembler. Il eut bien de la peine à en trouver qui voulussent de nouveau tenter fortune. Le passé les décourageoit.

Pizarre obtient des graces pour lui seul.

1530.

Nouvel embarquement des Pizarres.

On mit à la voile au commencement de l'année 1531. Almagro de son côté les voyant pourvus de ce vaisseau, & en état de se passer de lui en cas de besoin, s'étoit hâté d'armer, & avoit si bien fait qu'il y joignit quelques navires. Le but de Pizarre étoit de débarquer à Tumbez, où il y avoit de grandes richesses; mais il fut contraint de prendre terre cent lieues plus près qu'il ne

1531.

ne s'étoit proposé, de débarquer ses gens & ses chevaux, & de continuer sa route par terre le long de la côte. Cette marche fut très pénible à cause des larges rivieres qu'il falloit traverser à leur embouchure, souvent à la nage, tant pour les hommes que pour les chevaux. Le Gouverneur eut une attention universelle pour les soulager dans les occasions : souvent il aidoit ceux qui ne savoient pas nager, pour les faire arriver sans danger à l'autre bord. Ils arriverent enfin à Coaque, lieu situé presque sous l'Equateur, au bord de la mer. Outre les vivres qu'ils y eurent en abondance, ils y firent un tel butin, qu'on envoya un navire à Panama & un autre dont la charge étoit pour Nicaragua, & on y embarqua plus de 30 mille Castillans d'or. On y trouva aussi quelques Emeraudes fines; mais les Avanturiers en gatêrent quantité, en les essayant. Ils croyoient que pour être bonnes, elles devoient avoir la dureté du Diamant, & résister au marteau ; & leur ignorance leur causa une très grande perte en cette occasion. Ils allerent delà à Puerto Viejo, ensuite au Port de Tumbez. Avant que de partir de Coaque, ils s'apperçurent du bon effet qu'avoit déja produit l'envoi du butin qu'ils y avoient fait. Les Capitaines Belalcazar & Jean Forez y arriverent de Nicaragua, avec quelques gens de pied & de cheval qu'ils amenerent.

L'AMERIQUE.

Marche très difficile.

Butin fait à Coaque.

Ils résolurent de passer dans l'Isle de Puna. Les Indiens, qui étoient nombreux & guerriers, feignirent de les y bien recevoir, afin de les massacrer plus aisément. Ils furent avertis du piege, combattirent, & remporterent la victoire. Après cette action, le Capitaine Fernand de Soto arriva de Nicaragua, avec un renfort considerable d'Infanterie & de Cavalerie. Cependant on ne jugea point à propos de poursuivre les Indiens

Victoire de Puna.

L'AMERIQUE.

diens de l'Isle, & on passa à Tumbez. On se flattoit d'y être bien reçu en faveur de plus de six-cens personnes des habitans de Tumbez des deux sexes, parmi lesquels il y avoit même un des principaux du lieu. Ils étoient prisonniers dans l'Isle; François Pizarre les délivra & les renvoyant, les fit accompagner de trois Espagnols, qu'ils sacrifierent à leurs Idoles.

Trahison de ceux de Tumbez.

Pizarre demeura trois semaines à Tumbez, & n'oublia rien pour engager le Seigneur de ce Païs-là à vivre en paix avec lui. Il n'en reçut que des marques de haine & de mépris; ces Barbares retirés au-delà de la riviere, la passoient lorsqu'il y avoit quelque coup à faire, & la repassoient avec une diligence inimitable aux Européens. Le Gouverneur trouva moyen de faire passer la riviere à son monde; & les attaqua si vivement qu'il les défit; & continuant sa victoire, durant quinze jours il mit tout à feu & à sang pour venger les trois victimes qu'ils avoient immolées. Le principal Seigneur de Tumbez, étourdi de tant de succès, fit des présens d'or & d'argent, & acheta ainsi la paix qu'il avoit opiniâtrément refusée.

Victoire de Tumbez.

Pizarre laissa en ce lieu une partie de ses Soldats, avec Antoine Navarre Maitre des Comptes & Alphonse de Requelme Trésorier; & alla avec la plus grande partie à la riviere de Puechos, à trente lieues au-là de Tumbez. Il trouva dans le Cacique & dans le peuple de ce Canton des dispositions pacifiques, qu'il cultiva. Delà il s'avança jusqu'au Port de Payta, & les Caciques de cette riviere, après quelques légeres escarmouches, demanderent la paix. Comme ce Port est le meilleur de toute cette côte, il envoya son Frere Fernand à Tumbez pour amener ceux qu'il y avoit laissés, & à son retour il songea de faire un Etablissement sur le bord de la riviere

viere de Chira, afin d'assurer un Port aux vaisseaux qui viendroient de Panama. Ce fut-là qu'il reçut deux Députations différentes de la part des deux freres Incas, qui étoient en guerre pour la Succession de leur pere. Comme la mesintelligence de ces deux Princes, & la guerre qu'ils se faisoient alors, fut ce qui les livra eux & leurs Etats aux Espagnols, il faut en marquer l'origine en peu de mots.

L'AMERIQUE.

Huayna-Capac (*a*), Souverain de Cuzco, avoit soumis à son Empire plusieurs Provinces, & sa domination comprenoit cinq-cens lieues de Païs, à compter depuis sa Capitale. Le Païs de Quito avoit ses Souverains particuliers; il résolut de le conquérir: il en vint à bout, & ce Païs lui plut tant, qu'il laissa à Cuzco ses enfans & nommément Huascar son fils ainé, Mango Inca & quelques autres. Il fit plus, il se maria de nouveau, épousa la fille du Souverain de ce Païs, & en eut un fils qui fut Atahuallpa, & qu'il aima tendrement. Dans un voyage qu'il fit à Cuzco, il le laissa à Quito sous des Tuteurs, & revint quelques années après dans cette derniere Ville, dont il fit sa résidence jusqu'à sa mort. Il ordonna en mourant que l'Inca Huascar son fils ainé posséderoit ses Etats, avec les Provinces qu'il y avoit ajoutées, à la réserve du Royaume de Quito, qui étant sa conquête particuliere, ne devoit pas être compté comme une partie de l'Empire. Il en disposa en faveur d'Atahuallpa son fils, dont les ancêtres maternels l'avoient possedé.

Etat des Incas du Perou.

Les deux fils de Huayna-Capac se brouillent pour la succession.

A-

(*a*) Zarate le nomme GUAYNACAVA, mais l'Inca Garcilasso dit HUAYNA CAPAC. Zarate nomme GUASCAR & ATABALIBA, ceux que Garcilasso appelle HUASCAR, & ATAHUALLPA. Il est plus naturel de préférer ce dernier, qui étant lui-même un Inca, devoit mieux savoir ces noms qu'un Etranger.

L'AMERIQUE. Après sa mort, Atahuallpa s'assura de l'Armée & des trésors de son pere. La plus considerable partie des richesses d'Huayna-Capac étoit restée à Cuzco, & demeura au pouvoir de Huascar. Atahuallpa envoya des Ambassadeurs à son ainé, pour lui annoncer la mort de leur pere, lui faire hommage, & lui demander qu'il le confirmât dans la possession du Royaume de Quito. Il lui en manda en même temps les motifs, savoir, que c'étoit l'héritage de sa mere, & que son pere l'en avoit gratifié comme d'un Etat séparé & indépendant, & comme d'une conquête qu'il n'avoit pas jugé à propos de joindre à l'Empire, ainsi qu'il y avoit réuni ses autres acquisitions. Huascar ne gouta point ce démembrement. Il répondit à son frere, que s'il vouloit lui marquer sa soumission, venir à Cuzco & lui remettre l'Armée, il lui feroit un parti convenable à sa naissance, & lui donneroit des terres & des biens pour soutenir son rang; qu'il ne pouvoit lui céder la Province de Quito, qui étant frontiere de son Empire, devoit être gardée par des Armées pour la défense & la conservation de l'Etat. Il ajoutoit, qu'au cas qu'Atahuallpa s'obstinât à vouloir se l'approprier, il marcheroit contre lui & le traiteroit en Ennemi.

Atahuallpa pris & délivré. Atahuallpa avoit auprès de lui Quizquiz & Cilicuchima, deux Capitaines braves & expérimentés, qui après avoir servi son pere avec distinction, s'étoient attachés à sa personne. Ils lui conseillerent de se mettre en campagne le prémier, & de prévenir Huascar. La guerre fut vive. Après une bataille qui dura trois jours, Atahuallpa fut pris sur le pont de la riviere de Tumibamba, & enfermé dans le Palais de même nom. Mais tandis que les Soldats

dats victorieux célébroient des fêtes pour se réjouïr d'un si grand succès, l'Inca mal gardé perça la muraille, & s'enfuit. Il s'en retourna chez lui, & fit entendre que son pere, touché de son état, l'avoit changé en serpent, afin qu'il pût s'évader par un petit trou. Le merveilleux fait toujours grand bien, lorsqu'il est semé parmi un peuple crédule & superstitieux qui le reçoit avidement. Atahuallpa rallia son monde, l'anima par l'idée d'une protection surnaturelle, se remit en campagne, gagna deux batailles où il fit périr une multitude innombrable d'hommes, dont on voyoit encore longtemps après les ossemens en une prodigieuse quantité; ravagea ensuite la Province de Cagnares, où il détruisit soixante-mille hommes, mit à feu & à sang la Ville de Tumibamba qu'il fit raser; & suivit sa route, faisant main-basse sur tous ceux en qui il trouvoit de la résistance, & grossissant son Armée de ceux qui se soumettoient à lui.

L'AMERIQUE.

Ses victoires.

Quand il fut arrivé à Tumbez, il voulut se rendre maitre de l'Isle de Puna; mais le Cacique & le peuple de cette Isle défendirent si bien le passage, qu'il les laissa, pour tourner ses armes contre Huascar son frere, qui venoit contre lui à grandes journées avec une Armée nombreuse. Il continua sa route vers Cuzco, & s'étant arrêté à Cassamalca (ou Caxamalca), il envoya deux de ses Capitaines avec trois ou quatre mille hommes armés à la légere, pour aller à la découverte & apprendre des nouvelles de l'ennemi. Ceux-ci approcherent assez près du Camp de Huascar, quitterent le grand-chemin, & prirent un détour pour n'être point découverts. Huascar avoit malheureusement pour lui pris la même route, & se trouvoit écarté de son Armée

pour

pour en éviter l'embaras & le tumulte. Comme il n'avoit auprès de lui que sept-cens de ses principaux Officiers, qui lui formoient en même temps & sa Cour & son Escorte, la partie n'étoit pas égale. L'Empereur fut pris. Ceux qui avoient fait cette capture, vouloient se retirer; mais ils furent envelopés par l'Armée, qui menaçoit de les exterminer. Leur ressource fut de dire à Huascar, que s'il ne faisoit pas retirer ses gens, ils commenceroient par lui couper la tête, & se défendroient ensuite jusqu'à la mort. Ce Prince, ébranlé par cette menace, fut encore déterminé par l'assurance qu'ils lui donnerent que son frere ne vouloit que la libre possession du Païs de Quito, & que moyennant cette cession, il feroit charmé de le reconnoitre pour son Souverain. Huascar ordonna donc à ses gens de s'arrêter, de ne rien entreprendre, & de s'en retourner à Cuzco. Ils obéirent, & le laisserent entre les mains de ses Ennemis. Voila où en étoient les affaires, quand les deux freres eurent recours à François Pizarre.

Huascar pris à son tour.

Préjugés des Peruans.

Les Peruans avoient d'ailleurs plusieurs préjugés favorables au dessein des Espagnols. Persuadés que la Maison Royale de Cuzco étoit descendue d'un fils du Soleil, ils donnerent la même qualité aux Espagnols. Une chose y contribua. Le fils ainé de l'Inca Yahuarhuacac, dans les anciens temps, avoit vu, disoit-on, un fantôme d'une physionomie fort différente de celle des Peruans. Ils n'ont point de barbe, & leurs habits ne passent pas le genou; & au contraire, ce fantôme qui prit le nom de Viracocha, avoit une barbe fort longue, & une robe qui le couvroit jusqu'aux pieds, & il menoit en lesse un animal inconnu au jeune Prince. Cette fable étoit si bien répan-

Origine du nom de Viracocha donné aux Espagnols.

pandue, que quand on vit les Espagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, & les chevaux qu'ils montoient, on crut voir en eux l'Inca Viracocha fils du Soleil.

Zarate dit que Huascar n'étoit pas encore prisonnier, quand ayant oui parler des Espagnols, il leur envoya une Ambassade. Cela s'accorderoit assez à ce qu'on prétend que son pere Huayna-Capac avoit prédit, qu'après sa mort il viendroit dans ses Etats des hommes qu'on n'avoit jamais vus ni imaginés, qui ôteroient l'Empire à ses fils, bouleverseroient l'Etat, & détruiroient la Religion des Peruans. On ajoute, qu'il avoit conseillé à ses enfans de rechercher l'amitié de ces hommes, & de l'aquerir à quelque prix que ce fût. Garcilasso insinue que ce furent ces impressions qui remplirent Atahualipa de frayeur, & le mirent hors d'état de se défendre comme il le pouvoit; persuadé que ces nouveaux-venus étoient envoyés par le Soleil pour le venger des fautes que l'on avoit commises, & dont il se tenoit offensé. Mais cet Auteur croit qu'Huascar étoit déja prisonnier, & que ce fut quelqu'un qui envoya vers Pizarre, comme de sa part, afin de lui procurer de la protection dans son malheur. Quoiqu'il en soit, le Gouverneur ayant reçu cette Ambassade au Port de Payta, & ayant été rejoint par son frere Fernand qui lui ramena le monde qu'on avoit laissé à Tumbez, il bâtit la Ville de St. Michel sur ce Port & au bord de la riviere. Ayant ensuite partagé l'or & l'argent, il ne laissa en ce lieu que ceux qui s'étoient résolus de l'habiter.

Fondation de la Ville de St. Michel.

Sur ces entrefaites, il apprit qu'Atahuallpa étoit à Cassamalca, & il prit le parti de l'aller trouver. Un Désert de vingt lieues qu'il fallut traverser dans des sables brulans, sans eau, & sans

Pizarre va à Cassamalca trouver Atahuallpa.

sans la moindre ombre qui pût garantir des grandes chaleurs, fit beaucoup souffrir l'Armée; mais dans la contrée de Motupe ils commencerent à trouver des vallons peuplés, où ils eurent des rafraichissemens & des vivres en abondance. Delà ils passerent à une montagne où ils rencontrerent un Envoyé d'Atahuallpa, qui présenta au Gouverneur des brodequins très riches & des brasselets d'or, & qui l'avertit de s'en parer lorsqu'il se présenteroit devant l'Inca, afin qu'il pût le reconnoitre. L'Envoyé étoit lui-même Inca, frere du Roi de Quito, & se nommoit Titu-Autachi. Son compliment roula sur la prétendue parenté des Espagnols, en qualité de fils de Viracocha, & du Soleil. Le présent consistoit en des vivres, des grains, des étoffes précieuses, des oiseaux & autres animaux du Païs, des vases, des coupes, des plats & des bassins d'or & d'argent, quantité de turquoises & d'émeraudes; en un mot, la maniere dont ces richesses furent prodiguées, fit juger aux Espagnols, que le Prince qui les leur envoyoit, devoit avoir des trésors immenses. Ils en conclurent qu'il avoit été allarmé du traitement qu'on avoit fait aux habitans de Puna & de Tumbez, & cela étoit vrai: mais ils ne savoient pas encore que ces peuples les regardant comme fils du Soleil, & les exécuteurs de ses vengeances, y mêloient un motif de Religion; & que leur but étoit, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'hommes qu'il leur étoit aisé d'enveloper de toutes parts, mais d'appaiser la colere du Soleil qu'ils adoroient, qu'ils croyoient être irrité contre eux; & qu'ils regardoient les Espagnols comme les instrumens de la vengeance céleste.

Ambassade qu'il en reçoit.

Ils n'avoient point d'autre Interprête qu'un jeune Indien de Puna, qui ne savoit guère ni la

Ignorance de l'Interprête.

la Langue de Cuzco qui étoit celle de la Cour, ni l'Espagnole. Quoique baptisé sous le nom de Philippe, d'où lui vint le nom de Philippillo, il étoit d'une profonde ignorance sur tous les Mysteres de la Religion Chrétienne. Né parmi la lie du peuple, il n'en savoit que le jargon; aussi en interpretant le compliment de l'Inca, lui fit-il dire des choses qu'il n'avoit eu garde de penser. Son ignorance causa de grands malheurs dans la suite.

L'AMERIQUE.

Délibération de Pizarre.

Après le départ du Prince, on délibera sur le jugement que l'on devoit faire de cette démarche. Quelques uns crurent que plus les présens étoient riches, plus on devoit se défier de celui qui les envoyoit; que ce n'étoit qu'un leurre pour les amorcer, & profiter ensuite de leur confiance pour les attaquer à jeu sûr & les détruire. D'autres penserent qu'il ne falloit pas juger si mal des intentions du Monarque; que sans négliger la précaution, on devoit employer tous les moyens pacifiques avant que d'en venir à la guerre; que l'embaras qui avoit paru dans les paroles de l'Inca, n'étoit peut-être que dans l'explication, par la faute de l'Interprête. On résolut néanmoins de continuer la marche vers Cassamalca, où l'on comptoit de trouver le Roi. Ils trouverent par-tout des Indiens qui leur firent un accueil magnifique, de grands préparatifs de viande & toutes sortes de boissons. Ces bonnes gens ayant remarqué que les chevaux mâchoient leur frein, se mirent en tête qu'ils se nourrissoient de métaux; ils alloient leur chercher de l'or & de l'argent en abondance, & les leur présentoient de la meilleure amitié du monde. Les Espagnols, qui ne perdoient rien à ce jeu, les invitoient à en aller chercher davantage.

Pi-

L'AMERIQUE. Il envoye des Ambassadeurs à l'Inca.

Pizarre, pour répondre à l'Ambassade du Roi, lui envoya son frere Fernand, & Fernand de Soto. Ce Monarque étoit dans le voisinage de Cassamalca, où il s'occupoit à affermir sa domination, en faisant égorger tout ce qui tomba sous ses mains de la Famille Royale, & des partisans de son frere. Il se commit une infinité de meurtres en cette occasion, & le cruel mérita par sa conduite soupçonneuse & sanguinaire le nom odieux de Tyran, que l'Histoire ne lui a pas épargné. Ils ne le trouverent point à Cassamalca; mais le Curaça, ou Seigneur du lieu, avoit ordre de les recevoir en fils du Soleil. Il s'aquitta ponctuellement de cet ordre. Il envoya au-devant d'eux un Officier avec sa Compagnie. Son compliment rassura les Espagnols, à qui on avoit dit que le Roi avoit avec lui un Corps de 30000 hommes pour sa garde. Comme ils avançoient vers le Palais où étoit le Roi, ils virent à moitié chemin dans la plaine les gens de guerre qui étoient envoyés pour leur faire honneur. Soto, qui ne savoit pas quel étoit leur dessein, poussa son cheval à toute bride (a) vers l'Officier qui les commandoit. Les Indiens s'écarterent, autant pour marquer leur respect selon les ordres qu'ils en avoient, que par la crainte que la course d'un cheval pouvoit leur causer. L'Officier Peruvien leur fit un salut qui étoit une espece d'adoration, & les accompagna jusqu'au Palais avec tou-

Leur reception.

(a) Zarate & autres Auteurs Espagnols barbouillent fort l'Histoire en cette occasion, aussi bien qu'en rapportant la Harangue du P. Valverde, la réponse du Roi, & autres circonstances importantes qu'ils défigurent. Garcilasso les a réfutés, & c'est lui que l'on suit ici.

toutes les marques de la plus profonde vénération. L'AMERIQUE.

Les Envoyés Espagnols furent éblouïs de toutes les richesses qui leur frapperent la vue de toutes parts. Ils trouverent l'Inca sur un siége d'or, qui se levant les embrassa & leur dit: *Capac (a) Viracocha, soyez les bien-venus dans mes Etats.* On leur présenta des sieges d'or, & l'Inca se tournant vers les personnes qui étoient auprès de lui; „ Vous voyez, leur dit-il, la même figure, & le même habit de notre Dieu „ Viracocha, comme notre prédécesseur l'Inca „ Viracocha a voulu qu'on le représentât en une „ statue de pierre ". Deux Princesses d'une extrême beauté présenterent des liqueurs; cela fut suivi d'un régal. Fernand Pizarre fit ensuite son compliment. Il parla des deux Puissances, le Pape & l'Empereur, qui concouroient à tirer ces peuples de l'Esclavage du Démon. Ce qu'il dit fut bon, mais peu à propos. Pouvoit-il se flatter qu'en un discours d'une vingtaine de lignes, il feroit entendre à ce Prince des matieres aussi étrangeres à cette Nation, que l'étoient alors la Religion Chrétienne & l'autorité du St. Siege? Philippillo, qui n'entendoit guère plus ce discours que l'Inca même, lui en fit une interpretation à laquelle ce Prince ne comprit presque rien. Il y répondit par un discours fort sensé; mais dans le préjugé qui le dominoit. Rien de plus tendre, que ce qu'il leur dit en faveur de ses Sujets. Ses Officiers en furent touchés, & ne purent retenir leurs larmes. Les Ambassadeurs s'en retournerent, plus charmés des richesses qu'ils avoient vues, que sensibles aux prieres du Monarque. Le récit qu'ils en firent, aussi

Leur audience.

(a) Ce mot veut dire Seul, & marque une prééminence.

aussi bien que de l'accueil qu'on leur avoit fait, augmenta les espérances de Pizarre.

Atahualpa vient trouver le Gouverneur.

Le Gouverneur ayant su que le Roi devoit venir le lendemain pour le voir, partagea en trois Compagnies de vingt Cavaliers chacune, les soixante en quoi consistoit toute sa Cavalerie. Il leur donna pour les commander trois Capitaines, qui furent Fernand Pizarre, Fernand de Soto, & Sebastien de Belalcazar. Ils se rangerent derriere une vieille muraille, afin de n'être pas vus d'abord par les Indiens & de les surprendre davantage en se montrant tout à coup. Pour lui, il se mit à la tête de son Infanterie, qui consistoit en cent hommes, dont il fit un Bataillon; & il attendit ainsi le Roi en bataille. Ce Prince vint enfin, & sa marche fut si lente, qu'il mit quatre heures à faire une lieue. Les plus grands Seigneurs de sa Cour étoient les plus proches de sa personne, & les gens de guerre étoient rangés en quatre Bataillons de huit-mille hommes. Le prémier composoit l'Avant-garde; deux autres marchoient à ses côtés; & le quatrieme faisoit l'Arriere-garde. Il la fit demeurer derriere, & s'avança sans elle; & voyant les Espagnols rangés en bataille, il dit à ses Officiers: *Ces gens-ci sont les messagers des Dieux, gardons-nous bien de les offenser; au contraire, gagnons-les à force de civilités.*

Harangue d'un Religieux.

En ce même temps, Frere Vincent de Valverde s'avança pour parler à l'Inca. Il avoit à une main une Croix de bois de Palmier, & en l'autre un Bréviaire. Ses cheveux coupés en couronne étonnerent l'Inca, qui s'informa de ceux de ses gens qui avoient déja pratiqué les Espagnols, de quelle condition étoit cet homme, afin de se regler sur l'honneur qui lui étoit dû. Ils lui dirent que c'étoit un Messager de Pachacamac. Le Pere ayant demandé & obtenu

tenu la permiſſion de parler, commença un diſcours diviſé en deux parties. Il débute par la néceſſité de la Foi Catholique; il vient enſuite à la Trinité, aux châtimens & aux récompenſes de l'autre Vie, à la Création, à la chute d'Adam à laquelle tous les hommes ont participé, excepté JESUS-CHRIST. Il parle de la naiſſance de l'Homme-Dieu, de ſa mort pour la redemption des hommes, de ſa réſurrection; des Apôtres, & enfin de la Primauté de St. Pierre. Dans la ſeconde partie, il dit que le Pape ſucceſſeur de St. Pierre ayant ſu l'Idolàtrie de ces Peuples, & voulant les attirer à la connoiſſance du vrai Dieu, a engagé Charles, Monarque de toute la Terre, à envoyer ſon Lieutenant pour les ſoumettre, & les faire entrer de gré ou de force dans la bonne voye. Il allegue l'exemple du Mexique, & autres Païs voiſins. En cas d'endurciſſement, il menace le Roi qu'il périra comme Pharaon. Le bon Pere ſemble n'avoir eu égard qu'aux Eſpagnols dans ce Diſcours; & il y avoit bien de l'imprudence à lui, de croire que toute cette foule de Myſteres qu'il préſentoit à la fois à l'Inca, ſeroit intelligible pour lui. Outre la difficulté de la matiere, l'ignorance de l'Interprête rendit ce diſcours très inutile. Philippillo, qui n'en comprit que peu de choſe, fit du tout un galimatias plein d'abſurdité. L'AMERIQUE.

Atahuallpa, qui n'avoit rien trouvé de clair dans le diſcours du P. Valverde, que les menaces de ravager ſon Païs & d'y mettre tout à feu & à ſang ſelon l'explication de Philippillo, fit un profond ſoupir. Il comprit bien que l'Interprête n'entendoit point la Langue dans laquelle il lui parloit, & de peur qu'il n'eſtropiât de même ſa réponſe, il la lui expliqua en une Langue plus commune dans les Provinces. Il pa- Embaras d'Atahuallpa.

Sa réponse. roît par sa réponse, que cet ignorant lui avoit fait une étrange explication des Mysteres que le Pere Valverde avoit indiscrettement voulu insinuer en peu de mots.

Impatience des Espagnols. Pendant tout ce temps-là, les Espagnols s'ennuyant de cette longue conversation, sortirent de leurs rangs. Quelques-uns s'aviserent de monter sur une petite Tour, où il y avoit une Idole enrichie de petites plaques d'or & d'argent & de pierres précieuses, & ils se mirent à la piller. Les Indiens en firent un grand bruit, & se préparoient à punir ce sacrilege, quand l'Inca leur ordonna de s'arrêter, avec défense de maltraiter les Espagnols, quoiqu'ils fissent. Le P. Vincent de Valverde fut allarmé du bruit qu'il entendit entre les Indiens ; il se leva promptement de la chaire qu'on lui avoit donnée pour parler au Roi, & en se levant il posa la Croix qu'il tenoit en main, & en même temps il laissa tomber son Bréviaire. S'étant baissé pour le relever, il courut vite aux Espagnols, auxquels il cria de ne faire aucun mal aux Indiens.

Voila sur quoi on a bâti ces récits, que divers Historiens ont copiés les uns des autres. Garcilasso réfute les fables qu'ils ont débitées. Il avoue qu'elles furent mandées de même à l'Empereur par le Gouverneur & les Capitaines Espagnols, qui tâcherent de justifier par-là l'injuste barbarie avec laquelle ils se jetterent sur un Prince qui portoit pour eux le ménagement jusqu'au dernier excès. Ce qui pourroit les

Atahuallpa est pris par les Espagnols. justifier, c'est que faute d'Interprête, n'entendant rien ni de la réponse du Roi au Pere Vincent Valverde, ni des ordres qu'il donnoit aux Indiens qui commençoient à menacer, ils crurent qu'il vouloit les faire attaquer. La course que le Religieux fit auprès d'eux étoit pour leur dire

dire d'être tranquilles, & ils s'imaginerent au contraire que c'étoit pour implorer leur vengeance. Quoiqu'il en soit, dans toute l'action qui suivit, Atahuallpa fut obéi. Cent soixante Espagnols envelopés par une multitude d'Indiens n'eurent ni mort, ni blessé, à la reserve du Gouverneur qu'un des siens blessa légerement à la main. Personne ne leur résista. Les Indiens se contenterent d'entourer la litiere de leur Prince, pour empêcher qu'on ne le renversât. Les Espagnols en blesserent plusieurs; pas un ne se défendit. Le Gouverneur s'étant fait jour jusqu'à la litiere, prit le Roi par la manche de sa robe, tomba & l'entraina avec lui. Ceux qui disent qu'il prit l'Inca par les cheveux, ne savent pas apparemment que les Incas avoient la tête rasée.

L'AMERIQUE.

Soumission des Indiens: carnage qu'on en fait.

Ses Sujets le voyant pris, se mirent à fuir. Il y en eut plus de 3500 passés au fil de l'épée: de jeunes garçons, des vieillards, des femmes, que la curiosité avoit attirés, furent étouffés au nombre de plus de 1500 par la foule de ceux qui s'enfuyoient en tumulte; près de trois-mille furent écrasés sous les ruines d'une vieille muraille qui se renversa sur eux. Cette boucherie dura jusques à la nuit. Ruminagui qui commandoit l'Arriere-garde, entendant le bruit, & voyant un Espagnol précipiter du haut du rocher un Indien qu'on y avoit mis pour l'avertir quand il seroit temps qu'il avançât, conclut delà que l'Armée de son Maitre étoit défaite. Il prit le Corps qu'il commandoit, & au-lieu de marcher à son secours, il alla au Royaume de Quito à plus de 250 lieues du champ de bataille.

Un des Généraux Peruviens fuit avec l'Arriere-garde.

Atahuallpa étant ainsi prisonnier & toute son Armée en déroute; les Espagnols allerent le lendemain piller son Camp, où ils trouverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'ar-

d'argent, de fort riches tentes, des étoffes, des habits & des meubles de très grand prix. La feule vaiffelle d'or du Roi valoit foixante-mille piftoles. Plus de cinq-mille femmes vinrent fe foumettre à eux. Le Roi pria le Gouverneur de le bien traiter, & offrit pour fa rançon de lui remplir d'or une falle où ils étoient alors, jufqu'à la hauteur où fon bras pouvoit atteindre, & où l'on fit une marque de couleur, que l'on tira à même hauteur autour de la falle. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il ne pourroit pas tout emporter. Sa propofition fut acceptée ; & on ne vit bientôt plus dans les campagnes que des Indiens courbés fous l'or qu'ils apportoient de tous côtés. Mais comme il falloit le raffembler des extrémités de l'Empire, quelques-uns ne trouvoient point que l'on allât auffi vite que leur impatience le leur faifoit fouhaiter. On commença de murmurer du temps qu'il faudroit attendre après cette rançon. On foupçonna même qu'il y avoit de l'artifice, & qu'on les amufoit d'efpérances chimériques. Atahuallpa apperçut du mécontentement ; il s'en expliqua avec François Pizarre, & lui dit qu'il n'étoit pas furprenant que ceux qu'il avoit envoyés à Cuzco ne fuffent pas encore revenus, la diftance étant de deux-cens lieues par des chemins fort difficiles; mais il le conjura de ne rien entreprendre contre fa perfonne, jufqu'à ce qu'il fe fût affuré par lui-même de la poffibilité de la parole qu'il avoit donnée. Il le pria d'envoyer deux hommes de confiance à Cuzco, où ils verroient de leur propres yeux qu'il y avoit dequoi fatisfaire à l'engagement. Et fur ce qu'il y avoit du danger à expofer deux Efpagnols aux rifques d'une fi grande route : *Que craindroient-ils*, dit l'Inca, *vous me tenez ici dans les fers ; moi, mes femmes, mes enfans, mes freres, ne fom-*

On convient de la rançon de l'Inca.

sommes-nous pas des otages suffisans ? Fernand de Soto & Pedro de Barco entreprirent cette course. Atahuallpa voulut qu'ils la fissent dans une de ses litieres, afin qu'ils en fussent plus respectés. L'AMERIQUE. Deux Espagnols vont à Cuzco.

A quelques journées de Cassamalca, ils trouverent un Corps de Troupes du Roi qui conduisoient prisonnier son frere Huascar. Cet infortuné Prince ayant su qui étoient ceux qui voyageoient ainsi dans les litieres, souhaita de leur parler; & sur ce qu'ils l'assurerent que l'intention de l'Empereur leur Maitre, & celle du Général Don François Pizarre, étoit de faire observer la justice à l'égard des Indiens, l'Inca se mit à les instruire de son droit, à se plaindre de son frere, & les pria de retourner vers le Général, pour l'engager à lui faire justice d'un Usurpateur. Il ajouta, que si on lui accordoit la faveur qu'il demandoit, il feroit ce que son frere avoit promis, & rempliroit de vases d'or la salle jusques au toit, ce qui étoit le triple de ce à quoi Atahuallpa s'étoit engagé. Il étoit effectivement en état de remplir cette promesse, car il avoit en sa puissance tous les trésors de son pere; mais il les avoit cachés en des lieux que personne que lui ne savoit, par l'adresse qu'il avoit eue de faire périr ceux dont il s'étoit servi pour les enfouir. Prison & offres de Huascar.

Les deux Capitaines avoient leurs ordres, & ne voulurent pas prendre sur eux de retourner sur leurs pas. D'un autre côté, les gens d'Atahuallpa qui regardoient sa délivrance comme prochaine, & qui craignoient que les offres de son ainé n'y fussent un obstacle, lui donnerent avis de cette conversation. Il jugea comme eux, que si ces offres parvenoient aux oreilles du Gouverneur, tout seroit perdu. Il voulut savoir comment la mort de son frere seroit prise des Espagnols. Il feignit

gnit une extrême affliction, & dit qu'il venoit d'apprendre que ses gens avoient tué son frere. Pizarre donna dans le piege, & le consola de ce malheur. Le Roi sans perdre temps envoya l'ordre de faire mourir Huascar, & on l'exécuta si promtement, qu'il fut difficile de connoitre que la feinte avec Pizarre avoit précédé ce meurtre. Quand Huascar vit les meurtriers qui devoient l'expédier, il parla, dit-on, ainsi: *Mon regne a été court, mais le Maitre par l'ordre de qui je meurs, quoiqu'il soit mon Sujet, ne jouïra pas plus longtemps de son crime.*

Sa mort.

Pendant que Soto & Barco continuoient leur route vers Cuzco, le Gouverneur envoya son frere Fernand avec quelque Cavalerie pour découvrir le Païs. Il arriva à Pachacama, & y trouva un Temple rempli de richesses, qu'il enleva en partie. Les Indiens porterent le reste pour la rançon. Culicuchima, l'un des deux Généraux d'Atahuallpa, y étoit avec une Armée assez nombreuse. Don Fernand l'envoya prier de venir auprès de lui. L'Indien n'osant s'y risquer, Don Fernand l'alla trouver au milieu de son Armée, & prit un tel ascendant sur lui, qu'il l'engagea à congédier son Armée & à venir avec lui à Cassamalca voir le Roi, qui y étoit toujours prisonnier; & en effet il l'y amena.

Sur ces entrefaites, Don Diego de Almagro instruit des grands progrès que faisoit son Associé, arriva avec un nouveau renfort pour partager le butin. Rendu à Cassamalca, il y vit ce grand amas d'or. Mais il fut bien surpris quand les Soldats de Pizarre dirent qu'il n'étoit pas juste que des nouveaux-venus eussent part au butin que l'on avoit fait jusqu'alors, ni à la rançon qui s'amassoit pour la liberté du Roi. On verra bientôt les tristes suites qu'eut cette contestation.

Ata-

Atahuallpa étoit dans la plus grande consternation où puisse être un malheureux. Une Comete qui parut le glaça d'effroi. Don Fernand Pizarre, en qui il se fioit le plus, & avec qui il se consoloit quelquefois de son état, étoit sur son départ pour l'Espagne. Lorsque ce Prince le sut, & qu'il vit Don Fernand qui venoit prendre congé de lui: *Vous vous en allez, Capitaine*, lui dit-il; *je suis perdu. Je ne doute point qu'en votre absence ce gros ventre & ce borgne ne me fassent assassiner.* Le borgne étoit Don Diego d'Almagro, qui avoit perdu un œil dans un combat contre les Indiens; & le gros ventre étoit Alphonse de Requelme, Trésorier de l'Empereur.

L'AMERIQUE.

Frayeurs de l'Inca.

Don Fernand partit, pour rendre compte à la Cour des progrès que l'on avoit faits. Le Gouverneur fondoit de grandes espérances sur la gratitude de l'Empereur, à qui il envoyoit une riche part du butin. Il embarqua pour l'Empereur cent-mille Pesos d'or & cent-mille autres en argent, à déduire sur la rançon du Roi. On choisit pour cela les pieces les plus massives, & qui avoient le plus d'apparence, afin qu'elles donnassent plus dans la vue: c'étoient des cuvettes, des rechauds, des caisses de tambour, des vases, des figures d'hommes & de femmes, jusqu'au poids que l'on vient de dire. Chaque Cavalier eut pour sa part douze-mille Pesos en or, sans compter l'argent, c'est-à-dire deux-cens quarante marcs d'or; & l'Infanterie à proportion: & toutes ces sommes ne faisoient pas la cinquiéme partie de la rançon d'Atahuallpa. Soixante hommes prirent cette occasion de retourner en Espagne, pour y jouïr paisiblement des grandes richesses qu'ils avoient acquises en si peu de temps. Mais leur départ fut utile, en

Mars 1532.

Voyage de Fernand Pizarre à la Cour d'Espagne.

ce que la grande fortune qu'ils avoient faite au Perou y attira quantité d'autres Soldats.

Les deux Espagnols reviennent de Cuzco.

Avant leur départ, Fernand de Soto & Pedro de Barco étoient revenus de la Capitale. Le récit qu'ils firent de l'incroyable quantité d'or qu'ils y avoient vu dans les Temples & dans les Palais, augmenta l'impatience qu'avoient Pizarre & Almagro d'aller se saisir de toutes ces richesses. Ce n'étoit pourtant qu'un reste, car Huascar n'avoit point révelé avant sa mort en quel lieu il avoit caché les grands trésors de ses ayeux. Mais les Temples avoient été respectés, & il avoit laissé dans ses Palais des meubles qu'il n'étoit pas aisé, ni glorieux d'en retirer. Almagro craignoit que si on retardoit, ces richesses ne fussent mises à couvert par quelque Inca; & son sentiment étoit que, sans attendre plus longtemps la rançon du Roi, on s'en défît, afin de s'affranchir tout d'un coup de l'inquiétude que sa vie pouvoit causer.

Dispositions de Pizarre pour l'Inca.

Pizarre n'étoit pas fort porté pour le prisonnier. Cette haine avoit un fondement si particulier, que le seul récit est une instruction utile. Ce Prince avoit beaucoup d'esprit; ayant vu lire & écrire des Espagnols, il s'imagina d'abord que c'étoit un don naturel. Pour s'en assurer, étant visité par un Espagnol, il le pria de lui écrire sur l'ongle du pouce le nom de son Dieu. Le Soldat le contenta. Il en vint un autre à qui il montra cet ongle, & lui demanda ce que cela vouloit dire; celui-ci le lui dit d'abord. Trois ou quatre qui suivirent, lurent ce mot de la même maniere que le prémier. François Pizarre entra enfin, & après quelque autre entretien, le Roi le pria de lui dire ce qui étoit sur son ongle. Le Gouverneur, qui ne savoit pas lire, ne put répondre. Atahuallpa jugea delà que ce don est un talent acquis, & un fruit

fruit de l'éducation ; & pouſſant ſes raiſonnemens plus loin, il conclut qu'un homme à qui cette ſorte d'éducation avoit manqué, devoit être d'une baſſe extraction & d'une naiſſance inférieure à celle des Soldats qu'il commandoit ; & cela lui donna pour le Gouverneur un fond de mépris qu'il n'eut pas la prudence de diſſimuler. L'AMERIQUE.

A ces deux mauvaiſes diſpoſitions s'en joignit une troiſieme. Philippillo, ce malheureux Interprete que François Pizarre avoit pris dans ſon prémier Voyage, & qu'il avoit mené avec lui en Eſpagne, devint amoureux d'une des femmes de l'Inca. La facilité de lui parler, & la confiance dont le Gouverneur l'honoroit, le mirent en état d'être aimé d'elle. On prétend que le mari ne l'ignoroit pas, & qu'il s'en plaignit comme d'un outrage que la mort ſeule de ce miſerable pouvoit expier. Philippillo, que la vie d'un tel rival inquiétoit, ſe hâta de s'en délivrer. Il fit entendre à Pizarre qu'il devoit ſe tenir plus que jamais ſur ſes gardes, & qu'Atahuallpa étoit entré dans une conſpirarion ſecrette pour faire périr tous les Eſpagnols. Philippillo trahit l'Inca.

Il n'en fallut pas davantage. Le Roi eut beau ſe juſtifier & montrer la fauſſeté des accuſations de révolte, ſa mort étoit réſolue ; & pour ne point faire les choſes à demi, on obſerva une eſpece de formalité dans le Procès. On nomma des Commiſſaires pour entendre l'accuſé, on lui donna un Avocat pour le défendre. Cette manœuvre ne vint pas plutôt aux oreilles des Eſpagnols, qu'il ſe forma un Parti en faveur de ce Prince infortuné. François & Diegue de Chaves, freres ; François de Fuentes, Pedro d'Ajala, Diego de Mora, François Moſcoſo, Fernand de Haro, Pedro de Mendoça, Jean de Herrada, Alphonſe d'Avila, Blas d'Attiença & Eſpagnols qui ſe liguent pour l'Inca.

L'AMERIQUE. quelques autres gens de bien, qui n'entroient point dans le conseil inique de leurs Chefs, déclarerent „ qu'on ne devoit point permettre „ qu'on fît mourir un Roi qui les avoit si généreusement traités; que s'il se trouvoit coupable, on pouvoit l'envoyer à l'Empereur, „ & non s'ériger en Juges d'un Souverain sur „ lequel on n'avoit aucune jurisdiction; que „ l'honneur de la Nation Espagnole y étoit „ engagé; qu'on se flêtriroit en faisant périr un „ Prince dont on avoit touché la plus grande „ partie de la rançon qui avoit été reglée; que „ cette action terniroit la gloire qu'on s'étoit „ acquise, & attireroit la malédiction divine". La conclusion de leur remontrance étoit, qu'ils appelloient, tant du procès que de la sentence, à la personne même de l'Empereur Charles V.; & dans l'Acte d'opposition & d'appel, ils nommoient Jean de Herreda pour Protecteur du Roi Atahuallpa. Ils ne se contenterent pas de faire ces déclarations de vive voix, ils les donnerent par écrit, & les signifierent aux Juges, avec protestation contre toutes les suites de la sentence.

Sa mort. Ceux qui avoient le pouvoir en main, trouverent moyen de les effrayer. Ils les menacerent de les traduire à la Cour, comme traitres à l'Etat & à l'Empereur, comme des gens qui s'opposoient à l'aggrandissement de sa *domination*. Ils leur opposerent, que par la mort du Tyran ils s'assuroient son Empire, & leur vie propre, au lieu qu'il perdoient l'un & l'autre en le laissant vivre; ils protesterent qu'ils auroient soin de rendre compte à l'Empereur de ces oppositions à ses intérêts, afin qu'il discernât ses bons serviteurs d'avec les traitres, qu'il récompensât les uns & punît les autres. La dissension alla si loin, qu'on en feroit venu à une rupture ouver-

ouverte, sans quelques personnes qui s'entremirent pour la prévenir. Ils firent entendre aux opposans, que l'intérêt de l'Empereur & de la Nation étant mêlé dans cette affaire, ils risquoient trop à s'y opposer; qu'outre les mauvaises suites que pouvoit avoir pour eux-mêmes leur opposition, ils hazardoient leur vie à pure perte, puisque par-là ils ne sauveroient pas le Roi, n'étant qu'environ cinquante qui le défendoient contre un nombre beaucoup plus grand. Ebranlés par ces raisonnemens, ils se lasserent de résister au torrent, & les ennemis du Roi profiterent de ce moment pour l'expédier. Il fut étranglé, après avoir reçu le baptême la veille. Vrai Tyran envers la Famille Royale, contre laquelle il exerça ou fit exercer des barbaries qui font frémir; Tyran envers son frere aîné, qu'il sacrifia à sa malheureuse politique: mais innocent envers les Espagnols, à qui par une aveugle superstition il livra sans la moindre résistance, sa personne, son Païs & son Armée, à laquelle il défendit même de s'opposer à rien de ce qu'ils ordonneroient. On ne peut douter que ses Juges ne fussent de véritables Tyrans, de traiter ainsi leur bienfaiteur. Aussi remarqua-t-on que tous ceux qui avoient trempé dans cette sentence inique, n'échaperent point à la vengeance céleste, qui en fit un terrible exemple.

L'AMERIQUE.

Politique de Ruminagui: sa cruauté.

La mort des deux freres Incas laissa les Indiens sans Chefs, sans appui. Remplis de l'idée du fantôme Viracocha, & persuadés par la conduite même des deux derniers Rois, que les Espagnols étoient les fils du Soleil, ils leur rendoient des hommages peu différens de l'Adoration. Quelques Généraux tâcherent pourtant de se maintenir contre eux quelque temps. Ruminagui fut de ce nombre: il alla s'emparer de Quito avec les cinq-mille hommes de son Arriere-garde qu'il avoit emmenée à la journée de Cassamalca. Ata-

L'AMERIQUE. hualIpa, peu de jours avant qu'on lui fît son procès, avoit envoyé son frere Yllescas dans cette Province, pour en retirer ses enfans. Ruminagui le fit arrêter. Le Roi ayant été étranglé peu de jours après, son corps, comme il l'avoit souhaité, fut remis à quelques-uns de ses Capitaines pour être porté à Quito, & avoir sa sepulture auprès d'Huaina Capac son pere. Ruminagui le reçut avec de grandes marques d'affection & de respect, fit les funerailles du Roi avec éclat, & les termina par un grand repas, où les Capitaines furent enyvrés & égorgés. Yllescas périt avec eux; mais fut écorché vif.

Manege de Quizquiz. Quizquiz, autre Général d'Atahuallpa, assembla quelques Troupes, & tâcha de se faire un gros Parti. Le Gouverneur ayant fait le partage de tout l'or & de tout l'argent qui étoit à Cassamalca, marcha contre lui. Quizquiz ne l'attendit pas, & se retira dans la vallée de Xauxa, qui est plus avant au Midi. Le Gouverneur le suivit, ayant devant soi Soto avec quelques Cavaliers, & se réservant l'Arriere-garde. Cette précaution fut utile; Soto fut attaqué, perdit quelques hommes, & étoit perdu lui-même s'il n'eût été secouru par Diego de Almagro, que Pizarre lui envoya fort à propos. Cette marche fut fort harcelée: les Indiens profiterent des montagnes & des passages; mais à la fin ils plierent, on en tua beaucoup, & ils se dissiperent. L'Arriere-garde arriva enfin.

L'Inca Paullu refuse la Souveraineté. Il restoit un Inca frere de Huascar & d'Atahuallpa; il se nommoit Paullu. Quizquiz, qui ne cherchoit qu'un santôme sous le nom duquel il pût regner, lui avoit mis la Frange qui tenoit lieu de Diadème. Ce Prince, qui savoit qu'après la mort de ses deux freres, l'Inca Manco son autre frere étoit le légitime Successeur, ne se

se soucia pas beaucoup d'un honneur qui ne lui appartenoit pas, & dont il ne jouïroit que sous le bon-plaisir de Quizquiz. Paullu prit ce temps pour venir trouver Pizarre, & lui demander la paix. Il dit au Gouverneur, qu'à Cuzco il y avoit grand nombre de gens de guerre qui l'attendoient pour suivre ses ordres. Ils marcherent de ce côté, & se rendirent maitres de cette Ville.

L'AMERIQUE.

Pizarre maitre à Cuzco.

Il n'y avoit pas trois semaines qu'ils y étoient, lorsqu'ils apprirent que Quizquiz ravageoit la Province de Condesujos. Soto fut détaché avec cinquante Cavaliers pour y mettre ordre. L'Indien, averti de cette marche, prit la route de Xauxa, afin de tomber sur le bagage & sur le Trésor Royal qui y étoit demeuré avec Alphonse de Requelme, sous l'escorte de quelques Espagnols. Heureusement ils étoient sur leurs garde, & bien postés pour le recevoir avec avantage. Malgré le petit nombre, ils se défendirent si bien, qu'il ne put les entamer. Pizarre ayant su que l'ennemi tournoit de ce côté-là, & craignant pour le Trésor, avoit envoyé à Soto ses deux freres avec un renfort considerable. Quizquiz prit sa marche vers Quito, sans les attendre: ils le suivirent, mais après avoir fait plus de cent lieues sans espérance de le joindre, ils revinrent à Cuzco. Ils y partagerent un butin en or & en argent, qui surpassoit encore celui de Cassamalca.

Après la prise d'Atahuallpa, Pizarre faisant réflexion qu'il avoit laissé la Ville de St. Michel sans Cavalerie, y envoya le Capitaine Belalcazar avec dix Maitres. A leur arrivée en ce lieu, Belalcazar trouva que les Cognares, Peuple soumis aux Espagnols, demandoient qu'on les protegeât contre Ruminagui qui leur faisoit une guerre continuelle. Il venoit d'arriver à St. Michel un

Belalcazar se rend maitre de Quito.

grand nombre de Soldats de Nicaragua & de Panama, pour chercher fortune. Il en prit deux-cens hommes, entre lesquels il y avoit quatre-vingts chevaux, & marcha droit à Quito, où il comptoit de trouver les Trésors qu'Atahuallpa y avoit, disoit-on, laissés. Le Général Indien employa toutes ses ruses pour faire périr cette petite Armée. Belalcazar évita tous les pieges, & arriva à Quito. L'Indien amassa les habits & les meubles les plus précieux dans une salle, y mit le feu, & abandonna la Ville, dont les Espagnols se rendirent maitres sans peine.

Avril 1533. Arrivée de Pedro Alvarado au Perou.

Ils y furent bientôt joints par Diego de Almagro. Ce dernier avoit été envoyé par le Gouverneur vers la côte, pour savoir s'il étoit vrai que D. Pedro Alvarado fût venu au Perou. C'est le même dont j'ai parlé dans la conquête du Mexique. Il avoit eu le Gouvernement de l'Yucatan, dont il avoit fait la conquête, & s'en étoit accommodé avec Montejo pour celui de Guatimala, que Montejo avoit eu. Il avoit attaché à sa fortune Garcie Holguin Gentilhomme de Caceres en Estremadure, homme expérimenté dans la Marine, le même qui avoit pris Guatimozin sur le Lac de Mexico. D. Pedro Alvarado lui avoit donné deux Navires, pour découvrir le long du Perou. Les nouvelles qu'il lui rapporta des richesses que l'on y gagnoit, le porterent à y aller lui-même. Comme il craignoit que de Nicaragua, on n'envoyât quelque secours, dont Pizarre pourroit se servir pour le traverser, il enleva de Realeso qui est le Port de Nicaragua, deux Vaisseaux qu'on équipoit pour le Perou. Ces deux Vaisseaux, joints à ceux qu'il avoit déja, lui firent une Flotte sur laquelle il embarqua cinq-cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie,

rie. Il prit Port à Puerto Viejo; & marchant vers l'Orient presque sous l'Equateur, il traversa des Montagnes où son monde souffrit beaucoup de la soif & de la faim. Les affreux chemins qu'il fallut franchir, lui couterent soixante hommes, qui périrent de froid. Enfin après bien des difficultés surmontées, il arriva dans la Province de Quito.

L'AMERIQUE.

Almagro de son côté n'ayant pu en avoir de nouvelles, & sachant que Belalcazar étoit aux mains avec l'Indien Ruminagui à Quito, il prit cette route pour lui aider à achever cette conquête, & profiter en même temps de sa part des Trésors qu'il croyoit que l'on y trouveroit. Il arriva comme on a dit. Belalcazar lui remit le Commandement. Almagro soumit quelques Bourgades des environs, & prit quelques Forts des Indiens. Il voulut se rendre maitre de Liribamba, & fut obligé de traverser avec beaucoup de peine, une grande riviere que les Indiens défendoient, après en avoir rompu les Ponts. Il la passa néanmoins, & les soumit. Un d'eux lui apprit qu'Alvarado étoit dans le Païs, à quinze lieues delà, & qu'il y assiegeoit un Fort où Zopangui (Cupaï Youpangui) s'étoit renfermé. C'étoit un bâtard du Sang Royal: il avoit été élevé avec Atahuallpa, qui l'avoit fait Capitaine de ses Gardes. On le nommoit Cumac Youpangui, c'est à-dire, le Beau Youpangui. Les cruautés qu'il exerça par les ordres d'Atahuallpa lui firent donner le nom de Cupaï, le Diable, au-lieu de Cumac, le Beau; & on l'appella Cupaï Youpangui le Diable. Il échapa encore aux assiegeans, & ne pouvant se fier, ni aux Etrangers à qui il avoit fait tout le mal qu'il avoit pu, ni aux Indiens contre lesquels il avoit exercé les barbaries les plus noires, il se sauva dans les Andes,

Almagro va à Quito.

Fuite de Cupaï Youpangui.

des, où il fut suivi de quelques Capitaines aussi desesperés que lui. Ruminagui fut enfin réduit à choisir la même retraite.

Belalcazar étant venu joindre Almagro, qui s'avançoit vers Pedro d'Alvarado, ils en approcherent assez près pour savoir qu'il avoit des forces supérieures. Il s'approchoit d'eux de son côté, & ayant pris sept de leurs gens qui alloient à la découverte, il s'informa d'eux du nombre de Soldats qu'Almagro avoit, & les lui renvoya. Cette générosité fit impression sur Almagro. Il ne laissa pas d'être inquiet, de ce qu'Alvarado en lui renvoyant ses gens, ne lui avoit rien fait dire. Mais à cette inquietude il s'en joignit une autre bien plus cruelle. Philippillo appréhendant toujours le châtiment, que méritoient les impostures dont il avoit chargé Atahuallpa, songea à quitter Almagro avec qui il étoit venu. Il avoit formé une conspiration avec la plupart des Indiens qui le suivoient, & concerté avec eux qu'ils abandonneroient Almagro, dès que Philippillo leur en donneroit le signal. Il partit avec un des principaux Curacas, & étant arrivé auprès d'Alvarado, il lui offrit ses services pour le rendre le maitre du Païs. „ Il ne tient qu'à vous, lui „ dit-il, de vous saisir d'Almagro, & de pren„ dre tous ses gens prisonniers. Les Indiens, „ qui paroissent attachés à sa personne, n'atten„ dent que votre présence pour l'abandonner.

Conspiration de Philippillo.

Pedro d'Alvarado n'étoit pas venu au Perou pour traverser les Associés : son but au contraire étoit de les assister de ses forces en cas de besoin, & de poursuivre ensuite les conquêtes vers le Midi. Il ne méprisa point les avis de l'Interprete, résolu de ne s'en servir néanmoins qu'au cas qu'il n'y eût pas moyen d'éviter une rupture avec Almagro. Ce dernier, à son

Dispositions d'Alvarado.

son approche, se préparoit à une vigoureuse résistance. Ils furent en présence l'un de l'autre dans la vallée de Riobamba, & comme ils alloient en venir aux mains, le Licencié Caldera de Seville, trouva moyen de jetter des propositions de paix. Une trève de 24 heures par laquelle on commença, donna lieu à la négociation. Il y eut deux Traités, l'un que l'on publia d'abord, & l'autre que l'on tint secret. Celui que l'on répandit dans le public, avoit pour conditions, qu'ils partageroient ensemble le butin fait & à faire, que D. Pedro d'Alvarado se mettroit sur sa Flotte, & iroit découvrir de nouvelles Provinces au Midi, & que cependant François Pizarre & Diego d'Almagro, travailleroient à pacifier ce qu'ils avoient découvert, & presque conquis; que les gens de guerre de l'un & de l'autre parti seroient libres d'aller ou par mer à la découverte, ou par terre à la conquête des Provinces septentrionales. Tout cela n'étoit qu'afin de sauver l'honneur d'Almagro d'un côté, & celui d'Alvarado de l'autre. Ce dernier avoit dans sa troupe des personnes de naissance, qu'il n'osoit mécontenter ouvertement. Il prévit bien qu'en leur proposant des découvertes incertaines, ils préféreroient de demeurer au Perou, comme ils firent; & lui de son côté il s'en embarassoit peu, ayant obtenu par le Traité secret, que pour ses vaisseaux, les chevaux, & les munitions de guerre, on lui compteroit cent-mille Pezos de bon or; à condition qu'il retourneroit à Guatimala & s'engageroit par serment de ne jamais revenir au Perou, du vivant des deux Associés. Plusieurs des gens d'Alvarado le quitterent pour s'aller établir au Quito, où l'on renvoya en même temps Belalcazar, pour pacifier ce Païs-là. Alvarado & Al-

L'AMERIQUE.

Trève entre Almagro & lui.

Leur Traité.

Ils vont en-

L'AMERIQUE. Almagro prirent ensemble le chemin de Cuzco, où étoit Pizarre. Ils ignoroient ce qui s'étoit passé en leur absence: mais il faut reprendre la chose de plus loin.

Almagro ... ensemble à Cuzco.

Espagnols pris par les Peruviens.

Dans le temps que Pizarre & sa troupe étoient en marche pour Cuzco, en une des batailles qu'il fut obligé de donner au Corps que Quizquiz avoit, il perdit dix-sept Espagnols, dont la plupart furent blessés & faits prisonniers par les Indiens. Les principaux étoient Sancho de Cuellar, François de Chaves, Pedro Gonçales, qui fut depuis un des Seigneurs de Truxillo, Alphonse d'Alarcon, Fernand de Haro, Alphonse de Hojeda, Christophle de Horosco de Seville, Jean Dias Chevalier Portugais, & quelques autres. Quizquiz se retira, & les emmena à Cassamalca, où se trouva aussi l'Inca Titu-Autachi, frere du feu Roi. Ce Prince commença en cet endroit à faire un rigoureux examen de ceux qui avoient contribué à la mort d'Atahualpa. Ils reconnurent Cuellar, pour être celui qui en qualité de Greffier, avoit signifié à ce Prince la sentence de mort, & assisté à l'exécution; ils l'étranglerent au même poteau, avec les mêmes formalités qu'ils avoient vues. Ils surent que Chaves, Haro, & quelques autres avoient pris la défense du Roi; ils leur en furent bon gré, les firent panser de leurs blessures, les traiterent de leur mieux; ils leur firent de riches présens en or, en argent & en émeraudes, & les renvoyerent, après avoir entamé avec eux une négociation de paix, dont les principaux Articles étoient; la cessation des hostilités; l'abolition des injures; qu'il y auroit une paix durable & solide entre les Indiens & les Espagnols; que ceux-ci ne contesteroient point le Bandeau Royal à Manco-Inca, qui étoit l'Héritier légitime

Cuellar puni par les Indiens.

Chaves & Haro récompensés.

Propositions de paix de la part des Indiens.

time; que les Indiens seroient traités en alliés par les Espagnols, qui rendroient la liberté à ceux qui étoient prisonniers chez eux; que les Loix des derniers Incas, par lesquelles il étoit défendu à leurs Sujets de persécuter la Religion Chrétienne, seroient religieusement observées; & qu'enfin le Gouverneur envoyeroit le plutôt qu'il seroit possible cette Capitulation à la Cour Impériale, pour en avoir la ratification.

Les Peruviens dresserent ces conditions, & les firent entendre aux Espagnols par les Peruviens, qui les accompagnoient depuis quelque temps, & à qui ce commerce avoit appris un peu de la Langue Castillane. L'Inca Titu-Autachi se donna de grands soins pour leur bien expliquer tout ce qu'ils devoient dire à leurs Maitres.

Retour des prisonniers.

François de Chaves à qui cette prison, où il avoit cru périr, avoit inspiré des sentimens plus vifs de Religion, communiqua à ses camarades ce qu'il pensoit de ces bons Indiens, & dit de leur part, que jusques-là, les Peruviens avoient demandé pour eux ce qu'ils souhaitoient, & qu'il vouloit leur demander deux choses à son tour. Comme on l'assura qu'il pouvoit faire ses demandes, & qu'elles seroient favorablement écoutées, il ajouta „ qu'il prioit, „ au nom de sa Nation, les Incas & leurs Ca- „ pitaines & autres Grands du Païs, prémiere- „ ment de recevoir la Loi Chrétienne, & d'en „ permettre la prédication dans tout l'Empire; „ en second lieu, de considérer que les Espa- „ gnols étoient Etrangers, & n'avoient ni „ Villes, ni Terres, ni revenu dont ils pussent „ subsister; qu'ils leur donnassent des vivres „ comme aux autres habitans, & des Indiens „ & des Indiennes pour les servir, non

„ com-

„ comme Esclaves, mais comme des domes-
„ tiques.

La réponse des Peruviens fut: „ Que loin
„ de rejetter la Religion Chrétienne, ils sou-
„ haitoient d'avoir des personnes pour les ins-
„ truire; qu'ils les prioient d'obtenir du Géné-
„ ral, qu'il leur envoyât des Prêtres, qu'ils
„ en témoigneroient leur reconnoissance,
„ comme de la chose qu'ils désiroient le plus
„ ardemment; qu'ils savoient bien que la Re-
„ ligion des Espagnols étoit meilleure que cel-
„ le de leur Païs, que leur Inca Huayna Ca-
„ pac les en avoit assurés peu avant sa mort,
„ en leur commandant d'obéir à des gens, qui
„ viendroient bientôt dans ses Etats; que cet
„ ordre du Monarque les obligeoit à servir les
„ Espagnols aux dépens mêmes de leur vie,
„ comme avoit fait Atahuallpa ". Ils firent insérer par des nœuds cet évenement dans leur Histoire. Ces nœuds leur tenoient lieu de Registres & d'Annales, au défaut de l'Ecriture qu'ils n'avoient pas. L'Inca Titu-Autachi mourut peu après le départ des prisonniers Espagnols. Avant que d'expirer il fit appeller Quizquiz & les autres Capitaines, & leur enjoignit de vivre en paix avec les Viracochas. *Souvenez-vous*, leur dit-il, *que Huayna Capac mon pere l'ordonna ainsi par son Testament, & par un Oracle dont l'accomplissement est déja commencé. Obéissez-leur, c'est ma derniere volonté; je vous recommande l'exécution des derniers ordres de l'Inca mon pere.*

Ces ordres, & l'espérance d'une paix dont on n'attendoit plus que la ratification, porterent Quizquiz à s'abstenir de toutes hostilités. Les choses en étoient là, quand Chiaves & ses Compagnons arriverent à Cuzco. On les avoit crus morts; on fut charmé de leur retour, & sur-

surpris du bon traitement qu'ils avoient reçu. Les gens de bien étoient pénétrés de joye, de voir les progrès que l'Evangile alloit faire à la faveur de cette paix. L'arrivée d'Almagro & d'Alvarado y fut un obstacle.

Confiance de Manco Inca.

Manco Inca, le légitime Héritier des deux Rois, averti par son frere Titu-Autachi & par Quizquiz de la négociation entamée avec les prisonniers Espagnols, eut assez bonne opinion des Viracochas pour croire qu'ils accorderoient une paix qu'on leur demandoit à des conditions si raisonnables. Il voulut même aller à Cuzco, & s'aboucher avec l'Apu, c'est le titre qu'il donnoit au Gouverneur-Général, François Pizarre. Ses Conseillers auroient voulu qu'il n'eût traité avec l'Apu, que les armes à la main: ils craignoient pour lui le sort de son frere Atahuallpa, qui s'étoit perdu en se livrant lui-même imprudemment. Il ne pensoit pas comme eux: rien de plus sage, ni de plus noble, que le discours qu'il leur tint à ce sujet, & que Garcilasso nous a conservé.

Il se rendit à Cuzco, ne portant que la Frange jaune, qui étoit la marque de l'Héritier présomptif, & attendit de recevoir la rouge des mains de l'Apu, qui la lui donna en effet quelques jours après.

Moderation de Quizquiz.

Pendant ce temps-là, Quizquiz étoit avec l'Armée dans la Province de Canares, où il attendoit la ratification de la paix. Almagro & Alvarado, qui ne savoient rien encore, ni de la négociation des prisonniers, ni des engagemens qu'on avoit commencé de prendre avec Manco Inca, continuoient leur route vers Cuzco. Quizquiz envoya un Officier avec sa Compagnie au-devant d'eux, pour savoir en quels termes on en étoit. Ce Capitaine tomba entre les mains des gens d'Alvarado, qui instruit par-

par-là du voisinage, & de l'état des Troupes du Général Peruvien, ne songea plus qu'à le surprendre. Quizquiz fit d'abord tout ce qu'il put pour éviter le combat, de peur que ce ne fût un obstacle à la paix; mais quand il vit que malgré sa retraite pacifique, on s'obstinoit à le pousser & à le vouloir forcer, il y eut trois combats consécutifs, où les Indiens perdirent beaucoup. Du côté des Espagnols un Commandeur de S. Jean fut blessé, & Alphonse d'Alvarado eut la cuisse percée d'une fleche; il y eut cinquante-trois hommes blessés, & quatorze tués, & ils y perdirent trente-quatre chevaux: mais ils gagnerent le champ de bataille, que Quizquiz leur abandonna avec plus de cinquante-mille pieces de bétail, & quatre-mille tant Indiens qu'Indiennes qui se rendirent à eux.

Almagro & Alvarado le forcent à combattre.

Le Gouverneur va au-devant d'eux & renvoye Alvarado.

Pizarre averti de ce combat, & de la marche d'Almagro & d'Alvarado, aima mieux aller au-devant d'eux que de les attendre. Quand il sut leur convention, il jugea qu'il n'étoit pas de son intérêt qu'Alvarado vît le Païs de Cuzco, ni qu'il s'éloignât de la côte, de peur qu'il n'enflât ses prétentions. Les ayant trouvés dans la vallée de Pachacamac, il se hâta de payer ce dont on étoit d'accord. Il lui fit d'ailleurs tous les honneurs dont il se put aviser. Aux cent-mille Pezos d'or, il en ajouta encore autant, & y joignit une riche vaisselle d'or & d'argent, avec bon nombre d'émeraudes & de turquoises. Il crut devoir être prodigue envers un homme qui venoit de mettre hors de combat le Général Peruvien le plus dangereux de tous, & dont la défaite entraina la soumission de la plupart des autres Capitaines, qui tenoient encore pour les Indiens. Don Pedro

d'Al-

d'Alvarado se retira après cela en son Gouvernement de Guatimala.

L'AMERIQUE.

Le Gouverneur envoya D. Diego d'Almagro à Cuzco, & le pria de bien traiter l'Inca Manco, qu'il y avoit laissé sous la garde de ses deux freres, Jean & Gonçale, & de ménager les Indiens, qui étoient venus volontairement se soumettre aux Espagnols. Pour lui, il alla fonder une Ville au bord de la mer, à laquelle il donna le nom de Los Reyes, parce qu'on en jetta les fondemens le 6 Janvier 1534.

Fondation de Los Reyes.

Fernand Pizarre arrivé en Espagne n'y avoit pas entierement perdu ses peines: l'Empereur avoit été très content du rapport qu'il avoit fait de l'état des affaires dans le Perou; & pour commencer à en récompenser les Chefs, il lui accorda des Patentes par lesquelles il honoroit François Pizarre de la dignité de Marquis; donna le nom de NOUVELLE CASTILLE, au Païs que ce Capitaine avoit découvert & soumis, & dont il bornoit l'étendue à deux-cens-cinquante lieues de longueur. Il nommoit NOUVELLE TOLEDE le Païs d'au-delà, en tirant vers le Midi, en donnoit le Gouvernement à Diego de Almagro, & lui conferoit outre cela la qualité d'Adelantade du Perou. Nous les nommerons dorénavant, le Marquis & l'Adelantade. Ces nouvelles arriverent avant que Fernand Pizarre fût de retour, & en apportât les Expéditions & les Patentes. Elles firent un effet pernicieux, comme l'on va voir.

François Pizarre est fait Marquis, Diego d'Almagro Adelantade.

LA NOUVELLE CASTILLE & la NOUVELLE TOLEDE.

L'Adelantade étoit à Cuzco avec Manco-Inca, & les deux freres du Marquis, Jean & Gonçale Pizarre. Il prit aussitôt la qualité de Gouverneur, & se mit en tête, que Cuzco étoit au-delà des deux-cens-cinquante lieues marquées par la Cour pour le partage du Marquis, &

Prétention d'Almagro.

& que par conféquent cette Ville lui appartenoit, étant felon lui dans la Nouvelle TOLEDE. Il ne manqua point de flatteurs qui l'animerent, & promirent de le foutenir. D'un autre côté, les deux freres eurent auffi leurs Partifans. La mefintelligence couta d'abord quelque fang. Le Marquis qui étoit à Truxillo, autre Ville qu'il avoit auffi fondée, partit auffitôt. Les Indiens, charmés des efpérances qu'il avoit données à leur Inca, le porterent avec zèle fur leurs épaules, & lui firent faire deux-cens lieues en très peu de temps.

Le Marquis le vient trouver.

Ces deux hommes ne purent fe voir fans fentir leur amitié renaitre; les mauvais offices cefferent: ils convinrent qu'Almagro iroit fe rendre maitre du Chili, dont on vantoit fort les richeffes; & que fi après cela il n'étoit pas content de fon partage, le Marquis lui en feroit un dédommagement en lui cedant une partie du Perou. Il lui donna quelques Efpagnols, qui lui étoient attachés. Les prémiers partages avoient jetté de grandes efpérances parmi les Soldats; les derniers venus, qui avoient déja rendu fervice, faifoient monter leurs prétentions fi haut, que le moindre Arquebufier afpiroit à la fortune la plus éclatante. Le Marquis ne fe voyant pas en état de les contenter, & craignant les murmures & les cabales féditieufes, fut bien aife de les occuper en leur diftribuant des Païs qui étoient à conquérir, & où ils alloient gaiment, animés par l'efpérance. Il en envoya un détachement à Belalcazar, pour achever la réduction du Royaume de Quito; un autre, fous les ordres de Jean Porcello, alla foumettre le Païs de Bracamoros ou Paçamores; un troifieme partit pour fubjuguer la Province, nommée par ironie Bonne-avanture; & Alphonfe Alvarado avec trois-cens hom-

hommes, conquit le Païs de Chachapoyas, où il fit l'Etablissement de S. Jean de la Frontera, & il en eut le Gouvernement. L'AMERIQUE.

Don Diegue partit pour le Chili, au commencement de l'an 1535. Manco-Inca, lui donna pour l'accompagner, Paullu-Inca son frere, & le Grand-Prêtre des Indiens, nommé Villachumu; les Espagnols l'appellent Villahoma. Il y joignit quinze-mille Indiens, afin de le rendre plus respectable, & que ce service portât les Espagnols à exécuter le Traité avec moins de répugnance. Ils traverserent la Province de Charcas, & s'y arrêterent quelque temps. Il y a deux chemins qui conduisent delà au Chili, l'un par la plaine qui est le plus long, l'autre par les Montagnes qui est beaucoup plus court; mais il n'est praticable que dans la belle saison de l'année, à cause des neiges, & du froid qui regne sur ces Montagnes. L'Inca & le Grand-Prêtre eurent beau conseiller l'Adelantade, il s'obstina à préférer le plus court chemin. Il lui en couta cher; le froid lui tua plus de dix-mille Indiens, & plus de cent-cinquante Espagnols, sans y comprendre ceux à qui les doigts des mains & des pieds tomberent. A cette perte, qui étoit considérable pour une Armée de cinq-censsoixante & dix hommes, se joignit celle du bagage qu'il fallut abandonner dans des Montagnes de glace, après la mort de Indiens qui la portoient. Toutes les Provinces du Chili, qui avoient été soumises aux Incas, reçurent avec joye l'Adelantade, en faveur de l'Inca & du Grand-Prêtre. Mais il y en eut d'indépendantes où l'on trouva des gens de cœur, qui savoient se servir de leurs Arcs, & que l'on ne réduisit qu'après bien des défaites. Pendant 1535. Découverte du Chili.

dant qu'il étoit occupé à cette conquête, le Perou étoit presque en combustion.

Troubles du Perou.

Fernand Pizarre étoit revenu d'Espagne, & outre les gratifications qu'on a déja dites, l'Empereur l'avoit fait Chevalier de l'Ordre de S. Jaques, & lui avoit agrandi le Gouvernement du Marquis. D'un autre côté Manco-Inca, soit qu'on eût remarqué en lui trop d'impatience d'être rétabli sur le Trône de ses ayeux, soit qu'en effet lassé de tous ces délais il eût formé la conspiration dont on l'accusoit, avoit été renfermé dans la Forteresse de Cuzco. Il avoit fait écrire à Jean Pizarre, qui étoit alors occupé dans le Callao à réduire quelques Indiens retirés dans des rochers; & il l'avoit prié de lui rendre la liberté, afin que Fernand à son arrivée ne le trouvât point en prison. Fernand, étant arrivé à Cuzco, gouta fort cet Inca, qui s'étant mis dans ses bonnes graces, lui demanda, deux mois après, la permission d'assister à une fête, avec promesse de lui apporter à son retour une statue de son pere Huayna-Capac, qui, disoit-il, étoit d'or massif.

Conspiration des Indiens.

Cette fête fut le dénouement de la conspiration dont Almagro fut averti au Chili. Philippillo, qui entroit dans toutes les mauvaises affaires, eut connoissance d'un dessein que l'on avoit sur la vie de Don Diegue d'Almagro. Effrayé du danger qu'il couroit si l'*intrigue* étoit découverte, il s'enfuit, fut rattrapé & écartelé. Avant sa mort, il déclara l'imposture qu'il avoit employée contre Atahuallpa, en le chargeant faussement d'une conspiration imaginaire. Celle, dont on soupçonna Paullu-Inca, étoit apparemment de la même nature, puisqu'il aida, de la meilleure foi du monde l'A-

l'Adelantade à revenir au Perou avec tout son monde, & lui rendit sur cette route des services essentiels. Revenons à son frere Manco-Inca. L'Amerique.

Le lieu où se devoit faire la fête, qui servit de prétexte à sa sortie, s'appelloit Youcay: c'étoit une maison de plaisance, où se trouverent quelques vieux Capitaines, qui avoient servi son pere. Quizquiz n'étoit plus: ses malheurs l'avoient aigri, & son humeur étoit devenue si insupportable, que ses propres gens l'avoient massacré, après quoi son Armée s'étoit dissipée. Manco exposa à ses Capitaines la Capitulation faite avec les Espagnols, qui au-lieu de l'exécuter, l'avoient amusé de promesses, bâtissoient des Villes, & partageoient entre eux ses Etats; il leur parla de la prison où ils l'avoient enfermé, & leur dit qu'il ne vouloit pas se remettre dans le danger d'être mis aux fers. Le fruit de sa harangue fut que l'on prendroit les armes, pour secouer le joug étranger.

Nouvelle Guerre.

Sur l'ordre de l'Inca, on vit un soulevement général des Indiens, depuis Los Reyes jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire, un espace de plus de trois-cens lieues. Il y eut des Couriers envoyés au Chili, à l'Inca Paullu & au Grand-Prêtre, afin de leur donner part de cette résolution, & les porter à se défaire d'Almagro, s'ils pouvoient. Les Indiens se virent en très peu de jours deux Armées nombreuses, dont une marcha vers Los Reyes, pour y accabler le Marquis qui y étoit alors, & l'autre alla fondre sur Cuzco, qu'elle prit. Les Espagnols eurent bien de la peine à y rentrer. L'Inca revint & y mit le siege, qui dura huit mois. Fernand Pizarre, & ses deux freres Jean & Gonçale, Gabriel de Royas, Fernand Ponce

de Léon, Alphonſe Henriquez, le Tréſorier Requelme, & quelques autres défendoient la Place avec d'autant plus de réſolution, que voyant un ſoulevement d'Indiens ſi général, ils ſe perſuaderent que le Marquis & tous les autres Eſpagnols, dont ils ne recevoient ni nouvelles ni ſecours, avoient été maſſacrés.

Siege de Cuzco.

Ce n'eſt pas que le Marquis, apprenant que ſes freres étoient en danger, ne leur eût envoyé du renfort. Diegue Pizarre ſon couſin, parti avec ſoixante & dix Cavaliers, fut tué avec eux dans un paſſage à cinquante lieues de Cuzco. Gonçale de Tapia, un de ſes beau-freres, périt de-même avec quatre-vingts Cavaliers. Le Capitaine Morgoveyo avec ſa troupe, & le Capitaine Gayette avec la ſienne, n'eurent pas un ſort plus heureux. Pour comble de malheur, ceux qui périſſoient ainſi, ne ſavoient rien du malheur de ceux qui les avoient précédés.

Retraite de Manco-Inca.

Le Marquis de ſon côté n'étoit pas fort à ſon aiſe. Il craignit qu'Almagro au Chili, & ſes freres à Cuzco, ne fuſſent déja maſſacrés. Preſſé vigoureuſement par les Indiens qui l'enveloppoient à Los Reyes, il tira la Garniſon de Truxillo & quelques autres auprès de lui; renvoya à Panama les Vaiſſeaux, de peur que ſes gens découragés ne vouluſſent s'en ſervir pour ſe retirer; & y fit demander un prompt ſecours.

Le ſiege de Cuzco duroit toujours; & ce qui eſt admirable, ſoixante & dix Eſpagnols s'y maintenoient contre deux-cens-mille Peruviens. Ils oſerent enfin faire des ſorties, obligerent les Indiens à ne plus approcher de ſi près, & Dieu favoriſant leur courage, ils vinrent à bout de s'en dégager preſque entierement. Manco-Inca, deſeſpérant de remporter une

une victoire sur eux, assembla ses Capitaines, leur déclara qu'il voyoit bien que Pachacamac ne vouloit pas qu'il regnât ; qu'il ne vouloit pas prodiguer leur sang davantage : & après un discours qui les attendrit, il congédia l'Armée, & prenant avec lui tout ce qu'il put recueillir de la Famille Royale, il s'enfonça dans les Montagnes des Andes au lieu nommé Villa-Pampa. Jean Pizarre fut tué dans une des sorties de ce siege.

L'Amerique.

Mort de Jean Pizarre.

Les Espagnols, délivrés de cet Inca, tomberent dans un inconvénient plus grand que les précédens. L'Adelantade prétendoit que Cuzco étoit de son partage, & cette Ville fut la pomme de discorde qui les divisa. Il se présenta devant la Ville. Une trahison d'un Officier mécontent la lui ouvrit ; il assiegea Fernand & Gonçale Pizarre dans leur logis, y mit le feu, les fit prisonniers, & balança s'il ne s'en déferoit pas.

Almagro fait prisonniers Fernand & Gonçale Pizarre.

Les secours que le Marquis avoit demandés lui venoient de tous côtés. Il fit bien des tentatives pour tirer ses freres de prison. L'Adelantade rejetta toutes ses offres, & enfla tellement ses espérances, qu'il ne se bornoit plus aux anciennes prétentions. Il se mit en campagne, & emmena avec lui Fernand Pizarre. Gonçale plus heureux, se sauva de prison avec environ soixante hommes du parti du Marquis qu'Almagro tenoit prisonniers, & gagna ainsi la Ville de Los Reyes. Le Marquis & l'Adelantade mirent l'affaire en arbitrage. Frere François Bovadilla, Provincial de l'Ordre de la Merci, dont ils consentirent de suivre le jugement, commença par ordonner que l'on rendroit la liberté à Don Fernand, & Cuzco au Marquis, & qu'on attendroit la décision de la Cour ; que les deux Gouverneurs se verroient

Gonçale se sauve de Prison.

en un rendez-vous, avec douze Cavaliers chacun. Une précaution, qui fut prise pour une infraction, rompit cette conférence. On renoua pourtant la négociation, & D. Fernand fut renvoyé.

Fernand est rendu.

Le Marquis ayant son frere, fit dire à Almagro de se retirer de Cuzco. Le refus qu'il en fit, donna lieu à une sanglante bataille, au Lieu nommé les Salines. Almagro y fut fait prisonnier; & D. Fernand, pour délivrer une fois pour toutes son frere d'un fâcheux concurrent, lui fit faire son procès. Les charges étoient: qu'il étoit entré à Cuzco à main armée, & avoit causé la mort de plusieurs Compatriotes; qu'il avoit eu des intelligences avec Manco-Inca, contre la Nation Espagnole; qu'il avoit donné & ôté des Départemens d'Indiens sans la permission de l'Empereur; qu'il avoit rompu la trêve, violé son serment, & combattu à toute outrance; & autres accusations pareilles. Pour réparation de ses crimes, il fut condamné à perdre la tête. Il appella de la sentence. Don Fernand, nonobstant l'appel, le fit exécuter dans la Place de Cuzco. On dit qu'il fut étranglé dans la prison, & décapité dans la Place: précaution qui fut prise pour empêcher qu'une émute imprévue ne le sauvât. Il avoit un fils sans avoir été marié, & il le laissa son héritier par son testament.

Le 6 Avril 1538.

Procès & supplice d'Almagro.

Pedro Valdivia Mestre de Camp, fut chargé de reprendre la conquête du Chili, qu'Almagro avoit abandonnée, & de laquelle il vint heureusement à bout, à force de constance, de prudence, & de valeur. Gomez d'Alvarado alla travailler à la conquête du Païs de GUANACU; François de Chaves, à la réduction des CONCHUCOS, qui incommodoient les environs de Truxillo; Pedro de Vargara alla aux PA-

Diverses expéditions.

ÇAMORES; Jean Perez de Vargara, aux CHACHAPOYAS; Alonse de Mercadillo, à MULLUBAMBA; & Pierre de Candie, vers le haut CALLAO. Ce dernier ne put s'acquitter de sa commission, tant à cause des difficultés & des obstacles, qu'il trouva dans ce Païs naturellement mauvais, que par le soulevement de Meza & de quelques autres de ses gens, qui favorisoient le parti d'Almagro. Ce Meza avoit été Capitaine de l'Artillerie de Pizarre, dont il crut avoir lieu de se plaindre, ce qui l'attacha au parti contraire. Lorsqu'Almagro fut arrêté, il échappa à Meza de dire, que si on envoyoit le prisonnier à Los Reyes, il l'enleveroit aux Pizarres. Fernand Pizarre, informé de la conduite séditieuse de cet homme, alla lui-même sur les lieux, & lui fit trancher la tête. Les mutineries, qui commençoient en faveur d'Almagro, hâterent sa perte. D. Fernand, pour aller tout d'un coup à la racine, le fit mourir comme on l'a dit. Il n'étoit pas fort content de Pierre de Candie; il lui ôta les cens hommes qu'il avoit, & les donna à Perançurez, qu'il chargea de la même commission.

L'AMERIQUE.

Revolte de Meza.

Son supplice.

Les Pizarres firent tout ce qu'ils purent pour gagner ceux qui avoient été du parti d'Almagro; mais ils n'y purent réussir. Le plus infléxible de tous fut Diego d'Alvarado qui partit pour l'Espagne, bien résolu d'y porter ses plaintes à l'Empereur. Fernand Pizarre prit le parti d'aller aussi à la Cour. Ses amis lui conseillerent en-vain de ne point hazarder un pareil voyage; ils eurent beau lui dire qu'il trouveroit mieux son compte, à plaider sa cause au Perou, qu'en Espagne: il crut que l'Empereur lui sauroit gré d'avoir pacifié le Perou par la mort d'un homme inquiet. Il partit, & laissa

1539.

Fernand Pizarre prisonnier en Espagne.

fon frere le Marquis, expofé à toute la haine du parti d'Almagro, laquelle n'étant plus partagée, tomba toute entiere fur lui. Pour Don Fernand, il fut à peine en Efpagne qu'on l'arrêta prifonnier à la follicitation de Diego d'Alvarado, & il ne fortit de prifon que 23 ans après.

Expédition de Gonçale Pizarre.

Le Marquis envoya enfuite fon frere Gonçale à la conquête de la Canelle. Gonçale avançant toujours vers la Coça, trouva une grande riviere, qui lui fit naitre la penfée de conftruire en cet endroit un brigantin. Quand il fut achevé, François Orellane l'un de fes Capitaines, avec cinquante hommes, s'y embarquerent avec ordre d'aller chercher des vivres. Orellane s'abandonna à la rieviere, que quelques-uns ont appellée de fon nom, & qu'on a appellée auffi la riviere des Amazones, à caufe de quelques femmes guerrieres, qui y combattoient comme les hommes. Ayant fuivi cette riviere jufqu'à fon embouchure, il paffa en Efpagne, où il demanda le Gouvernement du vafte Païs qu'il venoit de découvrir. L'or, l'argent, & les émeraudes, qui appartenoient à Gonçale Pizarre, & étoient fur le brigantin, fervirent à Orellane, tant pour folliciter ce Gouvernement dont il ne profita point, qu'à préparer fon retour. Il mourut fur mer, fans avoir pu revoir fa riviere. La troupe de Gonçale, qui s'attendoit aux vivres qu'Orellane lui alloit chercher, tomba dans une extrême mifere. Pendant que Gonçale tâchoit de la ramener à Quito, il fe formoit un terrible orage contre fa Maifon.

Conduite d'Almagro le fils.

Diegue d'Almagro, fils naturel & héritier de celui qui avoit été décapité, poffédoit de grands revenus qui confiftoient en Départemens d'Indiens.

diens. Sa maison étoit le rendez-vous de tous les mécontens, & sa table attiroit chez lui des gens qui n'épargnoient pas les Pizarres dans leurs discours. Les Conseillers du Marquis, que l'on n'y ménageoit pas plus que leur Maitre, l'engagerent à lui ôter ces Départemens. En tarissant cette source, on affama quantité de parasites qui ne subsistoient que par-là, & qui se voyoient contraints d'aller ailleurs prendre de l'emploi. La plupart étoient des nouveaux-venus qui n'avoient eu aucune part ni aux guerres, ni aux querelles, & qui prenoient parti sans savoir pourquoi. La table seule les déterminoit. Ces gens furent au desespoir, & entrerent aisément dans la conspiration. Ils choisirent le jour de la St. Jean pour massacrer le Marquis, & l'ayant manqué, parce que ce jour-là il ne sortit point, ils allerent le dimanche suivant 26 Juin l'attaquer dans sa maison. Ils hacherent en pieces François Chaves son Lieutenant-Général; François-Martin d'Alcantara, frere du Marquis du côté maternel, fut tué en le défendant; François Pizarre se défendit longtemps en lion, mais accablé par le nombre, il reçut une estocade dans la gorge qui le porta par terre. Il demanda un Confesseur, & sentant que ses forces diminuoient, il fit avec les doigts de sa main droite une espece de Croix qu'il baisa, & il expira en la baisant. Il étoit dans sa soixante-sixieme année.

L'AMERIQUE.

1541.

Sa conspiration.

Il fait assassiner le Marquis.

Après ce meurtre, le Parti de Diegue d'Almagro fut triomphant. Un ancien domestique du Marquis se hâta de l'enterrer à petit bruit, & cacha ses enfans pour les dérober à la fureur de la faction du Chili. C'est ainsi qu'on appelloit le Parti d'Almagro, qui se saisit du Gouvernement, & s'appropria tous les biens du Marquis. Il se commit quantité de meurtres & de

Les ravages que fait son Parti.

brigandages sous son autorité. La plupart des amis des Pizarres furent ou tués, ou ruinés, ou du moins fort perfécutés; il n'y eut que ceux qui étant dans des lieux de fureté, ou hors de la portée du Parti contraire, ou accompagnés de Soldats fideles, qui échaperent à ces ravages. Ceux-ci se rassemblerent avec tout ce qu'ils purent amasser de monde, & nommerent Pedro Alvarez Holguin Capitaine-Général & Adelantade du Perou, en attendant que l'Empereur y eût pourvu. Ils joignirent toutes leurs forces, & se mirent en campagne, en attendant qu'ils pussent être joints par d'autres Capitaines qui étoient en des cantons fort éloignés.

Vaca de Castro arrive au Perou.

Sur ces entrefaites arriva au Perou le Licencié Vaca de Castro, Gentilhomme de la Ville de Léon & Conseiller de l'Empereur. Sa Majesté apprenant les troubles de ce Païs, & la mort de Don Diego d'Almagro, l'envoyoit pour informer de tout ce qui s'étoit passé. Sa Commission portoit, qu'il ne devoit rien innover au Gouvernement du Marquis, & qu'au cas que le Gouverneur vînt à mourir, il prît possession de sa Charge & du Gouvernement. Il se trouva dans le cas, en arrivant après l'assassinat du Marquis. Il fut reçu comme Gouverneur par tous les bons Sujets du Roi; tous les Capitaines de Pizarre se rangerent sous ses drapeaux, & même quelques-uns de ceux qui suivoient Almagro passerent sous les ordres du nouveau Gouverneur. Ce fut à peu près dans ces circonstances, que Gonçale Pizarre revint enfin des déserts où il avoit été engagé, & où le perfide Orellane l'avoit abandonné. La faim, la misere & la fatigue avoient fait périr quatre-mille Indiens qui l'avoient suivi à cette malheureuse expédition; & de trois-cens quarante Espagnols avec lesquels il étoit parti, il en avoit

Retour de Gonçale Pizarre à Quito.

perdu

perdu deux-cens dix, qui étoient morts de faim dans cette course; cinquante avoient suivi Orellane; & les quatre-vingts qui restoient, revinrent nuds & décharnés, après avoir traversé trois-cens lieues de montagnes.

L'AMERIQUE.

Gonçale Pizarre apprit en même temps le meurtre du Marquis son frere, & l'arrivée du nouveau Gouverneur, auquel il présenta ses services, offrant & sa personne & tous ses gens. Vaca de Castro l'en remercia, & le pria de demeurer à Quito. Il craignoit que la présence de Pizarre ne fût un obstacle à la paix à laquelle il vouloit porter Almagro. Cette précaution fut inutile, Almagro rejetta ses offres. On en vint aux mains. La bataille se donna: Don Diegue se battit en desesperé, l'action fut très sanglante & dura jusqu'à la nuit. Pedro Alvarez Holguin fut tué. Quelques-uns des meurtriers du Marquis se voyant blessés, se jettoient dans le fort de la mêlée, & crioient, *Je suis un tel, qui ai tué le Marquis;* croyant irriter l'ennemi, & périr plutôt. La nuit seule mit fin au combat. Il y eut quantité de Braves des deux côtés qui moururent sur le champ de bataille, ou de leurs blessures. Les meurtriers de François Pizarre qui n'étoient que blessés, furent écartelés & leurs quartiers trainés. On décapita quelques-uns des rebelles, on en pendit d'autres, & on fit grace au reste. Don Diego d'Almagro fut fait prisonnier à Cuzco, où il s'enfuit après la bataille de Chupaz. Le Gouverneur s'y rendit, & lui fit trancher la tête en la même place où son pere avoit été exécuté, & par le même homme. C'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, fort brave, mais ses flateurs le perdirent. Vaca de Castro s'appliqua ensuite à découvrir de plus en plus le Païs; on travailla aux riches Mines de Cuzco,

Il se soumet au nouveau Gouverneur.

Le 16 Septembre 1542.

Almagro est vaincu.

S'enfuit à Cuzco.

Son supplice.

& quelque temps après on trouva celles du Potosi. C'est ainsi que fut découvert & conquis le Perou, qui a enrichi l'Espagne & rendu l'or & l'argent bien plus communs en Europe qu'ils n'étoient avant les évenemens que je viens de raconter.

CHAPITRE VIII.

Découvertes & Conquêtes du BRESIL.

DU BRESIL. S'Il étoit vrai qu'Americ Vespuce fût Auteur des Rélations qui portent son nom, on pourroit croire sur sa parole qu'il a été un des prémiers qui ayent découvert le Bresil. Mais les quatre Rélations qu'on a de lui, & qui se trouvent en plusieurs Recueils, ont des caracteres de fausseté si visibles, que le plus grand honneur que l'on puisse faire à Vespuce, c'est de dire qu'elles ne sont pas de lui. Cependant, faute de les avoir examinées, plusieurs Ecrivains s'y sont arrêtés; ils ont été suivis, & l'erreur s'est multipliée de Livre en Livre. Je commence par cette remarque, afin que si quelqu'un s'étonne de ce que je ne suis point ces Rélations, il ne s'imagine pas que c'est faute de les connoitre. Au contraire, c'est parce que je les connois, que je ne m'y livre pas, comme cela se devroit si elles nous venoient de la main d'un homme vrai & sincere. Il s'en faut tout que cela ne soit ainsi. J'en donne ailleurs des preuves incontestables.

En 1499. Après que Colomb eut découvert dans son troisieme voyage l'Isle de la Trinité & les bouches

ches de l'Orénoque, rien n'étoit plus aisé aux Espagnols que d'avancer vers l'Orient & de découvrir le Païs de la Guyane entre l'Orénoque & l'Amazone. Mais ils voyoient une terre qui avançoit vers l'Orient, & leur but, ou plutôt celui de Colomb dont ils suivoient alors l'impression, les portoit vers cette Mer qui s'enfonce entre la Terre-ferme au Midi & la Floride au Nord. Les Etablissemens déja faits, l'or que l'on en rapportoit, l'espérance d'arriver par-là immédiatement à la Côte Orientale des Indes, tout les conduisoit de ce côté.

L'Amerique.

Cependant le Bresil fut découvert l'année suivante par des Portugais qui alors ne le cherchoient pas. Pierre Alvarès Cabral, homme de naissance, étant parti avec une Flotte de 13 vaisseaux au mois de Mars 1500 pour Sofala, d'où il devoit aller jusqu'à la côte de Malabar, après avoir passé les Isles du Cap Verd, prit tellement le large afin d'éviter les calmes des côtes d'Afrique, que le 24 d'Avril il se trouva à la vue d'une côte inconnue située à l'Ouest. La grosse mer l'obligea de ranger cette côte, & il courut jusques vers le 15 dégré de latitude australe, où il trouva un bon Port, qu'à cause de cela même il nomma Porto-Seguro, Port-sûr, & donna le nom de Sainte-Croix au Païs même, qui le porta quelque temps; on lui donna ensuite le nom d'une sorte de bois qu'on y trouva, & que l'on connoissoit en Europe sous le nom de Bresil, trois siecles avant qu'on découvrît le Païs qui s'appelle aujourdhui ainsi.

1500. Cabral découvre le Bresil.

Le nomme Sainte-Croix.

Cabral ayant envoyé à terre ses Découvreurs, sur le rapport qu'ils firent que la terre paroissoit être très fertile, arrosée de belles rivieres, couverte d'arbres fruitiers de plusieurs especes, habitée d'hommes & d'animaux, il résolut d'y descendre pour rafraichir son monde & s'en mettre

L'AMERIQUE. dès-lors en possession. Ayant fait prendre quelques habitans, les amitiés & les présens qu'il leur fit servirent à apprivoiser tous les autres, qui se familiariserent en peu de temps, & apporterent à la Flotte des fruits de leur Païs. Voyant un peuple qui lui paroissoit bon & simple, mais chez qui il ne remarquoit aucun vestige de Religion, ni de Loix, ni de Gouvernement civil, il en eut une grande compassion. Il souhaita que le Pere Henri, Supérieur de cinq Missionnaires qu'il menoit aux Indes, homme de mérite qui fut depuis Evêque de Ceuta, annonçât à ce peuple les vérités de l'Evangile. Ce Pere fit alors un beau Sermon, auquel les Sauvages furent très attentifs, quoiqu'ils n'y comprissent rien; mais les Portugais en furent touchés. C'étoit tout ce qu'on pouvoit espérer naturellement d'une prédication Portugaise faite à des Sauvages.

Sermon du P. Henri.

Le Général ayant planté un poteau pour prendre possession de cette terre, y laissa encore deux criminels, dont la peine de mort avoit été changée en celle de la déportation; après quoi il dépêcha un de ses vaisseaux sur lequel il fit embarquer un de ces Sauvages, pour porter à Lisbonne la nouvelle de sa découverte. Pour lui, il partit pour les lieux auxquels sa Flotte étoit destinée.

Fausses Rélations d'Americ Vespuce.

Americ Vespuce y fit ensuite deux voyages pour Emanuel Roi de Portugal, *à ce qu'il dit;* mais ses dates sont fausses: car dans le temps où il supposa qu'il étoit en mer pour la découverte du Bresil, il est prouvé qu'il étoit avec Ojeda (*a*) pour les Expéditions que nous avons rapportées. Gonçale Cohelo & plusieurs autres employerent beaucoup de temps à en visiter les

Voyages de Cohelo.

(*a*) Voyez le Chap. III.

les Ports, les Bayes, & les Rivieres, & à prendre connoiſſance du Païs. Mais comme il n'étoit habité que par des Nations pauvres, les plus féroces & les plus barbares du monde; que les terres, quoique belles & fertiles, n'y découvroient pas leurs Mines & leurs richeſſes; que rien enfin n'y paroiſſoit de ce qui excite la cupidité: le zèle d'y établir des Colonies ſe rallentit, ſans néanmoins qu'on en abandonnât entierement le projet. Le bois de Breſil, les Singes & les Perroquets, marchandiſes qui ſe vendoient bien en Europe, ne coutoient que la peine de les prendre. Ils y joignirent le Sucre. On ſe contenta quelque temps d'y envoyer des miſerables & des femmes de mauvaiſe vie, dont on vouloit purger le Royaume. On les expoſoit à mille morts, en leur faiſant grace de la vie; car ils avoient affaire à des voiſins qui ne leur faiſoient guère de quartier.

L'AMERIQUE.

On donna enſuite d'amples conceſſions à ceux qui ſe préſentoient d'eux-mêmes pour y faire des Etabliſſemens. On y aſſigna même à quelques Seigneurs du Royaume des Provinces entieres, afin qu'ils s'intéreſſaſſent à leur procurer des habitans. La terre coutoit peu à donner, & l'Etat n'en faiſoit point la dépenſe. Enfin on donna le Breſil à ferme pour des revenus aſſez modiques, le Roi ſe contentant d'une Souveraineté réduite preſque au ſeul titre. Les Indes Orientales attiroient alors toute l'attention des Portugais: les Vertus militaires y trouvoient de quoi s'exercer, & on y parvenoit par la valeur aux Gouvernemens & aux honneurs de la guerre. Mais au Breſil, il falloit ſe partager entre une défenſe perpétuelle contre les Barbares, dont on étoit toujours à la veille d'être opprimé, & un travail aſſidu pour défricher une terre, très fertile à la vérité, mais qui pourtant devoit être,

Les Portugais s'établiſſent au Breſil.

être cultivée pour produire aux Colons l'entretien dont ils ne pouvoient se passer. Dans ces commencemens, les Portugais eurent beaucoup à souffrir des Brasiliens : ces Sauvages étoient implacables dans leurs haines, on ne les offensoit pas impunément. Leur maniere étoit de manger les prisonniers qu'ils faisoient. Dès qu'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient point de le massacrer, & d'en faire un de ces horribles festins dont ils étoient très friands. Avec les prémiers Colons qu'on y envoya, partirent quelques Religieux Franciscains, la plupart Italiens. Un d'eux se noya en voulant passer une riviere, laquelle fut nommée à cette occasion Riviere de S. François, nom qu'elle porte encore à présent.

Il y va des Franciscains.

Malgré les difficultés, le Païs ne laissa pas de se peupler d'Européens; & les fruits de leur industrie en exciterent d'autres à passer & à s'établir auprès d'eux. L'état de guerre où ils étoient avec les naturels du Païs, fit qu'ils se partagerent en Capitainies, & en une cinquantaine d'années il se bâtit le long de la côte diverses Bourgades, dont les cinq principales étoient Tamacara, Fernambouc, Ilheos, Porto-Seguro, & St. Vincent. Les fruits que les nouveaux habitans tirerent de leur travail dans une terre si fertile, firent enfin ouvrir les yeux à la Cour de Portugal ; elle vit la faute qu'elle avoit faite en jettant, pour ainsi dire, à la tête du prémier-venu des concessions trop amples, & Jean III entreprit de remettre les choses sur un meilleur pied.

Il se peuple peu à peu.

Pour cet effet il commença par révoquer tous les pouvoirs antérieurs, accordés aux Chefs des Capitainies, & envoya en 1549 Thomas de Sousa avec titre de Gouverneur-Général. Il avoit ordre de bâtir une Ville à la *Baye de tous les*

On y établit un Gouverneur. 1549.

es *Saints*. La Cour l'avoit auſſi chargé d'un nouveau plan de Gouvernement déja tout dreſſé ; & les Officiers qu'elle avoit nommés s'embarquerent avec lui ſur une Eſcadre de ſix vaiſſeaux. Le Roi, qui avoit à cœur la converſion des Braſiliens qu'il regardoit comme ſes Sujets, s'adreſſa au Pape Paul III. & à S. Ignace Fondateur de la Compagnie de Jéſus, lequel vivoit alors, pour demander quelques Miſſionnaires. Il en obtint ſix, ſavoir les PP. Jean Aſpilcueta Navarrois, Antoine Pireo, Léonard Nunez, Diegue de S. Jaques, Vincent Rodriguez, tous quatre Portugais; ils avoient pour Supérieur Emanuel Nobrega, de la même Nation. Ils partirent tous enſemble avec Souſa, au commencement d'Avril, & arriverent au Breſil deux mois après. A leur arrivée, ils bâtirent une Ville qui s'appelle San-Salvador, S. Sauveur; quelques-uns la nomment la Baye, parce que c'eſt la Ville de cette Baye. Ce Général, & ſon ſucceſſeur Edouard d'Acoſta, eurent ſouvent des guerres à ſoutenir contre les Braſiliens. Le nombre des Villes ſe multiplia. Les prémieres n'eurent que des fortifications très ſimples, cela ſuffiſoit contre les Sauvages: mais avec le temps les Européens courant les côtes de l'Amerique, il falut ſe mettre à couvert de l'invaſion. Encore les Portugais ne purent-ils s'en garantir. Il n'y avoit pas encore cinq ans que Souſa étoit au Breſil, quand un François nommé Villegagnon alla s'établir à l'entrée de Rio Janeiro.

L'AMERIQUE.

St. Ignace y envoye des Jéſuites.

Fondation de St. Salvador.

Nicolas Durant, Sieur de Villegagnon, natif de Provins en Brie, Vice-Amiral de Bretagne & Chevalier de Malthe où il s'étoit ſignalé par ſon courage & par ſa conduite, piqué d'un chagrin qu'il avoit reçu à Nantes, ayant ouï parler avantageuſement du Breſil, s'adreſſa à l'Amiral de France Gaſpar de Colligny, & lui propoſa

Villegagnon s'établit au Breſil.

L'AMERIQUE.

posa d'armer une Escadre avec laquelle il pût faire en Amerique un bon Etablissement. Villegagnon le trouva dans des dispositions favorables. L'Amiral étoit entierement dévoué à ce que l'on appelloit à Geneve la Réformation, & le Chevalier de Malthe fort ébranlé dans les sentimens des Catholiques, ne s'éloignoit pas beaucoup d'une doctrine qui ne parloit que de retrancher les abus & de rétablir la pureté de l'Evangile. Le projet dressé par Colligny fut, que la Colonie seroit toute Protestante. Villegagnon étoit brave, entreprenant, homme de tête, de beaucoup d'esprit, savant dans les Belles-Lettres, écrivoit bien en Latin, & savoit plus de Théologie que n'en sait ordinairement un homme de guerre.

Colligny prit cette occasion de proposer au Roi Henri II. qui regnoit alors en France, de faire un Etablissement de François en Amerique, à l'exemple des Espagnols & des Portugais. Ce Prince agréa le projet, donna à Villegagnon deux ou trois vaisseaux bien équipés, & munis d'artillerie & de provisions; avec dix-mille francs en argent. On le fournit d'Artisans pour un Etablissement, & de Matelots pour la course. Ils partirent du Havre de Grace au moi de Mai 1555. Sa navigation fut fort traversée, & il n'arriva qu'au mois de Novembre au Bresil. Il se posta d'abord sur un rocher, d'où la mer le chassa. En avançant davantage vers les terres, il trouva presque sous le Tropique du Capricorne une petite Isle dont il s'empara, y bâtit un Fort qu'il nomma le Fort de Colligny; & se mit en état de se maintenir contre les Sauvages & les Portugais, à qui ce voisinage ne pouvoit être agréable.

Il bâtit le Fort de Colligny.

L'Etablissement étant commencé, il écrivit à l'Amiral pour lui rendre compte de tout, & lui en-

Il écrit en Europe.

envoyant tout ce qu'il avoit pu recueillir des productions du Païs, il lui demanda dequoi renforcer la Colonie. Il n'oublia point de décrire les mœurs des habitans, & les avantages qu'on pourroit tirer de ce Païs pour le Commerce. Mais il eut soin d'avertir que ceux qui viendroient le joindre, ne devoient point s'attendre à trouver les mêmes douceurs qu'en Europe. „ Nous n'avons ici, dit-il, au-lieu de pain qu'u- „ ne sorte de farine, faite d'une racine particu- „ liere; point de vin; une nourriture très diffé- „ rente de celle dont on use en Europe ". Coligny ne manqua pas de communiquer la Lettre à Jean Calvin, avec qui il étoit en rélation, & l'Église de Geneve détermina une douzaine de personnes zèlées à se joindre ensemble pour faire ce long voyage. Du Pont, qui s'étoit retiré près de Geneve, & que l'Amiral connoissoit, se mit à la tête. On nomma pour Ministres Pierre Richer, qui avoit quitté l'Ordre des Carmes, & Guillaume Chartier. Ils partirent de Geneve le 10 Septembre 1556. L'Amiral les reçut à Châtillon, où ils passerent pour prendre ses ordres. Ils s'embarquerent à Honfleur, après avoir augmenté leur troupe à Paris & à Rouen. Il y avoit environ trois-cens personnes, sur trois vaisseaux bien pourvus de tout. Ils leverent l'ancre le 20 Novembre; ils virent la terre du Bresil entre Porto-Seguro & Spiritu-Santo, le 26 Février 1557, & côtoyant jusqu'au 7 Mars, ils arriverent enfin à l'Isle & au Fort de Colligny. Le 21 du même mois on y administra la Cène selon la Liturgie de Geneve. Richer & Villegagnon ne furent pas longtems d'accord sur l'Eucharistie. Le Ministre Chartier fut député à Calvin, avec des Lettres de Villegagnon du 31 Mars. Mais avant la fin de l'année, les controverses avoient dégénéré en une

L'AMERIQUE.

1556.

Il lui vient des Ministres de Geneve.

1557.

Le mesintelligence

sé-

L'AMERIQUE. se met dans la Colonie.

fédition. Villegagnon revint aux fentimens de fon Eglife, & chaffa du Fort les Genevois, qui entrant dans le Rio Janeiro, s'établirent en Terre ferme, à demi-lieue de fon Ifle. Ils en partirent huit mois après, & repafferent en France, où ils n'oublierent rien pour le décrier comme un déferteur de l'Evangile (a), & comme un Tyran très fcélérat.

Colligny abandonne Villegagnon.

L'effet de leurs plaintes fut que l'Amiral, qui avoit cru trouver en lui les mêmes fentimens qu'il profeffoit, & la même docilité pour les Docteurs de Geneve, fe rebuta d'une entreprife qu'il n'avoit faite que pour procurer une retraite à ceux de fa Religion que l'on traitoit en France avec la derniere rigueur. Il fit tarir la fource des fecours, fans lefquels le Chevalier ne pouvoit fe maintenir longtemps dans fon pofte. Villegagnon fe voyant abandonné par le Roi, que Colligny avoit joué en cette occafion, revint en France, où il publia une Lettre apologétique, où les Miniftres avec qui il avoit eu affaire ne font pas flattés. Il fe retira dans une Commanderie de fon Ordre auprès de St. Jean de Nemours, où après avoir écrit divers Ouvrages fur les difputes de Religion, il mourut dans la Foi de fes peres. La Colonie ne fubfifta pas longtemps après. Les Portugais com-

La Colonie eft détruite.

mandés par Emanuel de Sà la détruifirent l'année fuivante. Villegagnon trouva au voifinage de fa Colonie des Normands, qui ayant fait naufrage fur cette côte, s'étoient mêlés avec les Sauvages, favoient leur Langue, avoient des enfans, & fervirent d'Interprêtes aux François du Fort de Colligny. Mais ils ne firent point d'Etabliffement. Des vaiffeaux François firent la courfe

(a) Voyez le Voyage de Leri.

course devant & après celui de Villegagnon, (a) mais sans s'arrêter au Bresil. L'AMERIQUE.

Les Portugais jouïrent assez paisiblement du Bresil jusqu'à l'an 1612. Il est vrai que quelques disputes s'éleverent entre eux & les Espagnols; mais elles n'eurent point de suites considerables, & les deux Nations s'accommoderent sur ces différends. Il n'en fut pas de même des François. Riffaut Capitaine d'un vaisseau de cette Nation, en faisant la course du côté de l'Isle de Maragnan, fit connoissance avec un Chef des Sauvages qui l'engagea à venir faire un Etablissement chez eux. Riffaut équipa trois navires en 1594. La discorde qui se mit entre ceux qu'il conduisoit, & la perte de son principal vaisseau, firent avorter cette entreprise. Il s'en retourna en France sans avoir rien commencé; mais il laissa quelques-uns de ses gens avec les Sauvages, & entre autres De Vaux jeune Gentilhomme, qui se fit tellement aimer des Brasiliens, qu'ils le chargerent de leur procurer un Etablissement de François chez eux. Il profita de la prémiere occasion qui se présenta pour repasser en France, où il fit tout ce qu'il put auprès d'Henri IV, pour l'engager à fonder-là une Colonie. Ce Roi chargea La Ravardiere d'aller avec De Vaux, voir si les choses étoient conformes à son rapport; avec promesse de fournir en ce cas-là tout ce qui seroit nécessaire. La Ravardiere partit en Janvier 1604, fut six mois au Bresil, & après s'être bien informé de tout, il revint en France. Il fit encore d'autres voyages avant l'Etablissement. L'Assassinat d'Henri IV,

Nouvel Etablissement des François à l'Isle de Maragnan.

1594.

1612.

(a) Mezerai dit (à l'année 1568) que Villegagnon fut envoyé par l'Amiral à la Floride: en quoi il se trompe. Il n'avoit lu que Leri; il ne paroît pas qu'il eût connoissance de ce que Villegagnon avoit lui-même publié.

IV, étant arrivé dans le temps que l'on songeoit sérieusement à cette entreprise, ce malheur dérangea ce projet, que La Ravardiere ne voulut pas abandonner. Il s'étoit déja associé avec Razilly, & le Baron de Sansy se joignit à eux. La Ravardiere partit avec la permission de la Reine Régente, qui lui donna quatre Capucins (a) pour travailler à la conversion des Brasiliens. Ils firent voile de Cancale en Bretagne le 19
1612. Mars 1612, avec trois navires. Une tempête les jetta au Port de Plymouth en Angleterre; ils y furent jusqu'au 23 Avril, & arriverent à l'Isle de Maragnan sur la fin de Juillet. Ils y commencerent une Forteresse sur une haute colline auprès du principal Port de l'Isle, entre deux rivieres qui ayant rasé le pied du côteau, vont dans la Baye. Ils y mirent vingt-deux pieces de canon, & lui donnerent le nom de St. Louis. Cet Etablissement ne dura guère que deux ans; & les Portugais les en déposterent à la faveur d'une Flotte que Hierôme d'Albuquerque, Gouverneur de Fernambouc, y envoya.

Fondation de S. Louis de Maragnan.

Le Portugal jouïssoit du Bresil depuis le Regne d'Emanuel, qui en avoit fait faire les prémiers Etablissemens solides. Cette Couronne étant devenue en 1581 la conquête de Philippe II. Roi d'Espagne, ce Prince, assez occupé par les guerres qu'il eut à soutenir contre la France & l'Angleterre, & sur-tout contre les mécontens des Païs-Bas qui y formerent sous son Regne la République des Provinces-Unies, n'eut guère d'attention pour le Bresil. D'un autre côté les Hollandois (c'est ainsi qu'on appella la République naissante) avoient assez à faire chez eux, & n'étoient guère en état de songer à des conquêtes. C'é-

(a) L'un d'eux étoit le P. Claude d'Abbeville, dont nous avons une Rélation de cette Entreprise.

C'étoit bien aſſez pour eux de maintenir une Liberté, à laquelle ils avoient tout ſacrifié. Mais ils firent de ſi grands progrès ſous les Regnes de Philippe III & Philippe IV, qu'ils ſe virent en état en 1623 de former la Compagnie des Indes Occidentales, qui eſt encore préſentement une des principales branches du Gouvernement, quoiqu'inférieure à celle des Indes Orientales, qui lui eſt antérieure.

L'AMERIQUE.

1623.

Guerres des Hollandois au Breſil.

Cette Compagnie devint fatale aux Portugais dès le commencement de ſon Inſtitution. Jacob Willekens & L'Hermite, qui commandoient les vaiſſeaux qu'elle avoit armés, coururent les côtes de Portugal & firent des priſes conſiderables. Après s'être ainſi eſſayés contre la Nation Portugaiſe, les Hollandois envoyerent l'année ſuivante le même Willekens au Breſil. Ce Païs, qui a près de douze-cens lieues de côtes, eſt riche & fertile. Il y avoit peu de grandes familles en Portugal, qui n'y poſſédaſſent des biens en fonds de terre; & toute la Nation étoit intéreſſée à ce Commerce. Les Braſiliens les plus voiſins avoient été ſoumis peu à peu depuis plus de quatre-vingts ans; on n'y prenoit point de part aux guerres dont l'Europe étoit agitée, & à la réſerve de quelques petites occaſions, comme les deux Colonies Françoiſes dont on a parlé, on y jouïſſoit d'une paix profonde. Les Gouverneurs étoient devenus marchands; les Soldats ne s'appliquoient qu'au Commerce; on y vivoit ſans défiance du dehors. Les Particuliers Hollandois qui y étoient venus faire la Traite, les accommodoient aſſez, parce qu'on faiſoit avec eux de plus grands profits qu'avec les Portugais. Ce Commerce clandeſtin, & les avantages que les habitans y trouvoient, avoient diſpoſé favorablement tout le monde en faveur des Hollandois.

1624.

Les

L'AMERIQUE. Les choſes étoient en cet état, lorſque Willekens parut à la Baye de Tous les Saints. Leurs progrès. Les Portugais ſongerent moins à ſe défendre, qu'à ſauver leurs meilleurs effets. L'Amiral ſe rendit maitre de S. Salvador, Ville grande & riche, & Capitale du Breſil. D. Diegue de Mendoça, qui en étoit Gouverneur, ne fut, ni aſſez brave pour ſe défendre, ni aſſez prudent pour ſe ſauver. L'Archevêque ſeul, Michel Texeira, à la tête de ſon Clergé, ſe défendit quelque temps, ſe retira en bon ordre, dans un Bourg voiſin où il ſe fortifia, & fit enſuite beaucoup de peine aux Hollandois. Ceux-ci firent un butin ineſtimable à la priſe de la Ville, & s'emparerent de la Capitainie, la plus grande & la plus peuplée du Païs.

1625. Cette nouvelle jetta le Portugal dans une conſternation d'autant plus grande, qu'on y étoit perſuadé que les Miniſtres Eſpagnols n'étoient pas fâchés que les Portugais perdiſſent au moins une partie de ce beau Païs, dans l'eſpérance que la Nation Portugaiſe n'ayant plus cette reſſource, en ſeroit plus ſouple & moins fiere. Philippe n'en jugeoit pourtant pas ainſi : il écrivit de ſa propre main aux Grands de Portugal, & les pria de faire leurs efforts pour réparer cette perte. Ils équiperent à leurs dépens une Flotte de 26 Vaiſſeaux, en moins de trois mois. La Nobleſſe s'empreſſa de contribuer à cet armement, ſoit en levant des Troupes, ſoit en s'embarquant elle-même. La Flotte Caſtillane, ne fut prête qu'au mois de Décembre, & joignit la Portu-
1626. gaiſe au mois de Février 1626. Elles étoient commandées par Frederic de Tolede Oſorio, Marquis de Valdueſa. Elles portoient quatorze à quinze-mille hommes, tant Soldats que Matelots. La Flotte combinée eut un paſſage aſſez

aſſez heureux, & mouilla à la Baye de tous les Saints. L'AMERIQUE.

Les Hollandois ſouffroient beaucoup à San-Salvador, depuis la conquête. L'Archevêque, qui avoit ramaſſé quinze-cens hommes, avoit ſouvent défait leurs Partis, leur avoit coupé les vivres, les avoit bloqués & tellement fatigués, qu'il ſe promettoit de les chaſſer bientôt, lorſqu'il mourut. Nunnez Marino prit après lui le Commandement, & eut pour ſucceſſeur Don François de Moura; & tous les trois continuerent le blocus. Tel étoit l'état des Hollandois, lorſque la Flotte Eſpagnole & la Portugaiſe parurent devant le Havre de San-Salvador. Quatre-mille hommes débarquerent ſous le commandement de Don Manoel de Meneſſez. Il n'en falloit pas tant pour forcer une Place déja fatiguée d'un long blocus. Le Gouverneur voulut tenir bon; mais la garniſon ſe mutina & le força de rendre la Place le 20 Avril. Après cet exploit, la Flotte remit à la voile & revint en Europe, fort délabrée par la tempête qui en fit périr une partie.

La République des Provinces-Unies ne ſe contenta pas de la vengeance qu'elle prit en Europe en enlevant les vaiſſeaux des Portugais, où elle faiſoit ſouvent un riche butin. Vers le milieu de l'année 1629, l'Amiral Lonk partit a- 1629.
vec une Flotte fournie par divers Ports de Hollande, & conſiſtant en vingt-ſept vaiſſeaux de guerre, qui furent encore joints par d'autres, avec des troupes de débarquement que commandoit Thierry de Wardenbourg. Cette Flotte fit bien du chemin avant que de ſe rendre au Breſil; elle y arriva enfin, & découvrit la côte de Fernambouc le 3 de Février 1630: elle étoit a- 1630.
lors de quarante-ſix vaiſſeaux de guerre. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainie de

L'AMERIQUE. ce nom, avec 2400 Soldats & 400 hommes des Equipages; & s'avança le 16 vers la Ville d'Olinde, qu'il prit après s'être rendu maitre de ses trois Forts, qui lui couterent trois combats. Les Brasiliens aiderent aux Portugais à disputer chaudement l'entrée du Païs. Lonk n'étoit pas oisif de son côté; il s'étoit posté sur le Récif, situé au Midi d'Olinde & sur la pointe d'une longue terre où les Portugais avoient élevé le Fort de St. George.

Ces avantages répandirent la consternation dans le Païs. Les Hollandois en profiterent, & se rendirent maitres du reste de la Capitainie, & en fortifierent les principaux lieux, sur-tout le Récif qu'ils rendirent en peu de temps la meilleure & la plus forte de toutes leurs Villes de l'Amerique. Les Portugais d'Europe, touchés de ces pertes, presserent les Ministres de Madrid de faire des efforts pour se ressaisir d'un si beau Païs. Ils leverent de bonnes Troupes, armerent une nombreuse Flotte & fournirent des sommes considerables. Les Castillans firent de leur côté quelque chose, & joignirent quelques vaisseaux à ceux des Portugais. L'Amiral D'Oquendo fut nommé pour commander cette Flotte, qui auroit suffi pour reprendre ce que l'on avoit perdu, si la mortalité ne s'étoit pas mise dans ces Troupes avant leur embarquement. De cinq mille Soldats dont cette Armée devoit être composée, il en mourut deux-mille en moins de deux mois & demi, & presque tout le reste déserta. Il falut ramener par force les déserteurs, & employer la violence pour les embarquer. Ils partirent au mois de Mai sur trente vaisseaux de guerre, dont la moitié étoit à peine en état de soutenir un combat naval. Cette Flotte fut renforcée aux Canaries par quinze vaisseaux de

de guerre, & elle se trouva forte de cinquante-quatre aux côtes du Cap Verd. Elle trouva l'Amiral-Général Pater, qui étoit venu au devant d'elle avec quatorze vaisseaux & deux Yachts. On lui avoit dit qu'elle ne consistoit qu'en huit gallions; au lieu qu'il y avoit douze Gallions de Castille, deux Pataches, cinq Gallions de Portugal, dix-neuf vaisseaux de Roi, & autres navires. Pater vit bien quand il fut engagé, que la partie n'étoit pas égale. Cependant il risqua le combat & y périt, le feu ayant pris à son vaisseau; celui de l'Amiral Thys eut le même sort. Les Hollandois ne laisserent pas de faire une très belle retraite, & d'emmener à Olinde un vaisseau Espagnol qu'ils avoient pris dans le combat. D'Oquendo qui les suivoit, mouilla le long des côtes de Paraiba, mit à terre douze-cens Soldats pour la garde du Païs, pourvut à la fureté de la riviere de St. François, des Capitaines de Segeripe & de la Baye de *Tous les Saints*. Il rafraichit l'Armée Portugaise commandée par D'Albuquerque, & sans penser à faire le siége d'Olinde que ce Capitaine avoit été obligé de lever, il reprit la route de Lisbonne. Il n'y arriva qu'en mauvais état, sa Flotte ayant été rencontrée par une Flotte Hollandoise qui le battit.

L'AMERIQUE. Mort de l'Amiral Pater.

Don Frederic de Tolede, qui commanda une autre Flotte l'année suivante, ne fit rien de considerable. Les Hollandois se rendirent maîtres des Capitainies de Tamaraca, de Paraiba, & de Rio-Grandé, qui ne leur couterent que trois Campagnes; & firent en 1636 un dernier effort pour conquérir tout le reste du Bresil. Ils choisirent pour Capitaine-Général le Comte Maurice de Nassau, qui partit du Texel le 25 Octobre de la même année, & arriva au Bresil le 23 Janvier de l'année suivante. Avec ce qu'il menoit de monde

1632. 1633. 1636. Le Comte Maurice de Nassau va au Bresil. 1637.

L'AMERIQUE. de & ce qui y étoit déja, il forma une bonne Armée, dont les Capitaines connoissoient le Païs, & la maniere de combattre des Portugais. Ils avoient souvent remporté des avantages contre les Généraux Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & Cameron. Ce dernier étoit Brasilien, fort consideré de sa Nation, & fort attaché aux Portugais. Le Comte Maurice fut à peine arrivé, qu'il se mit en campagne, alla chercher le Comte de Banjola, & le mit en fuite après un combat fort opiniâtre. Porto-Calvo ouvrit ses portes au Vainqueur, qui assiegea aussi-tôt la Citadelle de Porvacaon. La garnison Portugaise s'y défendit treize jours courageusement, sans capituler. Cette conquête fut suivie de celle d'Openeda, & de quelques autres avantages très importans.

Le Comte Maurice songea à causer aux Portugais une diversion; il envoya sur la côte de Guinée une Flotte qui y prit le fameux Fort de
1638. St. George de la Mine. La Campagne suivante ne fut pas plus heureuse pour les Portugais; Banjola qui les commandoit fut défait par les Hollandois dans la Capitainie de Segeripe, dont ceux-ci se rendirent maitres. Ils en prirent la Capitale & y mirent le feu. Les Naturels de Siara, l'une des Capitainies septentrionales du Bresil, se mirent sous la protection du Comte Maurice, & lui demanderent du secours contre les Portugais. Il leur envoya George Gartman un de ses Capitaines, qui assisté d'Algodojo Roi de Siara, mit le siege devant la Place, la prit, & conquit tout le reste de cette Capitainie.

Celles de Paraiba & de Rio-Grandé paroissoient peu sures au Comte, parce que les Portugais leurs anciens maitres y avoient des intel-

li-

ligences & des Places. Il prit les Places, s'aſ- L'AMERIQUE.
ſura de ceux dont la fidelité lui étoit ſuſpecte, fit rebâtir la Ville Philippine dans le Paraiba, & la nomma Frederickſtadt, du nom du Prince d'Orange.

Il tenta de ſe rendre maitre de St. Salvador, Il y alla auſſi-tôt qu'il eut reçu les ſoumiſſions d'un Roi des Tapuyes; ſe rendit maitre des Châteaux d'Albert, de St. Barthelemi & de St. Philippe, qui couvrent la Place. Il la battit enſuite vivement; mais ayant perdu dans une ſortie vigoureuſe, que firent les aſſiegés, quatre Capitaines de diſtinction, un Ingénieur & quantité de Soldats, & n'ayant pu empêcher l'entrée d'un ſecours conſiderable, il abandonna les Châteaux, & dans la crainte d'une pareille ſortie, il ſe retira avec aſſez de précipitation.

L'année 1639 ne fut qu'une ſuite de mal- 1639.
heurs. Les Portugais & les Caſtillans mirent en mer ſous les ordres du brave Fernandes Maſcarenhas Comte de La Torre, Portugais, une Flotte de quarante-ſix vaiſſeaux de guerre, parmi leſquels il y avoit vingt-ſix Gallions équipés au double du néceſſaire, montés de cinq-mille Soldats & d'un grand nombre de matelots. Elle fut encore augmentée ſur la route, & ſelon toute apparence, elle eût forcé le Prince Maurice à abandonner le Breſil, les Troupes Hollandoiſes étant fort diminuées, & manquant alors de proviſions: mais la Flotte en raſant les côtes d'Afrique prit au Cap Verd une eſpece de peſte qui fit périr trois-mille Soldats, le reſte arriva malade & preſque mourant à St. Salvador. Maſcarenhas ſongea à remonter ſa Flotte de tout le monde qu'il put lever dans la Capitainie de Rio Janeiro & au voiſinage. Dès le mois
de Janvier 1640, il ſe trouva une Flotte prête 1640.

L'AMERIQUE. à mettre à la voile avec douze-mille hommes de combat.

Maurice de son côté n'avoit pas fait de moindres efforts pour se mettre en état de le repousser. Il attendoit de Hollande des secours qui arriverent à propos. L'Amiral Guillaume Loofs se mit en mer avec une Flotte de quarante-un vaisseaux de différentes grandeurs, & fut à quatre milles du Port d'Olinde, attendre les Portugais qui étoient déja sortis de la Baye de *Tous les Saints.* Ces deux Flottes se livrerent quatre furieux combats. Loofs périt dans le prémier, & cependant ses Soldats en sortirent victorieux. Jaques Huygens livra les trois autres, n'y perdit que 28 morts & n'eut que 82 blessés, quoique les Portugais & les Castillans eussent perdu quelques milliers d'hommes. L'Armée vaincue alla en partie échouer sur les Baxos de Rochas, où les uns moururent de soif & les autres se sauverent comme ils purent. Le reste de la Flotte se dissipa; la desunion qui étoit entre les Portugais & les Castillans en acheva la perte, & il n'en revint en Espagne que quatre Gallions, avec deux vaisseaux marchands.

Le Comte Maurice avoit fait monter presque tous ses Soldats sur sa Flotte. Ses garnisons étoient si affoiblies par cet armement, que les Portugais crurent qu'ils pourroient reconquérir quelques Places. Jean Lopez de Varvailho Portugais, à la tête d'un Parti, & les Brasiliens commandés par Cameron, firent le degât dans le Bresil Hollandois, y battirent quelques Troupes & prirent des Villes. Ce bonheur dura peu; le Colonel Coine qui avoit fait l'expédition de Guinée, & le Capitaine Charles Tourlon, les défirent & les mirent en fuite. Au même temps Jean Lichthart entra dans la Baye de *Tous les Saints* avec vingt-cinq vaisseaux, & por-

porta dans le Païs voisin la désolation & toutes les horreurs de la guerre la plus cruelle. Montalvan, Viceroi du Bresil Portugais, en fut si touché, qu'il proposa au Comte Maurice de faire entre eux une convention qui donnât des bornes aux hostilités. Mais dans le temps que les Commissaires entamoient cette négociation, on apprit au Bresil la révolution qui venoit de détacher le Portugal de la Couronne d'Espagne.

L'AMERIQUE.

Jean IV, que les Portugais mirent sur le Trône, étoit alors assez occupé à se maintenir contre le Roi d'Espagne, qui ne perdoit qu'à regret un si beau Royaume. Si ceux de Castille & de Portugal ensemble n'avoient pu chasser les Hollandois du Bresil, il n'y avoit pas lieu de croire que le Portugal seul, dans l'état de crise où il étoit, en vînt à bout. Jean songea au contraire à liguer les Hollandois avec lui contre l'Espagne.

Traités entre le Portugal & la Hollande.

Tristan de Mendoça Hurtado, son Ambassadeur à La Haye, conclut avec eux une Ligue offensive & défensive pour ce qui regardoit l'Europe, & une Trève de dix années pour ce qui regardoit les Indes Orientales & Occidentales. Elle fut signée le 23 Juin 1641. Elle étoit générale pour tous les Etats des uns & des autres, tant deça que delà la Ligne. Chacun fut conservé dans la possession de ce qu'il tiendroit au jour de la publication de cette Trève. Huit mois après la ratification, les Ministres des deux partis devoient s'assembler à La Haye pour traiter une Paix générale, & il étoit reglé qu'en cas qu'elle ne pût être conclue, la Trève ne laisseroit pas de subsister & que le Commerce seroit libre ; avec cette restriction néanmoins, que les Hollandois ne pourroient envoyer en Portugal des marchandises venues du Bresil, ni

1641.

Trève au Bresil.

les Portugais trafiquer de ces mêmes marchandises en Hollande.

La restitution de quelques Places prises par les Hollandois depuis le terme marqué par la Trève, fit de la difficulté. Jean IV, piqué de ce procedé, résolut de laisser faire ceux qui jusques-là tâchoient de soutenir ses intérêts dans le Bresil, sans qu'il s'en mêlât & presque malgré lui. Ils ne cherchoient qu'à renvoyer les Hollandois en Europe, quoiqu'ils feignissent d'être dans une union parfaite avec eux. Maurice lui-même y fut trompé: il crut les Brasiliens si bien soumis, qu'en repassant en Europe, il ramena environ trois-mille Soldats. Les Directeurs que la Compagnie d'Occident avoit établis dans ce Païs-là en retirant le Comte Maurice, étoient Hamel Marchand d'Amsterdam, De Bassis Orfevre de Harlem, & Bullestraat Charpentier de Middelbourg. Ces bonnes gens, plus habiles dans leur Commerce que dans l'art de gouverner, formoient entre eux un Conseil qui avoit toute l'autorité. Ils ne pensoient qu'au Négoce, & à augmenter leurs richesses, vendoient des armes & de la poudre à canon aux Portugais, qui leur en donnoient un prix excessif, & croyoient gagner beaucoup en faisant travailler l'argent qu'il eût fallu mettre à entretenir les fortifications des meilleures Places, qui, faute de réparation, tomboient en ruine. Ils permettoient aux Soldats de repasser en Europe, donnant facilement congé à ceux qui le demandoient, pour diminuer la dépense des garnisons, qu'ils croyoient inutiles en temps de Trève.

Retour du Comte Maurice en Hollande. 1644.

Mauvaise conduite des Directeurs Hollandois.

1645. Don Antonio Tellez de Silva, Portugais, alors Viceroi du Bresil, crut pouvoir profiter de leur négligence. Il fit sonder les principaux Brasiliens des Provinces Hollandoises, qui tous lui pro-

mirent de tout entreprendre, pourvu qu'il pût les foutenir. Jean Fernandez de Vieira fe fit le Chef de cette conjuration. De garçon Boucher qu'il étoit d'abord, il fut valet d'un des Confeillers d'Olinde; il devint enfuite Commiffionnaire des Hollandois & acquit beaucoup de bien. La confpiration fut découverte la veille du jour qu'on devoit l'exécuter. Vieira & les autres Chefs eurent le loifir de fe jetter dans les Bois, où ils prirent les ames. Les Brafiliens & des Soldats Portugais qui paffoient pour des avanturiers fe joignirent à eux, & la guerre commença en Juin 1645. Elle finit dix ans après, par l'expulfion totale des Hollandois hors du Brefil. Ce fut une grande perte pour la Compagnie des Indes Occidentales, dont cette conquête faifoit la principale reffource. Cette guerre ne finit entierement qu'en 1661, par la médiation de Charles II. Roi d'Angleterre, qui vouloit époufer l'Infante de Portugal. Ce Païs, que le Portugal a très longtemps négligé, vaut aujourdhui un Perou pour cette Couronne. Elle en a l'obligation à ce Jean Fernandez Vieira, qui fe voyant defavoué & abandonné du Roi, ne laiffa pas de faire la guerre aux Hollandois en fon propre & privé nom, & la continua longtemps contre la volonté de fon Souverain. Mais enfin la Cour de Lisbonne le voyant fecondé de la fortune, prit le parti de reconnoitre les obligations qu'elle lui avoit, & recueillit avec joye les fruits du courage de ce même homme, auquel les Hiftoriens Portugais donnent les plus grands éloges.

L'AMERIQUE.

Revolte au Brefil. Avantures de Jean Fernandez de Vieira.

Les Hollandois perdent le Brefil.

CHAPITRE IX.

Découverte & Conquêtes des FRANÇOIS *& des* HOLLANDOIS *en* AMERIQUE.

L'AMERIQUE.

LA Riviere des Amazones fut découverte par Orellane Espagnol qui la descendit, comme nous l'avons rapporté, & par un Portugais nommé Maragnaon, qui l'appella de son nom lorsqu'il en eut trouvé l'embouchure. Elle a quitté le nom de ces deux hommes, pour prendre celui qu'elle a à présent, sur ce qu'en navigant sur ce fleuve les Européens y trouverent des femmes guerrieres. Elle sépare le Bresil d'un grand Païs nommé LA GUYANE, & que les prémiers François ont appellé Cayenne. Un Etablissement qu'ils y ont fait a restraint ce nom à une partie de la Guyane, ou Goyane. On ne sait pas bien quelle Nation a découvert cette côte la prémiere. Si les Rélations d'Americ Vespuce avoient plus de marques de vérité, on pourroit en faire honneur non à lui, mais au Capitaine Ojeda son Commandant, & Chef de l'Escadre sur laquelle il étoit embarqué à son prémier voyage: mais ces Rélations devant être comptées pour rien, il reste douteux si cette Découverte est due aux Portugais, qui déja maitres du Bresil ont dû naturellement chercher à en connoitre le voisinage, ou aux François, qui ont longtemps couru cette côte pour s'établir au Bresil, comme on voit dans les Voyages de Moquet; ou aux Anglois, dont les Armateurs l'ont aussi courue de fort bonne heure, comme on verra dans la suite.

Les

Les François s'établirent l'an 1635, au Païs nommé aujourdhui Cayenne, qui est non seulement l'Isle de ce nom, mais encore une partie du Continent. Les Portugais étoient alors trop occupés pour y trouver à redire. Quand ils se furent débarassés des Hollandois, ils songerent à s'étendre. Du côté du Midi ils s'avancerent peu à peu vers la riviere de Plata, qui les sépare des Espagnols à son embouchure; & au Nord jusqu'à celle des Amazones. Etant arrivés aux bords de ce dernier fleuve, ils trouverent que les Isles qui sont entre ses embouchures, étoient bonnes & à leur bienséance, & ils s'y établirent. Ils passerent le fleuve entierement, & trouvant dans la Guyane de grandes forêts de Cacaotiers qui y étoient crus naturellement, ils s'en saisirent & s'en assurerent la possession par des Forts, prétendant que tout cela étoit de la dépendance du Bresil. A ce compte, à force de passer des rivieres, ils auroient pu y comprendre l'Amerique entiere, s'ils avoient eu dequoi soutenir leurs prétentions en faisant cette conquête.

L'AMERIQUE. COLONIE DE CAYENNE, aux François.

Les desordres qui arriverent dans la Colonie Françoise depuis l'an 1635 jusqu'en 1664, donnerent aux Portugais tout le temps de s'affermir au Nord de ce fleuve, que la Colonie Françoise regardoit comme une borne naturelle entre elle & eux. Ils s'y établirent si bien, que quand on eut recommencé à y faire attention, il ne fut pas possible de les en déplacer. Au contraire, ils se sont avancés jusqu'au Cap d'Orange, qui fait présentement la borne entre les François & les Portugais de ce côté-là.

D'un autre côté, la côte ne fut pas moins accourcie au Nord par les Etablissemens que d'autres Nations firent vers le Nord-Ouest. Les François s'étoient établis auprès de la riviere de Surinam en 1640; mais comme ce terrein est

COLONIE DE SURINAM, aux Hollandois.

marécageux & mal-sain, ils l'abandonnerent peu après. Les Anglois qui s'en saisirent n'en firent guère plus de cas. Les Hollandois, dont la patrie n'est qu'un marais, s'en accommoderent mieux. Charles II. Roi d'Angleterre n'eut point de peine à le leur ceder en 1668. Il semble que les Hollandois soient nés pour faire valoir des marais, où les autres Peuples ne trouveroient qu'un Païs ingrat & malheureux. Ils ont trouvé auprès de la riviere de Surinam une terre noyée & marécageuse, & n'ont pas laissé d'y bâtir leur Fort de Zélandia auprès du Bourg de Paramaribo; & leur Colonie, accrue par des François réfugiés dont la Hollande étoit surchargée, est devenue avec le temps très florissante. Elle appartient à une Société particuliere, dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques Particuliers Hollandois ont commencé des habitations sur la BERBICE & aux environs, au Couchant de Surinam; mais ces Etablissemens n'ont pas été encouragés comme l'autre.

Ils s'établissent aussi à la Berbice.

La Compagnie qui avoit fait la conquête du Bresil, possede encore au Nord de la Terre-ferme, & de la côte de la Province de Venezuela, trois Isles de celles qu'on appelle Sous le Vent. La principale est CURAÇAO, que l'on prononce CURAÇO; les deux autres sont BONNAIRE, & ARUBA ou ORUBA. L'acquisition de Curaçao est de l'an 1634. Pendant que la Compagnie travailloit à conquérir le Bresil, elle jugea à propos d'avoir quelque Isle dans ces quartiers-là; & elle choisit celle-ci qui appartenoit aux Espagnols. Elle est fertile. On y nourrit du bétail, & il y avoit du bois de teinture. Cependant, comme le remarque Mr. Le Clerc (a), ce

Ils s'emparent de Curaçao, de Bonnaire, &c. 1634.

(a) *Hist. des Prov. Un.* L. II. T. 2. p. 150.

ce n'étoit pas pour cela que l'on en vouloit faire la conquête; c'étoit afin qu'elle servît de retraite aux vaisseaux Hollandois que la Compagnie envoyoit dans ces mers pour croiser sur les vaisseaux qui alloient de la Nouvelle Espagne, & du Golphe de Honduras, à la Terre-ferme. Cette Compagnie y envoya quatre vaisseaux & quelques Troupes, qui réduisirent très facilement le Gouverneur Espagnol à se rendre le 21 d'Aout, à condition qu'il seroit transporté lui & les siens en Terre-ferme. Cette Isle, dit ce sincere Historien, est encore entre les mains des Hollandois, & sert plutôt à recevoir les vaisseaux de cette Nation qui vont traiter sur la côte avec les Espagnols, malgré les défenses du Roi, qu'à négocier les productions de l'Isle. La Colonie qui y est, n'est pas un objet d'envie. Elle dépend des caprices d'un Gouverneur, qui est ordinairement de ceux qui ne peuvent pas subsister eu Europe, & qui ne vont là que pour s'enrichir de quelque maniere que ce soit. Les Hollandois possedent aussi entre les Antilles, au Nord & au Nord-Ouest de St. Christophle, les petites Isles de St. Eustache & de Saba. Ce sont de fort petits objets: nous parlerons de leur conquête en son lieu. Ils avoient aussi un assez beau Païs dans l'Amerique Septentrionale, mais ils ne l'ont pas gardé, comme nous verrons dans la suite.

L'Amerique.

St. Eustache & Saba, aux Hollandois.

Nous voici insensiblement arrivés à l'Amerique Septentrionale, dont on doit la découverte à plusieurs Nations. Les Voyages d'outre-mer étant devenus fort à la mode en Espagne & en Portugal, le Roi Emanuel, qui y gagnoit chaque année quelque nouveau Païs, les encouragea par ses faveurs. La Noblesse Portugaise se piqua d'honneur en cette occasion, & bien des Gentilshommes préférerent la qualité d'Avantu-

Terre de Corte-Real ou de Labrador.

L'AMERIQUE. riers à la vie tranquille. Gaspar Corte-Réal, homme de condition & fort accrédité à la Cour d'Emanuel, voulut se distinguer comme les autres. Il en obtint l'agrément du Roi, & voyant que d'autres se préparoient à découvrir l'Amerique vers le Sud, il songea à la découvrir
1501. vers le Nord. Il partit en 1501, & aborda à l'Isle de Terre-Neuve. Il poussa au-delà de l'embouchure de la grande riviere du Canada, vit un Païs qu'il nomma TERRE-VERTE: on le nomma ensuite de son nom TERRE DE CORTE-REAL; c'est la partie septentrionale de la Terre de Labrador. Le peuple qui habite le Païs se nomme les ESQUIMAUX. Ces Sauvages, absolument différens de tous les autres Peuples de l'Amerique auprès desquels ils paroissoient étrangers, sont si extraordinairement défians, que quoiqu'ils ayent été des prémiers connus, on n'a pu encore les apprivoiser, & qu'on ne peut commercer avec eux que les armes à la main, & avec toutes les précautions qu'inspire la crainte de la trahison. Corte-Réal de retour en Portugal y rendit compte de son expé-
1502. & suiv. dition, & y retourna le plutôt qu'il put. Ce second voyage lui fut fatal, il y périt, soit qu'il fût tué par les Sauvages, soit qu'il fît naufrage. Michel Corte-Réal son frere voulut aller après lui pour avoir de ses nouvelles, arma deux vaisseaux à cet effet, & ne revint point. Emanuel, qui aimoit beaucoup ces deux Gentilshommes, ne voulut pas permettre à Jean Vasquez Corte-Réal leur ainé, qui étoit Grand-Maitre de sa Maison, de tenter le même voyage, que lui avoit inspiré l'amour fraternel & l'espérance de les retrouver. Il ne laissa pas d'y envoyer deux autres vaisseaux, qui n'en purent avoir aucune nouvelle, & dont toutes les recherches furent inutiles.

Quel-

Quelques-uns prétendent que l'Isle de TERRE-NEUVE, a été trouvée par des Biscayens, qui la nommerent Baccalaos, qui en Espagnol est le nom de la Morue qu'on y va pêcher. Je réserve au Chapitre prochain ce qui regarde L'ISLAND & le GROENLAND. Venons aux Découvertes & aux Conquêtes des François.

L'AMERIQUE.

L'an 1523, sous le Regne de François premier Roi de France, Jean de Verazzano Florentin parcourut sept-cens lieues de côte à l'Orient de l'Amerique Septentrionale, comme il le dit, dans sa Rélation au Roi (a), & ne fit point d'Etablissement. Il n'avoit qu'un seul vaisseau, cinquante hommes, & des vivres pour huit mois. Quelques-uns disent qu'étant arrivé au Cap Breton, il fut mangé par les Sauvages. Il ne faut pas que ce soit à ce voyage-là, car il revint en France, & rendit compte de son voyage au Roi. Il fait mention d'une Terre trouvée par les Bretons à cinquante dégrés de latitude; ce doit être la Terre-Neuve, dont une partie est à cette hauteur. Il est sûr que quelques années avant le voyage de Verrazzano, plusieurs Nations de l'Europe alloient à la pêche de Terre-Neuve, & comme nous le dirons ensuite, l'an 1521, il y avoit cinquante Bâtimens Espagnols, François, & Portugais, qu'un Anglois dit y avoir trouvés. Les noms de Brest, de Belle-Isle, de Cap Breton, dont Terre-Neuve est environnée au Nord & au Sud-Ouest, ont été imposés par des Bretons. Aussi voit-on dans les Voyages de Champlain ces paroles remarquables: „ Ce furent les Bre„ tons & les Normands, qui en 1504 décou- vri-

1523. Voyage de VERAZZANO, sous François I.

TERRE-NEUVE, par qui découverte en 1504.

(a) Elle est au III. Volume du Recueil de Ramusio, pag. 350. Sa Lettre est datée de Dieppe le 8 Juillet 1524.

L'AMERIQUE. „ vrirent les prémiers des Chrétiens, le grand „ Banc des Moluques, & les Isles de Terre-„ Neuve, ainsi qu'il se remarque ès Histoires „ de Niflet, & d'Antoine Maginus ". Ce qu'il appelle ici Moluques, c'est le grand Banc de Terre-Neuve, sur lequel on pêche la Morue. On a cru assez longtemps que l'Isle de Terre-Neuve, étoit partagée en un assez grand nombre d'Isles, dont la plus septentrionale & la plus grande étoit l'Isle des Démons, une autre s'appelloit Terre-Neuve, une autre Baccalaos, ou les Morues (a).

Voyage de JAQUES CARTIER. La mort de Verazzano, ayant interrompu le projet qu'il avoit formé, pour faire un établissement avantageux, en quelque endroit de la côte qu'il avoit découverte, Philippe Chabot Amiral de France, chargea Jaques Cartier de S. Malo, bon homme de mer, de recommencer les Découvertes en profitant des Mémoires

1534. de Verazzano. Cartier fit un voyage en 1534: il découvrit le Golphe de S. Laurent & les Isles dont il est semé. La mauvaise saison l'obligea de repasser en France, & d'interrompre ses Découvertes. L'année suivante, Charles de Mouy

Second voyage du même. Sieur de la Mailleres, Vice-Amiral, l'engagea de retourner, & à y laisser une Colonie. Il partit le 16 Mai 1535, entra dans le Golphe

1535. avec ses Vaisseaux du port de huit-cens Ton-

Ses découvertes au Canada. neaux, nomma l'Isle d'Orleans à six-vingts lieues de la mer, en remontant le fleuve de S. Laurent; il passa l'Hiver dix lieues plus haut à une riviere, qui est presque seche de basse mer, & la nomma du nom de Ste. Croix, parce qu'il y étoit arrivé le 14 Septembre. On l'a

(a) On peut voir cette division chimerique exprimée dans une Carte, au même Volume de Ramusio.

l'a nommée depuis riviere de S. Charles. C'est sur cette riviere que sont établis les Recollets; & les Jésuites y ont un College pour l'instruction de la Jeunesse. L'AMERIQUE.

Cartier remonta encore la riviere environ soixante lieues, jusqu'au grand Saut de S. Louis, nommé alors Ochelaga; & n'ayant pu franchir ce Saut, il s'en retourna où étoient ses Vaisseaux. Le scorbut s'étant mis dans les Equipages, lui emporta la plupart de ses gens. Il attribua mal à propos cette maladie à l'air du Païs. Le préjugé, joint à la mauvaise humeur où la perte de son monde le mit, donna un air de découragement à la Rélation qu'il fit de son voyage. Ni le Roi, ni l'Amiral, n'approfondirent pas d'abord les choses, & l'entreprise en demeura là durant quelque temps.

Voyage de Ribaud à la Floride Françoise.

Sous le Regne de Charles IX, l'Amiral de Châtillon envoya Jean Ribaud, avec tous les apprêts d'une Colonie. Il partit avec deux Vaisseaux le 18 Février 1562, rangea les Antilles & la Floride, où il reconnut une riviere qu'il nomma la riviere de Mai, à cause du mois auquel il y avoit abordé. Il y bâtit un Fort qu'il nomma CHARLES-FORT, du nom du Roi; y laissa le Capitaine Albert avec des Grains, des Vivres, & des Munitions; & mit à la voile le 20 Juillet pour repasser en France, où il n'arriva que six mois après. Albert ne songea, ni à défricher des Terres, ni à les ensemencer pour se procurer des vivres: il consuma ceux qu'il avoit, dans une imprudente oisiveté. La famine ne manqua pas de survenir. La Colonie se mutinant, il crut se saisir de son autorité en faisant pendre un homme, pour un sujet fort léger; il ne fit qu'aigrir le mal. Il fut tué, & on lui donna pour successeur Nicolas Barré, homme de tête. Le secours

Charles-Fort bâti; mauvaise conduite du Gouverneur.

Sa mort.

cours de France ne venant point, ils se crurent abandonnés, & firent du mieux qu'ils purent une barque, où ils se mirent avec ce qui leur restoit de vivres. Ils n'en eurent pas pour longtemps, mangerent un de leurs Compagnons, & auroient tous péri jusqu'au dernier, s'ils n'eussent été apperçus & accueillis par un vaisseau Anglois, qui les porta en Angleterre. Les guerres civiles, dont la France étoit alors agitée, n'étoient guère favorables à des entreprises de cette nature.

Triste fin de la Colonie.

La paix qui se fit entre la France & l'Espagne, donna lieu à un nouvel envoi. L'Amiral de Châtillon fit équipper d'autres Vaisseaux, sous les ordres de Laudonniere, qui partit le 22 d'Avril 1564, arriva à la riviere de Mai, où il débarqua & se fortifia. Ces gens trouvoient un beau Païs, mais qu'il falloit cultiver; ils auroient voulu trouver des Trésors pareils à ceux, que leur imagination se forgeoit, sur les récits qu'on leur avoit faits, des richesses immenses trouvées par les Espagnols. Les gens qu'il avoit amenés ne s'accommodoient pas d'un séjour, où ils ne voyoient pas tout ce qu'ils s'étoient imaginé d'y trouver. Ils se mutinerent, il y eut des conspirations découvertes, & Laudonniere les étouffa par sa prudence. Il résolut de renvoyer ses Vaisseaux en France, sous la conduite du Capitaine Bourdet.

Nouvelle Colonie sous Laudonniere. 1564.

Laudonniere resta avec sa Colonie. L'envie prit à quelques-uns d'aller piller les Isles des Vierges, & autres Isles appartenantes aux Espagnols. Il voulut en-vain le défendre, ils menacerent de le tuer s'il s'y opposoit. Ils se mirent en mer avec une petite barque, firent en effet quelque butin sur les Espagnols, & après avoir couru les Antilles, revinrent à la Floride. Laudonniere fit prendre quatre des plus mu-

Expédition imprudente de sa Colonie.

mutins, qui furent exécutés. Les vivres manquerent ; on fut réduit à courir les Bois pour y chercher des Racines ; & ne pouvant résister longtemps à une vie si miserable, ils bâtirent une barque afin de pouvoir se mettre en mer au mois d'Aout, & retourner dans leur patrie. La famine cependant augmentoit de jour en jour. Les Naturels du Païs sentant le besoin qu'on avoit d'eux, leur vendoient les vivres fort cher. Il falut en venir à la guerre contre eux. On y gagna du bled d'Inde, qui rendit un peu des forces que la disette avoit ôtées. Le vaisseau fut achevé, & on commença de démolir le Fort, lorsqu'on apperçut quatre voiles. On craignit d'abord que ce ne fussent des Espagnols. Outre qu'on avoit été les insulter chez eux, & qu'il étoit naturel de croire, qu'ils ne laisseroient pas cette démarche impunie, ils ne devoient pas être fort contens de voir des Voisins de cette humeur, s'établir dans un Païs dont la découverte faite par Ponce de Léon, sembloit leur assurer la propriété. Ce n'étoit pas néanmoins ceux que l'on craignoit. C'étoient des Anglois, qui touchés du triste état de la Colonie, en eurent compassion, & lui donnerent des vivres, & tous les secours qui dépendoient d'eux. Après quoi ils continuerent leur route.

L'AMERIQUE.

Misere de la Colonie.

Elle démolit le Fort pour s'en retourner.

Est secourue par les Anglois.

Laudonniere, ayant achevé la démolition du Fort, eut tout lieu de s'en répentir. Comme il se préparoit à s'embarquer, on apperçut quatre Voiles, & on reconnut que c'étoit le Capitaine Ribaud, qui lui apportoit du secours. Les réjouissances furent grandes de part & d'autre. Laudonniere apprit qu'on l'avoit fort desservi à la Cour. Peut-être lui imputoit-on le desordre que les siens étoient allé faire dans les Isles des Espagnols. Quoiqu'il en soit, dans

Retour de Ribaud.

L'AMERIQUE.

Le 4 Septembre, 1565.

dans le temps qu'on déliberoit pour faire décharger les Vivres & les Munitions, on apperçut six gros Vaisseaux Espagnols, qui vinrent mouiller à la rade où les quatre Vaisseaux étoient déja. Ils aborderent comme amis; mais voyant qu'une partie des gens étoient à terre, ils firent entendre leur Artillerie. Ceux qui étoient dans les Vaisseaux François n'étant pas en état de soutenir un combat, couperent les cables des ancres, mirent à la voile, & prirent le large. Les Espagnols firent la même manœuvre pour les poursuivre; mais comme ceux de Ribaud étoient meilleurs voiliers, ils leur échaperent. Les Espagnols les ayant manqués, allerent mouiller à huit lieues du Fort de la Caroline, c'est ainsi que Champlain appelle le Fort, bâti & démoli par Laudonniere. Les François retournerent à la riviere de Mai. Trois des Vaisseaux Espagnols revinrent à la rade, & débarquerent de l'Infanterie, & des Munitions de bouche & de guerre.

Les Espagnols attaquent la Colonie.

Sage conseil de Laudonniere.

Laudonniere vouloit qu'on travaillât ensemble à se fortifier pour les attendre. Ribaud bon homme de mer, mais mauvais soldat, & plus brave contre la tempête que prudent contre l'ennemi, voulut aller les attaquer, contre le sentiment de Laudonniere, qui eut beau l'avertir, qu'il ne connoissoit point assez cette mer-là, & qu'il risquoit trop. Ribaud sans prendre conseil de personne, embarqua tout ce qu'il put d'Hommes & de Munitions, le 8 Septembre, & laissa le reste de la Colonie en très mauvais état, avec Laudonniere malade. Il n'alla pas bien loin, comme nous verrons tout à l'heure. Cependant Laudonniere ne perdit point de temps, & exhorta son monde à se fortifier le mieux qu'il étoit possible. Le 20 Septembre la pluye étoit si violente, & si continuel-

Témérité de Ribaud.

tinuelle, que les Sentinelles avancées se retirerent, persuadés que la campagne n'étoit pas tenable, ni pour eux, ni pour l'ennemi. Il n'y avoit pas fort longtemps qu'ils avoient quitté leurs postes, quand de-dessus le rempart on vit les Espagnols. On cria, allarme, allarme, l'ennemi vient. A ces mots Laudonniere se met en état de le recevoir. Si le Fort eût été en bon état, l'Espagnol auroit eu de la peine à s'en rendre maitre; mais il y avoit deux breches qu'on n'avoit point encore pu réparer. Laudonniere ayant fait tout ce qui étoit possible, & voyant une partie de son monde hors de combat, gagna les Bois, où il ramassa quelques Soldats, qui s'y étoient réfugiés comme lui. Delà traversant des Marais presque impraticables, il gagna l'entrée de la riviere de Mai, où il trouva heureusement un neveu de Ribaud, avec un navire, que l'orage y avoit conduit: les trois autres avoient été jettés sur la côte. Ribaud, avec ses Soldats & ses Matelots, tomba au pouvoir des Espagnols, qui les traiterent sans quartier. Ils en pendirent quelques-uns avec cet Ecriteau sur le dos: *Nous n'avons point fait pendre ceux-ci comme François, mais comme Lutheriens ennemis de la Foi.*

L'AMERIQUE.

Défaite des François.

Mort funeste de Ribaud.

Après cette suite de malheurs, Laudonniere ne vit point d'autre parti à prendre, que de profiter de ce vaisseau & de repasser en France. Il employa depuis le 25 Septembre 1565, à faire ses préparatifs, & mit à la voile le 11 Novembre. Près des côtes d'Angleterre il se trouva si mal, qu'il se fit porter à terre pour y reprendre ses forces, & être en état de faire son rapport au Roi. Les Espagnols profitant de son départ, se fortifierent, pour n'être pas exposés au ressentiment d'une Nation qu'ils croyoient avoir bien ménagée par l'Ecriteau qu'on

Laudonniere repasse en France.

Les Espagnols s'établissent à la Floride. 1566.

a

L'AMERIQUE. a rapporté. La Cour de Charles IX ne laissa pas d'en ressentir vivement l'affront; mais il y avoit alors des ménagemens à garder, & d'ailleurs une partie du Conseil se gouvernoit par les inspirations d'Espagne. On se contenta de demander justice & satisfaction à (*a*) Philippe II, Roi d'Espagne, qui ne se pressa point de répondre sur cet article. Les choses en seroient demeurées-là, si un Particulier n'eût pris sur lui, le soin de venger l'outrage fait à la Nation.

1567. Expédition de Gourgues. Le Chevalier Dominique de Gourgues, Gentilhomme Gascon, natif du Mont de Marsan, prit vivement cette affaire à cœur. Il avoit, si on en croit Mezeray, un ressentiment personnel contre les Espagnols, qui l'ayant fait prisonnier en Italie, l'avoient fait mettre aux Galeres. Ce motif, & celui de venger sa Patrie, l'animerent de telle sorte, qu'il arma à ses fraix trois Vaisseaux, & partit du Port de Bourdeaux le 23 d'Aout 1567, avec deux-cens-cinquante Soldats, un nombre suffisant de Matelots, & des Munitions de guerre & de bouche. Il se garda bien de publier son dessein, la Cour n'eût pas manqué d'y mettre obstacle; il feignit que son projet regardoit la côte d'Afrique, & il y relâcha en effet: mais ayant remis d'abord à la voile, il s'ouvrit peu à peu de son véritable dessein à ses Amis, & trouvant tous les cœurs disposés à le seconder, il prit la route de l'Ame-

(*a*) Champlain dit que ce fut à Charles V, Empereur & Roi d'Espagne. Cela ne se peut. Charles-Quint avoit abdiqué en 1556, & après une retraite de deux ans dans un Monastere, il étoit mort en 1558. On ne pouvoit donc pas lui porter des plaintes en 1568, dix ans après son Abdication, & huit ans après sa mort.

merique, où, après bien des dangers & du mauvais temps, il arriva au Cap S. Antoine, au bout de l'Isle de Cuba, environ à deux-cens lieues du lieu où il vouloit être. Delà il partit pour la Floride, où il se trouva quelques jours après à la vue d'un Fort des Espagnols, qui le prenant pour un Capitaine de leur Nation, le saluerent de deux coups de canon. Pour les entretenir dans cette erreur, il leur rendit le salut d'autant de coups, & feignant de passer outre, s'éloigna de la côte jusqu'à la nuit. Il rabattit à la faveur de l'obscurité, & vint à l'embouchure d'une riviere nommée Tacatacourou. C'étoit aussi le nom d'un Roi des Habitans de ce Canton, à quinze lieues du Fort des Espagnols dont on vient de parler. Le jour étant venu, il vit toujours la rive bordée de gens du Païs, en armes pour l'empêcher de descendre, parce qu'ils le prenoient pour un Espagnol. Il fit des signes pour leur marquer qu'il venoit comme ami.

L'Amerique.

1568.

Il arrive à la Floride.

Il avoit eu la précaution de prendre avec lui un homme qui avoit été à l'Etablissement de la Colonie, & qui savoit la Langue des Habitans de ce Canton. Dès que celui-ci leur eut parlé, ils firent paroitre une joye extrême, & la témoignerent selon leur coutume en dansant. Ils se plaignirent à lui, de ce que les François avoient été si longtemps à revenir pour se venger des Espagnols, & les venger eux-mêmes des mauvais traitemens qu'ils en recevoient. On se fit des présens les uns aux autres, & le Capitaine Gourgues étant descendu à terre avec la meilleure partie de ses gens, on convint de se joindre ensemble, pour attaquer les Espagnols. Cette prédilection des Sauvages pour les François, étoit fondée sur la différente conduite de ces deux Peuples avec le Sauvages. Les François,

çois, charmés d'un établiſſement pacifique, cultivoient l'amitié de leurs voiſins. Les Eſpagnols ne cherchoient qu'à enlever des Eſclaves, pour remplacer ceux dont on avoit dépeuplé l'Iſle de S. Domingue, où l'on en avoit beſoin. Cette différence une fois marquée, l'amitié des Sauvages pour les François, & leur haine pour les Eſpagnols, n'ont rien de fort ſurprenant.

Un des petits Rois de ce Païs, qui étoit de l'Aſſemblée, préſenta au Capitaine Gourgues un jeune François nommé Pierre de Bray, natif du Havre, lequel s'étoit ſauvé du maſſacre fait en 1565, & que ce Roi avoit fait élever chez lui, à deſſein de le faire repaſſer en France, à la prémiere occaſion. Ce jeune homme âgé de ſeize ans, & qui avoit de l'eſprit, donna des connoiſſances de l'état des Eſpagnols. Il dit entre autres, qu'ils pouvoient bien être quatre-cens, partagés en trois Forts, dont l'un s'appelloit le Grand Fort. C'étoit le même que les François avoient conſtruit, ſur la riviere de Mai. Les deux autres étoient auſſi ſur la même riviere.

Les Naturels ſe liguent avec lui contre les Eſpagnols.

Les Chefs des Indiens ayant promis à Gourgues le ſecret, & s'étant engagés à empêcher que les Eſpagnols n'euſſent aucunes nouvelles de ſon arrivée, ſe retirerent pour revenir dans trois jours avec l'élite de leur Nation. L'un d'eux lui laiſſa en ôtage ſa femme & ſon fils, & lui donna Clotoraca ſon neveu, pour ſervir de guide au Sieur d'Eſtampes Gentilhomme Comingeois, qui fut envoyé pour reconnoitre les Forts des Eſpagnols. Les Indiens tinrent parole, & arriverent au lieu & au jour marqué, dans le même temps que le Sieur d'Eſtampes vint faire ſon rapport, touchant celui des trois Forts qu'on devoit attaquer le prémier.

On

On a vu que la descente s'étoit faite à quinze lieues au-delà des Forts, à l'embouchure de la riviere de Tacatacourou. Il y avoit entre cette riviere & les Forts des autres Rivieres, des Marais & des Bois, qui rendoient le chemin très difficile, & on ne le fit qu'avec d'extrêmes fatigues. Les Indiens au nombre de trois-cens, commandés par trois de leurs Chefs, marcherent par un autre chemin que les François, & les rejoignirent, ainsi qu'on en étoit convenu, sur la riviere de Sarabai. Il y avoit delà encore deux heures de chemin jusqu'au Fort des Espagnols, & l'on ne put arriver qu'au point du jour, à la vue de ce Fort. C'étoit le vrai temps de l'attaquer, les Espagnols étant encore vraisemblablement endormis: mais une petite riviere qu'il falloit passer tout proche du Fort, ne se trouva point guéable, & il fallut attendre que la Marée fût descendue, pour la passer. Cependant le Capitaine Gourgues, à la faveur d'un Bois qui le couvroit, reconnut lui-même le Fort à loisir, & vit un endroit où le fossé n'étoit que commencé, & par-où il parut aisé de le forcer.

L'AMERIQUE.

Dès que la Marée fut descendue, il fit passer ses Troupes, qui étoient cachées par le Bois, & les mit en ordre. Il donna une partie de ses François à un Lieutenant, pour marcher droit à la porte du Fort, & la bruler avec des feux d'artifice, que les Soldats portoient; & lui avec le reste tourna du côté du fossé imparfait, afin d'y donner l'assaut. C'étoit un peu après-midi: les Espagnols faisoient la Siesta (*a*). Aucun ne paroissoit, ni dehors, ni sur le rempart. Il n'y eut qu'un Canonnier, qui étant monté par

Il attaque un des Forts des Espagnols & le prend.

(*a*) C'est-à-dire, la Méridienne, ou un court sommeil durant la chaleur du jour.

par hazard sur une platte-forme, à l'endroit où Gourgues avoit résolu de faire l'attaque, découvrit les François lorsqu'ils étoient déja à deux-cens pas du Fort. Il donna aussitôt l'allarme, & tira sur la Troupe qu'il découvroit, avec une coulevrine qui étoit sur la platte-forme; il la chargea & tira une seconde fois, & la chargeoit pour la troisieme, lorsque l'Indien Clotoraca se détacha de la troupe du Capitaine Gourgues, & ayant grimpé sur la platte-forme, tua le Canonnier d'un coup de pique.

Les Espagnols ayant pris les armes au cri du Canonnier, & aux deux coups de la coulevrine, sortirent du Fort pour aller au-devant des François, & s'avancerent vers la Troupe du Lieutenant. Il les attendit de pied ferme, & leur fit de fort près une salve d'arquebusades, qui les effraya tellement, qu'ils prirent la fuite. Le Lieutenant envoya dire à Gourgues qu'il étoit déja dans le fossé, & que les Espagnols fuyoient. Sur cet avis Gourgues quittant le Fort, marcha vers son Lieutenant, & trouva en chemin les Fuyards, qu'il enveloppa au nombre de soixante. La plupart furent tués, & le reste pris. Gourgues entra ensuite dans le Fort sans résistance, y trouva trois Canons avec la Coulevrine, qui étoit marquée du nom d'Henri II: c'étoit une de celles que les Espagnols avoit prises dans le Fort de Laudonniere.

Il prend le second Fort.

Cependant, de l'autre Fort qui étoit sur l'autre bord de la riviere de Mai, on tiroit sur les François. Gourgues, pour répondre à ce feu, fit pointer les quatre pieces d'artillerie, & ayant donné ses ordres pour les faire servir, passa la riviere avec une partie de ses Soldats, dans une barque qu'on lui avoit amenée. Les Indiens n'ayant pas la patience d'at-

d'attendre le retour de cette barque, se jetterent dans la riviere & la passerent à la nage. L'AMERIQUE.
Les Espagnols effrayés abandonnerent le Fort après quelques décharges, pour se sauver dans les Bois, & gagner le grand Fort, qui étoit à une lieue delà. Gourgues qui avoit prévu qu'ils choisiroient cette route, les y avoit prévenus, & s'étoit déja posté de ce côté-là. La prémiere décharge qu'il fit sur eux les éclaircit de telle maniere, que quinze qui restoient furent faits prisonniers. Ces deux Forts furent pris le samedi, veille de *Quasimodo*, qui étoit le 23 Avril. Il n'étoit plus question que de prendre le grand Fort. Parmi les Prisonniers il se trouva un Sergent, que Gourgues força en le menaçant de le faire pendre, de l'instruire de la situation & de l'état du Fort, & de lui dire l'endroit où il lui seroit le plus aisé de l'attaquer.

Il attaque le troisieme.

Il demeura au second Fort le dimanche & le lundi, & fit faire des échelles & tous les préparatifs nécessaires pour l'attaque. Durant ce temps, les Indiens avertis du succès des François vinrent en grand nombre, & investirent le grand Fort, de sorte que personne n'en pouvoit sortir pour savoir le nombre des Troupes Françoises. Néanmois le Commandant du Fort fit déguiser un Soldat en Indien pour aller à la découverte; il fut reconnu & amené au Capitaine Gourgues. Etant interrogé, il dit que les Espagnols étoient au nombre de deux-cens dans le Fort, & qu'ils ne doutoient point que les François ne fussent au moins deux-mille; que la consternation étoit extrême parmi la Garnison, & que le Commandant sembloit avoir perdu la tête. Gourgues, fort content de ces connoissances, partit le lendemain, & disposa les Indiens dans les Bois voisins du Fort,

L'AMERIQUE.

Fort, en diverses embuscades. Dès que les Espagnols eurent découvert sa Troupe, ils tirerent dessus avec deux doubles Coulevrines, qui ne lui firent pas grand mal, parce qu'il se couvrit aussi-tôt d'un Bois, qui étoit sur une Colline au pied de laquelle étoit le Fort, & d'où il le contempla à loisir. Il avoit avec lui le Sergent & l'Espion liés ensemble, qui l'instruisirent plus en détail sur le lieu, de tout ce qu'il vouloit savoir du Fort.

Il avoit résolu de ne faire l'attaque que le lendemain, par l'escalade, à un endroit qui n'étoit point flanqué, & avoit déja posté une partie de ses Arquebusiers en un lieu couvert, pour tirer sur tous ceux qui paroîtroient à la défense du rempart durant l'assaut; lorsque les Espagnols firent une sortie de soixante Arquebusiers, à dessein seulement de s'assurer à peu près du nombre des François.

Gourgues les vit sortir, & à la faveur du Bois fit marcher son Lieutenant à la tête de vingt Arquebusiers, avec ordre de ne se point montrer, que les Espagnols ne fussent assez avancés pour être coupés. Lui-même marcha avec le reste de son monde, jusqu'au pied de la Colline vers laquelle les Espagnols venoient, & ordonna à ses Soldats de ne tirer qu'à bout portant, & après la décharge de ne se servir que du sabre. L'ordre fut exactement suivi. Il n'y eut guère de coups perdus, & en même temps il chargea si terriblement les Espagnols, qu'il les mit en fuite. Comme ils vouloient regagner le Fort, ils furent attaqués par le Lieutenant qui s'étoit mis entre deux. Pas un ne rentra au Fort, tous furent tués ou pris.

Qui est abandonné par les Espagnols.

Le Commandant, après la perte de ses meilleurs hommes, & toujours persuadé du grand nombre des François, dont il ne pouvoit espérer

rer aucun quartier, prit le parti d'abandonner le Fort, & de se sauver dans les Bois. Mais les Indiens, qui y étoient en embuscade, sortirent de tous côtés, & lui tuerent beaucoup de gens à coups de fleches. Ceux qui resterent voulurent prendre une autre route, mais ils trouverent la Troupe de Gourgues, qui acheva le carnage, & ne laissa la vie qu'à quelques-uns qu'il garda. Il trouva dans le Fort beaucoup de Canons, d'Armes, & de Munitions: mais le lendemain, le feu ayant pris aux poudres, par l'indiscrétion d'un Indien, se communiqua à toutes les Maisons du Fort, où tout ce qui étoit fut brulé; de sorte qu'il ne resta que l'Artillerie, que Gourgues fit transporter dans ses Vaisseaux.

L'AMERIQUE.

De Gourgues n'ayant plus rien à craindre pour le présent, fit amener les prisonniers, leur reprocha l'inhumanité avec laquelle les François avoient été traités, dans un temps où les deux Couronnes étoient en paix, & les fit tous pendre par représailles, aux mêmes arbres, où les François avoient eu le même sort. Il n'oublia pas l'Ecriteau; on y lisoit ces mots: *Je ne fais ceci comme à Espagnols, ni comme à Maranes; mais comme à Corsaires, à Bandoliers, & Ecumeurs de Mer.* Le peu de Soldats qu'il avoit ne lui permettant pas de garder les Forts, il prit le parti de les détruire, & les Sauvages l'y seconderent de si bon cœur, que s'étant assemblés en grand nombre, le grand Fort fut rasé en un seul jour. Il en fit autant des deux autres, & puis se rembarqua, promettant aux Indiens de revenir en peu de temps, pour les défendre contre les Espagnols, & les délivrer entierement de leur joug. Il leur fit de nouveaux présens, & les laissa très satisfaits de lui. Ils s'en retournerent en dansant, & lui di-

Il venge la mort honteuse de Ribaud, & rase les Forts.

dirent qu'ils alloient faire danser aussi leurs femmes.

1568. Son retour en France. On mit à la voile le 3 Mai, & le vent fut si favorable, que l'on arriva à la Rochelle le 6 Juin, jour de la Pentecôte. De Gourgues y fut reçu avec des honneurs, & des applaudissemens proportionnés à la haine que les Rochelois, presque tous Protestans, portoient alors aux Espagnols. Cette expédition fut heureuse; il n'y eut que la Patache de cette petite Escadre qui périt, avec huit hommes qui étoient dedans. On perdit peu dans les attaques. De Gourgues après quelques jours de repos, se remit en mer pour Bourdeaux, où il rendit compte à Blaise de Montluc, Lieutenant de Roi en Guienne, du succès de cette expédition. Il paroît qu'il lui avoit fait confidence de son dessein, puisqu'il en avoit eu une permission pour faire son armement. Mais Montluc n'avoit pas osé prendre sur lui cette affaire, & avoit donné la permission pour l'Afrique. Après le succès, il combla Gourgues de louanges & l'envoya à la Cour. On y ménageoit alors le Roi d'Espagne, parce qu'on en attendoit du secours contre les Rebelles. Son Ambassadeur se plaignit de cette cruelle hostilité;

La Cour le desavoue. le plus court fut de desavouer le Capitaine, qui l'avoit faite sans ordre. La Reine-Mere, & les Guises se déclarerent contre lui, & on eût sacrifié sa tête à la Politique, si averti de ce danger il ne se fût pas sauvé à Rouen. Comme dans le fond on ne lui savoit pas mauvais gré de son action, on ne le poursuivit point. Cette action de vigueur établit sa réputation, & une douzaine d'années après, Elizabeth Reine d'Angleterre songea à se l'attacher. Elle le nomma pour commander la Flotte qu'elle envoyoit en Portugal, pour mettre sur le Trône

de

de ce Royaume D. Antoine, après la mort de D. Sebastien. Mais comme il se disposoit à partir, pour en aller prendre le commandement, il mourut à Tours l'an 1583. Il ne manqua à cette Expédition, pour être digne des plus grands éloges, & des plus hautes récompenses, que d'avoir été faite par les ordres du Souverain. L'AMERIQUE.

La Floride Françoise échapa ainsi aux François, par la faute de ceux qui en firent la conquête. Le Capitaine Albert s'amusa à consumer ses vivres, sans pourvoir à l'avenir. Laudonniere ne porta des provisions que pour dix mois, & en manqua trop tôt, pour avoir compté indiscretement sur des ressources qu'il n'eut pas. Et Ribaud périt pour avoir plus écouté son courage, que la prudence. Pour réussir, il eût fallu avoir tout d'un coup des forces suffisantes pour faire tête aux Espagnols, qui étoient déja solidement placés dans le voisinage, & qui comptoient la Floride entre les Terres, qui leur appartenoient à titre de découverte. Fautes de ceux qui firent cet Etablissement.

Fernand Soto y avoit fait une longue course. Ce Capitaine, qui avoit servi sous Pizarre à la conquête du Perou, prit avec lui douze-cens hommes, dont il avoit le quart de Cavalerie, & alla débarquer à la Baye du S. Esprit l'an 1539. Il avoit avec lui Jean d'Ortiz, qui avoit connoissance de la Langue du Païs. Après la conquête du Mexique, François de Montejo avoit eu ordre d'aller peupler l'Yucatan; & Pamphile de Narvaez, sorti de la prison où Cortez l'avoit tenu, avoit été chargé de la conquête de la Floride. Jean d'Ortiz l'y avoit suivi, & dans la malheureuse déroute de Narvaez, il s'étoit trouvé entre les Sauvages, avec qui il vêcut assez longtemps, pour apprendre leurs Loix & leurs coutumes. Soto avoit besoin d'un pareil homme, & celui-ci lui servit à gagner l'amitié d'un Course de Soto dans la Floride. 1539.

L'AMERIQUE. petit Roi du Païs. Il courut vers le Nord jusqu'à la source de la riviere de Matanças, & au lieu de suivre sa route, qui l'eût conduit à la Baye de S. Augustin, il tourna vers le Nord-Ouest, passa auprès des sources des Rivieres de S. Martin & de S. Pierre, traversa celle de Vasisa & de Touscaché, & passa l'Hiver chez les Apalaches, qui étoient alors entre cette riviere, & celle de Talacatchina. Dès le commencement
1540. du Printemps il en partit, & prenant sa route vers le Nord-Est, traversa les Rivieres de Caoudas ou de Mai, de Tacatacourou, des Chaouanons & du Jourdain, assez loin de leurs embouchures. A l'Orient de cette derniere est une chaine de Montagnes, qu'il suivit du Sud au Nord, & qui aboutit à une autre qui la croise; il entra même dans cette derniere, & rabattant vers l'Ouest-Sud-Ouest, il suivit encore ces Montagnes, & ayant traversé la riviere des Alibamous, près de sa source, il descendit vers le Midi Occidental, à l'endroit où elle se joint avec la Mobile. Ayant passé cette derniere, & celle de Pascagoula, en remontant vers le Nord-Ouest, & traversé le fleuve de Missisipi près de Cappa, il avança, en remontant ce fleuve au Couchant, jusqu'à Mitchigamia, le lieu le plus Septentrional où il ait été de ce côté-là. Les succès de cette course furent très variés. Dans un endroit il trouva une jeune fille, qui commandoit à des hommes, & qui le reçut parfaitement bien. Ils trouverent chez elle des Perles d'un prix inestimable, de la grosseur d'un pois; ils les partagerent entre eux, & il y en avoit sept-cens vingt livres. Un Fantassin nommé Jean Terron, lassé de porter sa part, la jetta dans le Bois. C'est ainsi que des gens, qui dans leur patrie n'avoient pas la valeur de la plus petite monnoye, comptoient pour rien

rien des Boisseaux de Perles. C'est la réflexion d'un sage Espagnol (a). Ces Perles étoient un revenu abondant, que fournissoit la riviere d'Ischaha, ainsi nommée du nom d'une Bourgade voisine. On trouva aussi en ce même lieu bien d'autres richesses, auxquelles on ne toucha point, afin de ne point charger le Soldat qui avoit bien du chemin à faire. Quand on fut arrivé à Mavila, Bourgade fort peuplée & assez forte, on tomba dans une embuscade dressée par Ilascaluca, l'un des Rois du Païs. Le combat fut sanglant, & dura neuf heures. Les Sauvages montrerent beaucoup de valeur, & les femmes combattoient avec autant de courage que les hommes. Il en périt dans cette journée environ onze-mille ; mais cette victoire couta aux Espagnols, quatre-vingt-trois hommes & quarante-trois chevaux ; & une partie du bagage périt dans les flammes, qui consumerent cette Bourgade. On passa l'Hiver au Païs de Chicoza, Province assez grande : on fut obligé de quitter ce lieu pour aller ailleurs, parce que les habitans qui n'étoient pas d'humeur de souffrir chez eux des hôtes qu'ils n'aimoient pas, approchoient la nuit & mettoient le feu aux Cabanes avec des fleches enflammées. Ces hostilités firent perdre aux Espagnols environ quarante hommes, & autant de chevaux ; perte bien fâcheuse dans un lieu si éloigné de tout secours. Au Printemps ils marcherent dans des Déserts, par des Bois sans route ni chemin tracé. Ils eurent bien des Rivieres & bien des Montagnes, qu'ils ne passerent qu'avec des peines incroyables ; & dans toute cette longue route ils ne trouverent aucun endroit où ils pussent faire un Etablissement

L'AMERIQUE.

1541.

(a) Le P. Jos. Eman. Miniana, Continuateur de Mariana.

L'AMERIQUE. ment avantageux. De Mitchigamia, Soto revint vers le Midi, près de la riviere des Akansas, passa cette riviere assez près de son entrée dans le Missisipi, retourna vers le Nord-Ouest jusqu'à Caligoa, revint au Midi jusqu'aux Tonicas, & arriva enfin à Guachacoya au bord du
1542. Missisipi. Ce fut-là qu'il tomba malade de chagrin. Il y mourut, après avoir résigné le com-
Mort de Soto. mandement des débris de son Armée à Louis
Moscoso lui succède. Moscoso. La crainte qu'on eut que les Sauvages ne le déterrassent pour outrager son corps, fut cause qu'on le jetta dans le fleuve. Il ne restoit plus que 320 Fantassins & 60 Cavaliers. Moscoso fit encore avec eux une grande route jusqu'aux Cenis, & au Bourg Nacanné; après quoi
1543. il revint sur ses pas au Missisipi. Obligé d'y passer l'Hiver, il se fortifia contre les Sauvages qui n'épargnoient rien pour le chasser. Les Espagnols ayant perdu toute espérance de s'établir en ce lieu, & d'en sortir sans trop s'exposer, prirent le parti de descendre le fleuve. A la fin de Janvier, on coupa du bois, & à la faveur de quelques amis qu'on avoit gagnés entre les Sauvages, on subsista jusqu'à la S. Pierre, travaillant toujours à construire quelques Barques. Il s'en trouva sept & trois Chaloupes de faites, avec quoi l'on s'abandonna au cours du fleuve, qui fut bientôt couvert de plus de mille Canots, d'où partoient une grêle de fleches & des cris affreux. La nécessité d'avoir des vivres força d'aborder, pour en enlever; chaque fois on trouvoit une multitude de Sauvages qu'il falloit combattre, & les Espagnols y perdirent en ces occasions quarante-huit hommes, & quelques chevaux. Lorsqu'ils furent arrivés aux endroits où l'on perd de vue les deux bords du fleuve à cause de sa grande largeur, ils commencerent à n'être plus inquiétés. Ils gagerent enfin

fin la mer, & côtoyant le rivage, ils allerent débarquer dans la riviere de Panuco, d'où ils se rendirent par terre à Mexico. La Nouvelle Espagne étoit alors ravagée par la peste: le mauvais succès de cette entreprise, le rapport peu avantageux, que Moscoso fit du Païs que l'on avoit parcouru, & la triste peinture des maux qu'on y avoit soufferts, n'engagerent pas les Espagnols à y retourner. Ainsi la vaste étendue que Soto & Moscoso avoient découverte, fut aussitôt abandonnée. Il ne laisserent pas de faire valoir le droit que cette course leur avoit acquis. Aussi s'opposerent-ils aux Nations qui cherchoient à s'établir sur la côte Orientale de ce Païs. Il est temps de revenir aux navigations des François, que j'ai interrompues pour ne pas omettre l'Expédition de Soto, qui, malgré son mauvais succès, mérite fort d'être remarquée.

L'AMERIQUE.

Le Marquis de la Roche, Breton, prit en 1598 une Commission de Henri IV, pour conquerir dans l'Amerique Septentrionale quelque Païs habitable. Il ne connoissoit nullement ce Païs-là par lui-même. Il prit pour guide un Pilote nommé Chédotel, qui le mena à l'Isle de Sable, à vingt-cinq lieues au Sud du Cap Breton. On ne pouvoit pas choisir un plus mauvais endroit, pour établir une Colonie. Il n'y avoit dans cette Isle, ni bois, ni pierres propres à bâtir. Ils se logerent comme ils purent, dans des trous qu'ils se creuserent dans la terre, comme des Renards; & profiterent du malheur qu'avoient eu des Espagnols, qui alloient s'établir au Cap Breton, où ils menoient des Bœufs & des Vaches, qui échaperent du naufrage. Les François qu'on y laissa, s'en nourrirent, & du poisson dont la pêche est abondante autour de cette Isle. Leurs habits s'userent, ils s'en firent avec des Peaux de Loups-marins, & conservoient l'hui-

1598. Entreprise de la Roche.

Etablissement à l'Isle de Sable.

Mauvais succès de la Colonie.

L'AMERIQUE. l'huile pour divers usages. Ils vêcurent ainsi sept ans, abandonnés du reste du genre-humain. Enfin le Parlement de Rouen se souvint d'eux, & condamna par arrêt Chédotel de les aller reprendre & repasser en Europe, à la charge qu'il auroit la moitié des Cuirs & des Peaux qu'ils auroient pu amasser; ce qui fut fait. Le Marquis de la Roche travailla inutilement à la Cour, pour en obtenir les secours qu'on lui avoit fait espérer. Il n'obtint rien. Il voyoit son bien consumé; le chagrin & la maladie l'emporterent peu après.

Mort de la Roche.

Entreprise de Chauvin.

1599.

Chauvin, Normand, Capitaine du Roi dans la Marine, homme expérimenté, & bon homme de mer, entreprit une autre expédition en 1599, de concert avec Pontgravé de S. Malo, Navigateur de profession. Ils avoient avec eux le Sieur de Mons, Saintongeois, homme estimé d'Henri IV. Ils entrerent dans le grand fleuve de S. Laurent, qu'ils remonterent quatre-vingt-dix lieues jusqu'à Tadoussac, où ils firent leur Etablissement. Ils y firent un bon trafic de Pelleteries & de Castors, avec les Sauvages qui s'y rendoient tous les Printemps. Pontgravé voulant s'approprier ce Commerce, va à la Cour, cherche un Patron pour se procurer un Privilege exclusif, & l'obtient, à la charge de procurer un Etablissement solide en ce Païs-là, sans que le Roi déboursât rien. On équipe des Vaisseaux, on y embarque tout ce qu'il faut pour une Colonie naissante. Le Chef Protestant ne mene que des Pasteurs de sa Religion, cependant les Colons étoient Catholiques. Prémiere faute dans le choix des Pasteurs. Les Vaisseaux étant sous les Voiles, Chauvin établit Pontgravé pour son Lieutenant. Ils arrivent à Tadoussac, & choisissent pour la Colonie l'endroit le plus desavantageux de tout le Païs; un lieu plein de Sapins, de

Etablissement de Tadoussac.

Mauvais choix du lieu.

de pins, de bouleaux, hérissé de montagnes & de rochers ; une terre nullement propre à l'agriculture ; un lieu où le froid est infiniment violent. Chauvin s'obstina à ce mauvais choix, contre l'avis de Pontgravé, qui eut beau lui dire qu'en remontant le fleuve on trouveroit un meilleur terrein. De Mons se joignit envain à Pontgravé. Chauvin bâtit à Tadoussac une maison qui avoit plus l'air d'un lieu à prendre le frais, que d'un logement de gens qui y devoient passer l'Hiver : elle avoit quatre toises de long sur trois de large, & huit pieds de hauteur ; le toit étoit de planches, & il y avoit une cheminée au milieu ; un petit fossé creusé dans le sable servoit de rempart. C'est dans cette retraite qu'on laissa seize hommes, avec quelques provisions que l'on mit dans le même bâtiment, à la discrétion de qui en vouloit. Chauvin, Pontgravé & De Mons repasserent en France. L'AMERIQUE.

Les Colons eurent bientôt consumé leurs vivres ; l'indolence, le chagrin, les maladies les réduisirent en peu de temps à de grandes extrémités. Les Sauvages en eurent pitié, & les retirerent chez eux. Les uns moururent de misere, & les autres vêcurent miserables en attendant le retour des vaisseaux. Chauvin étoit en France, où il se préparoit à un nouveau voyage. Il le fit, & faute d'avoir pris de meilleures précautions, il n'y réussit pas mieux qu'au prémier. Il songeoit à un troisieme, quand la mort y mit obstacle.

Entreprise du Commandeur de la Châte.

Le Commandeur de la Châte, Gouverneur de Dieppe, Catholique, & déja âgé, voyant Chauvin mort, demanda au Roi une Commission, & l'obtint. Il s'associa plusieurs Gentilshommes du Païs de Caux & quelques Marchands de Rouen, avec qui il fit ses conditions

L'AMERIQUE.

pour les avances des fraix. Pontgravé eut la direction du voyage avec Commission du Roi, comme ayant beaucoup d'expérience & connoissant les fautes qui avoient empêché de réussir. Champlain bon Navigateur, qui a écrit les détails de cette Expédition, fut aussi de ce voyage. Ils partirent en 1603, & arriverent heureusement à Tadoussac; mais ils ne s'y bornerent pas, comme Chauvin. Ils allerent jusqu'au Saut de St. Louis. Champlain le passa, & tant de ce qu'il vit, que des réponses des Sauvages qu'il interrogea sur le cours des rivieres qui tombent dans celle de St. Laurent, il dressa un rapport & une Carte, & retourna à Tadoussac, où les vaisseaux étoient occupés à faire la traite des Pelleteries. Cela fait, ils revinrent à Honfleur, où ils apprirent la mort du Commandeur. Cela dérangea les plans; mais Champlain alla rendre compte de tout à Henri IV, qui fut satisfait des Découvertes.

Découvertes de Champlain au Canada. 1603.

Entreprise de De Mons.

De Mons, de qui on a déja parlé, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi & Gouverneur de Pons, Protestant de Religion, avoit été avec Chauvin à Tadoussac. Il n'avoit rien vu qui dût fort l'encourager à y retourner; il crut qu'en prenant plus au Midi, il trouveroit un air plus doux & un Païs moins ingrat. Il l'obtint du Roi l'an 1603, à condition d'y planter la Foi Catholique parmi les Sauvages, & en permettant la liberté de conscience à ceux des François qui seroient de différentes Communions. Il porta divers Gentilshommes à l'accompagner, assembla des Soldats, des artisans de l'une & de l'autre Religion, & prit avec lui des Prêtres & des Ministres. Champlain l'accompagnoit. La Flotte équipée partit de Dieppe. Un vaisseau alla à Tadoussac pour faire la traite. Pontgravé avec commission de De Mons alla

alla à Campseaux & le long de la côte vers l'Isle du Cap Breton, voir ceux qui contreviendroient aux ordres du Roi. De Mons lui-même prit plus bas vers les côtes de l'Acadie, & en un mois ils arriverent au Cap de la Heve. De Mons choisit pour l'habitation de sa Colonie une Isle de la Baye Françoise, & ayant déchargé ses vaisseaux les renvoya en France.

L'AMERIQUE.

Etablissemens dans l'Acadie.

Ceux qu'il avoit envoyés à Campseaux pour empêcher que d'autres n'empiétassent sur les droits qui lui étoient attribués par son Privilege, y trouverent des Bretons & des Basques, qui sans s'embarasser de la concession, trafiquoient à leur ordinaire. Ils joignoient la Pelleterie à leur pêche de la Morue. Pontgravé qui n'étoit à Campseaux que pour les en empêcher, & pour arrêter un Commerce contraire au Privilege exclusif de son Supérieur, ne manqua pas d'y mettre ordre ; il fut même obligé d'employer la force pour faire respecter sa Commission. Cette conduite causa des plaintes ameres. On accusa le Sieur de Mons de troubler la pêche. Les Basques & les Bretons accablerent la Cour de requêtes : ils y représentoient que ses vaisseaux troubloient leur pêche, & que les privant de choses qui avoient été libres auparavant, tout alloit être perdu, la Douane du Roi diminuée; eux, leurs femmes, & leurs enfans, réduits à la mendicité. Il y eut plus : on gagna un Seigneur très accrédité à la Cour, qui moyennant une somme d'argent fit révoquer la Concession.

Plaintes contre De Mons.

De Mons avoit extrêmement souffert la prémiere année de ce voyage, qui dura trois ans, & lui couta plus de cent-mille livres : plus de la moitié de son monde mourut du mal de terre. Pontgravé avoit été son Lieutenant le prémiere année.

Sa concession est révoquée.

L'AMERIQUE.

Poitrincourt se fait céder Port-Royal.

année. La seconde année ce fut Poitrincourt, qui même l'engagea à lui ceder Port-Royal, qui n'étoit encore qu'un Port sans aucune habitation, à condition de le peupler. De Mons étoit un homme sage & moderé : comptant trop sur l'esprit de tolerance qu'il possédoit, il crut le pouvoir inspirer à ses gens, & il se trompa. La diversité de Religions les desunit, sur-tout les Pasteurs. *J'ai vu*, dit Champlain, *le Ministre & notre Curé s'entrebattre à coups de poing sur le différend de la Religion. Je ne sai pas qui étoit le plus vaillant & qui donnoit le meilleur coup, mais je sai très bien que le Ministre se plaignoit quelquefois au Sieur de Mons d'avoir été battu. Et vuidoient en cette façon les points de Controverse.* Ce n'étoit pas seulement aux François, que cette différence de sentimens étoit nuisible ; elle empêchoit la conversion des Sauvages, qui ne savoient auquel ils devoient s'attacher ; & ils ne voyoient dans cette discorde que des motifs d'incrédulité.

Découvertes dans la côte de Norumbegue.

Durant ces trois ans, nos François découvrirent la côte au Midi jusqu'au Cap Henri, qui conserve encore sur les Cartes le nom qu'ils lui donnerent alors. Ils donnerent des noms à la plupart des endroits; par exemple, ils appellerent ISLE DE L'ASCENSION, ce qui est aujourdhui L'ISLE LONGUE. Ces noms ont fait place à d'autres, imposés par d'autres Peuples. On poussa aussi les Découvertes le long de la côte jusqu'à Campseaux. Des rivieres où l'on entra, & les chemins que les Découvreurs firent par terre, leur firent connoitre le Païs qui est entre le grand fleuve St. Laurent jusques à l'Océan, dans cette partie où sont aujourdhui la Pensilvanie, le Nouveau Jersey, la Nouvelle Yorck, la Nouvelle Angleterre, l'Acadie, & la

la Gaspesie. Les quatre prémiers Païs furent d'abord connus sous le nom de NORUMBEGUE, & tous ensemble eurent le nom de NOUVELLE FRANCE. L'AMERIQUE.

Jean de Poitrincourt dont on a parlé, avant que De Mons quittât ce Païs-là, se fit ceder le Port-Royal, à condition que dans le terme de deux ans il s'y transporteroit avec d'autres familles pour y fonder une Colonie. Sur ces entrefaites, Henri IV. instruit du peu d'attention que l'on avoit eu jusques-là pour la conversion des Indiens, proposa au P. Coton Jésuite d'y envoyer quelqu'un de sa Compagnie. Le P. Biart fut choisi pour cela, & alla à Bourdeaux pour profiter de la prémiere occasion. Il l'attendit longtemps. Poitrincourt ayant laissé son fils Biencourt à Port-Royal, étoit revenu en France, & voyant le Sr. De Mons en une espece de disgrace, songeoit à en profiter & à étendre la cession de Port-Royal le long de la côte. Les Rochelois & les Basques l'aiderent, dans la vue de profiter des Pelleteries. Il fut longtemps à solliciter de tous côtés des secours pour faire valoir & augmenter sa Concession. Il vint à Paris en 1609. Le Roi ayant su que depuis plusieurs années il n'étoit point sorti de France, fut fâché de cette conduite. Poitrincourt pour l'appaiser se prépara au départ; & sur ce que le P. Coton lui offrit des Jésuites, il représenta qu'il valoit mieux attendre à l'année suivante; que dès qu'il seroit en Acadie, il renvoyeroit son fils, avec qui les Peres pourroient venir plus commodément. En effet il partit en 1610 sur la fin de Fevrier, arriva à Port-Royal en Juin, fit assembler le plus de Sauvages qu'il put trouver de ceux qui avoient déja quelque instruction, & en fit baptiser vingt-cinq le jour de St. Jean Baptiste. Il se hâta d'envoyer en Fran-

Henri IV y envoye des PP. Jésuites.

1609.

1610.

L'AMERIQUE.

France cette nouvelle par ſon fils, jeune-homme de dix-neuf ans, qu'il chargea de ſolliciter de nouveaux ſecours.

Louis XIII. & Me. de Guercheville leur font du bien.

A ſon arrivée les P. Biart & Remond Maſſe, Jéſuites, furent nommés pour l'accompagner au retour. Louis XIII, qui regnoit alors, leur fit donner cinq-cens écus. Les Dames de Guercheville & de Sourdis leur fournirent de riches ornemens. Ils ſe rendirent à Dieppe, où des Marchands intéreſſés pour quatre-mille livres dans cet armement, leur firent une chicane. La Dame de Guercheville, piquée de ce procedé, les fit rembourſer, & les Marchands furent exclus de l'Aſſociation, qui fut caſſée. Cette Dame, bien loin de permettre que les PP. fuſſent à charge aux Entrepreneurs, voulut qu'ils jouïſſent du produit du Capital qu'elle avoit mis pour eux, & qu'ils entraſſent en part avec Biencourt & un certain Robin qu'il s'étoit aſſocié. C'eſt là-deſſus que les Ennemis des Jéſuites bâtirent tous les bruits qu'ils firent courir alors, comme ſi ces Peres n'euſſent été conduits aux extrémités de l'Occident que par des intérêts de Commerce.

Le 26 Janvier 1611 ils s'embarquerent, & arriverent à Port-Royal le 12 de Juin, après avoir couru les côtes & fait beaucoup plus de chemin qu'il n'en falloit. Le Pilote David de Bruges & le Capitaine Jean Daune, tous deux Proteſtans, rendirent un témoignage très avantageux aux Peres, & avouerent qu'ils les avoient trouvés très différens des portraits qu'on avoit voulu en faire. On ſe trouva bien d'avoir de tels Médiateurs, dans les diſcordes qui éclaterent enſuite. Pontgravé avoit laiſſé en ce Païs-là ſon fils Robert. Poitrincourt ayant beſoin de repaſſer en France, ſe rembarqua, laiſſant ſon fils Biencourt avec dix-neuf perſonnes, y compris

pris les deux Jésuites. Il partit le 15 Juillet de la même année 1611, & arriva sur la fin d'Août. Biencourt traita assez mal le jeune Robert, & leur discorde auroit eu de tristes suites, si les Peres ne les eussent pas réconciliés. L'AMERIQUE. 1611.

Cependant Poitrincourt se donnoit bien des mouvemens en France pour trouver de nouveaux secours. La Dame de Guercheville voulut traiter avec lui, & donner mille écus pour l'armement d'un vaisseau; mais à condition de partager les profits que ce navire rapporteroit, & les terres que Poitrincourt prétendoit lui avoir été données par le Roi. Celui-ci ne se contenta pas d'en excepter Port-Royal, il comprit dans l'exception les Seigneuries, Caps, Havres, & Provinces qu'il disoit lui appartenir. On lui demanda à en voir les Titres; il ne put les montrer. La Dame craignit d'être dupe, & traita avec De Mons, de qui elle vouloit acheter tous les droits qu'il pouvoit avoir eus du feu Roi sur le Païs de Norumbegue & sur l'Acadie; elle s'en fit faire par le Roi regnant une donation, de laquelle on excepta Port Royal. Cette nouvelle Concession comprenoit toute la côte depuis la Floride jusqu'au fleuve St. Laurent. Elle obtient du Roi une nouvelle concession de cette côte.

Poitrincourt fit un nouvel embarquement à Dieppe, sous la conduite d'Imbert Sandrier, qui partit le dernier jour de l'année 1611, & arriva à Port-Royal en 24 jours d'une course très heureuse. 1612. Imbert s'acquitta très mal d'ailleurs de sa commission. Il y avoit eu de la malversation dans son fait du côté des vivres; on en manqua bientôt, & les PP. Jésuites, qui avoient avancé six-cens écus pour l'armement, furent réduits à chercher du gland & des racines pour se nourrir.

Pen-

Expédition de la Saussaye.

Pendant ce temps-là, il se formoit en France un autre Armement pour le compte de Me. de Guercheville. La Saussaye, Chef de cette Expédition, partit de Honfleur le 12 Mars 1613. Il devoit faire un nouvel Etablissement en quelque autre lieu, & retirer les deux Jésuites de Port-Royal. Il en menoit avec lui deux autres, mais qu'il devoit ramener, avec l'Equipage qui étoit de 38 hommes, outre trente autres qui devoient rester pour fonder la Colonie. Ils ne trouverent à Port-Royal que cinq personnes, y compris les deux Jésuites, & un Apoticaire qui commandoit en l'absence de Biencourt, qui étoit allé avec les autres assez loin delà pour chercher des vivres. Les PP. partirent delà avec La Saussaye, qui alla s'établir à l'entrée de la riviere de Pentagouet. A peine commençoient-ils à défricher, que les Anglois de la Virginie tomberent sur eux & les prirent. Ceux-ci ne se contenterent point de cela; ils coururent la côte de l'Acadie, abattirent les Croix que les François y avoient plantées, y mirent les Armes de leur Roi Jaques I., brulerent Ste. Croix & Port-Royal, & menerent les prisonniers en Angleterre, où ils furent délivrés.

Il fait un nouvel Etablissement.

Les Anglois les détruisent.

On eût évité ces malheurs, si Me. de Guercheville s'y fût prise d'assez bonne heure avec De Mons, & qu'elle lui eût fait donner les trois-mille six-cens livres qu'il demandoit pour faire l'Etablissement dans les terres au haut du fleuve de St. Laurent. Nous avons parlé de son prémier voyage qui fut de trois ans, & du mauvais succès qu'il eut; il faut maintenant parler du second, & on verra ce qu'étoient devenus Pontgravé le pere, & Champlain. Mais il faut pour cela remonter de quelques années.

De

De Mons ne se rebutant point des malheurs & des pertes qui l'avoient presque accablé à son voyage de l'Acadie, entreprit d'en faire un second, & d'y éviter les fausses mesures qui avoient fait échouer le précédent. Il fit équiper deux vaisseaux à Honfleur, & fit Champlain son Lieutenant, l'an 1608. Pontgravé prit le devant pour aller à Tadoussac. Champlain le suivit, chargé des choses nécessaires à la vie, & à l'établissement d'une Peuplade. Ils arriverent heureusement, & Champlain trouvant un lieu fort propre, y commença à bâtir & à défricher. Ce lieu est QUEBEC, aujourdhui Capitale du Canada.

L'AMERIQUE. Second voyage de De Mons. 1608. Commencemens de Quebec.

De Mons étoit demeuré à Paris pour ses affaires, & comptoit que le Roi lui continueroit sa commission. Quand on sut qu'il sollicitoit, les Basques, les Rochelois, les Bretons, & les Normands, recommencerent leurs plaintes; & leurs représentations prévalurent. Il fut réduit à abandonner tout, ou à continuer au hazard de se voir une infinité de concurrens, dès que son succès les avertiroit d'aller partager le fruit de ses peines. Cependant l'Habitation de Quebec lui demeuroit. Il s'en accommoda avec quelques Rochelois, pour servir de retraite à ceux qui feroient pour eux la traite des Pelleteries. Champlain étoit repassé en France, pour concerter avec lui les expéditions à venir. Pontgravé & Champlain retournerent en 1610 avec des Artisans, & retrouverent leur petite Colonie en fort bon état. Les Ouvriers qu'on avoit amenés y bâtirent. Je ne les suivrai point dans les Découvertes qu'ils firent dans ce vaste Païs: aussi bien les Etablissemens qu'ils y firent furent très peu de chose. Avec le temps on bâtit quelques Forts, pour servir de retraite à ceux qui alloient trafiquer avec les Sauvages, & pour proteger

Nouvelles persécutions contre De Mons. 1610.

L'AMERIQUE. teger ceux des Naturels qui étoient devenus les Alliés des François. Ce Païs fut ensuite connu sous le nom de CANADA, ou la NOUVELLE FRANCE.

Compagnie du Canada établie par le Cardinal de Richelieu. On s'en tint aux Découvertes & à la traite, pendant longtemps. Mais le Cardinal de Richelieu remit cette Colonie en vigueur. Dans le temps qu'il songeoit à soumettre La Rochelle au Roi, persuadé que cette conquête donneroit la paix à la France, il se proposa d'en profiter. Ce fut au Camp devant cette Ville, qu'il donna l'Edit pour former une Compagnie. L'Edit
1628. est daté du mois de Mai 1628. Dès le mois d'Avril 1627, plusieurs Marchands, Négocians & autres personnes riches & de grand crédit, s'étoient offerts de faire une Compagnie de cent Associés, pour soutenir des Colonies déja établies dans le Canada, & en envoyer de nouvelles dans ces vastes Païs encore mal connus. Les principaux étoient Roquemont, Houel, Lattagnant, Dablon, Du Chesne & Châtillon. Ce fut à cette Compagnie que Louis XIII. par son Edit fit cette Concession, sous les privileges & conditions contenus en seize Articles.

Ses conditions. Ces conditions furent : „ Que dès cette même année 1629, la Compagnie feroit passer „ dans la Nouvelle France deux à trois-cens „ hommes de tous métiers; & pendant les quinze années suivantes, jusqu'à quatre-mille, de „ l'un & de l'autre sexe, qu'ils nourriroient & „ entretiendroient de tout pendant trois années; „ parmi lesquels habitans, il n'y auroit aucun „ Etranger, mais seulement des François naturels & Catholiques : Que les Associés entretiendroient dans chaque Habitation trois Ecclésiastiques au moins, même davantage s'il étoit „ jugé nécessaire : Qu'au cas qu'ils ne fissent „ point passer jusqu'à quinze-cens hommes dans

„ dans les dix prémieres années des quinze de L'AMERIQUE.
„ leur concession, ils restitueroient pour dédom-
„ magement de cette inexécution le prix de
„ deux vaisseaux de guerre, que le Roi leur
„ accordoit par l'Article IX. de son Edit; ce qui
„ auroit aussi lieu si dans les cinq autres années
„ le nombre entier de quatre-mille hommes n'é-
„ toit point passé. Enfin que les Associés pour
„ toute redevance, rendroient la foi & homma-
„ ge suivant la coutume de France, à chaque
„ mutation de Roi, & offriroient une Couron-
„ ne d'or du poids de huit marcs.

Les privileges furent; „ La propriété à per- Ses Privileges.
„ pétuité, Justice & Seigneurie du Fort & Habi-
„ tation de Quebec, avec tout le Païs de la Nou-
„ velle France, le long des côtes, depuis la Flo-
„ ride, en rangeant celle de la mer jusqu'au Cer-
„ cle Arctique pour latitude; & depuis Terre-
„ Neuve tirant à l'Ouest jusqu'au grand Lac dit
„ la Mer douce, pour longitude; & pareillement
„ le long & en remontant la riviere de St. Lau-
„ rent en avançant dans les terres: la cession
„ aussi en propriété de toutes les Mines & Mi-
„ nieres, pour en jouïr suivant les Ordonnances
„ des Rois de France: la permission de fondre
„ de l'Artillerie & bâtir des Places & des Forte-
„ resses par-tout où ils jugeroient à propos: le
„ trafic de tous les Cuirs, Peaux, Pelleteries,
„ & autres marchandises du Païs, à la réserve
„ de la pêche des Morues & Baleines, qui res-
„ teroit libre à tous les Sujets du Roi, aussi-
„ bien que la traite desdites Pelleteries aux
„ François déja habitués en Canada, ou qui y
„ passeroient sans être aux dépens de la Com-
„ pagnie; qui pourtant seroient obligés de por-
„ ter aux Commis des Associés le produit de
„ leur traite pour les prix reglés par le VIII.
„ Article de l'Edit ". A ces Privileges le Roi
ajouta

ajouta le don de deux vaisseaux de guerre de deux à trois-cens tonneaux, & de quatre coulevrines de fonte verte.

Cette Compagnie réussit d'abord assez bien, & c'est à elle proprement que l'on doit les grands Etablissemens que les François ont aujourdhui dans le Canada. Mais ensuite elle négligea trop d'envoyer les secours nécessaires, & sa négligence donna lieu aux Etrangers de s'attirer ce Commerce.

Etablissement de la Compagnie des Isles.

Il y avoit en France une autre Compagnie plus ancienne, savoir celle des Isles de l'Amérique. Il est assez remarquable que les François & les Anglois ayent songé en même temps à la conquête de l'Isle de St. Christophle, découverte par Colomb, comme j'ai dit (*a*). Elle s'appelloit Lia Maiga, mais on lui donna le nom du Saint, Patron de ce fameux Amiral. Les Espagnols charmés de la conquête du Mexique & du Perou, & des vastes Contrées qu'ils avoient soumises, s'embarassoient peu de Antilles. Contens d'en occuper les principales, savoir l'Espagnole ou St. Domingue, Cuba, la Jamaïque & Porto Rio, ils croyoient que le droit de Découverte leur assuroit assez la propriété des autres, sans qu'ils s'en assurassent la possession par des Colonies, qu'ils n'étoient pas en état de fournir. Le Mexique, la Castille d'Or & le Perou attiroient la principale attention, à cause des promtes fortunes qu'on y faisoit; au-lieu que les Antilles n'avoient que des Sauvages qu'il falloit combattre pour s'y établir, & des forêts qu'il falloit détruire pour y faire des terres capables d'être cultivées. Cependant ils y furent trompés. Les François & les Anglois, qui avoient déja couru ces mers, prirent en même temps, sans s'être com-

Conquête de l'Isle de St. CHRISTOPHLE.

Les François & les Anglois y arrivent en même temps.

(*a*) Voyez ci-devant le Chap. III.

communiqué leur dessein, la résolution de se rendre maitres de quelques-unes des Antilles. Leur choix tomba sur l'Isle de St. Christophle, & par un concours d'évenemens assez singulier, ils y arriverent en même temps chacun de leur côté, l'an 1625, & en prirent possession le mê-jour, chacun au nom de son Souverain.

L'AMERIQUE.

1625.

Les François avoient pour Chefs le St. D'Enambuc, Gentilhomme de la Maison de Vauderop, & le Sr. du Rossy, tous deux Capitaines de vaisseaux. Les Anglois étoient commandés par un Capitaine Anglois nommé Waernar, ou Ouernar, comme l'ont écrit quelques François. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que les deux Nations, également surprises de la concurrence, s'accommoderent & convinrent de se joindre pour conquérir l'Isle sur les Caraïbes, ce qu'elles firent de la meilleure intelligence du monde entre elles. Après que les François & les Anglois se furent logés, ils prirent les mesures nécessaires pour n'être point insultés par les Espagnols; & de peur que pendant le voyage que D'Enambuc & Waernar projettoient de faire en Europe, les Caraïbes d'intelligence avec les Espagnols, ou poussés par certains prétendus Sorciers qui les gouvernoient, ne se jettassent sur ceux qu'on laisseroit, on s'assura en une nuit des plus mutins de la Nation, & on contraignit les autres à se retirer ailleurs.

Ils s'y établissent de concert.

Chacun des deux Chefs retourna en Europe, rendre compte à son Souverain du succès de l'entreprise. Les Rois de France & d'Angleterre approuverent le procedé de leurs Officiers, & les honorerent de la qualité de Gouverneurs & Lieutenans de Leurs Majestés. D'Enambuc voyant qu'il ne pourroit se soutenir sans un bon appui, forma une Compagnie qui fut établie au mois d'Octobre 1626, tant pour l'Isle de St. Christophle,

1626.

tophle, que pour les Isles adjacentes ; & cette même même Compagnie fut confirmée en 1642 pour toutes les Isles de l'Amerique situées depuis le 10. d. jusqu'au 30. de latitude septentrionale. C'est à cette Compagnie que l'on doit toutes les Colonies Françoises de ces Isles.

D'Enambuc ayant ainsi mis ordre à ses affaires retourna à St. Christophle avec 300 hommes pour jetter les fondemens de la Colonie. Ils y arriverent au commencement du Printems 1627. Ce fut alors que l'Isle fut partagée entre les François & les Anglois. Waernar étoit aussi retourné d'Angleterre quelque temps auparavant. Les limites furent à peu près les mêmes qui ont subsisté jusqu'à la Paix d'Utrecht. Mais il fut reglé que la chasse & la pêche seroient par-tout libres aux deux Nations ; que les Salines & les Bois propres à la teinture & à la menuiserie ou à la charpente, les Rades & les Mines, seroient en commun. Après avoir reglé tout ce qui pouvoit prévenir & éloigner toute mesintelligence, ils firent ensemble une Ligue défensive contre leurs Ennemis communs, & chacun travailla ensuite à faire prosperer sa Colonie.

1627. Ils partagent l'Isle entre eux.

Waernar avoit aussi ménagé une Compagnie à Londres, & sa Colonie fut encore mieux servie que la Françoise; car dès l'année 1628, il se trouva en état de l'étendre & de peupler l'Isle de Nieves voisine de St. Christophle. Les Anglois y ont bâti un Fort, qui protege leur Colonie. Pendant ce temps-là, les Associés de France étoient bien éloignés d'envoyer à leur Colonie de pareils secours. Ils en attendoient au contraire des vaisseaux chargés de toutes les richesses de l'Occident. L'espece d'abandonnement où ils la laissoient, & l'état florissant où Waernar voyoit la sienne, lui inspira des sentimens d'ambition, qui éclaterent un peu trop. D'Enambuc voyant l'inu-

Les Anglois peuplent l'Isle de NIEVES.

l'inutilité de ses Lettres, vint en France, fit connoitre aux Associés la nécessité d'un envoi, & agit auprès de la Cour, afin qu'on le mît en état de faire rentrer les Anglois dans les bornes de l'égalité dont ils vouloient sortir. La Compagnie lui donna trois-cens hommes, & des vaisseaux bien munis de provisions. Ce secours arriva au mois d'Août 1629, & ranima la Colonie. Et pour mettre un frein aux usurpations des Anglois, le Sr. de Cusac Chef d'Escadre ayant paru avec des vaisseaux du Roi à la rade de St. Christophle, prit, coula à fond & dissipa tout ce qu'il trouva de vaisseaux Anglois dans cette mer, & obligea Waernar à s'en tenir au partage qui avoit été fait avec lui-même. Il y a apparence que les deux Nations auroient joui longtemp de la paix que ce nouvel accord venoit de rétablir entre elles; mais la Cour d'Espagne ne s'accommodoit pas de voir ces deux Puissances si près de ses Colonies, & dans des Isles qu'elle prétendoit lui appartenir.

L'AMERIQUE.

1629.

Don Frederic de Tolede, envoyé au Bresil pour en faire sortir les Hollandois, comme j'ai dit en son lieu, partit avec une Flotte, & eut ordre de passer à St. Christophle, & de n'y pas laisser un seul François, ni un seul Anglois. On avoit été averti en France de ce projet longtemps auparavant, & c'étoit principalement pour défendre l'Isle de St. Christophle que l'Escadre de Mr. de Cusac avoit été envoyée. Cet Officier, content d'avoir mis Waernar à la raison, & n'apprenant aucune nouvelle des Espagnols, se lassa d'attendre & permit à ses vaisseaux d'aller faire la course où bon leur sembleroit; & lui-même alla croiser dans le Golphe du Mexique: laissant ainsi sans nulle ressource non seulement l'Isle de St. Christophle, mais même celle de St. EUSTACHE, où il

1630.

Les Colonies dissipées par les Espagnols.

Les François établis à St. Eustache.

il venoit de bâtir un Fort & de commencer une Habitation.

Don Frederic de Tolede vint enfin, & pour prémiere hostilité se saisit de quatre navires Anglois qui étoient à l'ancre près de Nieves, & alla mouiller à la rade de St. Christophle, à deux portées du canon d'un des quartiers François. Du Rossy fit aussitôt savoir à D'Enambuc & au Général Anglois le danger où il étoit, & le pressant besoin qu'il avoit d'être promtement & puissamment secouru. Waernar lui envoya sur le champ sept à huit-cens hommes, & Du Parquet neveu d'Enambuc lui en amena cent-vingt. C'étoit au moins dequoi faire une résistance qui méritât une Capitulation honorable: mais Du Rossy perdit la tête, & fit voir une extrême lâcheté. Don Frederic fit sa descente sans aucune opposition, & lorsque les Espagnols eurent commencé leur attaque, ils furent bien étonnés de ne voir venir à eux que le seul Du Parquet avec sa compagnie. Ce brave homme eut le sort auquel il devoit s'attendre: il fit des prodiges de valeur, qui malgré la disproportion du nombre des combatans, tinrent quelque temps la victoire assez incertaine; & on ne douta point que si Du Rossy & les Anglois eussent donné, l'ennemi n'eût été contraint de se rembarquer avec perte. Mais ceux qui avoient suivi Du Parquet ne le voyant point secondé, l'abandonnerent lâchement, & il se trouva réduit à trois hommes, avec lesquels il tint encore bon, tua de sa main l'Officier qui commandoit la descente qui étoit un Italien, & tomba enfin percé de dix-huit coups, sur des ennemis sur lesquels il avoit par avance vengé sa mort. On l'emporta sur le Gallion que montoit l'Amiral, qui n'omit rien pour le bien traiter, & pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de sa valeur; mais après

Courage de du Parquet.

Sa mort.

près dix-huit jours le malade expira dans de fort grandes douleurs, & Don Frederic de Tolede n'ayant pu réüssir à le guérir, lui fit faire des obseques telles qu'on les fait en Espagne aux personnes de la prémiere consideration. Il étoit l'ainé de celui qu'on a vu depuis Gouverneur & Propriétaire de la Martinique. L'AMERIQUE.

Du Rossy, qui avoit le prémier pris l'épouvante, fut bien moins rassuré par un si bel exemple, qu'il ne fut intimidé par la défaite de cet Officier & par le refus que firent les Anglois de combattre. Il s'écria aussitôt, qu'il falloit que chacun pensât à soi; & s'enfuit le prémier, laissant le Pavillon de France dans son Fort. Tous ses gens & les Anglois le suivirent avec précipitation. Les François arriverent ainsi à la Cabesterre, à huit lieues du Fort qu'ils avoient abandonné. Ils y trouverent D'Enambuc leur Gouverneur, & lui dirent que tout étoit perdu, & qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de s'embarquer au plus vite. Il fit inutilement bien des efforts pour les rassurer, & pour les persuader au moins de ne se pas laisser chasser sans résistance, d'une Isle où il leur avoit tant couté pour s'établir, & où ils étoient en état de faire périr une bonne partie des Espagnols, en profitant de l'avantage du terrein. Il tâcha de les piquer d'honneur. Ils furent insensibles à tout. Du Rossy le contrignit d'assembler le Conseil, & comme la frayeur y présidoit, il y fut décidé d'abord d'un consentement presque unanime, qu'il falloit faire retraite & aller habiter l'Isle d'Antigoa, la même que Colomb avoit nommée ainsi à cause de Ste. Marie l'Ancienne, fameuse Eglise de Seville. On ajoute même, qu'il fut résolu de poignarder le Gouverneur, s'il s'opposoit à cette délibération. Il fallut ceder, & tous les François au nombre de

Lâcheté du Rossy.

Frayeur & fuite de la Colonie Françoise.

 400

400 hommes s'embarquerent fur deux navires, qui fe trouvoient à la rade.

Les Anglois capitulent avec les Efpagnols.

Waernar, que cette fuite abandonnoit à Don Frederic de Tolede, traita avec lui. Cet Amiral lui donna les quatre vaiffeaux Anglois qu'il avoit pris à Nieves, & comme ils ne pouvoient contenir tous les Anglois qui étoient en bien plus grand nombre que les François, il les fit appareiller en fa préfence, tira parole de ceux qui reftoient qu'ils profiteroient pour les fuivre de la prémiere occafion qui fe rencontreroit, & leur déclara qui fi à fon retour du Brefil il les trouvoit encore à St. Chriftophle, il les feroit tous paffer par le fil de l'épée.

Les François de leur côté étoient fort en peine. La précipitation avec laquelle ils s'étoient embarqués ne leur avoit pas permis de faire aucune provifion, & ils furent bientôt réduits à la plus affreufe difette. Pour comble de malheur, ils ne purent jamais gagner l'Ifle d'Antigoa. Ils effuyerent deux tempêtes qui les mirent en très grand danger; & après avoir battu la mer pendant trois femaines entieres, ils fe virent contraints de prendre terre à l'Ifle de St. MARTIN, qui n'eft qu'à huit lieues de St. Chriftophle. Ils fe croyoient au bout de leurs maux. Vaine efpérance. L'endroit où ils aborderent étoit fi ftérile & fi dépourvu d'eau douce, qu'ayant creufé des puits dont l'eau fe trouva faumâtre, plufieurs moururent pour en avoir bu fans mefure & avec trop d'avidité. Du Roffy ne pouvant foutenir tant de difgraces, gagna une partie des Officiers & des Soldats, & obligea un des deux Capitaines de navires à le ramener en France, où le Cardinal de Richelieu le fit mettre à la Baftille.

Les François abordent à l'Ifle de St. MARTIN.

Ils fe répandent dans

Le refte de la Colonie répandue dans les Ifles de MONTSERRAT, de St. MARTIN, de St. BARTHE-

THELEMY, & de l'ANGUILLE, y fit peu de séjour. Les Espagnols, après avoir ruiné le Fort des François, enlevé le canon & brulé les maisons du quartier où ils avoient abordé dans l'Isle de St. Christophle, s'étoient retirés. Waernar les voyant partis, ne s'étoit point hâté de quitter l'Isle, & comptoit bien d'en demeurer seul maitre. Il se trompoit. Les François comparant les Isles qu'ils occupoient avec celle qu'ils avoient quittée, la regreterent, & y revinrent par le moyen du vaisseau qu'ils avoient encore. Quelques navires Hollandois qui y aborderent, les voyant dans une grande disette de vivres, leur en laisserent, & un autre qui leur vint de France leur aida à se rétablir.

L'AMERIQUE. les Isles voisines.

Ils retournent à St. Christophle.

Quelques-uns de ceux qui étoient sortis de l'Isle avec le Gouverneur & Du Rossy, s'étoient joints à d'autres Avanturiers Anglois & François, s'approcherent de l'Isle Espagnole, & en ayant trouvé la côte septentrionale presque abandonnée par les Espagnols, s'y arrêterent & s'y établirent. Comme les bois & les campagnes y fourmilloient par-tout de cochons & de bœufs, ils s'y trouverent fort à leur aise. Des Hollandois qui passerent par-là leur ayant promis de ne les laisser manquer de rien, & de recevoir en payement les cuirs qu'ils tireroient de la chasse des bœufs, cette assurance acheva de les fixer. Ils faisoient secher leurs viandes à la fumée, à la maniere des Sauvages, ce qui s'appelle Boucaner; delà vint le nom de Boucaniers qu'on leur donna.

Quelques-uns deviennent Boucaniers.

D'un côté, la difficulté de ne recevoir que de la main des Etrangers plusieurs choses dont leur Colonie ne se pouvoit guère passer; & de l'autre, l'humeur dominante de quelques-uns d'entre eux, à qui la chasse ne plaisoit pas, porterent une partie des Boucaniers à faire des cour-

D'autres deviennent Flibustiers.

courses, & à tomber sur ce qui se présentoit de vaisseaux Espagnols à portée d'être attaqués impunément, ou à faire des descentes d'où ils rapportoient du butin : c'est l'origine des Flibustiers (*a*). Bien des gens qui avoient tout à craindre dans leur patrie, ou qui n'avoient rien à y espérer, embrasserent le même genre de vie, mais sans distinction d'ami, ni d'ennemi. Du mot ancien Forbannis, qui veut dire exilés, bannis, exclus, est venu le nom de Forban, que l'on donne aux Corsaires qui sans être autorisés d'aucune Puissance, courent les mers sans respecter aucun Pavillon. Comme ils ne font aucun quartier, on ne leur en fait point. Les Flibustiers prenoient commission d'un Gouverneur. Les Forbans n'en ont aucune. L'Isle de St. Domingue étoit toujours la retraite des Flibustiers, aussi bien que celle de la Tortue, où ils firent des Etablissemens. Cette derniere Isle fut habitée, & des familles de St. Christophle y passerent. Elle est maintenant presque déserte, parce qu'avec le temps, les François s'en étant rendus les seuls maitres, & la Cour lui ayant donné des Gouverneurs & des secours, cette Colonie a passé dans la partie occidentale de l'Espagnole qu'elle possede ; les Espagnols ont toujours la partie orientale. Cette Colonie connue sous le nom de St. Domingue, quoique la Ville de ce nom soit aux Espagnols, mais on le

Flibustiers de St. Domingue & de la TORTUE.

(*a*) Le mot de *Vlie-Boot*, sorte de navire, est beaucoup plus ancien en Hollandois que le mot François *Flibot*, qui n'en est qu'une expression conforme à la prononciation. Il est même à croire que ce furent les Hollandois qui fournirent de ces sortes de Barques aux Flibustiers, & qu'ils en donnerent en même temps le nom. Le *Vlie* & le *Vlieland* sont des lieux connus ; & le mot *Boot* signifie une barque, une chaloupe, &c.

le donne à toute l'Isle ; cette Colonie, dis-je, est maintenant la plus considerable que la France ait dans les Isles de l'Amerique. Revenons maintenant à St. Christophle.

L'AMERIQUE.

Les François s'y étant rétablis, chacun dans son ancien terrein, s'appliquerent à le cultiver, & ce fut avec tant de succès, qu'ils payerent en peu de temps les avances qu'on leur avoit faites, & furent plus à leur aise qu'ils n'étoient avant l'arrivée des Espagnols. Leur Commerce commença à devenir avantageux, le Tabac venoit bien, il étoit bon & en abondance. Mais on manquoit d'ouvriers. D'Enambuc permit aux principaux habitans d'aller en France, chercher des recrues. Il lui en vint de nombreuses, qui le mirent en état d'imiter les Anglois, qui soutenus par la Compagnie de Londres, non seulement se remirent de leurs pertes, mais encore étendirent leur Colonie dans les Isles de MONTSERRAT, d'ANTIGOA, & de la BARBOUDE, ou BARBADE. Ce fut à peu près dans le même temps, que les Hollandois s'établirent dans l'Isle de S. EUSTACHE, & cette Colonie s'appropria aussi celle de SABA.

La Colonie de S. Christophle se rétablit.

Les Anglois s'établissent aux Isles de MONTSERRAT, d'ANTIGOA & de la BARBOUDE.

1632.

Les Hollandois s'établissent à St. EUSTACHE & à l'Isle de SABA.

Le Gouverneur D'Enambuc voyoit à regret, que par la négligence qu'avoient les Associés de France à lui fournir ce qui eût été nécessaire pour remplir ses desseins, on se laissoit enlever des Isles qui auroient été à sa bienséance. Ne pouvant remedier au passé, il avoit jetté les yeux sur la GUADALOUPE, & se préparoit à y envoyer du monde. Mais il fut prévenu par L'Olive, un des principaux habitans de sa Colonie. L'Olive étant venu en France pour ses affaires particulieres, s'associa avec le Sr. Du Plessis & quelques Marchands de Dieppe, pour établir une Colonie à la Guadaloupe, (les Rélations Françoises disent GARDELOUPE), sous la commission de

Les François s'établissent à la GUADALOUPE.

L'AMERIQUE. de la Compagnie des Isles de l'Amerique. Les Srs. L'Olive & Du Plessis en furent déclarés Gouverneurs avec une égale autorité, & y arri-
1635. verent le 8 Juin 1635 avec une Compagnie de cinq-cens hommes, qui à leur arrivée furent attaqués en même temps de la famine & de diverses maladies, qui en mirent plusieurs dans le tombeau. Ils s'étoient malheureusement placés dans le terroir de l'Isle le plus ingrat; à cette faute ils en joignirent une autre encore plus grande. Ils se brouillerent mal à propos avec les Caraïbes, qui auroient pu leur fournir des vivres, en attendant que la terre pût les nourrir.

Le Sr. Du Plessis, saisi de douleur à la vue des mauvais succès de sa Colonie, mourut le septieme mois après son arrivée. On perdit en lui un homme d'un caractere aimable, d'une prudence & d'une affabilité que n'avoit pas à beaucoup près le Sr. L'Olive qui resta seul Gouverneur. Les hauteurs de ce dernier, & son tempérament bouillant, furent cause que la guerre s'envenima entre les François & les Caraïbes, & faillit à ruiner sans ressource cette Colonie naissante. Il les chassa, mais ils passerent à la Dominique dont les habitans se joignirent à eux, & ils revinrent plus forts qu'ils n'étoient partis. Cette guerre dûra quatre ans. La Colonie, toujours à la veille d'être exterminée, alloit enfin périr par le décri où elle étoit tombée. Mais L'Olive perdit la vue & fut remplacé par Aubert, que la Compagnie lui donna pour Successeur. La bonne conduite de ce dernier sauva la Colonie & rétablit la paix, qui y anima le Commerce & apporta l'abondance.

On peuple la Martinique. Pendant que l'on peuploit ainsi la Guadaloupe, D'Enambuc à qui elle venoit d'échaper, tourna ses vues sur la MARTINIQUE, y alla lui-même, en prit possession, la peupla à ses fraix & par-là en acquit

quit la propriété. Il y laissa pour son Lieutenant Du Pont, & pour prémier Capitaine La Vallée ; & mourant à S. Christophle, il laissa par son testament tous ses biens & tous les droits qu'il avoit sur la Martinique à Du Parquet son neveu, frere de celui qui avoit si vaillamment disputé le terrein aux Espagnols au sac de S. Christophle. D'Enambuc eut pour Successeur au Gouvernement de S. Christophle, Du Halde son Lieutenant, que la Compagnie nomma Gouverneur en Chef. Mais peu de temps après il passa en France. Le Cardinal de Richelieu voyant que les Isles devenoient un objet fort intéressant, voulut y mettre pour Général un homme en qui la naissance, le courage, & l'habileté concourussent aux vues qu'il avoit de les faire fleurir. Il ne trouva point de Sujet plus conforme à cette idée, que le Chevalier de Longvilliers, Sieur de Poincy, Bailli & Grand-Croix de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem, Commandeur d'Oisemont & de Coulours, & Chef d'Escadre. Louis XIII le fit Gouverneur & Lieutenant Général des Isles de l'Amerique. Ses Lettres sont de Septembre 1638. Il partit de Dieppe vers le 15 Janvier 1639, & arriva un mois après à la Martinique, d'où il passa à la Guadaloupe & delà à S. Christophle, recevant par-tout le serment de fidélité.

L'AMERIQUE.

Arrivée du Chevalier de Poincy Gouverneur Général des Isles.

1638.

A son arrivée, l'Isle de S. Christophle prit une nouvelle face, & il ne répondit pas seulement aux vues que le Cardinal avoit, il les surpassa. Il fit bâtir des Eglises en divers quartiers de l'Isle, eut soin que les Prêtres fussent bien logés & entretenus; il regla tout pour l'administration de la Justice, il voulut qu'elle fût rendue gratuitement & promtement, par des Officiers intègres, & habiles; il réforma les desordres, qui ne sont que trop communs chez un peuple ramassé de gens de différentes Provinces; établit

L'AMERIQUE. une bonne Police dans son Isle, & se rendit aimable aux François & aux Etrangers par son affabilité & par une générosité bien soutenue.

Isles qu'il acquiert. Il fit de cette Colonie la plus belle des Antilles. Ensuite il songea à s'étendre dans les Isles de S. BARTHELEMI, de S. MARTIN & de STE. CROIX, qu'il acquit.

De l'Isle de Ste. Croix: ses divers maitres. L'Isle de Ste. Croix est entre S. Christophle & Porto-Ric, mais beaucoup plus près de cette derniere, & est aujourdhui abandonnée. Elle changea plusieurs fois de maitres en peu de temps; & les Anglois & les Hollandois disputoient depuis quelques années à qui elle demeureroit. Enfin ils l'avoient partagée entre eux.

1649. En 1649 les Anglois ayant remarqué que leurs rivaux étoient en fort petit nombre, ils les forcerent de la leur abandonner toute entiere. Ils n'en jouïrent pas longtemps. Les Espagnols de Porto-Ric y firent descente, brulerent les habitations, tuerent tous ceux qui voulurent leur résister, & firent transporter le reste à la Barboude avec leurs femmes & leur bagage. Ils s'amuserent encore quelque temps dans l'Isle, & alloient remettre à la voile pour s'en retourner chez eux, quand il arriva un vaisseau Hollandois chargé d'hommes, de S. Eustache. On y avoit appris l'enlevement des Anglois, & on croyoit que les Espagnols n'y étoient plus. Le navire ne put faire de résistance, & fut pris; & les Espagnols se preparoient à mener les prisonniers à Porto-Ric, lorsqu'il arriva deux autres navires François remplis de Soldats & de munitions de guerre & de bouche. Le Chevalier de Poincy les envoyoit pour déposter les Espagnols, & prendre possession de cette Isle au nom de la Couronne de France. Les Hollandois furent mis en liberté, & les Espagnols aimerent mieux se conformer à la sommation qui leur fut faite de se rembarquer sur le

le champ & de partir, fous peine d'être traités en Ennemis, que de risquer un combat contre des Troupes Françoises, dont l'arrivée n'avoit pas été prévue par ceux qui avoient dressé les Instructions du Commandant. Cette Isle ayant été conquise de cette maniere, Auger y fut envoyé en qualité de Gouverneur, avec une Colonie qui y devint florissante; & y mourut fort regreté des habitans.

L'AMERIQUE.

La mort du Cardinal de Richelieu, la foiblesse du Gouvernement pendant la Minorité de Louis XIV, les Guerres Civiles & d'autres raisons encore, mirent la Compagnie des Isles en humeur de s'accommoder de son Droit, avec ceux qui se trouvoient disposés à l'acheter. Du Parquet, que son oncle d'Enambuc avoit placé à la Martinique, avoit commencé à s'arranger la GRENADE & à SAINTE-ALOUSIE. C'est ainsi que les Mariniers François exprimoient par une imitation de la prononciation Espagnole, le nom de Santa-Lucia, ou Sainte-Luce. Il acheta de cette Compagnie ses Droits & ses prétentions sur ces trois Isles. D'Houel Gouverneur de la Guadaloupe traita de même pour celles de MARI-GALANTE, de la DESIRADE & des SAINTES. Ces deux n'étoient point encore conquises, non plus que Ste. Lucie; mais on les fit inserer dans les Traités, de peur que quelque autre ne s'en emparât. D'ailleurs plusieurs Isles ont été autrefois habitées, & sont désertes à présent. Par exemple, Sainte-Croix, après avoir été habitée par les Anglois & les Hollandois, & ensuite par les François du temps de Mr. de Poincy, est déserte. Sainte-Luce, que les Anglois comptent entre leurs Possessions, parce qu'en 1650 ils y commencerent une Colonie qui n'y subsista point, n'a point aujourdhui d'Européens qui l'ha-

Du Parquet devient propriétaire de la GRENADE & de Ste. ALOUSIE.

En 1649.

Houel acquiert MARI-GALANTE, &c.

L'AMERIQUE.

l'habitent. La Desirade, les Saintes, & la Dominique, sont aussi sans habitans François.

1651. Plusieurs Isles vendues à l'Ordre de Malthe.

Pendant que la Compagnie des Isles étoit en train de se défaire de ses possessions, le Chevalier de Poincy acheta d'elle en 1651 le 24 Mai, au nom de l'Ordre de Malthe, la propriété de S. Christophle, de S. Barthelemi, de S. Martin, & de Ste. Croix; & ce Traité fut ratifié deux-ans après par des Lettres-patentes du Roi, qui ne se réserva que la seule Souveraineté de ce qui étoit compris dans la cession de la Compagnie à l'Ordre de Malthe, avec l'hommage d'une Couronne d'or de mille écus qu'à chaque mutation de Roi devoit présenter l'Ambassadeur de l'Ordre. C'est ainsi que ces Isles sortirent des mains de la Compagnie, & appartinrent en propre à l'Ordre de Malthe & à des Particuliers, jusqu'à l'an 1664, comme on le verra ci-après.

Compagnie de la France Equinoxiale. Ses entreprises pour Cayenne.

Pendant que la Compagnie des Isles démembroit ainsi ses fonds & achevoit de se desunir, il s'en formoit une autre sous le nom de FRANCE EQUINOXIALE. C'est le nom que l'on donnoit à la Guyane, que l'on appelloit CAYENNE. Poncet de Bretigny avoit déja tenté un Etablissement en ce Païs-là, mais avec si peu de succès, qu'il lui en avoit même couté la vie. L'Abbé de Marivaux Docteur de Sorbonne, Roiville Gentilhomme de Normandie, & l'Abbé de la Boulaye, Intendant-Général de la Marine, crurent être plus heureux; & quoiqu'avec différens motifs, ils s'unirent pour cet important dessein. Le zèle de la conversion des Americains étoit l'unique motif qui animoit l'Abbé de Marivaux. De Roiville, à ce que ses Associés ont ensuite publié, avoit dessein de se faire une espece de Souveraineté en ce Païs-là; & l'Abbé de la Boulaye ne songeoit

qu'à

qu'à faire fleurir le Commerce & la Marine de France, dont il avoit en partie la direction sous le Duc de Vendôme. L'Amérique.

Cette Compagnie, à laquelle se joignirent d'autres personnes également considérables par leurs emplois, & par leurs richesses, obtint des Lettres-patentes sur la fin de 1651; & le 18 Mai de l'année suivante, l'embarquement de cinq à six-cens hommes engagés ou levés pour cette Colonie, se fit à Paris devant les Tuileries, pour se rendre à Rouen, & descendit la Seine dans de grands Bateaux. Mais le succès en fut malheureux dès l'embarquement. L'Abbé de Marivaux devoit se rendre à Cayenne en qualité de Directeur-Général. Il avoit été l'ame de l'entreprise. En donnant les ordres pour l'embarquement, il tomba dans la riviere, devant la porte de la Conférence: on ne put le secourir, & il se noya. Roiville Général de la Flotte fut poignardé le 18 Juillet, dans une sédition qui s'éleva sur la route. Sa mort eut des suites. Les plus jeunes Associés conspirerent la mort des anciens, dont l'autorité & la sagesse les embarassoit. Trois furent arrêtés, & le plus coupable paya de sa tête le 21 Decembre, sa légereté & sa perfidie: les deux autres furent dégradés dans des Isles Désertes; & il fut remarqué, que de tant de gens, qui avoient trempé leurs mains dans le sang du Général, il n'y en eut aucun qui ne périt d'une mort funeste. La Colonie se sentit même de cette malédiction, & en 1653 au mois de Décembre, il ne resta plus rien de cette Compagnie Françoise, que les Cadavres de quatre ou cinq-cens hommes qui y étoient péris, & une grande quantité d'armes, d'artillerie, de meubles & d'ustensiles, dont les Sauvages profiterent. Ces desordres vinrent de l'Anarchie; les Sau-

1652.

Mort de l'Abbé de Marivaux.

Le Général Roiville poignardé dans une sédition.

Malheurs de la Colonie.

L'AMERIQUE. Sauvages furent pillés & outragés, & se vengerent en faisant périr la Colonie. Le Gouverneur se sauva avec une barque chez les Anglois, qui étoient alors maitres de Surinam. Ils leur rendirent ce Païs, lorsque les Hollandois abandonnerent celui qu'ils avoient auprès de la Nouvelle Angleterre.

Cayenne occupée par les Hollandois. Les Hollandois privés de la Riviere de Surinam, voyant l'Isle de Cayenne sans habitans François, prirent leurs mesures avec les Indiens, qui leur permirent de s'établir. Spranger, en demanda la commission aux Etats-Généraux, qui la lui accorderent à lui & à ses Associés. C'étoit un homme de tête, & sa bonne conduite mit bientôt l'Isle en réputation. Il en chassa de force & par accommodement, les Indiens qui y avoient des habitations; il les obligea de se retirer en Terre-ferme; il augmenta les fortifications, fit de grands défrichemens, éleva des Sucreries, & des productions du Païs, fit un Commerce avantageux avec ceux de sa Nation, & avec les Etrangers. Il vivoit

Nouvelle Compagnie pour Cayenne. en paix, lorsque Mr. de la Barre Maitre des Requêtes, qui avoit été Intendant en Bourbonnois, prit la résolution de former une nouvelle Compagnie de la France Equinoxiale. Animé par les récits de Bouchardeau, qui avoit été sur les lieux, il travailla avec lui à un projet, qu'ils présenterent au fameux Colbert. Ce Ministre l'approuva, & le fit goûter au Roi. Ce Monarque fit dire à ces Messieurs, qu'il falloit faire une Compagnie, qu'il l'appuyeroit de son autorité, & l'assisteroit d'hommes, d'argent, & de Vaisseaux. Il se trouva vingt personnes, qui

1663. convinrent de mettre chacun dix-mille Francs.

Elle en fait sortir les Hollandois. Les Lettres-patentes sont du mois d'Octobre 1663. Les bornes de la Concession sont l'Amazone & l'Orenoque, quoique les Portugais du

du Bresil eussent passé la prémiere de ces Rivieres, & que les Hollandois & les Anglois eussent des Etablissemens entre la seconde & l'Isle de Cayenne. Le Sr. de la Barre partit, reprit Cayenne, & remit la Colonie en vigueur. Cette Compagnie ne jouït pas longtemps de cette concession: dès l'année suivante il se forma la *Compagnie Royale des Indes Occidentales*, pour remedier à un desordre que les intérêts particuliers avoient fort accrédité.

L'AMERIQUE.

Compagnie Royale des Indes Occidentales. 1664.

Quoique la France eût étendu sa domination, elle n'en profitoit presque point. Les Compagnies particulieres n'encourageoient que foiblement leurs Colonies. Les Etablissemens de l'Amerique négocioient plus avec l'Etranger qu'avec les François. Si quelques Vaisseaux François y alloient pour en trafiquer les marchandises, ils trouvoient souvent qu'elles avoient été enlevées par les Hollandois, qui les avoient prévenus. On songea donc à former une seule Compagnie, assez puissante pour fournir à toutes ces Colonies, avec une intention d'autant plus égale, que toutes seroient à elle. Les Isles Françoises furent rachetées des Propriétaires, à qui la Compagnie les avoient vendues. L'Ordre de Malthe & eux furent remboursés. On traita pour ce qui restoit à la Compagnie du Privilege de 1628 pour la Nouvelle France. Toutes les concessions furent révoquées, & les Lettres-patentes expédiées le 11 Juillet 1664.

Elle rembourse les Propriétaires des Antilles.

Par ces Lettres, le Roi accorda à cette nouvelle Compagnie, en toute propriété, Justice, & Seigneurie, le CANADA, les ANTILLES, l'ACADIE, les Isles de TERRE-NEUVE, l'Isle de CAYENNE, & les Païs de Terre-ferme de l'Amerique, depuis l'Orenoque jusqu'à l'Amazone; avec faculté d'y faire seule le Commerce pen-

Ce que le Roi lui accorde.

L'AMERIQUE.

pendant quarante ans, aussi bien qu'au Senegal, aux Côtes de Guinée & autres lieux d'Afrique. Il ajoûta à ces avantages, la remise de la moitié des Droits, pour les marchandises venant de ces Terres; le pouvoir de nommer des Gouverneurs, & tous les Officiers de Guerre & de Justice, même les Prêtres & Curés; & enfin, le droit de déclarer la Guerre & faire la Paix, lorsqu'elle le jugeroit nécessaire; S. M. ne se réservant que la foi & hommage-lige, & une Couronne d'or du poids de trente marcs, à chaque mutation de Roi.

Les fonds pour soutenir une dépense si considérable furent proportionnés à la grandeur de l'entreprise. En moins de six mois la Compagnie équipa plus de quarante-cinq Vaisseaux, avec lesquels elle prit possession de tous les lieux compris dans sa concession, & y établit son Commerce. Cependant elle ne subsista guère qu'environ neuf ans. En 1674 le Roi acquit pour lui-même, & réunit à son Domaine toutes les Terres, Isles & Possessions qu'il lui avoit cedées, & remboursa toutes les Actions des Particuliers. Cette révocation si subite ne fut pas entierement causée par l'impuissance, où se trouvoit la Compagnie de se soutenir. Quoiqu'elle eût fait de grandes pertes pendant la guerre contre les Anglois, & qu'elle eût été obligée d'emprunter plus d'un million, & d'aliéner son Droit exclusif pour le Commerce des côtes d'Afrique, il lui restoit cependant encore de puissantes ressources. Mais comme on ne l'avoit proprement établie, que pour faire rentrer dans les mains des François, le Commerce des Indes Occidentales, que les Hollandois s'étoient insensiblement approprié, elle ne paroissoit plus d'une si grande nécessité: cette vue se trouva alors toute remplie. Les Né-

Le Roi la dissout en 1674.

Motifs de cette conduite.

Négocians François, à qui la Compagnie avoit souvent accordé des permissions pour trafiquer aux Antilles & au Canada, y avoient tellement pris goût, & s'étoient si bien faits à cette navigation, qu'on ne devoit plus craindre qu'il repassât jamais chez les Etrangers. L'AMERIQUE.

La France eut d'excellens Hommes dans la Nouvelle France. Il ne faut plus entendre par ce mot, que l'intérieur du Païs, en remontant le fleuve de S. Laurent, car les Anglois avoient déja occupé presque toute la côte. On peut mettre du nombre de ces Hommes Illustres, De Frontenac & La Salle. Le prémier, également chéri des François & des Nations Americaines, étendit & affermit par sa bonne conduite, les possessions des François dans le Canada, où son nom sera longtemps en vénération. Le second découvrit la LOUISIANE. On appelle ainsi un vaste Païs, qui s'étend des deux côtés du fleuve Mississipi, & qui a environ dix-huit-cens lieues de long & autant de large.

Histoire de Mr. de la Salle.

Robert Cavelier de la Salle, né à Rouen, entra jeune chez les Jésuites, & en sortit avant que d'avoir pris aucun engagement par des vœux. La piété qui l'y avoit conduit, le suivit dans l'état militaire, dont il fit ensuite profession; sur-tout, il en conserva un ardent désir d'ouvrir la porte de l'Eglise chez les Nations, qui ne connoissoient pas encore le Redempteur. Persuadé qu'il y avoit d'autres routes, pour aller à la Mer du Sud, que celle de l'Isthme de Panama, possédé par les Espagnols, & que le Détroit de Magellan, que l'on ne passoit qu'avec des risques & des difficultés capables de rebuter les Navigateurs les plus hardis; il fut confirmé dans cette pensée par le cours de quantité de Rivieres, qui ont leur pen-

pente vers l'Oueſt. Le préjugé naturel eſt, que pour trouver la mer il n'y a qu'à ſuivre une riviere; & quoiqu'il y en ait qui ſe terminent à des Lacs, ce ſont des exceptions à la règle, qui ne la détruiſent point. A tout évenement, il comptoit d'en tirer un avantage, ſavoir, de découvrir des Païs, connoitre de nouveaux Peuples, & en faire des Alliés à la Couronne, & des Diſciples à Jéſus-Chriſt. Il avoit formé
1669. ſon plan dès l'année 1669. Etant enſuite devenu Gouverneur & Propriétaire du Fort de
1675. Frontenac, ſix ans après il y fit les préparatifs
1678. de ſon entrepriſe. Il repaſſa en France en 1678, pour prendre les derniers ordres des Miniſtres, & des meſures pour être ſoutenu dans cette entrepriſe, & dans l'Etabliſſement auquel il prévoyoit, que ſa Découverte donneroit lieu.

Il fait découvrir le Miſſiſſipi vers ſa ſource.

Etant de retour en Canada, il envoya au mois de Février le Sr. Dacan avec le P. Hennepin Recollet, pour faire des Découvertes le long du Miſſiſſipi, depuis la riviere des Ilinois en le remontant. Ils s'embarquerent le 28 Février
1680. 1680, & pouſſerent leur traite juſqu'à 450 lieues au-deſſus de la jonction de ces deux rivieres, & à ſept lieues de la ſource du Miſſiſſipi. Ils prirent poſſeſſion de ce beau Païs, où ils furent reçus en amis par les habitans.

Pour Mr. de la Salle, il commença par s'aſſurer de l'amitié de divers Peuples, & ſe mit
1682. en route au mois de Novembre 1682, au Païs

Découvre la Louiſiane.

des Miamis; & après un voyage, tantôt par terre, tantôt par eau, il deſcendit la riviere des Ilinois, entra dans le Miſſiſſipi le 2 Février
1683. 1683, bâtit au Païs de Chicacas, du conſentement de cette Nation, un Fort nommé Preudhomme, du nom de celui qui en fut chargé. Il en partit ſur la fin du même mois, & toujours guidé par le cours du fleuve, il parcourut

bien des Peuples, & arriva le 7 Avril à l'Embouchure du Missiſſipi, après plus de huit-cens lieues de courſe, ou de navigation. Il ſavoit aſſez d'Aſtronomie, pour connoitre dans le Ciel, la route qu'il avoit faite dans ces vaſtes Terres; il reconnut que l'embouchure de ce fleuve étoit dans le Golphe du Mexique. Charmé d'avoir trouvé un nouveau chemin pour la Nouvelle France, il ſe contenta d'avoir découvert l'embouchure de ce fleuve. Soit qu'il crût en avoir aſſez examiné l'ouverture, ſoit qu'il manquât de temps & de moyens pour l'obſerver mieux, il eſt certain qu'il n'en examina pas aſſez les environs, comme on le verra dans la ſuite. Il remonta le fleuve, revint au Canada, d'où il partit au commencement d'Octobre, pour porter lui-même les prémieres nouvelles de ſa courſe, & de ſon heureux ſuccès. Il s'y forma une nouvelle Compagnie; il obtint du Roi des Lettres-patentes, & partit le 24 Juillet 1684, avec quatre Vaiſſeaux chargés d'Habitans, de Soldats, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour la nouvelle Colonie, qu'il vouloit établir à l'embouchure du Miſſiſſipi. Il éprouva alors combien il lui eût été avantageux, de connoitre un peu cette côte. Il entra bien dans le Golphe du Mexique; mais n'ayant pas une idée aſſez nette de l'embouchure qu'il cherchoit, il la manqua, & prit pour elle une Baye ſur un rivage inconnu, environ cent lieues à l'Oueſt du fleuve, où il vouloit être. Il étoit le 18 Février 1685 dans cette Baye, que l'on nomme aujourdhui la Baye de S. Louis, auprès de laquelle il débarqua ſon monde, qui ne pouvoit plus tenir la mer. On y ſouffrit tellement, qu'au mois de Juin il ne lui reſtoit pas cent perſonnes, de tout ſexe & de tout âge. Plus affli-

L'AMERIQUE.

Il arrive à l'embouchure du Miſſiſſipi.

Il va en France.

1684.

Il revient par mer & ne reconnoit point le Miſſiſſipi.

1685.

Il commence une Colonie à la Baye de S. Louis.

Malheurs de la Colonie.

affligé que découragé, il entreprit plusieurs courses pour retrouver sa chere riviere, & la chercha longtemps inutilement; & quand il la trouva enfin, son monde étoit réduit à si peu de chose, que l'Etablissement n'étoit plus possible. Il prit une nouvelle résolution. Il voulut aller reconnoitre les contrées, qui sont entre les Espagnols du Mexique bordés par une riviere, que l'on nomme Rio del Norte, ou Rio Bravo, ou Rio Vrede, & le grand fleuve de Mississipi. Il partit pour cette découverte le 22 Avril 1685, c'est-à-dire, environ un mois après son arrivée à la Baye de S. Louis. Il étoit accompagné de vingt hommes. Il fit une assez grande course, & revint après une grande maladie, revoir sa Colonie à la Baye de S. Louis. Il en repartit le 26 Mars 1686, dans le dessein de voir ses anciens Etablissemens, accompagné d'environ trente personnes, entre lesquels se trouverent deux misérables & un valet, qui l'assassinerent entre les Palaquessons & les Ouadiches.

1686. Il est massacré.

La Colonie est détruite.

La Colonie sans Chef se divisa. Quelques-uns prirent le chemin des Ilinois. Les deux Assassins furent eux-mêmes expédiés par un Anglois & un Allemand de leur bande, avec qui ils refusoient de partager les dépouilles du mort; & ces deux ne parurent plus. Ceux qui resterent furent enlevés par les Espagnols, qui détruisirent la Colonie. Ce que Mr. de la Salle n'avoit pu achever, réussit sept ou huit ans après sa mort, sous la conduite de Mr. d'Iberville Gentilhomme Canadien. On acheva de reconnoitre le Mississipi, on jetta sur ses bords les Fondemens d'une Colonie, & on y bâtit un Fort, pour assurer les possessions des François. De nouveaux secours, que le Fondateur y mena à un second voyage, la fortifierent; & il se pré-

Mr. d'Iberville acheve la découverte du Mississipi.

préparoit à un troisieme, lorsqu'il mourut. Sa mort laissa la Colonie dans un extrême besoin de protection. Elle la trouva en Mr. Crosat, qui en fut le second Fondateur en 1712. Le Roi lui en expédia les Lettres-patentes, au mois de Septembre. Il en jouit environ quatre ou cinq ans, quoique la concession fût de quinze années. Mais en 1717, il demanda à remettre son Privilege au Roi, & la permission lui en fut accordée, par Arrêt du Conseil d'Etat le 23 d'Aout 1717. Et comme le Traité des Castors du Canada, qu'avoient eu des particuliers depuis l'an 1706, expiroit, un Edit du même mois d'Aout 1717, établit une Compagnie de Commerce, sous le nom de Compagnie d'Occident, à laquelle on remit la concession de la Louisiane, & les Castors du Canada; & l'année suivante on y unit celle du Senegal. Cette Compagnie ainsi grossie, engloutit aussi celles des Indes Orientales & de la Chine, en 1719, & enfin celle de S. Domingue en 1720. Mais l'Histoire de ces Compagnies appartient plus à celle de l'Europe, & particulierement de France, qu'à celle de l'Amerique.

L'AMERIQUE.

Divers Edits en faveur des Etablissemens François dans la Louisiane.

CHA-

CHAPITRE X.

Des Découvertes & des Conquêtes des ANGLOIS, *des* SUEDOIS, *& des* DANOIS *en* AMERIQUE.

Voyage des Anglois en Amerique.

SI on pouvoit compter fur ce que dit Herbert (*a*), on refuferoit à Chriftophle Colomb, l'honneur d'avoir découvert le prémier, le chemin de l'Amerique: on diroit avec cet Auteur, que dès l'an 1190, Madoc frere de David fils d'Owen Gwenet, Prince de Galles, avoit découvert une riche Terre qui fait partie de l'Amerique. Mais malheureufement cette prétendue Découverte ne fe trouvoit appuyée fur aucun monument authentique. Ceux-mêmes qui la rapportent, font voir que ce prétendu voyage fut un effet du hazard, fuppofé qu'il y ait eu quelque chofe de réel. On ne fait fi la Terre qu'il découvrit fut la Floride, la Virginie, ou le Mexique. En un mot, cette navigation eft un fantôme, fait après coup pour enlever à Colomb l'honneur d'une Découverte qui lui appartient. C'eft un ouvrage de l'ingratitude, & c'eft lui faire trop d'honneur que d'en avoir fait mention. Si pourtant ce fait a quelque réalité, ce qu'il vit doit être apparemment le Groenland, déja connu dès le IX fiecle.

Il n'en eft pas de même du voyage de Sebaftien Cabot, ou Chabot. Son pere, qui étoit Venitien, avoit été attiré en Angleterre par fon Commerce, & s'étoit établi à Briftol. Il y mou-

(*a*) A la fin de fon Voyage de Perfe & des Indes Orientales.

mourut dans le temps qu'on n'y parloit que des grandes richesses, que les Castillans rapportoient du Nouveau Monde. Sebastien son fils fut piqué d'émulation ; il se mit en tête que pendant que les Espagnols, arrêtés par des Isles, s'amusoient à en recueillir les richesses, il pourroit en traversant cette mer, arriver au Cathay, qui est la Chine. Ce dessein rentroit dans le préjugé de Colomb, qui s'étoit communiqué. Sebastien s'adressa à Henri VII, qui se garda bien de le rebuter. Ce Prince voyoit ce que lui coutoit le mépris, qu'il avoit fait des offres de Barthelemi Colomb. Il lui donna donc deux Vaisseaux en 1516, avec lesquels il découvrit ce qui se trouvoit entre l'Isle de Terreneuve & la Floride. Ceci soit dit sans préjudice du sentiment le plus reçu, qui attribue aux Biscayens la découverte de cette Isle. Quoïqu'il en soit, il n'y fit point d'Etablissement.

L'AMERIQUE.

1516.

L'idée principale qu'avoit Colomb de se faire un passage aux Indes Orientales par l'Occident, s'étoit répandue dans toute l'Europe; & ce qu'il avoit trouvé, chemin faisant, valoit bien la peine que l'on fît des efforts pour l'imiter. Il est vrai que l'on reconnut, que cet enfoncement dans lequel sont les Isles, où s'étoient faits les prémiers Etablissemens des Espagnols, n'étoit qu'un Golphe qui arrêtoit la navigation ; mais la découverte du Mexique par Cortez & ses Compagnons, celle du Perou par Pizarre & son Associé, firent songer à de nouvelles entreprises. Ces riches Païs se trouvoient, pour ainsi dire, joints par une mer que Balboa avoit trouvée. L'Etablissement de Panama étoit fort propre à devenir le point de réunion, où pouvoient se rassembler les richesses non seulement de ces deux Empires, mais mê-

On cherche un passage à la Mer du Sud.

L'AMERIQUE. me celles des Moluques, & autres Païs Orientaux, auxquels cette mer communique sans interruption. Mais il s'agissoit de trouver une route qui menât les Vaisseaux de l'Europe jusques-là, & toujours par la route de l'Occident.

Le Détroit trouvé par Magellan, Portugais, mais au service de l'Espagne. Cet honneur fut réservé à Ferdinand Magalhaens, que nous appellons communément Magellan. C'étoit un Portugais, qui mécontent de son Souverain, parce qu'il lui avoit refusé une augmentation de paye, s'alla donner à Charles V. Roi d'Espagne & Empereur. Ainsi le Portugal, faute de six écus par an de plus, car il ne s'agissoit que de cela, perdit un des plus grands hommes de mer qu'il ait produit.

1519. Magellan partit de Seville, le 10 d'Aout 1519, avec cinq Vaisseaux. Il alla passer l'Hiver au Port de S. Julien, d'où il partit l'année suivante, & après avoir surmonté de grandes difficultés & essuyé de grandes tempêtes, il arriva enfin au CAP DES VIERGES. C'est le nom qu'il donna à celui qui est au Nord de l'entrée du Détroit. Ayant découvert un grand Canal qui sembloit entrer dans le Continent, il envoya deux Navires pour le découvrir. L'un ne rapporta rien de certain; l'autre fit espérer que ce Détroit seroit accessible aux grands Bâtimens. On mit pied à terre environ à une lieue de l'embouchure du Détroit, & on y trouva une petite loge & plusieurs sépulcres des Sauvages, qui ont coutume d'y passer l'Eté, & se retirent l'Hiver plus avant dans les Terres. Une grande Balaine & plusieurs os jettés au rivage, firent juger que ces lieux sont sujets à de grandes tempêtes. Vers la fin d'Octobre, Magellan alla vers le Cap de S. Severin. En un mot, vers la fin de Novembre, il arriva à l'autre côté du Détroit, & courant la Mer du Sud, alla mourir aux Isles Marianes. Un des cinq Vaisseaux

seaux de sa Flotte nommé la Victoire, commandé par Jean-Sebastien Cano, revint à Seville le 8 Septembre 1522, & eut l'honneur d'avoir fait le prémier le tour du Monde. Ce voyage fut de 3 ans, 4 semaines, & deux jours. Charles V donna à ce Capitaine pour ses Armes un Globe terrestre d'or, avec ces paroles: *Primus me circumdedisti.*

L'Amerique.

Sebastien Cano fait le prémier le tour du Monde. 1522.

Garcie de Loyola entra dans le même Détroit de Magellan au mois d'Avril 1525, le passa assez heureusement sur la fin de Mai, & ajouta plusieurs remarques à celles que la Flotte de Magellan y avoit faites. Le troisieme Espagnol qui entreprit de passer ce Détroit, fut Simon de Alcazova. Il partit de l'Isle de Gomére au commencement d'Octobre 1534, & prenant son cours en droiture, il arriva le 7 Janvier 1535 à 25 lieues du Détroit. Mais par la mutinerie de son monde, il fut forcé de retourner au Port des Lions, où il périt malheureusement. Enfin, quatre Navires envoyés en 1539 par l'Evêque de Plaisance, partirent d'Espagne & virent le Détroit le 20 Janvier 1540. Etant avancés environ vingt-cinq lieues dans le Détroit, ils furent surpris d'une tempête qui en ayant jetté trois sur la côte, en brisa deux, dont les Equipages se sauverent, parmi lesquels on comptoit quelques Prêtres & dix-huit à vingt Femmes. Le Pere Feuillée croit que c'est l'origine des Cessares, peuple voisin du Chili, mais inaccessible par le soin qu'il prend de ne recevoir aucun Etranger chez lui. Il dit que trois de ces Vaisseaux périrent. Selon d'autres, il n'y avoit que trois Vaisseaux en tout; l'un fut brisé, l'autre passa heureusement, & arriva à Arequipa & delà à Lima; & le troisieme, trop maltraité pour continuer la route, s'en retourna en Espagne, après avoir passé l'Hi-

1525. Garcie de Loyola Espagnol passe le Détroit de Magellan.

1534. Simon de Alcazova le passe aussi & y périt.

1540.

l'Hiver dans le Détroit au Port de LAS ZORRAS, ainsi nommé à cause du grand nombre de Renards, que les Espagnols y virent.

Il est remarquable qu'en ces voyages, on ne tenta point d'aller au-delà du Détroit. Les Terres qui le bornent au Midi parurent une suite du Continent, & on le regarda longtemps sur ce pied-là. Des Païs incultes ne tentoient point des gens, qui ne songeoient qu'à gagner au-plutôt l'autre extrémité d'un Détroit difficile & dangereux. L'humeur farouche de leurs habitans, & plus encore leur pauvreté, empêcherent qu'on ne prît des mesures pour les apprivoiser. Les feux qu'on y apperçut firent connoitre que le Païs étoit peuplé, & on l'appella la TERRE DU FEU. Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a su que ce Païs n'est pas un Continent, mais seulement un amas d'Isles au Midi desquelles il y a une vaste mer; de sorte qu'il vaut infiniment mieux en faire le tour, que de s'engager dans le Détroit, au hazard d'y être retenu par les Vents contraires, ou brisé par les Tempêtes. J'ai voulu traiter sans interruption la découverte de ce Détroit. Revenons présentement aux Anglois, qui cherchoient au Nord un pareil passage.

1520. Un Vaisseau Anglois entre dans le Golphe du Mexique.

Ce fut à peu près dans le temps que Magellan découvroit le Détroit nommé de son nom, que deux Vaisseaux Anglois furent envoyés, pour chercher au Nord-Ouest un passage vers le Cathay. Un de ces deux Vaisseaux aborda à Portoric. Il étoit de deux-cens-cinquante Tonneaux, & avoit deux Canons braqués sur l'avant. Ceux qui le montoient dirent aux Espagnols qui vinrent le reconnoitre, qu'ils étoient partis d'Angleterre avec un autre bâtiment, pour aller chercher les Terres du Grand-Cam; qu'une furieuse tempête les avoit séparés;

rés ; qu'ils s'etoient ensuite trouvés dans une mer toute couverte de glaces; qu'ayant été assez heureux pour s'en tirer, ils avoient été transportés dans une autre mer, dont l'eau bouilloit comme fait celle qui est dans une chaudiere sur le feu; qu'après s'être encore sauvés d'un si dangereux parage, ils étoient allés reconnoitre l'Isle des Morues, c'est-à-dire, Terre-neuve, où ils avoient rencontré cinquante Bâtimens Espagnols, François, & Portugais ; qu'ils avoient voulu descendre à terre pour reconnoitre le Païs, mais que les Naturels les avoient fort mal reçus, & avoient entre autres tué leur Pilote, qui étoit un Piémontois; que s'étant remis en mer, ils avoient rangé la côte jusqu'à la riviere de Chico (la même qui est nommée Jourdain sur les Cartes), & que delà ils avoient traversé à Portoric. On leur demanda à quel dessein ils étoient venus-là: ils répondirent que c'étoit pour y charger du bois de Bresil, & pour être plus en état de rendre compte à leur Roi, de ce que c'étoit que ces Isles dont on parloit tant. Ils allerent delà à l'Espagnole, & passant à la petite Isle de la Mona, ils y débarquerent une partie de leurs gens. Ils resterent deux jours à l'entrée du Port de S. Domingue, attendant réponse à la demande qu'ils avoient envoyé faire, de traiter des Marchandises qu'ils avoient à bord. Leur Envoyé s'adressa au Gouverneur de la Citadelle, qui fit demander à l'Audience Royale, ce qu'il devoit faire. La lenteur de ces Messieurs à délibérer ennuya le Gouverneur, qui craignit que le vaisseau ne débarquât des Troupes, qui s'empareroient aisément d'une Place, où rien n'étoit en état de défense. Tout y manquoit également, Fortifications, Munitions, & Garnison. Il tira sur le vaisseau pour

L'Amerique.

le faire retirer. Les Anglois leverent aussitôt les Ancres & retournerent à Portoric, où ils vendirent une partie de la Cargaison du Vaisseau, à des Habitans du Bourg de S. Germain, & ne parurent plus depuis dans les Isles Espagnoles.

Prémier voyage de Frobisher au Groenland.

Pour suivre le fil des tentatives des Anglois, pour découvrir du côté de l'Amerique, il faut courir jusqu'à l'année 1561. Martin Frobisher se mit en tête que pour aller à la Chine, il y a un chemin plus court, que celui du Cap de Bonne-Espérance, & de l'Isle de Sumatra, & il résolut de le trouver, & de justifier par son retour, ce qu'il avoit imaginé là-dessus, ou de ne jamais revenir. Il y avoit quinze ans qu'il cherchoit les moyens d'exécuter son dessein; il en communiquoit avec ses amis, & tâchoit d'intéresser des Marchands dans cette entreprise. Personne n'y entroit. Il trouva plus de créance à la Cour, & le Lord Ambroise Dudley, Comte de Warwick, lui aida à armer deux petits Bâtimens, de vingt à vingt-cinq Tonneaux. Avec cela il prit des Vivres & des Munitions pour un an.

1576. Il partirent de Londres le 7 Juin V. St. 1576, & furent le 24 à la vue de l'Isle de Faire; & le 11 du mois suivant, ils virent le Friesland où l'Islande, où ils ne purent arriver à cause de la glace, qui bordoit les Côtes. Le 20 ils apperçurent une haute Terre, qu'ils nommerent *Queens Elizabeth Foreland*, ou le *Promotoire de la Reine Elizabeth*; & courant le long de la côte au Nord, ils virent une autre pointe avec un Golphe ou enfoncement, qu'ils soupçonnerent d'être un Détroit. Les glaces & les vents contraires ne leur permirent point de s'en éclaicir. Leur voyage aboutit à donner des noms Anglois à quelques Bayes & Isles qu'ils trouve-

verent le long du Groenland. Ils revinrent aux Orcades le 25 Septembre, & arriverent à Harwick le 8 Octobre. L'AMERIQUE.

Frobisher revenu à Londres, on lui demanda ce qu'il rapportoit des Terres qu'il venoit de découvrir. Il ne put montrer qu'un morceau d'une pierre noire, qu'il tenoit d'un des gens de l'Equipage, qui l'avoit ramassée en ce Païs-là. La femme d'un des Intéressés s'avisa, peut-être par hazard, de la jetter dans le feu, de la faire rougir, & de l'éteindre dans du vinaigre. On y remarqua des veines d'or. Un Orfevre à qui on la donna à travailler, y trouva assez d'or à proportion de la grosseur de la pierre. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller la curiosité, & l'avidité du gain fit le reste. Il fut résolu de poursuivre cette recherche. Il y eut même des Requêtes pour demander l'attribution de cette recherche, par un Privilege exclusif. La Reine Elizabeth voulut être entre les Intéressés. Le Comte de Warwick lui fit naitre cette envie, & elle donna à Frobisher un vaisseau de deux-cens Tonneaux, avec cent Hommes d'Equipage, outre les deux petits Navires, le Michel, & le Gabriel, qui avoient fait le prémier voyage.

Ils partirent pour le second le 31 Mai 1577, rangerent les Côtes d'Angleterre & d'Ecosse, & le 7 Juin ils passerent aux Orcades où ils acheverent de se pourvoir. Ils en firent voile le lendemain, & au bout de vingt jours, par un temps très favorable, ils se virent assez près d'une Terre, qu'ils ne pouvoient distinguer à cause de la brume. Le 4 Juillet ils reconnurent la côte Meridionale de l'Isle de Friesland. Cette Isle avoit été anciennement découverte (en 1200) par les deux freres Nicolas & Antoine Zeno, Seigneurs Venitiens, d'une il- 1577. Son second voyage.

luſtre famille, qui a donné des Doges à la République. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'ils y avoient trouvé la Religion Chrétienne établie. Les deux Venitiens dreſſerent une Carte des Côtes qu'ils avoient vues, & la rélation de Frobisher leur rend juſtice, pour l'exactitude & la vérité de cette Carte. Les Anglois roderent autour de Frieſland. Ils virent enſuite cette haute Terre, qu'ils avoient vue l'année précédente, & la nommerent Nordforeland, c'eſt-à-dire, Promontoire Septentrionale. Ils allerent dans la petite Iſle, où la pierre noire avoit été ramaſſée; les Rafineurs y travaillerent pour chercher de l'or, & n'en trouverent pas la groſſeur d'une noix. Ils entrerent le 19 Juillet dans un Détroit, & ne trouverent que des Peuples extrêmement ſauvages, qu'ils ne purent apprivoiſer. Ils donnerent des noms Anglois à toutes les Iſles & Bayes, & celui du Comte de Warwick n'y fut pas oublié. Mais Frobisher donna ſon nom à ce Détroit, qui s'appelle encore de même à préſent. Ils n'allerent pas plus loin pour cette fois, & revinrent en Angleterre vers la fin de Septembre. Ils emmenoient un homme, une femme & un enfant, qui moururent peu après. On eſpéroit de s'en faire des Interpretes & des amis, qui gagneroient le reſte de la Nation. On avoit eu ſoin de charger de la matiere *minérale*, que la Reine fit travailler, & elle nomma des Commiſſaires pour en examiner le produit.

On ſe flattoit toujours que l'on trouveroit un paſſage pour la Chine, & ce fut ce qui porta la Reine à armer un plus grand nombre de Vaiſſeaux, pour exécuter en même temps ces deux idées. Il fut réſolu que l'on

fe-

feroit hiverner dans ce Païs-là cent hommes, dont quarante feroient Matelots, trente Soldats, & les trente autres des Ouvriers pour les Mines; & qu'ils feroient provifion de Marcaffites, pour le retour des Vaiffeaux. Sous les Soldats on comprenoit les Afineurs, les Boulangers, & les Charpentiers. L'AMERIQUE.

La Flotte confiftant en quinze Vaiffeaux, partit le 31 Mai 1578. Elle étoit fur les Côtes d'Irlande dès le 6 Juin, à la hauteur du Cap de Clare. Elle navigua jufqu'au 20, qu'elle vit terre. C'étoit la côte de Friefland. On y débarqua quelques Volontaires, qui peut-être furent les prémiers Etrangers, qui euffent pris terre en cet endroit depuis les Zeni. L'Amiral prit poffeffion de ce Païs, au nom d'Elizabeth, le nomma WEST-ENGLAND, ou l'*Angleterre Occidentale.* Il fut entrainé par les courans, manqua fon Détroit, lutta longtemps contre les glaces, entra dans un autre, trouva une Baye qui le ramena à fon Détroit qu'il cherchoit; fes Vaiffeaux maltraités & difperfés par les glaces, eurent bien de la peine à fe rejoindre. Enfin, après avoir découvert quelques Ifles fituées aux environs de la partie la plus Méridionale du Groenland, il fit charger des matieres minérales, & repaffa en Angleterre; & l'Etabliffement ne fe fit point, à caufe des obftacles qui furvinrent. 1578. Troifieme Voyage de Frobisher.

Peu après que Frobisher fut revenu de fon fecond voyage aux Terres Arctiques, François Drack, l'un des grands hommes de mer qu'ait eu l'Angleterre, partit de Plymouth le 15 Novembre 1577, avec cinq Vaiffeaux & 164 hommes, tant Gentilshommes que Soldats & Mariniers. Le 17 Janvier 1578, il étoit au Cap-Blanc en Afrique, 1577. Prémier Voyage de François Drack.

 paffa

passa delà aux Isles du Cap-Verd, puis au Bresil, qu'il côtoya jusqu'au Détroit de Magellan, où il entra le 20 d'Aout. Il le traversa heureusement, & arriva à Valparaiso le 13 de Février 1579 devant Lima, & fit un butin considérable dans toute cette route.

Il passe le Détroit de Magellan.

Après s'être enrichi dans la Mer du Sud, il n'osa revenir par le Détroit, traversa la Mer du Sud, & revint par les Moluques, Java, & le Cap de Bonne-Espérance (*a*).

Fait le tour du Monde.

1586. Ce ne fut pas la seule course que Drack fit en Amerique, contre les Espagnols. L'an 1586, il osa aller attaquer l'Isle Espagnole. Il fit sa descente à l'Ouest de la Capitale, & mit environ douze-cens hommes à terre. S'étant ensuite avancé en ordre de bataille, il fut attaqué par la Cavalerie Espagnole, qu'il mit en fuite. Après ce prémier succès, il partagea sa troupe en deux bandes, & attaqua en même temps deux portes de la Ville. Il les emporta si brusquement, malgré le canon des Assiegés, que ceux-ci eurent à peine le loisir de se sauver par une troisieme, qui étoit à l'autre extrémité de la Ville. Le butin que firent les Vainqueurs ne répondit pas à la réputation de cette Métropole du Nouveau Monde. Ils y trouverent seulement quelques meubles précieux, & quelque vaisselle d'argent, peu d'or & d'argent monnoyé, & beaucoup de monnoye de cuivre. Drack, avant que de permettre le pillage, mit ses gens en ba-

Il va attaquer S. Domingue.

(*a*) L'ordre Chronologique demanderoit que je parlasse ici du Voyage de Jean David de Dormouth, & de son Détroit, découvert en 1585: mais je ne veux point séparer ce fait des suites qu'eut ce Voyage, & je le differe, pour dire le tout sans interruption.

bataille dans la grande Place, puis il envoya sommer le Gouverneur du Château de se rendre, & sur son refus il fit donner un assaut, que la Garnison soutint mal. Le Château fut forcé, & Drack, maitre de tout, mit ses Soldats à discrétion dans les plus belles Maisons. Ils y resterent un mois, ensuite ils commencerent à raser la Ville, & ils en avoient déja abattu une bonne partie, quand les Habitans composerent & racheterent le reste. Cinq ans après, Yguana, autre Place de l'Espagnole, eut le même sort. Christophle Newport la prit & la ruina presque entierement. L'AMERIQUE. 1591.

Il n'y avoit que l'envie de trouver un passage Septentrional, pour arriver à la Chine & au Japon, qui pût porter les Anglois à prendre si souvent la route des glaces: car ils n'ignoroient pas qu'au Midi les Terres étoient meilleures, & plus favorables aux Etablissemens. Thomas Candish partit d'Angleterre au mois de Juillet V. St. 1586, avec trois Navires, & aborda en Décembre au Continent de l'Amerique, au Port désiré. Il en sortit le 6 Janvier 1587, entra dans le Détroit de Magellan, où s'étant un peu avancé il prit un Espagnol, qui avec vingt-trois autres restoit encore, de quatre-cens, qui y avoient été envoyés pour y bâtir quelque Place, qui fermât le Détroit à l'Etranger, après qu'on l'auroit fortifiée, & pourvue d'Artillerie & d'une bonne Garnison. Le lendemain il franchit les prémiers passages étroits, qui sont à 14 milles Anglois de l'embouchure du Détroit. Dix-milles plus loin, étant à l'Isle des Penguins, il prit au Sud-Ouest, & trouva Philippeville, ou CIUDAD DEL Voyage de Candish. 1586. 1587.

REY FELIPPE, qui avoit été bâtie peu d'années auparavant auprès d'une Rade assez sure.

Dans le temps que Drack couroit les Côtes de la Mer du Sud, comme il a été dit ci-dessus, Don Francisco de Tolede, Viceroi du Perou, comptant qu'il passeroit par le Détroit, chargea Don Pedro Sarmiento de l'y aller attendre, & d'y laisser un Etablissement tel que celui dont j'ai parlé. Drack ne revint point par-là, ayant pris la route de l'Ouest; & Sarmiento l'attendit en vain. Il fonda cette Ville, y mit du Canon & des Munitions. Les Habitans manquerent de vivres, plusieurs périrent de faim, les autres abandonnerent la Ville, enterrerent leur Artillerie & quitterent ce lieu: les uns allerent chercher des vivres chez les Sauvages, & y trouverent la mort. Candish nomma ce Port le PORT-FAMINE, & déterra le Canon, dont ceux qui restoient lui indiquerent le lieu. Il en partit le 14 Janvier 1587, passa le Cap le plus austral du Détroit, qu'il nomma le Cap Forward; mouilla le 21 dans une Baye qui est au Midi du Détroit, & la nomma la Baye Elizabeth. A deux lieues delà, il trouva une riviere qui descend du Continent, & y fit entrer une Chaloupe, qui étant montée environ trois milles, trouva une contrée champêtre & verte des deux côtes du rivage. Delà ils entrerent dans le Canal nommé de S. Jerôme par les Espagnols, à cinq lieues de la riviere; & les vents les ayant retenus près d'un mois entier dans un Port, ils arriverent enfin dans la Mer du Sud le 24 Février. Candish traversa cette vaste Mer, & fit le tour du Globe en 2 ans, 5 se-

Ses Découvertes dans le Détroit.

Il fait le tour du Monde.

ſemaines & 4 jours. Il voulut en 1591 paſſer le Détroit pour la ſeconde fois, mais il périt dans ce voyage.

L'AMERIQUE.

1591. Sa mort.

En 1593, le Chevalier Richard Hawkins entreprit de faire la même route. Etant arrivé près du Détroit, il découvrit chemin faiſant pluſieurs Iſles. On avoit cru fauſſement que le Détroit étoit bordé au Midi par un vaſte Continent. Hawkins reconnut que cette terre renfermoit beaucoup d'Iſles. Il courut la côte du Chili, & enſuite celle du Perou, & fut pris par les Eſpagnols qui profiterent de ſes découvertes. La connoiſſance qu'eurent les Eſpagnols que le Canal du Détroit n'étoit pas unique, les détourna de ſonger à faire des Etabliſſemens dans un Païs ingrat & très dangereux.

1593. Voyage de Hawkins: ſes découvertes.

Il eſt pris par les Eſpagnols.

Deux Flottes Hollandoiſes entreprirent le paſſage du Détroit de Magellan. L'une partit en 1598 au mois de Juin. Elle étoit de cinq navires. Jaques Mahu qui en étoit l'Amiral mourut dans la Mer du Nord, & fut remplacé par le Vice-Amiral nommé Simon Cordes, natif d'Anvers. La Flotte arriva au Détroit au mois d'Avril 1599, laiſſa le nom de Cordes à une Baye, & entra dans la Mer du Sud le 3 Novembre. L'autre Flotte de quatre navires, commandée par Olivier de Noort, arriva ſur la fin de Septembre 1599 au Port que Candish avoit nommé le Port deſiré, & entra le 4 Novembre dans le Détroit; & enfin le dernier jour de Fevrier 1600, elle ſe trouva dans la Mer du Sud. Ces deux Flottes firent le tour du Monde. La derniere y employa 3 ans & 8 ſemaines.

Voyage des Hollandois par le Détroit.

1598. Mort de Jaques Mahu. Cordes entre dans le Détroit.

1599.

1600. Olivier de Noort fait le tour du Monde.

George Spilberg, Hollandois, entreprit une pareille navigation par ce Détroit, ſous les auſpices de la Conpagnie des Indes. Parti du Texel le 6 d'Août 1614, il fut ſouvent traverſé par les tem-

George Spilberg fait le même voyage. 1614.

L'AMERIQUE. 1615.

tempêtes, & ne laissa pas de franchir les premiers passages étroits le 3 Avril 1615. Le 17 du même mois, il prit de l'eau, du bois & les autres choses nécessaires dans la Baye de Cordes, & entra dans la Mer du Sud le 6 Mai. Il fit aussi le tour du Monde, & arriva en Zélande le 1. Juin 1616. D'autres Capitaines de la même Nation firent encore dans la suite la même route.

Toutes ces navigations augmentoient les connoissances, & valoient des retours très riches à ceux qui alloient les entreprendre. Cependant l'Angleterre ne faisoit aucune acquisition en Amerique. Les courses de ses Navigateurs se bornoient à enlever sur la route les vaisseaux & les richesses des Espagnols avec qui ils étoient en guerre, quand ils trouvoient ceux-ci les plus foibles. Les côtes orientales de l'Amerique entre la Floride & le fleuve S. Laurent, découvertes par Verazan & par Cartier, parcourues ensuite par Cabat & par Drack, demeuroient toujours sans Colonies Européennes. Le mauvais succès des Colonies établies par Laudonniere & par Ribaut dans la Floride Françoise, & des Colonies que Pontgravé & Poitrincourt avoient commencées dans l'Acadie, avoient porté les François à se borner d'abord au grand fleuve de S. Laurent. Les Anglois voyant une vaste côte à leur bienséance, songerent à s'y établir.

Voyage & Etablissement à la Virginie.

Dès l'an 1583, il s'étoit formé à Londres une Compagnie de Noblesse & de Marchands pour faire des Etablissemens avantageux à la Nation. Ils avoient consacré à ce dessein de grandes sommes, & obtenu de la Reine une Patente du 25 Mars 1584, portant permission d'occuper, peupler & posseder en toute propriété, pour eux & leurs héritiers, les Terres, Païs, &c. qu'ils pourroient découvrir & qui se trouveroient n'appartenir

tenir à aucun Prince Chrétien. En vertu de cette Patente, ils firent partir dès le mois d'Avril sous la direction du Sr. Walter Rawleigh deux petits navires qui allerent aux Canaries, aux Antilles, au Golphe du Mexique & enfin à la Floride. Le Païs qu'ils découvrirent fut nommé VIRGINIE, à cause de la Reine Elizabeth, qui n'avoit point voulu se marier. Quelqu'un, qui n'avoit pas une haute idée de la chasteté de cette Princesse, a dit depuis, que l'on avoit choisi en cette occasion la plus douteuse de ses qualités. Les Anglois appelloient alors Virginie toute cette côte; ce ne fut que longtemps après qu'on en détacha divers Païs, auxquels on donna des noms particuliers, à mesure qu'on les peuploit, & que l'on y formoit un nouveau Gouvernement.

L'AMERIQUE.

On nommoit ainsi toute cette côte.

Philippe Amandas & Arthur Barlow, qui commandoient les deux petits vaisseaux dont on a parlé, prirent possession en 1584, au nom de la Reine Elizabeth, du Païs qui a été ensuite nommé la NOUVELLE ANGLETERRE. L'année suivante, le Chevalier Richard Greenwil y conduisit une Colonie qui y subsista, & détruisit les Colonies que les François y vouloient établir. Les Anglois devinrent enfin tout-à-fait les maitres de ce Païs-là en 1605: mais ils ne l'occuperent pas tellement, que d'autres Nations Européennes ne s'y établissent. Les Hollandois avoient couru ces côtes. En 1609, leur Compagnie des Indes Orientales ayant envoyé Henri Hudson Anglois avec un navire pour chercher au Nord de l'Amerique un passage vers la Tartarie & la Chine; ce Navigateur après quelques vains efforts fit route sur le Sud-Ouest, & aborda un Païs qu'il nomma la NOUVELLE HOLLANDE. Il revint à Amsterdam, & sur son rapport on y envoya l'année suivante

LA NOUVELLE ANGLETERRE. 1584.

1585.

1605.

1609.

LA NOUVELLE HOLLANDE. 1610.

1610

1601. 1610 un navire & des marchandises. Les Marchands qui avoient fait l'entreprise, obtinrent des Etats Généraux un Privilege exclusif. Les années suivantes on y alla encore, & on y passa l'Hiver pour trafiquer avec les Sauvages. En

1615. 1615 on y bâtit une Forteresse nommée le FORT D'ORANGE, & une Ville nommée la NOUVELLE AMSTERDAM. Ce Païs fut connu en Europe sous le nom de NOUVEAUX PAÏS-BAS. Les Suedois s'établirent aussi au Midi des Hollandois, & bâtirent dans la NOUVELLE SUEDE, GOTTENBOURG & CHRISTIANA. Avec le temps, les Hollandois les en déposterent, & s'étendirent en ce Païs-là. Mais les Anglois à leur tour conquirent ce terrein sur eux en 1666, & les obligerent l'année suivante de le leur ceder par le Traité de Breda. Ils nommerent la NOUVELLE YORCK, ce qui avoit été les Nouveaux-Païs-Bas, parce que Charles II. en donna la propriété au Duc d'YORCK son frere. On appella la NOUVELLE JARSEY, ce qui avoit été la Nouvelle Suede. Ces deux Païs étoient trop à la bienséance des Anglois, pour qu'ils en manquassent la conquête; parce qu'ils coupoient la communication de leurs Colonies, & se trouvoient jettés entre la Nouvelle Angleterre à l'Orient Septentrional, & le Maryland au Sud-Ouest.

Les Nouveaux Païs-Bas. *La Nouvelle Suede.* *La Nouvelle Yorck.* *La Nouvelle Jarsey.*

Le Maryland.

Le MARYLAND, situé au Nord de la Virginie, avoit été donné par le Roi Charles I. au Lord Baltimore; à condition de le tenir en fief & à hommage de la Couronne. La Concession est de 1632. Le Païs situé au Nord de cette Province dans les terres, ne fut occupé par les Anglois qu'en 1681, par les soins de Guillaume Pen fameux Quaker Anglois, qui en obtint de Charles II. la propriété, aux conditions ordinaires; & ce Païs est nommé la PENSIL-

1632. *La Pensilvanie.* *1681.*

SILVANIE. Cet homme qui étoit fort riche, trouvant des Sauvages d'un naturel fort doux, s'en fit aimer, & avec son argent & plus encore par une bonne conduite, il forma une Colonie mêlée d'Anglois, de François, de Suedois & de Hollandois, restes de l'ancienne Colonie de la Nouvelle Suede & des Nouveaux Païs-Bas. L'AMERIQUE.

On peut bien croire que la VIRGINIE proprement dite, c'est-à-dire le Païs auquel ce nom est demeuré, n'avoit pas été négligée dans tous ces Etablissemens. Dès l'an 1662, les Anglois s'y trouvoient assez puissans pour s'étendre au Midi dans la Floride Françoise ; & l'année suivante, cette partie de la Floride nommée aujourdhui la CAROLINE, fut donnée par Charles II. Roi d'Angleterre à plusieurs Seigneurs, qui la partagerent en autant de Comtés qui portent aujourdhui leurs noms. La prémiere Colonie Angloise y fut établie en 1670, & porta le nom du Duc d'Albemarle. La seconde, nommée Charles-Town, a fondé une Ville. Son Etablissement est de 1680. La VIRGINIE proprement dite. 1622. La CAROLINE. 1670. 1680.

Du côté du Nord, les Anglois s'approprierent l'Acadie, sous le nom de NOUVELLE ECOSSE. Elle leur a été longtemps disputée par les François, qui avoient poussé leurs Etablissemens assez avant le long de la côte, dans le temps des grandes prospérités de la France: mais les Anglois ont repris tout ce Païs-là, & se sont même fait ceder les Isles de Terre-Neuve & de S. Christophle, qu'ils partageoient auparavant avec les François. Je n'ai pas voulu interrompre la suite des Provinces qui s'étendent le long de cette côte, pour parler de la Jamaïque, qui est néanmoins une des plus importances possessions qu'ait l'Angleterre. La NOUVELLE ECOSSE.

Cette Isle, dont nous avons marqué ci-devant la découverte & la conquête par les Espagnols, leur Conquête de la JAMAÏQUE

par les Anglois en 1655.

leur étoit demeurée aussi-bien que l'Isle de Cuba dont elle est voisine. Sous la Tyrannie de Cromwel, une Flotte composée de dix-sept navires de guerre & d'un grand nombre de bâtimens de transport, se rendit aux Isles de l'Amerique sous les ordres de l'Amiral Pen ; & les troupes de débarquement qu'on faisoit monter à 10000 hommes, étoient sous les ordres de Venables. Ils en vouloient à l'Isle Espagnole, où ils débarquerent assez loin de la Capitale. Les Espagnols, avertis de la descente & de la marche des Anglois, leur couperent le chemin, & cinquante fuseliers placés dans un bois les mirent en un si grand desordre, qu'ils ne penserent plus qu'à regagner leurs vaisseaux, après avoir eu 600 hommes tués, 300 blessés & 200 pris. On célèbre tous les ans dans cette Capitale une Fête en action de graces de cette victoire. Mais l'orage détourné de dessus cette Isle, alla fondre sur la Jamaïque, où il s'en falloit bien qu'on fût autant en état de s'en garantir. Aussi les côtes & toutes les habitations de la campagne furent-elles abandonnées d'abord, & les Anglois s'y répandirent & s'y logerent sans opposition.

Les Espagnols ne perdirent pourtant pas courage. En attendant qu'il leur vînt du secours de Cuba où ils en avoient envoyé demander, ils se retirerent dans les montagnes & dans les forêts dont ils connoissoient tous les détours, & tinrent quelquefois en échec leurs Ennemis. Les François venoient d'être reconciliés avec les Anglois, & étoient au contraire en guerre avec les Espagnols. Les Anglois, pour se délivrer de l'inquiétude que ceux-ci leur donnoient, s'aviserent de mettre à prix les têtes des Espagnols, & le firent savoir aux Boucaniers François, qui accoutumés à poursuivre les bêtes dans

dans les lieux les plus inaccessibles, leur parurent fort propres à dénicher les Espagnols de leurs retraites. Les Boucaniers accoururent en effet en grand nombre à la Jamaïque, & firent en peu de temps un si grand carnage des Espagnols, que le reste n'eut point d'autre parti à prendre que de composer avec les Anglois & de leur abandonner l'Isle, qui est depuis ce temps-là demeurée à la Couronne Britannique. Venons aux Païs situés au Nord de l'Amerique Septentrionale. L'AMERIQUE.

On a vu combien les efforts que fit Frobisher pour trouver un passage aux Indes par le Nord, furent inutiles. Ce mauvais succès ne découragea point les autres. Il avoit vu des routes, fermées par les glaces à la vérité; mais on ne desespera point de trouver une ouverture dans laquelle on pourroit pénétrer plus loin qu'il n'avoit fait. Six ans après son troisieme voyage, c'est-à-dire l'an 1585, Jean David de Darmouth avança vers le Nord jusqu'à 66 d. 40'. & rangea les côtes au Sud jusqu'au 56 d. & même jusqu'au 54, où il trouva un Bras de mer au Couchant. Il crut avoir enfin découvert ce que l'on cherchoit, mais après avoir essuyé bien du gros temps, il fut obligé de s'en retourner en Angleterre. Au mois d'Octobre de l'année suivante, il fit un nouveau voyage, qui ne lui réussit pas mieux que le prémier. Il y gagna pourtant une espèce d'immortalité, & son nom est resté au Détroit qu'il découvrit.

1585. DAVID trouve le Détroit qui porte son nom.

1586.

Il se passa près de vingt ans, sans que l'on se risquât à courir le même chemin. Enfin Henri Hudson Anglois alla aux mêmes lieux en 1607, & les découvrit de nouveau. Il pénétra jusqu'au 80. d. 23' mais le froid de ce climat est si terrible, qu'à peine la terre y produit quelques plantes. L'année 1608 il y fit un voyage, mais il

1607. BAYE & DETROIT de HUDSON.

1609. 1610. il n'alla pas plus loin que dans le prémier. En 1609 il fit pour les Hollandois le voyage dont nous avons parlé, & en 1610 il y retourna & avança cent lieues plus loin qu'aucun autre n'avoit fait, lorsqu'il fut surpris par les glaces qui

Voyages & mort de Hudson. 1611. l'arrêterent tout l'Hiver. Au Printemps de 1611 il remit à la voile pour avancer encore plus loin; mais lorsqu'il aborda à terre, il fut pris avec sept hommes de son Equipage; le reste fut abandonné à la merci des vents, Hudson & les siens périrent en cette occasion, & tout le fruit qui lui revint de ses malheurs, se borna au triste avantage de donner son nom à un Détroit & à une Baye, que l'on nomme sur les Cartes le Détroit & la Baye de Hudson.

Avantures d'un vaisseau Danois dans la Baye de Hudson. Les Danois prétendent que cette Baye étoit déja découverte par un homme de leur Nation, & qu'on la nomma Christiania, du nom de Christian IV, Roi de Dannemarc. Ils disent que les Danois ayant passé le Détroit, continuant toujours vers le Nord, aborderent enfin la Terre-ferme à une riviere qu'on a nommée la Riviere Danoise, & que les Sauvages appellent Monoteousibi, qui signifie Riviere des Etrangers; que là ils mirent leurs vaisseaux en état d'hiverner, & se logerent le mieux qu'ils purent, mais avec moins de précaution qu'il ne falloit pour supporter les rigueurs de l'Hiver qu'ils avoient à passer dans ce lieu-là: qu'en effet ils en furent tellement surpris & accablés de tant de miseres, qu'ils périrent tous durant cet Hiver. On ajoute que le Printemps étant venu, les eaux chargées de glaces se déborderent avec leur impétuosité ordinaire, & emporterent le vaisseau avec tout ce qui étoit dedans, à la reserve d'un canon de fonte d'environ huit livres de bale. Suivant ce recit, les Sauvages furent bien étonnés l'Eté suivant, lorsqu'ils arriverent dans ce

ce lieu, de voir tant de cadavres étrangers qui leur ressembloient si peu; ils s'effrayerent & s'enfuirent, ne sachant que penser de ce spectacle. Cependant leur crainte diminuant peu à peu, leur curiosité s'augmenta. Ils retournerent au même endroit, dans la vue de piller la hutte des Danois. Malheureusement pour eux, ils y trouverent de la poudre, dont ils ne connoissoient point les effets. Ils eurent l'imprudence d'y mettre le feu qui les fit sauter en l'air, & brula la hutte & tout ce qu'ils étoient venus piller, de maniere qu'ils ne profiterent que des clouds & autres ferremens qu'ils ramasserent dans les cendres. Il manque à ce recit, d'y avoir marqué par quelle voye on a été instruit de ces détails. Il n'est point question de contester le voyage des Danois en ce Païs-là; mais il doit suffire qu'il y a dans ce récit des particularités dont on auroit dû spécifier les témoins, puisqu'il faudroit qu'il fût resté au moins un spectateur pour en faire le détail.

L'AMERIQUE.

Quoiqu'il en soit, Hudson est le prémier qui ait fait connoitre cette Baye qui porte son nom. En la même année qu'il périt, c'est-à-dire, l'an 1611, le Chevalier Thomas Button fit le même voyage. Il laissa la Baye de Hudson au Midi, & silla environ deux cens milles plus avant vers le Sud-Ouest, découvrit un grand Païs qu'il nomma le Païs de Galles; & passa l'Hiver dans le Port nommé aujourdhui le PORT DE NELSON; & après avoir donné son nom à cette Baye qui n'est que la partie occidentale de celle de Hudson, il s'en retourna à l'Isle de DIG.

Voyage & BAYE de BUTTON.

En 1616, Baffin avança fort avant au Nord dans une Baye qui porte aujourdhui son nom; & comme il ne cherchoit qu'un passage, ne le trouvant point, il revint par où il étoit allé.

1616. Voyage & BAYE de BAFFIN.

En

L'AMERIQUE. 1641. Voyage de JAMES & de FOX.

En 1641, le Capitaine James fit voile vers le Nord-Oueſt, & après avoir longtemps couru ces mers, il arriva à l'Iſle de CHARLETON ſous le 52 d. & y paſſa l'Hiver. Le Capitaine Fox entra auſſi dans le même deſſein & découvrit le Païs; mais il n'alla pas plus loin que le Port de Nelſon. Les guerres civiles, dont l'Angleterre fut agitée, ne laiſſerent pas continuer ces découvertes, qui ceſſerent pour quelque temps.

Ce fut dans cet intervalle que deux François, nommés Des Groiſeliers & Radiſſon, établis dans le Canada, étant chez les Outaouas, apprirent d'eux qu'on pouvoit aller par terre à un bout de cette Baye. Ils les prierent de les y accompagner; ce qu'ils firent. Après avoir pris connoiſſance des lieux, & bien remarqué le chemin, ils retournerent à Quebec, & propoſerent aux principaux Marchands d'y envoyer un vaiſſeau. Leurs pourſuites furent inutiles. Ils crurent qu'on y auroit plus d'égard en France, ils y paſſerent; on ne daigna pas les écouter. Après bien des Placets, des Requêtes & des dépenſes, ils perdoient courage, quand l'Ambaſſadeur d'Angleterre qui étoit alors à Paris, crut rendre ſervice à ſa Nation en faiſant paſſer ces deux hommes au ſervice de l'Angleterre, & par-là tranſporter à ſa Nation les prétentions qu'on pouvoit former ſur leur découverte. Ils ſe rendirent à Londres ſur les eſpérances que l'Ambaſſadeur leur donna. Ils y furent reçus à bras ouverts, & on les envoya dans cette Baye avec le Capitaine Gillam en 1667. Il paſſa le Détroit de Hudſon, entra dans la Baye de Baffin juſqu'au 75 d. & delà prenant ſa route vers le Midi, il arriva au 51 d. & profitant de la riviere qu'on a enſuite appellée la Riviere du Prince Robert, il commença

1667. Voyage de GILLAM.

un

un Commerce paisible avec les Naturels du Païs. Il bâtit en cet endroit un Fort qu'il nomma Charles-Fort, & ramena en Angleterre son vaisseau richement chargé. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que les Intéressés au vaisseau qu'il avoit monté obtinrent de Charles II. une Patente qui leur accordoit à eux & à leur héritiers la Baye de Hudson & le Détroit de même nom. La Patente est du 2 Mai 1670.

L'AMERIQUE.

Les Anglois s'approprient la Baye de Hudson. 1670.

Les Anglois demeurerent paisibles possesseurs de cette acquisition environ 24 ans. Mr. d'Iberville arma en 1694 deux navires pour faire des conquêtes dans cette Baye, & y commencer un Etablissement. Serigny son frere, qui les commandoit, passa par le Canada, pour se fortifier de cent Canadiens. Il partit de Quebec le 10 Août, & arriva à la rade du Port de Nelson le 24 Septembre. Il disposa tout son monde & toute son artillerie pour l'attaque du Fort; & à force de bombes se rendit maitre de ce poste, qu'il nomma le Fort Bourbon. Mr. d'Iberville y fit son entrée le 15 de Fevrier 1695 & la riviere sur laquelle le Fort est bâti fut nommée la riviere de Ste. Therese, parce que le Fort avoit été pris le 15 d'Octobre, jour où l'Eglise célèbre la mémoire de cette Sainte.

Les François y arrivent. 1694.

Ils prennent le Fort de Nelson. 1695.

Au mois de Juillet de la même année 1695, Mr. d'Iberville partit avec ses deux vaisseaux, & laissa un Commandant, un Lieutenant, & un Directeur du Commerce, avec 67 hommes pour la garde du Fort. Mais le 2 Septembre de l'an 1696, les Anglois revinrent avec quatre vaisseaux de guerre & une galiote à bombes, & obligerent les François à rendre le Fort, qu'ils reprirent pourtant en 1697. Ceux-ci le garderent jusqu'à la Paix d'Utrecht; & par ce Traité non seulement ils en firent la restitution à la Grande-Bretagne, mais même il falut lui faire

Les Anglois le reprennent. 1696.

Les François s'en saisissent de nouveau. 1697.

sa-

L'AMERIQUE. Ils rendent la Baye de Hudson en 1714.

satisfaction des déprédations faites en temps de paix. Cette restitution se fit l'an 1714. Il n'est pas nécessaire d'avertir, que sur toutes les côtes que les Anglois parcoururent dans ces climats, ils donnerent des noms Anglois à tous les Païs qu'ils côtoyerent.

L'ISLANDE & le GROENLAND connus depuis très longtemps.

Il nous reste encore à parler du Groenland & de l'Islande, dont les Danois nous ont donné la connoissance; & cette connoissance est si ancienne, qu'il est surprenant que l'Amerique leur ait échapé. Adam de Breme, Historien qui vivoit dans le XI. Siecle, parle de l'Islande dans sa Description du Dannemarc & autres Païs septentrionaux, & dit positivement que c'est l'Isle de Thylé des Anciens. Mais longtemps auparavant, non seulement l'Islande, mais encore le Groenland étoient connus. Il y a un Acte de Louis le Débonnaire, daté d'Aix-la Chapelle le

834. 15 Mai 834. C'est un Privilege accordé à l'Eglise de Hambourg. Il y est parlé bien expressément de l'Islande (*a*) & du Groenland. Voila le plus ancien témoignage que je connoisse de ces deux Païs. Mais comme le Groenland n'a été découvert qu'après l'Islande, nous commencerons par cette Isle.

DE L'ISLANDE.

Un Historien Islandois, nommé Angrim, parle de trois Découvertes de l'Islande faites dans le même siecle, & il croit que ce sont les prémieres; en quoi il se trompe. Selon lui, Naddoc qui alloit aux Isles de Faro, fut jetté par la tempête sur les côtes orientales de l'Islande, qu'il nomma SNEELAND, ou Païs de Neige, à cause des hau-

(*a*) *Danorum, Suecorum, Norvein, Terræ Gronlandon, Halingalandon, Islandon, Seredevindon, & omnium Septentrionalium & Orientalium Nationum magnum cœlestis gratiæ Prædicationis sive adquisitionis patefecit ostium.*

hautes neiges qu'il y trouva. Il ne s'y arrêta pas. A son retour il parla de ce Païs à un Suedois nommé Gardar, qui y alla en 864, y passa l'Hiver, & nomma l'Isle GARDARHOLM, c'est-à-dire l'Isle de Gardar. Le nom de Gardar se trouve encore au fond d'une Baye au Sud-Ouest de l'Isle. Un troisieme Pirate s'y rendit. Il se nommoit Flocco, & étoit Norvegien. En partant de Hetland l'une des Orcades, il prit trois corbeaux; & lorsqu'il se crut bien avant en mer, il en lâchã un qui retourna à l'Isle de Hetland, dont on n'étoit pas encore aussi éloigné que l'on pensoit. Il avança sa route, & jetta un second corbeau, qui, après avoir bien voltigé & ne trouvant point où s'arrêter, revint au vaisseau. On réussit mieux au troisieme: celui-ci vit l'Islânde, vola de ce côté-là, & on le suivit. Il aborda à la partie orientale, où l'on passa l'Hiver. Les glaces dont on fut assiegé au Printemps, firent donner au Païs le nom d'ISLANDE, c'est-à-dire Païs de Glaces. L'Historien Islandois n'est pas bon Chronologiste. S'il étoit vrai que ce nom n'eût été donné qu'à ce troisieme voyage postérieur à l'année 864, comment se pourroit-il faire que dès l'an 834. ce nom eût été connu en Allemagne? Il vaut mieux dire que tous ces faits sont rapportés avec tant de négligence, qu'il est difficile de les accorder avec d'autres monumens qui les démentent. Angrim, qui prétend avoir tiré son Livre des Annales d'Islande, reconnoit pour le prémier habitant & fondateur de la Nation Islandoise, Ingulfe Baron de Norvege, lequel se retira en Islande avec son beau-frere Hiorleif, pour avoir tué deux freres des plus grands Seigneurs de leur contrée. C'étoit un usage en Norvege, que les Bannis en quittant leur maison, en emportoient avec eux les portes.

L'AMERIQUE. 864.

Origine de ce nom.

L'AMERIQUE.

tes. Ingulfe, qui n'avoit pas manqué à cette coutume, jetta les siennes en mer quand il fut à la vue de l'Islande, afin de s'établir à l'endroit où elles aborderoient. Il aborda néanmoins en un endroit différent, quoique sur la côte méridionale, & ne les retrouva que trois ans après. Ils commencerent par visiter l'Isle l'an 870, & ne commencerent que l'an 874 à s'y établir. Ils reconnurent que des Anglois & des Irlandois y étoient venus, parce qu'ils y trouverent des cloches, des croix, & d'autres ouvrages faits à la maniere d'Irlande & d'Angleterre. Les Islandois nommoient les Irlandois Papas, d'où vint le nom de Papas à la partie orientale où *ils* abordoient ordinairement.

Du GROENLAND. Avantures d'Erric le Rousseau.

La découverte du Groenland est plus détaillée & plus historique ; mais il manque la Chronologie. Un Gentilhomme Norvegien nommé Tolvarde, & son fils Erric surnommé le Rousseau, ayant commis un meurtre en Norvege, s'enfuirent en Islande, où Tolvalde mourut. Son fils Erric, homme violent, tua aussi un homme en Islande; & craignant de tomber entre les mains de la Justice, se souvint que quelqu'un lui avoit parlé du Groenland. Il s'y réfugia; & y aborda par une embouchure qui sépare deux Caps, dont l'un est au bout d'une Isle située vis-à-vis du Continent, & l'autre fait partie du Continent même. Le Cap que forme l'Isle s'appelle HUIDSERKEN, & *celui* de *la* Terre-ferme HUARF. Entre les deux *il* y a une bonne Rade nommée Sandstasm, où les vaisseaux sont à couvert du mauvais temps & en sureté. Huidserken est une montagne prodigieusement haute, & sans comparaison plus haute que Huarf. Erric l'appella d'abord Mukla Jokel, c'est-à-dire le Grand Glaçon. Elle fut appellée ensuite Bloserken, c'est-à-dire Chemise

mife Bleue, & enfin Huidferken, c'eft-à-dire Chemife Blanche. Cette différence de couleurs vient des différens afpects de la neige dont elle eft couverte. Erric, avant que de s'engager plus avant, reconnut l'Ifle, y defcendit & la nomma ERRICSCUN, de fon nom. Il y demeura tout l'Hiver; & au Printemps il paffa en Terre-ferme qu'il nomma GROENLAND ou Terre Verte, à caufe de la verdure de fes pâturages & de fes arbres. Il defcendit à un Port qu'il nomma ERRICSFIORD, c'eft-à-dire le Port d'Erric; & peu loin de ce Port il fe fit un logement qu'il nomma Oftrebug, c'eft-à-dire Habitation Orientale. L'Automne d'après il alla au Couchant; & y fit un autre logement qu'il appella Weftrebug, c'eft-à-dire Habitation Occidentale. Mais, foit que le Continent lui parût moins fûr, foit par quelque autre raifon, il retourna dans fon Ifle l'Hiver fuivant. L'Eté d'après il repaffa au Continent, & avançant vers le Nord il trouva un grand rocher qu'il nomma Sneefiel, c'eft-à dire Rocher de Neige, & découvrit un Port où il trouva beaucoup de corbeaux; il le nomma Ravens Fiord, c'eft-à-dire le Port des Corbeaux. Il eft au Nord d'Erricsfiorde, & on va de l'un à l'autre par un bras de mer qui les joint. A la fin de l'Automne Erric revint dans fon Ifle, & y paffa le troifieme Hiver. Il trouva le moyen de faire fa paix avec les Iflandois, fe rendit chez eux & leur vanta fi bien les avantages du Païs qu'il avoit acquis, qu'il les engagea à y venir en affez bon nombre, & s'y fit un Peuple.

L'AMERIQUE.

Erric avoit mené avec lui fon fils Leiff en Iflande. Celui-ci paffa en Norvege où regnoit alors Olaüs Trugger. Il lui parla magnifiquement de la bonté de la terre que fon pere avoit trouvée. Ce Roi, qui venoit d'embraffer le

Leiff, fils d'Erric, fe fait Chrétien.

Christianisme, fit instruire Leiff, qui fut baptisé, & Trugger voulut qu'il passât l'Hiver auprès de lui. L'Eté suivant il le renvoya vers son pere en Groenland, & lui donna un Prêtre pour instruire Erric & le peuple qui étoit avec lui. Leiff arriva heureusement après une navigation fort dangereuse, & fut surnommé Leiffdenhepne, c'est-à dire Leiff l'heureux. Son pere le reçut assez mal, de ce qu'il amenoit des Etrangers, & leur avoit montré le chemin d'un Païs qu'il vouloit se conserver. Ces Etrangers étoient le Prêtre & quelques pauvres matelots dont le vaisseau ayant tourné, ils s'étoient mis sur la quille, où ils n'attendoient plus que la mort, quand Leiff les trouva, en eut compassion, & les sauva en les prenant dans son navire. Leiff raconta cette histoire à son pere, lui représenta les devoirs de l'humanité, & l'appaisa. A l'égard du Prêtre, Leiff disposa si bien l'esprit farouche d'Erric, qu'il le porta à écouter cet Ecclésiastique, & il eut la consolation d'avoir procuré sa conversion & celle du peuple qui étoit avec lui. Selon quelques-uns, ces derniers faits arriverent vers l'an 770.

Conversion d'Erric & du Groenland.

Division du Groenland.

Les Successeurs d'Erric s'étant multipliés au Groenland, s'engagerent plus avant dans le Païs, & trouverent entre des montagnes des plaines fertiles, des prairies, & des rivieres. Ils diviserent le Groenland en Oriental & Occidental, selon la division qu'avoit faite Erric en nommant ses deux habitations d'Ostrebug & de Westrebug. Ils bâtirent à la partie orientale une Ville qu'ils nommerent GARDE. C'est où les Norvegiens portoient tous les ans des marchandises pour les vendre aux habitans & les y attirer. Leurs enfans allerent plus avant, & bâtirent une autre Ville qu'ils appellerent AL-

BE;

BE; & comme le zèle de ces nouveaux Chré- L'AMERIQUE.
tiens s'augmentoit, ils éleverent un Monaſtère
ſur le bord de la mer ſous le titre de S. Thomas. La Ville de Garde fut la réſidence de leurs Evêques; l'Egliſe, conſtruite ſous l'invocation de S. Nicolas le Patron des gens de Mer, fut la Cathédrale; & le Groenland eut ſon Evêque particulier qui étoit ſuffragant de Drontheim. En 1389, Henri Evêque de Garde aſſiſta aux Etats de Dannemarc, qui ſe tenoient à Nieubourg dans l'Iſle de Funen.

Le Groenland reconnoiſſoit pour ſes Rois celui de Norvege, & étoit gouverné ſelon les loix d'Iſlande par des Vicerois qui étoient envoyés par la Cour, à laquelle il payoit tribut. L'an 1256 Magnus étant Roi de Norvege, le Groenland ſe révolta & refuſa de payer le tribut. Magnus engagea Erric Roi de Dannemarc dont il avoit épouſé la niece, à équiper une Flotte pour réduire les rebelles. Ceux-ci n'eurent pas plutôt vu le Pavillon Danois, qu'ils ſe ſoumirent. On compta pour un acte de générosité à Erric, de n'avoir pas profité de cette occaſion pour s'approprier le Groenland, & de l'avoir laiſſé à Magnus & à ſes enfans. Cette paix fut faite l'an 1261; & le Traité ſigné en Norvege par trois Députés du Groenland. Ce tribut étoit affecté pour la table des Rois de Norvege, & il n'étoit permis à aucun marinier d'aller en Groenland ſans permiſſion, ſur peine de la vie. Après l'extinction des Rois de Norvege, cette Couronne paſſa aux Rois de Dannemarc qui l'ont conſervée.

Révolte du Groenland réprimée par Erric de Dannemarc.

1256.

1261.

Marguerite, qui avoit fait cette union, étoit Reine de Dannemarc lorſque Henri l'Evêque de Garde, dont on a déja parlé, vint dans l'Iſle de Funen pour aſſiſter aux Etats l'an 1389. 1389.
Vers ce temps-là des Marchands Norvegiens étant

tant allés en Groenland fans congé, furent accufés d'avoir enlevé les tributs deftinés pour la table de la Reine. Cette Princeffe les traita févèrement, & ils auroient été pendus, fans les fermens les plus faints par lefquels ils atteftèrent fur l'Evangile qu'ils avoient été au Groenland fans deffein; que la tempête les y avoit jettés; qu'ils n'en avoient rapporté que des marchandifes qu'ils avoient légitimement achetées & payées, fans toucher en aucune façon aux tributs dont on leur imputoit l'enlevement. Sur leur ferment ils furent relâchés: mais le danger qu'ils avoient couru, & le renouvellement des menaces rigoureufes que l'on publia contre ceux qui iroient au Groenland fans congé, effrayerent fi bien les autres, que depuis ce temps-là, ni Marchands, ni Matelots n'oferent s'y hazarder. La Reine y envoya quelque temps après deux navires qui ne revinrent point, & on ne put en avoir aucune nouvelle. Cela augmenta la terreur, & on n'ofa plus fe rifquer fur cette mer.

La navigation du Groenland eft interdite.

1406. *L'Archevêque de Drontheim facre un Evêque pour le Groenland qui eft abandonné.*

Vers l'an 1406, Eskild Archevêque de Drontheim voulut avoir le même foin du Groenland que fes prédéceffeurs avoient eu. Il facra un Evêque nommé André pour fuccéder à Henri de Garde, en cas de mort. André s'embarqua, & fit voile; & on n'en entendit plus parler, non plus que de l'Evêque Henri. Ces malheureufes défenfes ôterent aux Colonies du Groenland la feule reffource qui les faifoit fubfifter. Marguerite, engagée dans les guerres de Suede, ne fongea point à les révoquer. Erric de Pomeranie qui lui fuccéda, étoit étranger en Dannemarc, & ne s'informa feulement pas s'il y avoit au monde un Groenland. Chriftophle de Baviere qui regna après lui, employa tous fes foins à faire la guerre aux Vandales. La Mai-

Maison d'Oldenbourg monta ensuite sur le Trô- L'AMERIQUE.
ne de Dannemarc en 1448. Christian I. tourna toutes ses pensées vers le Midi, & fit le voyage de Rome. Christierne II. bien loin de recouvrer un Païs si éloigné, perdit la Suede & le Dannemarc. Frederic I. son oncle, que les Danois mirent en sa place, ne songea qu'à s'assurer la Couronne. Erric Valcandor Chancelier de Christierne, & Gentilhomme Danois, ayant été fait Archevêque de Drontheim, s'appliqua à la recherche du Groenland. Il lut tous les Livres qui en parloient, confera avec les marchands & les gens de mer pour en retrouver des traces, & fit dresser une Carte de la route qu'il falloit tenir pour y arriver. Mais comme il vouloit executer ce dessein, il fut chassé de son Siège par Frederic, qui craignoit son attachement pour Christierne; & les Compagnies qu'il avoit formées pour cette entreprise furent dissipées. L'Archevêque se sauva à Rome, où il mourut.

Les Rois de Dannemarc songent à retrouver le Groenland.

Christian III, Successeur de Frederic, fit chercher le Groenland; la trace de cette route étoit perdue, & on ne put la retrouver. Ce Prince leva alors les défenses de ses prédécesseurs, & la navigation au Groenland fut permise à quiconque pourroit y aller. Mais les Norvegiens étoient alors dans un état de langueur, de foiblesse & de pauvreté, qui ne leur permit pas de rien tenter de ce côté-là. Frederic II. son fils eut les mêmes vues. Il y envoya vers l'an 1588 Magnus Heigningsen, qui à son retour rapporta qu'il avoit vu la côte qu'il alloit chercher, mais qu'il n'avoit pu en approcher; & ce qu'il y eut de plus étonnant dans son récit, c'est qu'il prétendit qu'à une des côtes son vaisseau avoit été arrêté en pleine mer, en un lieu où l'eau ne lui manquoit pas,

1588.

Avanture surprenante d'un vaisseau.

L'AMERIQUE. pas, où il n'y avoit point de glace, & avec un vent aſſez frais. Il attribua ce prodige à quelque aimant placé au fond de cette mer; s'il eût entendu parler de la Remore, elle lui eût fourni une excuſe auſſi plauſible que l'Aimant. Frobisher, qui avoit été peu d'années auparavant ſur cette côte, ſes trois voyages s'étant terminés au Groenland comme j'ai dit ci-deſſus, n'avoit rien trouvé de pareil. On jugera de ce Phénomène comme l'on voudra; mais avant que d'en chercher la cauſe, il ſeroit bon de bien conſtater le fait.

Le Groenland retrouvé ſous Chriſtian IV.

Chriſtian IV. fils de Frederic II. prit à cœur la découverte du Groenland. Pour y réuſſir mieux que n'avoient fait ſes prédéceſſeurs, il fit venir d'Angleterre un Pilote expert, & lui donna la conduite d'un des trois vaiſſeaux de la Flotte que devoit commander, en qualité d'Amiral, Gotske Lindenau, Gentilhomme Danois. Ils partirent du Sund aux prémieres chaleurs 1605. de 1605. Les trois vaiſſeaux firent route enſemble durant quelque temps; mais quand le Capitaine Anglois fut à la hauteur où il vouloit être, il prit le Sud-Oueſt de peur des glaces.

Divers voyages au Groenland.

L'Amiral Danois, qui ne crut pas devoir le ſuivre, prit le Nord-Oueſt, & arriva au Groenland par un autre endroit. Les Sauvages ne l'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils vinrent ſur ſon vaiſſeau & trafiquerent avec les Danois tout ce qu'ils avoient. Il n'oſa riſquer une deſcente, n'ayant pas aſſez de monde pour s'expoſer parmi un ſi grand nombre de Sauvages, de la bonne foi deſquels il n'étoit pas ſûr. Il étoit arrivé ſeul en ce parage; il en partit ſeul au bout de quatre jours, & retourna en Dannemarc.

L'autre vaiſſeau étoit allé avec l'Anglois. Ils arriverent au Groenland vers ſa pointe méridio-

dionale. Le Capitaine Anglois trouva le long de cette côte quantité de bons Ports, & leur donna des noms Anglois : ils trouverent des pierres dont on fit l'essai en Dannemarc, & du quintal on tira vingt-six onces d'argent. Le Roi fut content de ce succès, & renvoya l'année suivante 1606, Lindenau avec cinq vaisseaux. Cette Flotte partit du Sund le 8 Mai, & tint la même route que l'Anglois par le Sud-Ouest. Un des vaisseaux s'égara par le brouillard ; les quatre autres toucherent au Groenland le 3 d'Août. Un enlevement que les Danois avoient fait de quelques Sauvages au voyage précédent, leur fit tort en celui-ci. Les Groenlandois étoient sur leurs gardes, & préparés à les repousser. Ils ne voulurent ni permettre la descente, ni aborder les navires comme autrefois. Un valet qui se risqua d'aller à terre, fut d'abord saisi, tué & mis en pièces ; & après cette vengeance les Sauvages se retirerent hors de la portée du canon. Lindenau ne voyant rien à faire pour lui sur cette côte, reprit la route de Dannemarc, & retrouva en chemin le cinquieme vaisseau qui étoit égaré. Une tempête les sépara de nouveau tous cinq, & ils ne se joignirent qu'un mois après. Ils arriverent enfin à Copenhague le 5 Octobre.

L'AMERIQUE.

1606.

On ne sait pas bien en quelle année se fit le troisieme & dernier voyage qui fut entrepris par les ordres de Christian IV. Deux gros vaisseaux commandés par Karnsten Richardsen, de Holstein, & montés par des mariniers de Norvege & d'Islande, partirent du Sund le 12 Mai. Le 8 Juin ils virent les montagnes de Groenland: mais la côte se trouva si remplie de glaces, qu'on ne put aborder la terre. Elles étoient amoncelées de maniere qu'elles paroissoient de grands rochers. Le Holsteinois re-

P 5 tourna

L'AMERIQUE.

tourna en Dannemarc ſans avoir rien fait. Il étoit ſeul, & ſon vaiſſeau de conſerve avoit été ſéparé de lui par une tempête. Le Roi ſe contenta des excuſes de ce Capitaine.

Compagnie du Groenland établie en Dannemarc.

Le Roi de Dannemarc rebuté n'envoya plus au Groenland; mais comme les défenſes d'y aller étoient levées, des Marchands de Copenhague formerent une Compagnie qui entreprit cette navigation, & y engagerent des perſonnes de condition. Cette Compagnie envoya en 1636 deux navires qui allerent au Détroit de Davis, (car c'eſt ainſi que l'uſage François nomme le Détroit découvert par Jean David), & à cette partie du Groenland nouveau qui eſt ſur la côte de ce Golphe. Ils trafiquerent avec les Sauvages du païs.

Mauvais ſuccès d'un Pilote.

Le Pilote qui les conduiſoit trouva un rivage, dont le ſable reſſembloit à de l'or par ſa couleur & par ſa peſanteur. Il y courut avec joye, en remplit ſon vaiſſeau, & revint en Dannemarc. Le Grand-Maréchal, Chef de la Compagnie du Groenland, fut étonné d'un ſi prompt retour. Le Pilote lui dit qu'il avoit une montagne d'or dans ſon vaiſſeau. Des Orfevres examinerent ce ſable, & n'en tirerent pas un ſeul grain d'or. Le Grand-Maréchal, piqué contre le Pilote, lui ordonna pour punition de retourner à ſon vaiſſeau, d'entrer dans la Mer Baltique, & d'y jetter tout ſon ſable en pleine mer. Le pauvre homme, qui crut perdre ſa fortune, obéit & en mourut de chagrin. Il y avoit de la précipitation dans la conduite du Grand-Maréchal. D'un pareil ſable trouvé dans les Mines de Norvege, on tira beaucoup d'or à proportion de la quantité du ſable. D'ailleurs les Orfevres qui travaillerent le ſable du Pilote, étoient des ignorans, qui n'auroient pas même trouvé de l'or dans ce qu'on tire des Mines du Pérou.

Il

Il y auroit de l'injuſtice à paſſer ſous ſilence le voyage que fit dans ces quartiers-là le Capitaine Munck, à qui Chriſtian IV. commanda d'aller chercher un paſſage aux Indes Orientales par le Détroit que Hudſon avoit déja découvert. Munck partit avec deux vaiſſeaux pour ce voyage, le 16 Mai 1619. Il y avoit quarante-huit hommes ſur l'un, & ſeize ſur l'autre. Le 20 Juin il étoit au Cap de Farewell, au Midi du Groenland. Il prit ſa route de l'Oueſt au Nord, trouva quantité de glaces qu'il évita, entra dans le Détroit de Hudſon qu'il nomma le Détroit de Chriſtian, aborda une Iſle ſur la côte du Groenland, & en prit connoiſſance. On la trouva habitée; il y prit des Rennes & la nomma Reenſund, c'eſt-à-dire le Détroit des Rennes; & le Port où il paſſa quelques jours fut nommé Munkenes. Il y arbora le nom & les Armes du Roi ſon Maitre. Il en partit le 22 Juillet. Les orages & les glaces l'obligerent de ſe mettre à couvert le 28 entre deux Iſles, & il fut en riſque de périr dans le Port même. Il appella ce Détroit Hare-Sund, ou le Détroit des Lievres, parce qu'il en vit en quantité dans l'Iſle voiſine. Il y laiſſa le nom & les Armes du Roi. Il quitta ce petit Détroit le 9 d'Août, fit voile vers l'Oueſt-Sud-Oueſt avec un vent de Nord-Oueſt, aborda la côte méridionale du grand Détroit, & trouva une grande Iſle qu'il nomma Snéeland, à cauſe des neiges qui la couvroient. Le 20 d'Août il prit de l'Oueſt au Nord; mais les brouillards l'empêcherent de voir la terre, quoique la largeur du Détroit ne ſoit que de ſeize lieues en cet endroit. Il entra enfin dans la Baye de Hudſon, qu'il nomma en Latin MARE NOVUM, Mer Nouvelle, & MARE CHRISTIANUM, Mer Chriſtiane. Le prémier de ces deux noms fut proprement don-

L'AMERIQUE.
Expédition de Jean Munck: ſes découvertes.

L'AMERIQUE.

donné à la partie ſeptentrionale, & le ſecond à la méridionale. Il tint tant qu'il put la route de l'Eſt-Nord-Oueſt, juſqu'à ce qu'il fut par le 63. d. 20. Là les glaces l'arrêterent, & l'obligerent de paſſer l'Hiver à un Port qu'il nomma Munckens Winterhaven, c'eſt-à dire le Port d'Hiver de Munck; & il nomma la Contrée voiſine NOUVEAU DANNEMARC.

Il arriva à ce Port le 7 Septembre, & retira ſes vaiſſeaux dans un Port voiſin, où il les répara. Ses Compagnons ſe logerent pour l'Hiver. Le Port étoit à l'embouchure d'une riviere qu'il voulut reconnoitre; mais à une lieue & demie il trouva des cailloux qui arrêterent ſa chaloupe. Il prit quelques hommes avec lui, & marcha trois ou quatre lieues dans les terres. Il vit bien des traces d'hommes, & des preuves qui ne laiſſoient pas douter que le Païs ne fût habité; mais il ne vit aucun homme. Nos Danois firent proviſion de bois pour ſe chauffer, & firent une chaſſe qui leur épargna leurs vivres. Mais l'Hiver devint ſi rude, que toutes les liqueurs ſans en excepter l'eau de vie ſe gelerent juſqu'au fond, & briſerent leurs vaiſſeaux. Les maladies & particulierement le ſcorbut les attaquerent; tous ſans exception furent malades & hors d'état de ſe ſecourir. La mortalité devint preſque générale. Au mois de Mai 1620, ceux qui étoient le plus affligés de ces maux, ſentirent leurs douleurs augmenter. La diſette ſe joignoit à tant de miſeres. Les forces leur manquoient pour prendre des oiſeaux & des animaux qui auroient pu les nourrir. Munck malade comme les autres ſe trouva ſeul dans une hutte, & ſi mal qu'il n'attendoit plus que la mort. Mais ſe ſentant les forces un peu revenues, il ſortit de ſa hutte pour voir ce qui reſtoit de ſes compagnons. Il n'y en

avoit

avoit plus que deux, le reste étoit mort. L'AMERIQUE.
Ces trois hommes se consolerent & s'encourageerent ; ils gratterent la neige, & trouverent dessous, des herbes & des racines qui les ranimerent. La pêche & la chasse acheverent de leur donner une nourriture plus fortifiante. La chaleur revint, & ils se sentirent assez de courage pour repasser en Dannemarc. Ils laisserent leur grand vaisseau, d'une trop difficile manœuvre pour trois hommes, & prirent leur Frégate. Le Port où ils avoient laissé leurs vaisseaux à l'abri fut appellé Jens Munskes Bay, c'est-à-dire la Baye de Jean Munck. Les glaces les embarasserent longtemps ; ils gagnerent pourtant le Cap de Farewell, & entrerent dans l'Océan. Une tempête les mit en grand danger; cependant ils aborderent le 21 de Septembre à un Port de Norvege, où ils furent en risque de périr. Ils eurent le bonheur de se mettre à l'abri de quelques rochers & de se sauver.

Munck passa en Dannemarc, où il fut reçu du Roi comme un homme que l'on croyoit mort. Il se passa quelques années sans qu'on parlât d'une nouvelle entreprise ; mais enfin Munck, à force de repasser dans sa tête toutes les circonstances de son expédition, crut en avoir assez bien remarqué les fautes pour les éviter à une seconde. Il résolut de tenter encore une fois le passage du Nord-Ouest. Ne pouvant rien seul, il engagea des Gentilshommes puissans & de riches Négocians de Dannemarc à s'associer. Il comptoit d'avoir pourvu à tous les besoins de cette nouvelle entreprise, & tout étant prêt, il n'attendoit que le jour du départ ; lorsqu'étant à la Cour, le Roi s'avisa de lui demander quand il

L'AMERIQUE. il partiroit. La converſation tomba ſur la prémiere entrepriſe, & le Roi reprocha à Munck d'avoir fait périr ſon Equipage par ſa mauvaiſe conduite. Munck, à qui ce reproche injuſte fut très ſenſible, répondit moins reſpectueuſement qu'il ne devoit; & le Roi oubliant la modération, le pouſſa de ſa canne dans l'eſtomac. Le Capitaine outré d'un pareil affront ſe retira en ſon logis, ſe mit au lit, ne voulut ni boire ni manger, & mourut peu de jours après. Telle fut la fin & la récompenſe de cet homme, dont la Baye de Hudſon conſervera longtemps le nom dans ſes Ports & dans ſes Rivieres.

Le feu Roi de Dannemarc Frederic IV a fait recommencer la navigation du Groenland avec plus de vivacité que jamais; & y a fait faire des Etabliſſemens auſſi conſiderables que peut le permettre un climat auſſi rude, & auſſi dépourvu des faveurs de la Nature, que celui-là.

L'Ile de S. THOMAS. Le Roi de Dannemarc poſſede en Amerique la petite Iſle de S. THOMAS, entre les Antilles, à l'Orient de Porto-Ric; c'eſt l'une des Vierges. Les Brandebourgeois y ſont ſous la protection des Danois; mais ce ſont principalement les Hollandois qui en font le Commerce.



T A-

TABLEAU
DE
L'AMERIQUE,

Par rapport aux Colonies des Nations Européennes.

SECTION I.
DE
L'AMERIQUE ESPAGNOLE.

ON a vu dans le troisieme Chapitre de l'Amerique, que les Espagnols sont les prémiers, qui l'ayent découverte sous la conduite de Christophle Colomb. Le prémier Etablissement solide qu'ils y firent, fut dans l'Isle qu'ils nommerent & nomment encore l'*Espagnole*, & que les François appellent *St. Domingue*. Cette Isle devint le Siege du Viceroi, & d'une Audience Royale, c'est-à-dire, d'un Tribunal Souverain, dont les appels ressortissent à la Cour. Il ne s'agissoit d'abord que de cette Isle, de celle de Cuba, & de Porto-Ric. Mais quand les Espagnols s'étendirent dans le Continent, sur les Côtes Méridionales du grand Golphe où sont ces Isles, l'étendue de ces acquisitions demanda de nouveaux arrangemens. La découverte & la conquête de l'Empire du Mexi- L'AMERIQUE.

L'AMERIQUE. Mexique donna lieu à un Viceroi particulier de la nouvelle Espagne. Il en fut de même du Perou, qui a aussi son Viceroi à part. Il n'y a plus de Viceroi Espagnol à St. Domingue; & il n'y a dans tous les Païs de leur Domination en Amerique, que deux Vicerois, savoir, celui du Mexique, & celui du Perou. Mais il y a douze Audiences Royales, tant en Amerique que dans les autres Païs, que les Espagnols appellent du nom d'Indes en général.

Mais, pour nous borner à l'Amérique, il y a trois Audiences Royales au Mexique, savoir:

L'Audience { De Guadalaxara.
De Mexico.
De Guatimala.

Une pour tout ce que l'on appelle la Terre-Ferme, savoir:

L'Audience { De Santa-Fé de Bogota.

Trois pour le Perou, savoir:

L'Audience { De Quito.
De Lima.
De Los Charcas.

Une pour le Chili, savoir:

L'Audience { De St. Jago.

Une

Une autre pour le Paraguay, ſavoir:

L'Audience { De la Conception.

Pour les Païs ſitués autour de Buenos Ayres.

L'Audience { De l'Aſſomption.

Dans l'Iſle Eſpagnole.

L'Audience { De St. Domingue.

Et ſur la route, il y a une Audience aux Canaries dans celle des Iſles, qui donne le nom à toutes les autres, ſavoir:

L'Audience { De Canarie.

Ces Cours Souveraines adminiſtrent la Juſtice, dans toute l'étendue des Côtes de l'Amerique, le long de la Mer du Sud, depuis la Californie juſqu'à l'Iſle de Chiloe, & depuis la Terre Magellanique juſqu'à l'extrémité Méridionale du Breſil, & enfin depuis l'Orenoque, en ſuivant la côte Septentrionale de Terre-ferme, juſqu'à l'Embouchure du grand Fleuve Miſſiſſipi, dont les François ont voulu, ſous la Regence de Philippe, Duc d'Orleans, s'aſſurer le

L'AMERI-QUE. le cours par des Colonies dont nous parlerons ailleurs.

Outre cette immenſe étendue de côtes, l'Eſpagne poſſédoit encore autrefois toutes les Iſles, qui ſont entre celle de la Trinité & la Floride; les Lucayes furent même découvertes par Chriſtophle Colomb, comme on l'a vu au troiſieme Chapitre de ce Livre. Il n'étoit pas poſſible qu'une ſeule Nation conſervât tranquilement des Domaines ſi éloignés les uns des autres, ni qu'elle s'appliquât à cultiver tant de Païs tout à la fois; à peine s'applaudiſſoit-on à Madrid des découvertes de Colomb, que Cortez ouvrit la route du Mexique & le conquit, avec une poignée d'Eſpagnols. L'Iſle Eſpagnole, ou de St. Domingue, dont l'avarice des prémiers Conquerans s'étoit hâtée d'enlever l'or, ne fut plus rien en comparaiſon de la Terre-ferme, du Mexique & du Perou, dont la conquête ſuivit de près. On négligea donc les Lucayes, & cette multitude d'Iſles, qui ſont aujourdhui poſſédées par d'autres Nations de l'Europe, & on en laiſſa la paiſible poſſeſſion aux Habitans naturels. On conſerva particulierement St. Domingue, où l'Audience Royale ſubſiſte encore; mais diverſes conjonctures donnerent lieu aux François, de s'y faire un établiſſement très nombreux, dont je parlerai enſuite. On s'attacha à conſerver l'Iſle de Cuba, à cauſe de la Havana, qui eſt un des meilleurs Ports de toute l'Amerique, & qui ſert d'entrepôt. On s'aſſura foiblement de la Jamaique: auſſi les Anglois, à la prémiere occaſion, s'en aſſurerent-ils; & comme ils n'avoient que cet établiſſement dans ce Golphe, ils en tirerent des avantages très importans pour leur commerce.

Revenons aux poſſeſſions Eſpagnoles en Amerique.

rique. Ces vastes Domaines sont gouvernés par les Vicerois, pour le Militaire & le Politique, & par les Audiences Royales, pour le Civil & pour le Criminel. Quoiqu'on puisse dire que tout s'y gouverne, pour le Commerce & pour la Police, selon les Loix d'Espagne, il ne faut pas l'entendre des Loix qui sont en usage dans l'ancienne Espagne, qui est en Europe. Les Rois Catholiques ont de temps-en-temps donné des Loix particulieres adaptées aux mœurs des Habitans, aux besoins particuliers de ce Païs-là, & il s'en est formé un Code particulier, sur lequel on se regle dans les Tribunaux de l'Amerique. L'AMERIQUE.

Il s'en faut bien que ces Païs vaillent à la Couronne d'Espagne, tout ce qu'ils devroient lui valoir, si elle étoit la seule Monarchie qui en jouît, & que ceux qui y exercent les Emplois, eussent toute l'intégrité requise. Mais il s'en faut bien que cela soit. Les Côtes sont d'une grande étendue; & à la reserve des Places fortes, elles ne sont souvent gardées en certains lieux, que par des Postes de loin à loin. Les Habitans de la Côte s'entendent volontiers avec l'Etranger, facilitent la contrebande, & comme les Emplois de ceux qui sont à la tête de ces Postes, sont d'autant plus lucratifs, que la corruption y est fréquente & journaliere, ils s'achetent assez cher. Il est naturel, que des gens qui ont payé une assez forte somme, pour un Poste peu désirable, n'étoit cette circonstance, saisissent avidement les occasions de s'en dédommager, par une connivence très préjudiciable à l'Etat.

Les Loix d'Espagne & les Traités excluent tous les Etrangers, sans distinction, du commerce de l'Amerique Espagnole. Ce sont les seuls Espagnols, qui doivent avoir part aux mar-

chan-

L'AMERIQUE. chandiſes, que les Gallions portent d'Europe en Amerique, & aux retours qu'ils en rapportent. A l'arrivée de ces Gallions, il ſe tient une Foire magnifique, où les marchandiſes d'Europe ſont vendues, & celles d'Amerique achetées. Elles arrivent en Europe, où, moyennant le droit du Roi, chacun jouit du produit de ce qu'il a envoyé. Ce produit eſt très conſidérable, & c'eſt ce qui a engagé de riches Négocians d'Angleterre, de Hollande, de France, à y prendre part. Pour éluder l'excluſion, ils prennent quelque Eſpagnol en Société, lui envoyent les marchandiſes propres pour l'Amerique. Celui-ci les envoye ſous ſon propre nom, & au retour il tient compte du profit à ſes Aſſociés, ſelon leur convention. Ainſi, les biens que portent & ceux que rapportent les Gallions, ſont ſouvent plus à l'Étranger qu'à l'Eſpagnol. Mais le plus grand tort, qui ſe fait à la Monarchie Eſpagnole, vient de la contrebande. Les Anglois ont la Jamaïque. Cette Iſle ne leur eſt précieuſe, que par le prétexte qu'elle leur donne d'envoyer des Vaiſſeaux, qui prennent leur temps de raſer les Côtes des Domaines Eſpagnols, & d'y faire le Commerce prohibé. Outre que les Droits du Roi ne ſont nullement payés, il en reſulte un autre inconvénient, c'eſt que par ces voyes détournées, le Païs ſe remplit des marchandiſes de l'Europe. Quand les Gallions arrivent, il n'y a plus dans les marchés cette avidité, que l'on auroit s'ils étoient les ſeuls, qui apportaſſent ces marchandiſes. Les Foires languiſſent, les retours ſe réduiſent à beaucoup moins, & le commerce dépérit. Sous le regne de Charles II, Roi d'Eſpagne, les guerres que ſon pere & lui eurent continuellement avec Louis XIV, l'attacherent néceſſairement

aux

aux Anglois. Il dissimula longtemps l'abus qu'ils faisoient de ses besoins, & ne put remédier à la contrebande criante, qu'ils faisoient sur les Côtes de l'Espagne en Amerique. Les longues Guerres qui suivirent la mort de ce Prince, ne permirent pas d'arrêter le cours de ces desordres. Mais enfin Philippe V résolut d'y mettre une fin, il établit des Garde-côtes. Les Anglois qui regardoient une habitude de longue main & enracinée comme une possession de droit, ne purent voir un obstacle de cette nature, sans en porter leurs plaintes à toute l'Europe. Ils prétendirent qu'une nouveauté, qui n'étoit que pour les réduire à l'observation des Traités, étoit un joug insuportable à leur Nation. Ils forcerent enfin le Roi & le Ministre, à déclarer la guerre à l'Espagne. Ils surprirent Porto-Bello, en 1740, & firent le Siege de Carthagene, où ils échouerent. Ils s'établirent dans l'Isle de Cuba, où ils avoient projetté une espece de Ville, & où ils ne firent qu'un cimetiere. En un mot, la Nation Angloise n'eut que des pertes, mais elle parvint à profiter de l'interruption des Gallions, qui n'alloient plus à leur ordinaire. Une infinité de Barques firent la contrebande, & porterent sur les Côtes des marchandises, qu'elles y débitoient avec d'autant plus de facilité, que les Officiers Espagnols, amorcés par la part qu'ils avoient au gain, favorisoient ce commerce.

L'AMERIQUE.

Ces profits, qui n'étoient que pour un petit nombre d'intéressés, ne laissoient pas de dédommager un peu l'Angleterre, des sommes immenses que cette guerre coutoit au Gouvernement. Sans parler des prises fréquentes & nombreuses, que les Armateurs Espagnols faisoient des Vaisseaux Marchands dans les Mers de l'Europe, la guerre pour

la

L'AMERIQUE. la Succeſſion de Charles VI couta cher à la Grande-Bretagne. Les principales Forces maritimes furent occupées à protéger les parties de cette Succeſſion en Italie, contre les entrepriſes & les prétentions de l'Eſpagne, & les efforts qu'elle fit, tant en Allemagne qu'aux Païs-Bas, en faveur de la fille de Charles VI, à laquelle elle donna des ſubſides exorbitans, mirent la Nation Britanique hors d'état de faire aucune acquiſition dans l'Amerique, ce qui pourtant avoit été le grand but de la guerre, entre elle & l'Eſpagne.

La Floride étoit autrefois entierement à l'Eſpagne. Les François en prirent la partie Septentrionale, le long de la Côte, & la nommerent la Caroline, du nom de Charles IX, comme on a vu ci-devant. Les Eſpagnols leur en diſputerent quelque temps la poſſeſſion; ils l'abandonnerent enfin, & les Anglois s'en emparerent. Ceux-ci avec le temps s'étendirent, aux dépens des Eſpagnols, juſqu'aſſez près de St. Auguſtin, firent des Etabliſſemens aſſez nombreux, appellerent ce Païs la Caroline Méridionale, s'en firent donner une conceſſion par le Roi George I, & donnerent à ce Païs le nom de Géorgie. Les Eſpagnols avoient reclamé en-vain ce Païs. Durant la derniere guerre, les Anglois ont fait diverſes tentatives pour ſe rendre maitre du Fort de St. Auguſtin. Les Eſpagnols s'y ſont maintenus, & ont ſaccagé les nouveaux Etabliſſemens de Géorgie. On peut voir dans le prémier Volume au Chapitre de l'Eſpagne, les principaux evenemens de cette guerre, malgré laquelle l'Eſpagne n'a pas perdu un arpent de terre en Amerique. Ainſi ſes poſſeſſions ſont les mêmes qu'elles étoient dans le temps du Traité d'Utrecht, ſans perte ni accroiſſement. Les poſſeſſions de l'Eſpagne

pagne en Amerique font le long de la Mer du Sud, en commençant par le Nord. L'AMERIQUE.

1. La *Californie*, dont les Côtes Orientales dans la Mer Vermeille, ne font bien connues, que depuis le commencement de ce fiecle. La partie Occidentale avoit été découverte depuis longtemps, jufqu'au Cap Mendocin; mais Martin d'Aiguillard a trouvé vers le 45 dégré une ouverture, qui entre dans les Terres, & de laquelle on ne connoit point l'étendue, mais elle n'a aucun rapport avec la Mer Vermeille, qui n'eft qu'un Golphe; le Païs appartient aux Efpagnols, ils fe font contentés de le découvrir & d'y envoyer des Miffionnaires, & s'ils y ont des Etabliffemens, ce doit être depuis peu d'années.

2. La *Nouvelle Navare* & le *Nouveau Mexique*, qu'on a quelquefois nommé la *Nouvelle Grenade*, eft un Païs fort étendu. Les Efpagnols y ont des Colonies, & en font valoir les Mines d'or & d'argent, qui y font en affez grand nombre.

3. L'ancien *Mexique*, ou la *Nouvelle Efpagne*, eft entre le Golphe auquel il donne fon nom, d'un côté, & les Mers de Californie & du Sud, de l'autre côté. Ce Païs qui comprend tous les Domaines des Mexicains, tels qu'ils étoient dans le temps de la conquête, outre les Païs qui étoient leurs Tributaires ou leurs Alliés, s'étend jufqu'à l'Ifthme de Panama.

4. En revenant au Nouveau Mexique, qui eft fort peuplé aux deux côtés du Rio del Norte. à l'Orient de ce Païs, on trouve la Floride découverte par Ponce de Leon, & parcourue par Fernand Soto, qui mourut fans y faire d'Etabliffement, la plupart de fon monde ayant péri par mifere, la fatigue, & par les fle-

fleches des Ennemis. De la côte qui eſt entre le Mexique & le Détroit de Bahama, le milieu où eſt l'Embouchure du Miſſiſſipi, a été découvert par les François, déja établis au Canada. Les Eſpagnols n'ont conſervé qu'avec ſoin la Preſqu'Iſle. On a vu dans un des Chapitres précédens, combien ils réſiſterent aux François, qui s'étoient approprié la Caroline. Cela n'a pas empêché les Anglois de s'y établir, & d'avancer les empiétemens, juſqu'aſſez près du Fort de St. Auguſtin.

5. Quant aux Iſles de ce grand Golphe, qui eſt entre la Floride, le Mexique, & la Terre-ferme, l'Iſle de Cuba, de Porto-Ric, ſont uniquement aux Eſpagnols. Celle de St. Domingue qui eſt entre-deux, eſt partagée entre cette Nation, qui en a la partie Orientale, & les François, qui en ont l'Occidentale. Les autres Iſles, comme la Jamaïque & les Antilles, ſont partagées entre diverſes Nations de l'Europe, & leurs anciens Habitans les Caraïbes, qui en occupent quelques-unes.

6. Revenons à l'Iſthme de Panama. En avançant vers l'Orient juſqu'à l'Iſle de la Trinité, on trouve la Terre-ferme que les Eſpagnols nomment ainſi, parce qu'avant que de la découvrir, ils n'avoient encore vu que des Iſles. Ils y trouverent de l'or chez les Habitans, & la nommerent la Caſtille d'Or. Après la conquête de ce Païs, ils apprirent que cet or venoit d'un Païs plus méridional, qui eſt le Perou. Ce Païs où ils avancerent juſqu'à Panama, leur fit connoitre la Mer du Sud, qui les conduiſit enſuite à la découverte du Perou & du Chili, comme on a vu; mais ils ont tiré de grands avantages de la Terre-ferme. Outre

l'Isle des Perles, dont les Habitans se sont retirés, & qui leur a fourni une grande quantité de Perles, ils ont actuellement dans cette Contrée les Caraques, qui fournissent l'Europe de la meilleure sorte de Cacao; ils ont le Port de Carthagene, l'un des meilleurs Ports de l'Amerique, & où se déchargent sur les Gallions d'Espagne les richesses du Mexique & du Perou, & des autres Domaines Espagnols. On les porte de Panama ou de Vera-Cruz à Porto-Bello, pour la Foire qui s'y tient en temps de paix. Ce dernier lieu n'est qu'une Bourgade assez médiocre hors le temps de la Foire, mais lorsqu'elle se tient, tant qu'elle dure, on y voit ce que l'Europe & l'Amerique ont de plus précieux & de plus riche. L'AMERIQUE.

7. En suivant la Mer du Sud, depuis Panama vers le Midi, on trouve le Popayan, Païs entre la Terre-ferme & le Perou. Sa partie Orientale dépend de l'Audience de Santa-Fé, qui est dans la Terre-ferme, & la partie Occidentale dépend de l'Audiencc de Quito.

8. Le Perou s'étend depuis le Popayan jusqu'au Chili, en y comprenant le Royaume de Quito, qui est au Nord du Perou proprement dit. Les Mines d'or & d'argent, les veines de cinabre & d'émeraudes, en sont les principales richesses. Il y en a de vif-argent, mais point en assez grand abondance; pour le travail des Mines d'or, il en faut porter d'Europe; & comme ce Métal s'appelle en Espagnol *Assogo*, on a nommé les Vaisseaux de l'Assogue, ou simplement les Assogues, les Navires qui le portent en Amerique, d'où ils reviennent richement chargés. Ainsi le retour des Assogues est toujours un evenement heureux pour l'ancienne Espagne.

9. Après le Perou au Midi suit le Chili, qui est

L'AMERIQUE. est plus méridional. Ce Païs, comme le Perou, est très gras, & très fertile; il s'étend jusqu'à la Magellanique.

10. A l'Orient du Perou, dans les Terres, est le Tucuman, vaste Païs où les Espagnols ont des Villes & des Colonies. Quoique ce Païs passe pour avoir trois cens lieues du Sud au Nord, & deux-cens de l'Ouest à l'Est, on le joint quelquefois au Paraguai, parce qu'ils confinent l'un à l'autre. St. Miguel, Evêché, est la Capitale du Tucuman; Cordoue, autre Evêché, & six autre Colonies, sont des Colonies de ce Païs-là.

11. Le Paraguai prend son nom d'une riviere qui l'arose, & se divise en sept Provinces, dont le Tucuman fait une. La riviere de la Plata en fait une autre. Delà vient que ce Païs en général prend le nom de l'une ou de l'autre riviere. Dans la Province propre de Rio de la Plata, entre autres Villes, il y a l'Assomption, où réside l'Audience Royale de tout le Païs; & Buenos Ayres, Ville fameuse par son commerce.

Autrefois dans les anciennes Cartes, il y avoit un assez long espace de Côtes entre le Bresil, & Rio de la Plata. Mais les Espagnols, déja Propriétaires de Contrées beaucoup meilleures, les laissoient comme une barriere entre eux & les Portugais: ceux-ci ont profité des Guerres d'Europe, & poussant leurs prétentions jusqu'au fleuve, s'y sont fait dans une Isle la Colonie du St. Sacrement, dont ils ont fait faire longtemps le commerce par les Anglois. Tels sont les Païs que l'Espagne possede en Amérique.

SEC-

SECTION II.

DE

L'AMERIQUE FRANCOISE.

On a vu les anciennes découvertes, que les François avoient faites en Amerique. Ils poſſédoient ſur l'Océan, la Caroline, l'Acadie, & l'Iſle de Terre-neuve. Ils ne conſerverent pas longtemps la Caroline, dont les Anglois s'emparerent. Une quantité innombrable de François, ayant paſſé dans la Grande-Bretagne, lorſque les Edits de Louis XIV ôterent la liberté de conſcience, l'Angleterre plus peuplée ſe trouva en état de faire de plus forts établiſſemens en Amerique, où elle avoit déja de grandes aquiſitions: elle ſe ſoumit toute la Côte Orientale de l'Amerique Eſpagnole, juſqu'à l'entrée du grand fleuve de St. Laurent. Louis XIV, qui vouloit la paix à quelque prix que ce fût, détacha la Grande-Bretagne des Alliés, en lui ſacrifiant en Amerique l'Iſle de St. Chriſtophle, dont elle n'avoit que la moitié, l'Iſle de Terre-neuve, où ſe fait la grande pêche de la Morue, toute l'Acadie, & ne ſe réſerva que l'Iſle du Cap-breton, & les autres Iſles du Golphe de St. Laurent. L'importance de cette grande riviere eſt d'autant plus grande pour la France, que c'eſt le ſeul paſſage qu'elle ait pour aller au Canada, & pour en revenir.

Le *Canada*, nommé auſſi la nouvelle France, eſt un vaſte Païs, entre la Baye de Hudſon & le fleuve de St. Laurent, & il s'étend delà juſqu'aux Colonies Angloiſes, établies le long des Côtes de la Mer du Nord. Quebec eſt la Capita-

L'AMERIQUE.

pitale de ce Païs. Quelques Bretons *, qui étoient à la pêche de la Morue, découvrirent en 1504 le fleuve St. Laurent, y ayant été jettés par la tempête. Les François y firent quelques établissemens trente ans après. Mais ce ne fut qu'en 1604, un siecle après la découverte, que l'aquisition de ce Païs devint solide. Les François y ont des Forts & quelques Places, disposées pour la sureté & la commodité de leur commerce, outre celui qui se fait dans leurs établissemens, par les marchandises que les Nations amies y apportent. Ils ont des François nés dans le Païs, qui connoissant la langue, les mœurs, & les usages des peuples, qui sont fort loin dans les Terres, vont les chercher dans les Bois, & font la traite avec eux; & ils avancent jusqu'aux sources du Mississipi, où ils ont poussé leurs découvertes. Ils ont les Canaux, & les Lacs, dont ils se servent, pour faire de longs trajets plus commodément. Des Canots, dont la fabrique est aisée & coute peu, leur fournissent la commodité de voiturer leurs marchandises sans dépense. Si un canal se *detourne* de leur route, ils le portent de ce canal dans un autre, par un trajet qu'ils nomment *Portage*, & le mettent dans une eau qui les approche du lieu où ils vont. Le Canada confine au Païs des Ilinois amis des François. Ils sont des deux côtés d'une grande riviere, qui a son embouchure dans le grand fleuve du Mississipi. Ce fut en suivant cette riviere, que les François le découvrirent jusqu'à son embouchure. Ils nommerent la Louisiane, les Païs de la Floride qui

* De la Bretagne, Province de France, ce qu'il faut remarquer pour éviter l'équivoque du mot Breton, nom que se donnent souvent les Anglois.

qui étoient aux environs du grand fleuve, & comme il est plus aisé d'étendre ses prétentions sur un grand Terrain, que de le conquerir & de le peupler, quelques Cartes dressées en France ont fort agrandi la Louisiane. L'AMERIQUE.

Sous la Régence du Duc d'Orleans, ce Prince, qui vouloit éteindre les dettes de l'Etat par le jeu des Actions, fit beaucoup exagérer les avantages qu'on tireroit du Missisipi. On parla d'y envoyer des Colonies, on y en envoya en effet; & les Colons y bâtirent la nouvelle Orléans. On envoya dans ce Païs-là des Vagabons, & des Filles de mauvaise réputation; moins pour peupler ces Contrées, que pour en nétoyer le Royaume. Tant que dura la frénésie de l'Agiot, le Missisipi fut vanté, mais avec elles il tomba dans le mépris. Ce n'est pas que le Païs ne soit très bon, mais on s'y prit mal. On supposoit trouver un Païs inhabité. On se trompa. Les peuplades qu'on y envoya, auroient dû être des Laboureurs laborieux, pour cultiver ces Terres qui sont excellentes, & des Soldats pour les défendre en cas de besoin. Les Libertins & les Libertines qu'on y transporta, étoient gens accoutumés à la vie oisive. On ne leur donna point les secours dont ils avoient besoin, jusqu'à ce qu'ils pussent recueillir des fruits d'un travail, dont ils n'étoient guère capables. Les uns périrent de misere, d'autres plus hardis allerent moissonner les Champs des Nations voisines, qui firent aux François une guerre d'autant plus funeste, que ceux-ci ne purent plus s'écarter pour la chasse, ou pour la pêche, sans être percés par les Fleches des Americains. Il ne paroit pas qu'on se soit soucié beaucoup d'accroitre les aquisitions de ce côté-là, quoique pour faire valoir cette Contrée,

L'AMERIQUE.

on eût eu soin de publier qu'on y trouvoit des Mines d'or ; & qu'on eût fait faire au Roi Louis XV, un couvert d'or, qu'on disoit avoir été apporté de ce Païs-là. Quoique le commerce des vastes Contrées du Canada soit considérable pour la France, celui des Isles est beaucoup plus soigneusément cultivé. La situation de St. Domingue est très avantageuse, & c'est pour cela, que cette Colonie attire la principale attention des Négocians. Nous avons marqué dans le IX Chapitre, de quelle maniere les anciens Habitans François de l'Isle de St. Christophle, qu'ils partageoient avec les Anglois, en ayant été chassés par les Espagnols, voulurent aller s'établir à Antigoa, où ils n'arriverent point; que quelques-uns se firent Flibustiers, d'autres s'établirent dans la partie de l'Isle de St. Domingue, où ils chassoient des Bœufs pour se nourrir, en boucanoient les chairs, & en sechoient les cuirs, qu'ils vendirent à quelques Navires Etrangers, & dont ils se firent un commerce d'autant plus aisé, qu'on s'acoutuma à les aller chercher, & qu'en échange on leur portoit ce dont ils avoient besoin. Les Espagnols les dissiperent, mais il en revint d'autres qui s'établirent au petit Gouave, où ils surent se maintenir. Lorsqu'en 1695, on retira la Colonie Françoise, qui étoit à l'Isle de Ste. Croix, on la joignit à celle de l'Isle de St. Domingue. Au compte du Pere de Charlevoix, la Colonie Françoise de St. Domingue avoit en 1726 trente-mille personnes libres, & cent-mille Esclaves Noirs ou Mulatres. On pouvoit compter parmi les prémiers dix-mille hommes en état de porter les armes, & dans un besoin, il auroit été aisé d'armer vingt-mille Négres, sans que les Manufactures en eussent considérablement souffert. L'Isle de St.

St. Domingue eſt à portée de faire la traite fur les Côtes de l'Amerique Eſpagnole. Il y a à Leogane, qui eſt le principal lieu du Quartier François, un Gouverneur-Général, & un Intendant. L'AMERIQUE.

Après St. Domingue, la principale Colonie des Iſles Antilles Françoiſes, eſt la *Martinique.* Cette Iſle, à proprement parler, n'eſt à eux que pour les Côtes. L'intérieur conſiſte en des Montagnes, qui ſont habitées par un reſte des anciens Habitans, & par des Negres Marons. C'eſt ainſi, qu'on appelle aux Iſles, les Eſclaves qui s'enfuyent de la maiſon de leurs Maitres, & qui de peur d'être repris & châtiés, n'oſent approcher des Habitations des Européens, & vivent dans les Bois & dans les Montagnes. Cette Iſle a un Conſeil Supérieur, qui réſide au Fort Royal, auquel ſont ſoumiſes les Iſles de la Grenade & de Ste. Lucie. Ce Fort eſt auſſi la Réſidence du Gouverneur-Général des Iſles ſous le Vent.

Les Antilles Françoiſes ſont, outre la *Martinique*, dont ont vient de parler,

La Guadaloupe.
La Grenade.
Ste. Lucie, ou Sainte Alouſie.
Marie Galante.
St. Barthelemi.
Tous les Saints.
Saint Martin, où les Francois & les Hollandois vivent enſemble.

Les François avoient autrefois St. Chriſtophle, qu'ils partageoient avec les Anglois; mais par le Traité d'Utrecht les Anglois en ſont ſeuls les Maitres On comptoit encore autre-

fois Sainte Croix, dont la Compagnie Danoiſe de Copenhague a acheté la propriété depuis peu d'années.

Outre la nouvelle France & les Antilles, qui ſont à elle, la France poſſede encore dans l'Amerique Méridionale, un aſſez beau Païs, que quelques-uns ont nommé la France Equinoxiale. Le nom de l'intérieur des Terres, eſt la Guyane; les Navigateurs François en ont fait le mot Cayenne, nom qu'ils ont donné à une Iſle, & à une étendue du Continent, où les François ſont bien établis.

L'Iſle de Cayenne eſt à environ cent lieues au Nord de la grande riviere des Amazones, qui ſépare la Guyane d'avec le Breſil. L'Iſle n'a que dix-ſept-lieues de tour, & eſt aſſez mal peuplée. Les Habitans n'y ſont pas en aſſez grand nombre pour s'appliquer à en deſſécher les endroits noyés. Il n'y a guère que cinq lieues de Terrain qui ſoient défrichées.

Il y a à Cayenne un Gouverneur, qui dépend du Gouverneur-Général des Iſles ſous le Vent; mais il eſt nommé par le Roi. Il y a une Juſtice Royale, pour le civil & le criminel, en prémiere inſtance, ſauf l'appelle au Conſeil Supérieur de la *Martinique*; mais depuis 1703, il y a à Cayenne même un Conſeil Supérieur, qui diſpenſe les Plaideurs de l'incommodité de porter leurs appels ſi loin. Quoique le Gouvernement de Cayenne s'étende depuis la riviere de Mahouri, juſqu'au Cap du Nord, ce n'eſt qu'un vaſte Païs preſque couvert de Bois, & peuplé par les Naturels du Païs, dont les François cultivent l'amitié, & chez qui quelques zélés Miſſionnaires ont fait des Miſſions. Le Païs eſt bon, & avec un peu plus d'Hommes & de travail, on en feroit un établiſſement très avantageux. Mais la mode étoit

étoit pour le Nord, où le commerce paroissoit plus avantageux, & les fortunes plus promtes. Des Familles pauvres & nécessiteuses, qui regarderoient comme une extrême faveur, d'obtenir en pur don quelque arpent de Terre en quelque Province de France, ont mieux aimé y languir dans la misere, que d'aller en ces Païs-là employer leur travail & leur industrie à s'y faire Seigneurs & Propriétaires d'une Terre, qui après quelques années d'application leur fourniroit abondamment tous les besoins, & même tous les agrémens de la vie. L'Amerique.

SECTION III.

DE

L'AMERIQUE ANGLOISE.

Les possessions des Anglois se sont bien augmentées dans l'Amerique Septentrionale depuis un Siecle. Ils n'y eurent d'abord que la Virginie, nom qu'ils donnerent au Païs où ils commencerent de s'établir, sous Elizabeth, comme il a été dit au Chapitre X. On peut voir, dans cet endroit, l'établissement de la Nouvelle Hollande, ou des nouveaux Païs-Bas, & de la Nouvelle Suede. Venons à l'état présent.

Les Anglois ont aquis l'Isle de Terre-neuve par le Traité d'Utrecht, qui leur donne aussi l'Acadie, qu'ils ont nommée la Nouvelle Ecosse. En suivant les Côtes on trouve la nouvelle Angleterre; la Nouvelle Yorck, autrefois les Nouveaux Païs-Bas; la Nouvelle Jarsey, qui étoit la Nouvelle Suede; Le Mary-Land, Païs qui a la Pensilvanie au Nord, & la

L'AMERIQUE. la Nouvelle Jarſey à l'Orient, eſt ſéparé de la Virginie au midi par la Riviere de Briſtol ; on trouve enſuite la Caroline, que les Anglois appellent Septentrionale, depuis qu'ils ont appellé Caroline Méridionale, le Païs qu'ils ſe ſont approprié ſur la Floride Eſpagnole, & qu'ils ont appellé Georgie, du nom de leur Roi George I.

Une de leurs plus importantes poſſeſſions dans l'Amerique, c'eſt la Jamaïque ſituée au midi de l'Iſle de Cuba. Ce n'eſt pas qu'en effet, les productions en ſoient, ni ſi riches, ni ſi importantes ; mais le voiſinage de cette Iſle, & la libre Navigation qu'ont les Anglois, pour y aller & en revenir, leur fournit le prétexte & la facilité d'aborder ſur les Côtes des Eſpagnols, & d'y faire le Commerce interdit. Le profit annuel, qui leur en revenoit en 1738, montoit de leur propre aveu, à plus de ſix millions d'écus.

A l'egard des Antilles les Anglois s'en attribuent, ſur les Cartes, plus qu'ils n'en poſſedent effectivement; on les a miſes ſur la *liste* des Iſles, que les Anglois avoient envie de peupler. Il ne faut pas mettre de ce nombre, la Barbade la plus Orientale des Antilles. Elle a même été quelque temps une des plus conſidérables Colonies, que cette Nation eût dans ces Païs-là. Mais les grands profits que le voiſinage des Domaines apporta aux Négocians de la Jamaïque, y a attiré une partie des habitans de la Barbade.

Nous avons déja dit que les Anglois ſont ſeuls les maîtres de toute l'Iſle de St. Chriſtophle, qu'ils partageoient auparavant avec les François. Ils poſſedent auſſi Antigoa ; ils prétendent que Sainte Alouſie eſt à eux : la vérité eſt que cette Iſle n'a ni François, ni Anglois, actuelle-

lement. Il en eſt de même de St. Vincent. Les Caribes, anciens habitans de ces Iſles, ſe voyant dépouillés de quelques-unes des meilleures, ſe ſont retirés dans quelques autres qu'on leur a abandonnées. Telles ſont la Dominique, St. Vincent, Becoya & quantité d'autres, ſur leſquelles ceux qui poſſedent les Iſles voiſines, ont prétendu avoir aquis un droit de propriété, ſous prétexte qu'ils ont autrefois commencé à y faire des Etabliſſemens qui n'ont point eu de ſuite. La Barboude eſt le nom commun à pluſieurs Iſles, qui ſemblent n'en faire qu'une, & qui appartiennent aux Anglois. Ils avouent que le Terrain en eſt bon; mais que les Caribes du voiſinage, leurs irréconciliables Ennemis, font ſouvent des irruptions dans leſquelles ils pillent tout ce qu'ils trouvent, tuent les habitans, excepté les femmes & les enfans qu'ils amenent; quelques-uns la nomment la Barbade, trompés par une reſſemblance de ce nom avec celui de l'autre Iſle dont j'ai parlé. L'Anguille eſt encore une des Antilles qui ſont aux Anglois, ils y ont une Colonie. Ils en ont, à l'Iſle de Mont-Serrat, une autre qui eſt compoſée d'Irlandois & d'Anglois.

L'Ameri-que.

On a vu dans un des Chapitres précédens les tentatives que les Anglois ont faites pour s'établir dans l'Amerique Méridionale, à Cayenne, à Suriname & ailleurs, & même à l'Iſle de Darien. Pas un de ces Etabliſſemens n'a été ſolide. Mais quoiqu'ils ne poſſedent rien en leur propre nom dans toute l'Amerique Méridionale, ils ne laiſſent pas d'en tirer de grandes richeſſes. La vaſte étendue des Domaines Eſpagnols, & la connivence, des habitans & ſouvent même des Commandans, facilitent une contrebande, qui tourne au profit de ceux qui la font. Sous le Roi de Portugal aujourdhui regnant les

L'AMERIQUE. Portugais laiſſant entierement tomber leur marine, ſe ſont ſervis des Anglois pour les Voyages du Breſil. Les Anglois ont profité de l'occaſion, & ſous prétexte de ſuppléer par leurs Vaiſſeaux à la Marine Portugaiſe, qui étoit hors d'état de faire le ſervice de la Nation, ils ont ſu s'attirer le plus grand commerce du Portugal & du Breſil, où ils ont établi des Facteurs pour travailler à leurs intérêts.

SECTION IV.

DE L'AMERIQUE PORTUGAISE.

On a vu que Cabral, allant aux Indes, découvrit le Breſil. Je ne repeterai point ici ce qui a été dit de cette découverte dans le huitieme Chapitre, & des diverſes révolutions qui y ſont arrivées de la part des Hollandois; les Portugais ſe ſont reſaiſis de ce qu'ils avoient alors perdu, & l'Etabliſſement que Villegagnon y avoit fait, n'a point ſubſiſté. Les Portugais poſſedent paiſiblement les Côtes du Breſil dans toute ſon étendue, depuis la Riviere des Amazones. Ces Côtes avancent à l'Orient, & ſe recourbent vers le Midi, juſqu'à la Capitainerie de St. Vincent incluſivement. C'eſt la derniere des quatorze Capitaineries, dans leſquelles le Breſil s'eſt trouvé partagé. On s'y étoit borné, parce que la Côte qui ſuit, eſt baſſe, ſans aucun bon Port, & le Païs en eſt mauvais. Il ne commence à être bon que vers Rio de la Plata. Auſſi les Portugais ſe ſont-ils peu ſouciés de placer des Colonies ſur cette Côte, ni de la peupler, mais ils ſont entrés dans Rio de la Plata qu'ils ont choiſi pour borne du Breſil; & ils y ont établi dans une Iſle la Colonie du St. Sacrement. Cette Colonie ſert aux An-

Anglois de prétexte pour approcher du Paraguai, & y trafiquer les Marchandises de leur propre crû ou de leur fabrique, ce que les Espagnols ne sauroient voir de bon œil ; & cela leur est d'autant plus desagréable, que les Portugais Naturels se sont toujours abstenus de ce Commerce. Ils ont quelquefois voulu, en temps de guerre, entamer le Paraguai, mais avec très peu de succès. L'AMERIQUE.

Le Bresil produit, entre autres choses, trois sortes de richesses au Portugal, l'Or, le Tabac, & les Diamans. Ces trois branches du Commerce sont une grande ressource pour le Portugal. Les Diamans, dont on y a trouvé une mine, ont fait beaucoup de bruit en Europe, mais ensuite on a dit que pour empêcher que ces Pierres si précieuses devenant communes, elles ne perdissent beaucoup de leur valeur, on a défendu d'en tirer, & qu'on a refermé la mine. Quoiquil en soit, l'Or & le Tabac valent beaucoup au Portugal. La Baye de tous les Saints & Fernambuc sont les principaux Ports du Bresil; mais une chose qu'il est bon de savoir, c'est que quand les Portugais furent les maîtres du Bresil, ils ne purent éviter de faire des Cartes Marines pour l'usage de leurs propres Navigateurs; ils y marquerent les Ecueils, qu'ils appellent en leur langue *Abre Ojos*, c'est-à-dire, *ouvrez les yeux* : d'autres Cartes les appellent *Abroillos*; mais afin d'effrayer les Navigateurs étrangers, ils multiplierent beaucoup ces Ecueils sur leurs Cartes, & en mirent en beaucoup de lieux où il n'y en a point, afin de faire paroître cette Navigation plus dangereuse qu'elle n'est.

Comme les Açores appartiennent au Portugal, on peut en faire ici mention. Elles sont à distance égale entre l'ancien Continent & le nouveau; ainsi on peut aussi bien les joindre à

L'AMERIQUE. l'Amerique qu'à l'Afrique. On les a appellées Isles Flamandes, parce que des Flamands s'y étoient établis. Les Espagnols les nommerent *Açores*, du mot *Açor*, qui veut dire *Epervier*, parce qu'ils trouverent beaucoup de ces oiseaux de proye. Plusieurs les nomment les Isles *Terceres*, du nom de la principale, que les Portugais appellent *Tercera*, c'est-à dire la *troisieme*, parce qu'en effet c'est la troisieme en ordre. Ces Isles sont un entrepôt commode entre l'Europe & l'Amerique. Ce fut dans une de ces Isles que l'on confina l'imbécille Alphonse VI, Roi de Portugal, & il y fut retenu jusqu'à sa mort. Ces Isles sont fort fertiles & bien cultivées.

SECTION V.

DE L'AMERIQUE HOLLANDOISE.

La République des Provinces-Unies a eu ci-devant des Etablissemens bien plus considérables, que ceux qu'elle a aujourdhui. On a vu dans le Chapitre où il est expressément traité du Bresil, comment les Etats en aquirent la possession, & comment ils la perdirent. Ils avoient dans l'Amerique Septentrionale les nouveaux Païs-Bas, ou la Nouvelle Hollande, qui sont aujourdhui aux Anglois. Ils n'ont plus rien aujourdhui dans cette partie de l'Amerique, leurs possessions se bornent à présent à une certaine étendue de Côtes dans la Guyane au Nord de Cayenne, & au midi de l'Orenoque; outre quelques Isles entre les Antilles, ou près des Côtes de la Terre-ferme.

Le plus considérable de tous les Etablissemens Hollandois est auprès de l'Embouchure de la Riviere de Suriname dans l'Océan. Quoique cette

cette terre soit basse, ils ont trouvé moyen d'y remédier par des canaux, & en ont fait un Païs bien cultivé, bien peuplé, qui produit en quantité, du Sucre, du Café & autres denrées qui s'apportent en Europe. Cette Colonie appartient à une Societé particuliere de personnes qui sont les principaux propriétaires de ce Païs-là, sous la Souveraineté de la République.

On avoit commencé un pareil Etablissement à la Riviere de Berbice, qui est plus au Nord. Elle a langui assez longtemps, mais depuis douze ou quinze ans on s'est appliqué à la faire fleurir. Les Provinces de Hollande & de Zelande ont fourni des personnes zèlées qui ont demandé des concessions en leur nom, & ont envoyé sur les lieux des hommes de confiance pour défricher ces concessions, en leur fournissant les Nègres & ce qui est nécessaire pour commencer une nouvelle plantation. Ces Commis ont pris pour eux-mêmes des concessions, qu'ils ont mises en valeur, aussi-bien que celles de leurs Patrons; ils ont attiré des Familles à qui la fortune étoit contraire en Europe, & ont si bien fait que la Colonie des Berbices s'étend aujourdhui jusqu'à l'Orénoque, & a les Espagnols pour voisins.

Les Hollandois ont près de Vénézuela la petite Isle de Curaçao, & celle de Bonne-aire; il n'est proprement question que de la prémiere. Le produit de l'Isle par lui-même est très peu de chose; mais le voisinage des Côtes d'Espagne est fort avantageux, en ce qu'en allant & venant on a occasion de faire la traite. Et, quoique les Etats ne la permettent point à leurs Sujets, le grand profit qui en revient, fait qu'on ferme les yeux, & qu'on se contente alors de les abandonner aux loix Espagnoles quand ils sont pris sur le fait.

Une

L'AMERIQUE. Une Societé de Flessingue, en Zélande, posséde dans les Antilles l'Isle de St. Eustache & celle de Saba, qui sont sous la Souveraineté de la République. La prémiere n'est qu'une montagne: qui n'a qu'environ cinq lieues de tour, elle produit du Tabac. Celle de Saba est encore plus petite.

L'Amerique Danoise ne mérite pas une Section. Les Danois possédoient déja St. Thomas, Isle située à l'Orient de Porto-Ric. Ils y ont ajouté l'Isle de Ste. Croix, depuis peu d'années, & ont acheté le Droit qu'y avoit la Compagnie Françoise. Il ne paroît pas qu'ils ayent fait un grand usage de cette aquisition.

Je n'ai point parlé de la Religion de ces Colonies. Chaque Nation y a porté la dominante de son Païs.

Fin du Tome VIII.



TA-

TABLE GENERALE
DES
SOUVERAINETÉS

Dont on donne l'Hiſtoire dans les Tomes VI, VII, & VIII de cette Introduction.

TOME VI.

Contenant l'Aſie.

TOME VII.

Contenant la Suite de l'Aſie avec l'Afrique.

DE L'AFRIQUE.

CHA-

TOME VIII.

Contenant l'Amerique.

T A

TABLE DES MATIERES

Contenues dans les Tomes VI, VII, & VIII de cette Introduction. Le Chifre Romain marque le Tome, & le Chifre Arabe la page.

A.

ce

Ava

ce

haine

&

D.

E.

F.

Fan-

H.

avec

I.

fait

Jen-

Koan,

Laos,

M.

le

N.

Ngai-

O.

P.

Reu

Qui-

Q.

R.

S.

ner

V.

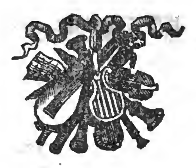
Uzbec-

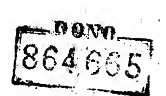
X.

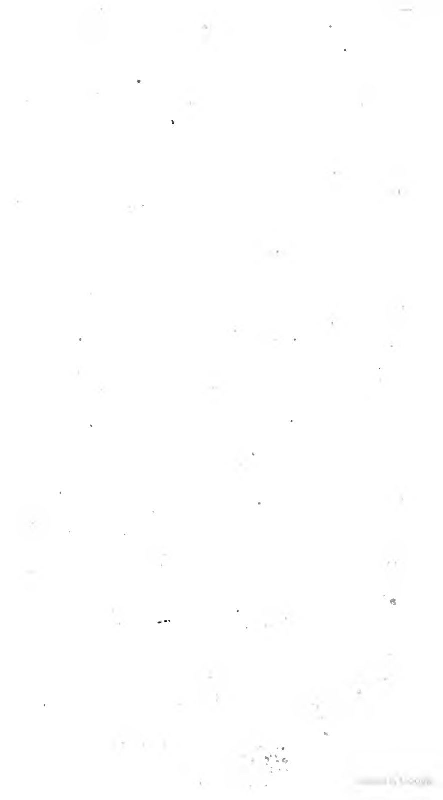
Y.

Z.

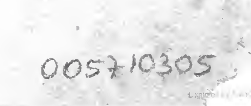
Fin du Tome VIII.




DONO
864665






005710305





